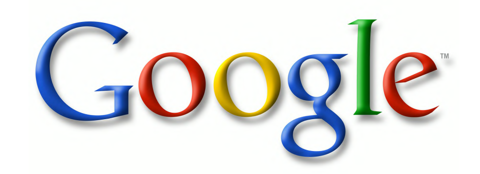
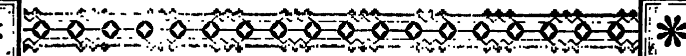



SE TAIRE ET FAIRE



BIBLIOTHÈQUE DES RELIGIONS COMPARÉES

SUIVIE

DU BOUDDHISME DANS L'INDO-CHINE

Par E. LAMAIRESSE

Ancien ingénieur en chef des établissements français dans l'Inde

PARIS

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1892

LA VIE DU BOUDDHA

SUIVIE DU

BOUDDHISME DANS L'INDO-CHINE

BIBLIOTHÈQUE DES RELIGIONS COMPARÉES

LA

VIE DU BOUDDHA

SUIVIE DU

BOUDDHISME DANS L'INDO-CHINE

PAR

LAMAIRESSE, E

ANCIEN INGÉNIEUR EN CHEF DES ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS
DANS L'INDE

PARIS
GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR
58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58

1892

AVANT-PROPOS

Pour l'exposé de la vie du Bouddha, nous avons suivi principalement la version Birmane parceque, d'une part, elle nous paraît représenter les faits concernant le Bouddha de la manière la plus conforme à la foi universelle des Bouddhistes, et que, d'autre part, elle permet, mieux que toute autre, de faire ressortir le rôle historique du Bouddha, le caractère politique et social de son œuvre ; Buddhism an historical event (Eitel).

Au cours de cette biographie, nous aurons soin de signaler et de discuter dans des notes les divergences entre notre récit et celui des auteurs les plus accrédités ; nous commençons ici par rappeler les opinions contraires émises sur la personne et la vie du Bouddha. Ces opinions qui aujourd'hui *selon nous* s'entre-détruisent, n'ont qu'une importance secondaire ; car ainsi que l'a dit Wasselief, « le Bouddha n'est pour ainsi dire pas une personne. C'est un terme technique ou un dogme ». Mais les recherches et travaux qui ont inspiré ou étayé des hypothèses au moins brillantes et ingénieuses ont un grand prix, car ils ont jeté un jour très vif sur les phases connexes de l'évolution religieuse dans l'Inde, Vichnouvisme et Bouddhisme. On ne peut que se rallier à la conclusion si bien établie, moins les derniers mots, et si discrète de M. Senard :

« Je ne prétends pas dans le Bouddhisme naissant ne voir qu'un rameau détaché d'une religion Vichnouviste, mais simplement qu'une certaine forme de Vichnouvisme était constituée dès l'époque où le Bouddhisme se fonda [1]. Etablie dans les habitudes populaires, elle devint par la force des choses et « *sans engager la responsabilité dogmatique du Bouddha,* le cadre même de sa doctrine *et surtout de son apothéose personnelle.* »

Les mots de la fin forment une proposition difficile à démontrer. M. Senard pose le dilemme suivant :

« Ou bien les données historiques sont le noyau primitif et comme le foyer central de la biographie du Bouddha, et les éléments légendaires représentent un travail ultérieur, en quelque sorte accessoire, sans cohésion nécessaire ; ou bien, inversement, les traits mythologiques forment un ensemble lié par une unité supérieure et antérieure au personnage sur lequel ils sont fixés, et des données historiques ne leur ont été associées qu'en vertu d'un remaniement secondaire ». Cette dernière manière de voir est celle de M. Senard. Elle a été poussée à l'extrême par M. Kern ; pour lui la vie du Bouddha est mythique d'un bout à l'autre ; il le démontre par des considérations astronomiques fort ingénieuses [2].

Bouddha est le soleil, sa loi est la lumière, son père est le ciel, sa mère est la nuit, sa femme est la terre et son fils l'éclipse ; Kapilavastu est la région des Ténèbres, son peuple les Cayas sont les Niebelungen et les Huns de la légende Germanique. Les bienfaiteurs et protecteurs de Bouddha sont des constellations, des planètes ; ses courses annuelles figurent des por-

[1] Cela explique l'extension rapide du Bouddhisme qui, dans le dogme de la miséricorde, reproduisait jusqu'à un certain point l'élément « amour » du Vichnouvisme. Les sculptures de Bharhut et de Sanchi (3e siècle avant J.-C.) ne figurent jamais Bouddha que par un emblème qui n'est autre que les pieds vichnouvistes et solaires.

[2] Voir la Revue de l'histoire des Religions, tome V, bulletin des religions de l'Inde par M. Barth.

tions de l'Ecliptique. La prédication de Bénarès est le passage du soleil au méridien ; tous les actes de sa vie sont des phénomènes célestes.

Les quatre vérités sublimes sont les quatre saisons ; les douze Nidanas sont les douze mois etc.

Le Bouddhisme est simplement un ordre religieux qui a eu pour fondateur Bouddha et pour dieu le soleil [1].

Ainsi qu'il arrive presque toujours, Kern qui a écrit après M. Senard l'a beaucoup dépassé, car celui-ci résume ainsi son opinion :

1° Le cycle qui constitue la légende de Bouddha, l'Avidurenidanâ « qui embrasse la vie du docteur depuis sa descente du ciel jusqu'à son élévation au rang de Bouddha parfaitement accompli » est une construction mythologique, ayant des origines naturalistes.

2° La création n'en appartient pas primitivement au Bouddha ; c'est une accommodation à une secte, une version modelée par des idées nouvelles de traditions longtemps populaires et unifiées antérieurement dans le cycle religieux de Vichnou.

3° Transportée à un personnage qui a eu nécessairement, à une époque plus ou moins définie, en un lieu plus ou moins certain, une réalité historique, *cette légende paraît avoir absorbé quelques souvenirs fondés en fait ; il a pu surtout se conserver parallèlement des traditions, des fragments de traditions ayant ce caractère.* Mais elle n'a pas été formée après coup par les Bouddhistes ; elle appartient aux stratifications les plus primitives du Bouddhisme. J'ai démontré qu'il est impossible de ramener plus bas que le 3e siècle avant Jésus-Christ la constitution de la Légende de Bouddha, et il est, selon moi, fort probable qu'il faut la faire remonter encore plus haut. Son appro-

[1] Comme beaucoup d'ordres religieux semblables existaient, Kern en conclut que le Bouddhisme ne fut qu'une forme de Yoguisme. Il établit en effet d'une manière neuve et intéressante qu'il y a de nombreux rapports entre le Yoga et le Bouddhisme. Mais cela prouve peu : car on trouve tout dans le Yoga ; Schwœbel dit : La philosophie contenue dans le Yoga çastra de Patanjali (six livres de Sutras) est encyclopédique. La spéculation transcendante, l'illuminisme mystique, la religion positive et pratique, la morale et la psychologie y sont formulés comme autant de moyens pour acquérir la science de Brahma par l'absorption dans le Yoga.

priation à la doctrine, son affectation au fondateur de la secte sont un fait très ancien, un développement et comme une croissance spontanée qui représente la part de la création religieuse et qui se concilie parfaitement avec la vaste popularité que conquit rapidement la religion nouvelle (revoir la note [1]). »

« Le puissant essor du Bouddhisme à son origine ne s'explique que par l'impulsion qu'il reçut d'une agitation plus générale dont il prit la tête, et par la collaboration latente, mais active, d'instincts religieux puissants jusque-là mal satisfaits.

Tout ce qui, dans cette citation, suit les lignes en italique, M. Senard l'a établi parfaitement [1].

D'ailleurs Burnouf est d'accord avec lui sur l'antiquité des Pouranas et par conséquent du courant religieux, jusqu'à un certain point populaire, auquel ils correspondent.

[1] Voici la partie la plus probante de sa démonstration :

« A Bharuth, parmi les fragments existants, nous trouvons un relief qui représente l'incarnation de Buddha dans le sein de Maya sous la forme d'un éléphant.

Le même monument démontre, par vingt exemples, figures et inscriptions, que le rôle de l'arbre et de la roue dans la légende avait dès lors acquis son entier développement (l'arbre se retrouve dans beaucoup de représentations brahmaniques).

Dès lors les Bouddhas antérieurs tiennent leur rang dans le culte ; la légende typique est donc déjà établie. Comment en être surpris lorsque l'on constate que les Jatakas étaient, dès cette époque, en possession de toute leur popularité (voir).

Nombre de scènes témoignent que, au temps où remontent les sculptures de Bharuth, on avait déjà transporté expressément au Bouddha une foule de contes populaires indifférents et dispersés. Les mêmes reliefs nous le font voir allant évangéliser les cieux et descendant du séjour des Trâyastrinças sur l'échelle de Sâmkacya.

La multiplication des Bouddhas terrestres remonte très haut ; ils sont mentionnés dans le Bouddha Vamsa, livre du canon pali, c'est-à-dire du canon le plus ancien et nombre des Bouddhas précurseurs figurent dans les bas-reliefs de Baruht, chacun avec son arbre de Bodhi, avec son castra.

Les Buddhas successifs représentent des incarnations de Mahâpuruscha ; on ne peut les isoler du système des incarnations Vichnouvistes.

Mais en rapprochant « la légende » si près des souvenirs fondés en fait et de l'existence du Bouddha qu'il ne conteste pas, si près que Bouddha et sa légende paraissent à peu près contemporains, M. Senard ne donne-t-il pas à penser qu'on pourrait tout aussi bien, en renversant sa proposition, dire :

La Biographie de Gautama qui nous a été transmise, paraît avoir absorbé quelques légendes ; elle a pu recueillir et conserver des traditions, des fragments de traditions ayant le caractère mythique, mais elle est vraisemblable, parce qu'elle s'adapte comme un cadre naturel à la réforme doctrinale et sociale qu'il a accomplie, elle donne de la personnalité du Bouddha l'idée ou l'idéal qu'on s'en est fait toujours et peut-être même avant la venue de Gautama, idéal plutôt humain que céleste.

On voit du reste qu'entre la thèse de M. Senard et l'antithèse, il n'y a qu'un faible intervalle dans lequel la discussion n'a plus guère qu'un intérêt archéologique.

L'antithèse a été soutenue par deux écrivains distingués, M. Eitel, esprit aussi libéral qu'élevé et M. Oldenberg, savant éminent qui a puisé aux sources les plus pures, aux textes palis les plus anciens. Aux yeux de M. Eitel frappé surtout de l'importance historique et humanitaire de la révolution bouddique, il n'y a de certains que les faits suivants :

Le nom d'origine du réformateur était Gautama et on lui donna pendant sa vie celui de Çakiamouni Gautama Bouddha. Il se disait de souche royale. Il renonça au monde et à la famille pour se réfugier d'abord dans l'ascétisme le plus autère ; puis reconnaissant l'insuffisance du Yoga, il fonda, « en prenant pour base toutes les religions existantes », un grand système dont le caractère était : *socialement* le renoncement à la caste et à la propriété, *dogmatiquement* l'athéisme et la déification de l'humanité, *moralement* le dogme de la vanité et de l'irréalité des biens terrestres, la rétribution des œuvres par la transmigration.

Tous les Bouddhistes s'accordent à reconnaître Bénarès pour le premier foyer du Bouddhisme [1].

Eitel fait voir que le Bouddha et le Bouddhisme n'ont point été en application et en fait pessimistes; que le pessimisme qui a été imposé à leur métaphysique par les doctrines et les misères au milieu desquelles ils sont nés [2] et les théories de l'annihilation ne sont jamais devenus dans aucun pays bouddhiste la foi populaire. Il en donne pour preuves la douceur, la quiétude, la jovialité que l'on rencontre chez les bonzes et dans le peuple, partout, sauf peut-être à Ceylan plutôt brahmaniste que bouddhiste, et la gaieté des fêtes bouddhiques, même funéraires, qui a été universellement remarquée [3].

Oldenberg réfute Kern et se place à un point de vue différent de celui de M. Senard. Il représente Bouddha et son œuvre tels qu'ils se dégagent du Canon pali où

[1] Un commentaire du Dighanokâya raconte que, au moment où parût Çakyamouni, nombre de gens parcouraient le monde en disant : « Je suis Bouddha, je suis Bouddha. »

L'un des docteurs dont Bouddha suivit l'enseignement était, pense-t-on, l'initiateur du jaïnisme.

Il y a une coïncidence remarquable entre le nombre 24 des Avatars de Vichnou, des prophètes ou Tirthamkaras jaïns et des Bouddhas terrestres. Toutefois les jaïns qu'on appelle aussi les brahmes nus me paraissent dériver plutôt d'un courant philosophique et joguiste que d'un courant héroico-religieux.

[2] La fin de l'ascéte brahmanique est un véritable suicide religieux qu'on retrouve jusque dans le Baghavata Pourana. On voit dans le kandjour Thibétain que les Thirtikas (brahmes nus ou jaïns) conseillaient le suicide aux criminels qui demandaient à entrer dans leur ordre.

[3] Bouddha a dit : « Je suis venu pour faire cesser la triple douleur du monde. » Le Bouddhisme est peut-être la seule religion dans laquelle la mort ne soit pas redoutée, bien qu'il condamne le suicide. La fin de toutes les épreuves est pour tous un couronnement ; Sukhavati, bodhification ou Nirvana. Sur la question du Nirvana, Oldenberg a obtenu des textes palis la réponse vraie : « Le Bouddha n'a rien enseigné à cet égard ; c'est une des questions qu'il a expressémeut déclinées ou réservées *Le Nirvana mettra fin à la douleur et à la mort ;* c'est tout ce qu'il est permis de savoir.

il puise des renseignements tout nouveaux et qui paraissent les plus authentiques. Il prouve que la région de l'Inde qui fut le berceau du Bouddhisme était exclusivement Aryenne [1] que les Çakyas étaient Aryens et gouvernés par une sorte d'aristocratie (sans doute la caste des Kchattryas) [2] à la tête de laquelle était un prince détaché ou tributaire de l'état de Magadha.

Il croit même à l'existence réelle de Kapilavot ; près de l'emplacement qu'on lui a attribué, on a montré aux pèlerins chinois l'ermitage du Rischi Kapila [3].

Il admet avec Eitel, Barth et Kern lui-même que mutiler la Biographie du Bouddha, c'est mutiler le Bouddhisme lui-même. Remarquant que, pour ce dernier, le salut est avant tout affaire de « connaissance » il constate que, au point de vue social, les tendances du Bouddha et du Boudhisme étaient, en somme, « plutôt aristocratiques. »

On verra dans notre récit que ces « tendances aristocratiques » étaient seulement pour le Bouddha : en premier lieu, un moyen, l'unique, pour fonder son institu-

[1] Sauf probablement les populations subjuguées.

[2] Selon le professeur Childers ils étaient agriculteurs ; sans doute, comme les Brahmes agriculteurs, ils ne renonçaient point pour cela à leur titre et à leur métier de Kchattryas.

[3] Ce qu'ont vu les pèlerins Chinois Fathien et HiouenSang prouve seulement que la légende s'était localisée dans la région où l'on cherche Kapilavot. Mais lors même que l'existence de Kapilavot serait purement légendaire, cela ne changerait rien au rôle du Bouddha. L'invention de la légende prouverait même que le Bouddhisme se déclarait avant tout de l'Ecole de Kapila. Le Vichnouvisme lui-même tenait Kapila en grand honneur, puisqu'il est un des Avatars du Vichnou-Pourana. Le Baghavata Pourana consacre le Chapitre 24 du 3e livre du 2e volume à l'incarnation de Baghava dans le sein de Dévahuti, d'où naquit Kapila, il prend de là occasion d'exposer la Sankya théiste (Patanjali.) Tout cela concourt à prouver qu'en dehors du système ésotérique, apanage du brahmanisme sacerdotal, tout entrait dans un courant exotérique à la fois héroïque, mythique et philosophique qui était très puissant bien des siècles avant qu'il eut reçu la forme qu'il revêt dans les Pouranas parvenus jusqu'à nous.

tion, au fond égalitaire ; en second lieu, les suggestions d'un rare bon sens pratique et d'un vif sentiment des convenances.

Ce que nous disons à cet égard est confirmé par tous les écrits bouddhiques : Dans le Kandjour Thibétain, on lit :

Vol II. Feuille 135. Le brahme Padma Sring Po, chef d'école très renommé et très suivi, voulant s'enquérir du Bouddha et de sa doctrine, envoie vers lui son premier disciple Maz Sdug. Celui-ci, dans son entretien avec Çakyamouni, le prend de haut et traite les Çakyas de « gens connus depuis peu ». Alors Çakyamouni lui explique l'origine des Çakya, puis lui oppose celle des Ma-Sdug. Ainsi confondu, l'envoyé de Padma-Sring-Po s'incline devant la réponse victorieuse du sage et demande à être instruit [1].

Que ce récit soit vrai ou inventé après coup, il n'en

[1] Quoi qu'il en soit des Cakyas en particulier, c'est un fait historique, que le Nord de l'Inde était Aryen au moins par la civilisation et par l'origine d'une partie notable de la population, tandis que, dans le sud, la race Aryenne était représentée presque exclusivement par la caste Brahmanique ; cela suffit pour justifier nos considérations.

D'après M. Senard, « le seul renseignement qui nous soit transmis sur les Çakyas est leur anéantissement par le roi Wirûclhaka de Koçala qui descend par les femmes de la même souche. La généalogie de leurs rois est une simple variante des listes de l'épopée et plus spécialement de la Généalogie de Rama. » Le massacre total des Çakyas prouve au moins qu'ils formaient un don guerrier. Tout porte donc à adopter la manière de voir de Burnouf, *au moins quant au fond.* Il s'exprime ainsi : « Un des noms de Çakyamouni porte la trace du lien essentiellement religieux qui unissait sa famille à la caste brahmanique. Il se donnait lui-même le nom de Sramana Gautama ou l'ascète Gautama (l'ascète Gourou), parce que sans doute Gautama était le nom de la famille sacerdotale de la race militaire des Çakya qui, à titre de Kchattryas, n'avaient ni ancêtres ni saints tutélaires comme les Brahmanes. » Notre explication ne diffère de celle de M. Burnouf que par le rôle que nous prêtons aux Gourous antiques etc. (Voir nos poésies populaires du sud de l'Inde 1878 ; nous n'avons pris que tout récemment connaissance de la légende du Bouddha de M. Senard.)

prouve pas moins que, au temps de Bouddha, pour avoir des disciples, pour être écouté, il fallait le prestige de la race et de la Caste, et par conséquent de la tenue. Donc le Bouddha a dû prèndre ses premiers disciples et religieux dans les Castes Aryennes et leur tracer des règles sévères pour la tenue et surtout la propreté. (Dans l'Inde la purification des souillures est le premier des devoirs). Citons encore à ce sujet le Kandjour.

Vol. I. Feuille 135. Un ascète nu (Thirtika, Jaïn) pénètre subrepticement dans un Vihara le 14 du mois, jour de la confession des Bouddhistes et dit : « Les Bouddhistes nous surpassent par l'ameublement, et le bien-être, mais nous les surpassons en religion et en moralité ».

Vol. II. Bouddha permet aux religieux d'avoir toujours une certaine quantité de médicaments à employer par jour (on a dit avec raison que le Bouddha avait beaucoup emprunté aux systèmes de *Kanada*, Nyasa et Vaireschica de *Kanada* et Gautama).

Vol. III. F. 115. Çakyamouni recommande à ses religieux de tenir extrêmement propres leurs vêtements et leur literie. Les dons faits (étoffes, linge) doivent être partagés également entre tous[1].

Ainsi, Çakyamouni sorti d'une élite, n'a pu ni dû composer primitivement son corps religieux que d'une élite, c'est-à-dire presque exclusivement d'Aryens. Comme effet de la tendance aristocratique du Bouddha, Oldenberg signale la subordination des religieuses Bouddhistes aux religieux ; il reconnaît cependant que le plus puissant facteur de la bienfaisance bouddhique a été et est encore la femme, soit none, soit pieuse laïque. — Il en est de même dans le Catholicisme.

Dans les temps qui ont précédé le Bouddhisme, il existait en dehors et indépendants de la doctrine ésoté-

[1] Vol. IV, 4 à 22, il déplore la condition misérable des agriculteurs et des classes laborieuses ; cela n'est point d'un aristocrate.

rique et sacerdotale des Brahmes deux courants : L'un philosophique (dans le sens le plus étendu du mot), l'autre héroïco religieux, principalement Vichnouviste ; le premier comprenait les gens hors du siècle, savants, solitaires, Yoguis, s'efforçant d'obtenir le salut principalement « par la connaissance » disciples de Kapila, Canada, Gotama ; dans le second beaucoup plus nombreux, se trouvaient les Mondains, c'est-à-dire les gens vivant de la vie ordinaire qui charmaient leurs loisirs ou satisfaisaient leurs besoins religieux par l'audition ou la récitation des chants des rapsodes (épopées) et des récits des Suras (Pouranas)[1]. Chacun de ces courants, le second surtout, était formé d'une élite de la population, c'est-à-dire principalement des Aryens, Kchattryas et Vessyas et de ce qui pouvait par exception émerger des classes inférieures (peuples assujettis). Comme, dans ces temps, tous les souvenirs, toutes les compositions poétiques et autres, ne se transmettaient que par la voix et la mémoire, les basses classes ne pouvaient participer au mouvement de ces courants que dans une certaine mesure dépendant des rapprochements et coïncidences entre ceux-ci et les religions ou superstitions locales, par exemple : entre le sivaïsme et le premier courant, entre le second courant et le vieux krischnaïsme. « Dès une époque ancienne » dit M. Senard, circulaient sans estampille orthodoxe, audessous des idées et des théories qui seules surnagent pour nous dans les livres brahmaniques, tous les éléments qui ne furent réduits en systèmes scholastiques que beaucoup plus tard.

Théodore Pavie nous a fait connaître le premier cou-

[1] Les Suras étaient *les cochers* (voir classes mêlées Manou ou écuyers. Ils accompagnaient les héros à la guerre. Ce sont eux qui recueillaient et célébraient les faits héroïques dont ils avaient été témoins. — Dans les Pouranas, les récits commencent généralement par ces mots : « Le Sura dit. » Voilà pourquoi, selon M. Burnouf, les Puranas devront probablement être intitulés : « Légendes recueillies par les Bardes Indiens. »

rant en montrant l'influence que prirent les Yoguis au détriment de celle des Brahmes. Le second courant peu signalé avant les développements de M. Senard sur les Gourous, les Pouranas et les mythes solaires, eut certainement une importance numérique et religieuse beaucoup plus grande. C'était le Vichnouvisme issu des Védas. D'une part Vichnou confondu avec le soleil, c'était le bienfaiteur universel ; il personnifiait la formule ou vœu suprême adopté d'abord par le Bouddha et plus tard par le Govinda Gità. « Que tous les êtres soient heureux ! » Ce vœu est l'expression complète du sentiment religieux dans l'Inde, de même que l'Islam se concentre dans la Louange : Dieu est grand et miséricordieux.

D'autre part, d'après le Rig Véda, l'âme des Pieux allait au soleil ; il était un séjour de récompense non pour les justes, mais pour les Pieux qui avaient su gagner la faveur des dieux par des offrandes, des sacrifices. C'était le commencement d'une religion de foi, de grâce et de miséricorde divine.

Le sentiment de la bienveillance pour tous les êtres et la croyance à la béatification par la piété, s'unirent dans un sentiment unique, sorte d'amour plus ou moins spiritualisé, que Bouddha a plus tard appelé Miséricorde, Compassion, et le Christianisme Charité. Ce sentiment fut la dominante du second courant.

Ces deux courants, la recherche du salut par la connaissance, et la compassion pour tous les êtres, confluèrent en un seul qui fut le Bouddhisme. Au principe du salut par la connaissance, Çakyamouni, pour des motifs qu'on devine déjà et que nous expliquerons plus au long, dut adjoindre celui de la Métempsychose purifié et relevé par la définition du Karma, balance entre les mérites et les démérites. Il dut aussi prendre pour point de départ le pessimisme qui, à son époque, existait dans les faits aussi bien que dans les doctrines [1],

[1] La situation était la même dans le monde romain à l'avènement du Christianisme.

et qui fut la cause déterminante de la mission qu'il se donna. Mais il ne reconnut le mal que pour le combattre [1]. Il adoucit la rigueur du principe du Karma (la responsabilité personnelle absolue) en donnant une base très large à sa morale de manière à comprendre dans « les devoirs » tout ce que peut dicter le sentiment altruiste (l'amour du prochain) [2].

Alors le Bouddhisme renferma deux éléments essentiels correspondant à chacun des affluents qui l'avaient formé : Elément rationnel ; salut par la connaissance, justice inflexible.

Elément cordial ; altruisme, piété envers des bienfaiteurs suprêmes ; miséricorde, compassion.

L'élément rationnel constitua, en apparence du moins, presque tout le Bouddhisme primitif ; c'était l'héritage du Brahmanisme ésotérique et des systèmes de philosophie Orthodoxes qui, déjà complètement élaborés et arrêtés, ne comportaient plus guère de développements nouveaux.

Il dut se conserver sans changement dans le Sud de l'Inde où la race Aryenne n'était guère représentée que par la Caste des Brahmes ; il rayonna de là dans l'Indo-Chine déjà conquise très probablement par le Sivaïsme.

L'élément cordial manifesta une grande vigueur dans le Nord de l'Inde, seconde patrie Aryenne, terre sacrée des héros et des dieux, premier berceau du Bouddhisme. Comme un grand fleuve qui n'a point encore fixé son lit, il n'avait eu rien de déterminé avant le Bouddha et il ne fut de sa part tout d'abord très

[1] La transmigration bouddhiste aboutissant à la délivrance, c'est sous une autre forme, le péché originel et la rédemption

[2] Dévouement absolu à la mère, à l'ami, au maître ; le mari et la femme sur un pied d'égalité pour la fidélité, la confiance et les égards mutuels ; les serviteurs parfaitement soignés et *associés à toutes les jouissances du maître*. Voir dans la collection cingalaise des 34 sutras ou prédications de Bouddha recueillies par ses disciples immédiats, le Sigalo-Vada Sutra ou les devoirs réciproques. C'est la plus belle des prédications du Bouddha.

probablement que l'objet d'une sorte d'enseignement supérieur à ses disciples les plus avancés; du reste le maître et les disciples devaient naturellement en être pénétrés, car il était le milieu même où ils vivaient. Il comprenait la Mythologie Hindoue qui apparaît souvent dans les Soutras des premiers siècles bouddhiques. Lorsque le temps eut donné aux Patriarches du Bouddhisme l'auréole indispensable, on les adjoignit aux dieux Hindous pour former le Panthéon nouveau, réunion singulière d'êtres surhumains : dévas, démons, saints, tous subordonnés au Bouddha, tous dépourvus de la nature divine, du moins aux yeux des Bouddhistes éclairés.

Par un essor naturel, l'élément cordial, mythique, mystique et d'imagination, se développa d'abord en des systèmes transcendants où la pensée se donna toute carrière dans le champ de la spéculation métaphysique ; mais, bientôt fatigué d'un vol trop hardi, il se rabattit sur le terre à terre de la foi et de la dévotion faciles. Tout ce développement religieux ésotérique prit le nom de Bouddhisme du Nord ; par opposition, le Bouddhisme considéré comme exotérique et primitif s'appela le Bouddhisme du sud.

Cette division était inévitable. Le Bouddha avait proclamé, avant tout, qu'il était venu non pour sauver les hommes par la foi en lui-même ou en ses paroles (par une révélation), mais pour leur faire « comprendre » la vérité, « pour leur montrer la manière de se sauver eux-mêmes » ; et il leur avait recommandé la recherche constante de la vérité, de n'importe quel côté elle vînt ; il ne pouvait donc y avoir au sein du Bouddhisme aucune discipline doctrinale. L'exercice continuel de la méditation dans les Viharas devait enfanter tous les systèmes imaginables ; et ces systèmes ne pouvaient que se partager entre les deux grandes catégories qui embrassent toutes doctrines philosophiques[1] :

[1] Il est clair que cette division n'est pas absolue. Il n'existe

La Raison, la Connaissance, — l'altruisme, la Foi.

L'Inde avant le Bouddha avait été :

Raison, dansla doctrine ésotérique des Brahmes, dans les cinq écoles philosophiques Orthodoxes et peut-être dans un premier Sivaïsme.

Foi, dans le Védisme et le Vichnouvisme indéterminé qui le suivit.

Avec le Bouddha et le Bouddhisme, elle fut :

Raison, dans le Boudhisme du sud auquel il faut rattacher l'Indo-Chine; Foi, ou mieux altruisme et dévotion, dans celui du Nord qui règne aujourd'hui au Nepaul, au Thibet, en Chine et au Japon.

Après le Bouddha et la ferveur pour le Bouddhisme, l'Inde est devenue : Raison, dans le Néo brahmanisme et la plupart des sectes Sivaïstes ;

Foi, dans la plupart des sectes Vichnouvistes.

Les sectes Bouddhistes de la Terre Pure et Vichnouvistes de la Backti arrivent au même terme final : *au seuil de la mort, prononcer avec foi, pour celles-ci, le nom de Krichna, pour celles-là, celui de Amitabhâ,*

presque aucun système qui n'ait quelque mélange. On ne peut en général les classer et nous ne les classons ici que d'après le rôle dominant que la Raison ou la foi occupent dans chacun d'eux. Toutes les sectes bouddhistes admettent, à des degrés trés différents il est vrai, à la fois : la connaissance, la morale et la bienfaisance.

Les deux catégories ne sont point factices ; elles sont le fond même de la nature humaine, de l'humanité qui se partage entre la Raison et la Foi. On la retrouve partout, même dans les confréries de l'Islam. (Voir notre mémoire sur les Origines et tendances des ordres religieux Musulmans de l'Algérie.) — Dans le christianisme, elles sont la ligne de démarcation entre le Catholicisme et la Religion orthodoxe d'une part, et d'autre part le Protestantisme (libre examen) et les sectes ou Ecoles purement rationelles comme il en existe en Angleterre avec une organisation publique. Il est remarquable que le Protestantisme, à la fois révélation et connaissance, se décompose. Une partie, surtout les anglicans, s'en va au Catholicisme, et une autre au Rationalisme. Cette décomposition serait même beaucoup plus rapide si des liens politiques n'enchaînaient pas certaines églises protestantes aux gouvernements nationaux.

suffit pour obtenir la délivrance. Toutefois les écoles de la Terre pure recommandent l'accomplissement des devoirs sociaux, tandis que, d'après le Baghavata Pourana, le nom de Narayana (Vishnou) prononcé, même par hasard, sauve le dernier des criminels à la mort.

Ainsi, dans l'Inde, le grand Véhicule bouddhiste a été, en grande partie, le prolongement d'un Vichnouvisme ancien et le Vichnouvisme moderne a été, en grande partie, le prolongement du Bouddhisme indien du nord ébranlé. Ce sont les travaux de M. Senard qui, plus féconds et plus concluants qu'il ne l'a prétendu lui-même, ont le plus contribué à mettre en lumière cette continuité, cette double genèse, la grande ligne de l'évolution religieuse de l'Inde; on pourrait dire de l'Extrême Orient, car le Bouddhisme du nord, le grand Véhicule, est devenu presque tout le Bouddhisme [1].

Nous nous sommes efforcé de mettre ces traits en relief dans la vie du Bouddha et d'en achever la démonstration dans les volumes suivants, en nous aidant des savants écrits grâce auxquels il ne reste plus aujourd'hui de lacune dans l'histoire du Bouddhisme et de l'Hindouïsme.

Nous saisissons cette occasion pour exprimer toute notre reconnaissance à MM. les Orientalistes Appert Aymonier, Foucault, Guimet, de Milloué, Millioud, de Rosny, Varrat et Vinson, et, aux Ministres de l'instruction publique, MM. Bourgeois et de Charmes pour les indications et les encouragements qu'ils nous ont prodigués.

[1] Pour frapper les esprits nourris de la lecture de Pascal, nous pourrions dire en faisant abstraction des différences de milieu : Le Bouddhisme du sud est au Bouddhisme du Nord ce que la connaissance est à la charité, telles que Pascal les a caractérisées pas des pages sublimes que nous résumons ainsi ; « par la connaissance l'homme est au-dessus de tous les êtres : pas la charité le saint est au-dessus des autres hommes. »

VIE DE BOUDDHA

CHAPITRE PREMIER

ÉVÉNEMENTS GÉNÉRAUX ET CIRCONSTANCES PARTICULIÈRES QUI ONT PRÉPARÉ LA VOCATION DE GAUTAMA

EPIGRAPHE : *De l'excès du mal naît toujours le bien.*

1. Malgré le soin extrême avec lequel le livre de Manou s'efforce d'établir l'union et de prévenir les conflits entre la caste des Brahmes et celle des Kchattyras en traçant une ligne de démarcation bien tranchée entre leurs attributions respectives, l'antagonisme se trouvait en germe dans son institution même et était inévitable. D'une part, il déclarait le Brahmane, par son origine divine et sa destination sacrée, infiniment supérieur au Kchattrya ; de l'autre, il attribuait aux rois et aux princes du pays toujours choisis, d'après sa loi, obligatoirement dans la caste des Kchattryas et par conséquent solidaires avec elle un pouvoir sans limites sauf en ce qui concerne les privilèges des Brahmes.

A ces derniers, les honneurs, la richesse, l'interprétation et la garde des lois civiles et religieuses [1], l'immunité de toutes les charges publiques, l'inviolabilité, l'impunité ; aux Kchattryas le sacrifice continuel sans compensations ni garanties, la soumission absolue au despotisme de l'autorité royale dont ils n'étaient que le bras. On com-

[1] Manou I, 99. Souverain Seigneur de tous les êtres le Brahmane doit veiller à la conservation du trésor des lois civiles et religieuses.

prend que ces fiers guerriers devaient être blessés de l'orgueil des Brahmes et de leurs prétentions à une immense supériorité qui s'affichait en toute occasion et dans les circonstances les plus habituelles de la vie.

Les Rois eux-mêmes, malgré les honneurs extraordinaires qu'on leur rendait, se sentaient primés par le prestige et l'influence de la caste sacrée. Ceux d'entr'eux qui étaient sensibles à la misère publique ou ambitieux d'agrandissements, supportaient impatiemment que presque toutes les ressources du pays allassent directement ou indirectement aux Brahmes par les dons prescrits et par toutes les voies de la Superstition [1].

La lutte entre les deux premières castes commença aussitôt qu'elles se formèrent dans l'Ariavarta et se continua jusqu'à l'extinction ou du moins la suppression de la caste guerrière qui eut lieu en même temps que celle du Bouddhisme dans l'Inde.

Les grandes épopées et les Pouranas nous ont transmis des légendes fabuleuses des rois maudits qui sont évidemment des épisodes de cette lutte arrangés par les Brahmes ; en voici les principaux traits [2] :

2. Parmi les rois de l'époque la plus reculée, il y en eut qui, méprisant les Brahmes et les dogmes Védiques, refusèrent de sacrifier, prétendant se faire adorer à la place des dieux.

D'autres passaient tout leur temps à la chasse à la manière des barbares dont ils prenaient les habitudes et les mœurs ; enfin on vit des princes hindous devenus tout à fait sauvages, se livrer au canibalisme. Alors les Brahmes les maudirent, les peuples se révoltèrent contre des tyrans qui menaçaient la civilisation arienne de destruction et ils furent tués avec leurs familles.

Plus les Rois étaient ignorants, plus les Brahmanes qui conservaient la tradition dans la mémoire et se la transmettaient oralement, acquéraient d'importance comme législateurs, légistes, juristes, politiques, et pour toutes

[1] Manou, I, 100. Tout ce que ce monde renferme est *en quelque sorte*, la propriété du Brahmane ; par sa progéniture et sa naisance *éminente*, il a droit à tout ce qui existe.

[2] Voir Théodore Pavie, Revue des deux mondes, années 1856 et 1857, ou bien le « Livre VI de notre » Inde avant le Bouddha.

les affaires et aussi bien pour la littérature et la poésie qu'ils cultivaient. Ils furent d'abord des poètes, puis des législateurs et des philosophes.

Outre les Rois maudits pour leurs crimes et changés en bêtes dont on trouve la mention dans les vieilles légendes, il y en eut qui, sans s'élever contre le dogme, proscrivirent le culte, luttèrent hardiment contre l'autorité des Brahmanes ; il y en eut aussi qui s'entendirent avec eux ; de là une suite de querelles et de réconciliations.

Il y eut aussi parmi les Brahmes des divisions de sectes et des sectaires cherchant à entraîner les Rois dans leur parti.

Il y eut Paraçou Rama (Rama à la hache) Brahmane suscité par Vichnou pour exterminer jusqu'à vingt et une fois la race des Kchattryas qui opprimaient la terre.

On voit par cette légende que dans une partie de l'Inde les rois et les Kchattryas furent anéantis par les Brahmes.

Nous avons vu, pendant l'époque Védique, les chantres associés aux périls et aux succès de la nation ; plus tard ils paraissent s'isoler dans une vie à part. La légende de Drouva, semble avoir été composée pour justifier aux yeux du peuple l'abandon du métier des armes par les Brahmes. (Voir dans l'Inde après le Bouddha, notre citation du Baghavata pourana).

La légende de Brigou a pour objet l'exaltation des Brahmes au-dessus des guerriers ; c'est sans doute la représentation altérée par l'imagination d'une lutte entre les deux castes ; elle paraît avoir pour origine un fait historique. Brigou avait pillé et tué des Brahmanes. Les guerriers de métier dominaient sur les Brahmanes. Ceux-ci s'en vengèrent par la malédiction lancée contre les guerriers, par des conspirations contre les princes rebelles à leur influence, par la poésie même dont ils se servaient pour s'exalter au-dessus de leurs rivaux.

3. Pour vaincre les Kchattryas, les Brahmes durent créer de nouveaux rois et de nouveaux guerriers. Ils les tirèrent en partie de leurs propres rangs, en partie des tribus non Aryennes soumises ou indépendantes.

Avec le secours des peuplades guerrières conduites par des chefs pris tantôt dans leur caste comme Balarama et Paraçon Rama, tantôt parmi les princes d'origine Aryenne qui, par exception, leur étaient dévoués, tels

que Rama, tantôt enfin parmi des aventuriers heureux à la tête de leurs tribus sauvages comme Krichna ou les héros du Maharabata, les Brahmes anéantirent les Kchattryas dans le sud de l'Inde, dans les vastes plaines qui s'étendent depuis le pied du massif montagneux central et des chaînes des Gates jusqu'à la côté orientale ou de Coromandel et à la pointe de la Péninsule.

Rama conduisit contre Ceylan une armée de singes et d'ours, c'est-à-dire de sauvages qui habitaient les forêts, le nom de Kapi ou singe est celui de quelques tribus qui peuvent être d'origine Thibétaine. Il existe au Thibet une légende d'après laquelle les premiers habitants du Thibet furent des singes.

En récompense des services rendus, les Brahmes firent des héros de ces luttes des incarnations de Vichnou dont la principale fut Krichna.

Ces luttes furent longues et terribles ; obligés de s'appuyer sur les races non Aryennes, les Brahmes reconnurent la nécessité de se les attacher par la religion. Ce fut sans doute alors qu'ils adoptèrent leurs dieux en les confondant avec les dieux Védiques qui s'en rapprochaient le plus par leurs attributs. Vichnou devint le dieu principal des peuples, sans doute nombreux dans l'Inde, qui adoraient le soleil. et on rattacha à son culte la religion sensuelle de Krichna, le dieu noir, probablement celui des Daïtyas du Bengale.

Les Soudras identiques aux Gédrosiens de l'antiquité persane adoraient Siva, dieu plus sévère, malgré le naturalisme de ses mythes et de ses symboles. On le confondit avec le Roudra des Védas ; sous le nom d'Issouara, l'être suprême. Toutes les légendes héroïques ou mythologiques, reliées par une cosmogonie, devinrent les Pouranas et donnèrent satisfaction au besoin de merveilleux et de surnaturel qu'éprouvaient les classes auxquelles la lecture des Védas était interdite. Enfin on fit des pâtres guerriers du Radja Poutana, tout un peuple de nouveaux Kchattryas en leur donnant le nom de Radjapoutes, véritable titre de noblesse militaire (fils de rois).

4. Supprimée dans le Sud, la caste guerrière se maintint dans les états du N. E. qui comprennent les grandes vallées du Gange, de la Jumma et de la Serasvati, et dans les régions montagneuses du Centre et N. E. notamment

dans le Béhar. C'est dans ce pays que se trouve la ligne de partage des eaux qui versent, d'une part au golfe du Bengale, de l'autre à celui opposé de Bombay ; on y est sous l'influence successive des deux moussons des deux côtes opposées. A cause de cette circonstance et de leur altitude, ces pays sont les plus tempérés de l'Inde ; ce sont aussi ceux dont les habitants ont le plus d'intelligence, de courage et de générosité. Parmi eux, les Radjapoutes forment la seule race guerrière qui se soit conservée jusqu'aujourd'hui avec ses qualités héréditaires. Les bardes ont célébré leurs combats héroïques contre les envahisseurs Afghans dans des chants qui se sont conservés jusqu'à nos jours. Lorsque le flot de l'invasion Musulmane submergea l'Inde, les empereurs Mogols d'Agra et de Delhi respectèrent leur indépendance, les prirent à leur solde et leur durent en grande partie leurs succès dans leurs guerres contre les Mahrattes. Jusqu'à la révolte de 1856, ils formèrent exclusivement les meilleurs corps de l'armée Indigène au service de la compagnie des Indes.

Dans les états du N. O. qui furent le berceau du Bouddhisme, les Radjas ou Kchattryas avaient une situation supérieure à celle des Brahmes [1], bien que ceux-ci eussent, avec la richesse territoriale, beaucoup de privilèges et le prestige religieux. Ils devaient surtout ce prestige aux austérités de leurs ascètes, et à la Boddhi ou science philosophique et religieuse d'un certain nombre d'entre eux qui prenaient le nom de Rahans ou parfaits et de Boddhisattvas (amis de la sagesse ou science, φιλοσοφοι). Voués à l'étude, ceux-ci se livraient à des spéculations philosophiques et religieuses ; quelques maîtres renommés avaient des disciples et faisaient école. Ils avaient toute liberté pour leurs systèmes et leur enseignement, car les Brahmes étaient tous indépendants les uns des autres et d'une tolérance absolue en matière de dogmes.

[1] D'après les livres Bouddhistes, un Bouddha doit naître dans celle des deux Castes des Brahmes ou des kchattryas qui a la préeminence dans le pays choisi par lui pour apparaître dans le monde,

Le Djaïnisme fût, très peu de temps avant le Bouddhisme, un shisme formé par les Kchattryas mécontents comme protestation contre les Brahmes.

De là une grande activité dans ce champ d'investigation, le seul ouvert alors à l'esprit humain ; cette activité se retrouve à peu près vers les mêmes époques en Chine, en Perse, en Egypte et en Grèce. L'Inde était certainement en communication avec la Perse et l'Egypte, et la Grèce l'était également de son côté avec celles-ci ; la Perse était une sorte de trait d'union ; on sait qu'elle avait quelques possessions dans l'Inde ou du moins limitrophes.

Les Vaissyas qui formaient dans l'origine le corps de la nation Aryenne et dont, avec le temps, s'étaient détachées les Castes des Brahmes et des Kchatryas, n'avaient point oublié que les premiers avaient usurpé sur eux successivement tous les pouvoirs civils et judiciaires. Ils formaient une classe nombreuse enrichie par le commerce intérieur et maritime, et qui avait pris une grande importance ; dans les états où les Kchattryas avaient été détruits ou effacés, elle avait fourni des rois et des dynasties. D'un autre côté, un certain nombre de Sudras arrivés à la fortune par le Commerce avaient formé dans leur Caste des classes supérieures : les Pantchalas se rapprochant des Vaissyas à tel point qu'aujourd'hui, au-dessous des Brahmes, les seuls représentants actuellement incontestables de la race Aryenne [1], il n'y a plus que des Castes étagées en assez grand nombre entre lesquelles on ne distingue plus avec certitude celles qui sont issues des Vaissyas et celles qui proviennent des Soudras. On a vu aussi des Soudras sur le trône ; on cite la dynastie des Mauryas.

Ce fut là une nouvelle et plus forte dérogation au Code de Manou qui interdit aux Soudras d'acquérir des richesses superflues de peur *qu'ils ne deviennent insolents envers les Brahmes.*

Toutes les classes aisées devaient supporter impatiemment les exclusions de toutes sortes dont les Brahmes les avaient frappées dans la rédaction de leurs Codes. Celui de Manou avait été composé tout exprès « pour distinguer les occupations du Brahme et celles des autres classes

[1] On voit què les Brahmes ont sacrifié à leur égoïsme de caste, la destinée de la Nation Aryenne dans l'Inde. De la race conquérante, il n'est restée qu'eux, impuissants contre les envahisseurs venant du Nord. Toute la suprématie des Aryas s'est réfugiée dans la philosophie et surtout le Bouddhisme.

dans l'ordre convenable. » (Manou I, 102). « Il devait être étudié avec persévérance par tout Brahmane instruit et être expliqué par lui à ses disciples, mais jamais à aucun homme d'une classe inférieure » (idem 103). Ainsi les Brahmes s'étaient arrogé le monopole de la connaissance des lois.

5. Dans le cours du VIII[e] siècle avant notre ère [1], régnait à Kapilavot, capitale d'un petit état de ce nom, au pied des pentes du Népaul, tributaire du royaume de Magadha et limitrophe de l'Oude actuel, le prince Çoudodama très renommé alors pour sa vertu, sa piété et l'amour qu'il portait à son peuple. Le nom générique de cette famille royale était : Les Gautamides, du mot Gautama qui signifie gourou, ce qui indique que ces princes étaient en même temps les Gourous ou précepteurs spirituels et chefs religieux de leurs sujets. Le nom de la capitale est évidemment emprunté à celui de Kapila, l'auteur de la philosophie Sankia fort répandue alors dans l'Inde bien que la philosophie Mimansa et le système orthodoxe du Nyansa soient seuls recommandés par Manou (XII 109 et 111). Voici à ce sujet la version de la légende Birmane :

Oukaparitz, Roi de Bénarès, ayant institué pour héritier présomptif le fils de sa dernière femme au détriment de ses aînés, envoya ceux-ci vers le Nord avec une suite nombreuse pour fonder une nouvelle ville. Après de longues pérégrinations à travers les forêts, ils arrivèrent en un lieu où vivait le Ritchi Kapila qui les engagea à choisir cet endroit pour l'emplacement de la nouvelle ville ; elle deviendrait célèbre et serait une cité pacifique, puisque les animaux de la forêt, même les plus terribles, vivaient là en bonne harmonie et sans jamais se faire entre eux aucun mal. La proposition du Solitaire fut acceptée et le palais du Roi fut élevé sur le lieu même qu'occupait sa cabane. Quand toute la ville fut achevée, les nouveaux venus l'offrirent à Kapila dont ils se firent les disciples, De là son nom.

Ce nom, cette légende, la vénération qu'on avait pour

[1] Plusieurs dates variant de 1800 à 475 avant Jésus-Christ sont assignées à la naissance de Bouddha, suivant les auteurs. La plus probable est celle de 718 inscrite sur l'un des piliers érigés par le Roi Açoka ; elle s'accorde avec les intervalles de temps les plus vraisemblables entre les Conciles Bouddhiques.

la mémoire de Kapila, tout indique que la ville et le royaume de Kapilawot furent le berceau de la philosophie Sankya et le foyer d'où elle rayonna sur l'Inde ; qu'elle y resta implantée, qu'elle y florissait et y était fort en honneur surtout à la cour et parmi les Radjas et les Kchattryas et qu'elle faisait partie de l'enseignement donné soit dans les Ecoles, soit par les Gourous particuliers, concurremment avec le Védanta.

Ainsi que nous l'avons vu, dans la doctrine Sankia la matière est éternelle et les âmes sont individuelles et éternelles.

Au point de vue moral, c'est le dogme de l'âme humaine responsable, substitué à celui de l'Absolu Brahma qui est à la fois fatalisme et panthéïsme. En effet, de lui tout vient, en lui tout se résout. L'âme émane de lui, se réunit finalement à lui, comme l'espace limité par un vase se réunit au reste de l'espace infini quand on brise ce vase. Or, pour les substances immatérielles, perdre l'individualité c'est périr, de même que, pour les corps, se décomposer. Est-il besoin de rappeler les pages éloquentes de Pascal sur l'inanité de la conception d'un dieu absolu sorte d'abstraction mathématique ? Kapila avait donc apporté dans l'Inde une grande part de la vérité et un germe des plus féconds. Il avait soutenu que le sacrifice aux Dieux est inutile et que les Védas et leurs divinités ne sont que secondaires, puisque toutes ces déités doivent après un temps, immense il est vrai, être réunies aussi à Brahma. Ce n'étaient même pas des Immortels comme les dieux de l'Olympe auxquels la poésie, les arts et l'idéal ont conservé leur immortalité.

Kapila a proclamé le premier dans l'Inde la souveraineté de la raison, de la Boddhi (la connaissance σοφια) ; il a enseigné que la victoire sur l'ignorance et la passion est l'unique moyen d'obtenir *la délivrance de la douleur*, le but suprême ; que la béatitude finale, c'est la Boddhi éternisée dans l'individualité humaine complètement affranchie.

Par ces principes, il a été le père de la philosophie indépendante de l'Inde, du Bouddhisme et probablement de la philosophie grecque.

Kapila s'était efforcé de déplacer l'axe du corps religieux, de reporter sur les ascètes qui pouvaient n'être

point des Brahmes, la considération et l'influence religieuse que la Caste sacrée possédait presque exclusivement, de fonder sur la vertu des mérites le droit attribué au privilège de la naissance ; il avait sapé la théocratie, peut-être inconsciemment, au profit de la philosophie.

Malgré les Brahmes, ces ascètes, ces saints, ces mystiques, ces théosophes et ces philosophes s'entouraient de nombreux disciples, acquéraient un grand prestige sur la foule, gagnaient l'oreille des Vaisshyas et la faveur des rois heureux de les opposer à l'orgueil des Brahmes. Il en sortit sans doute plusieurs Bouddhas précurseurs de Çakyamouni (revoir la note 1 de la page 6.)

Par ce changement et par l'activité intellectuelle qu'il avait provoquée et qui s'était propagée bien au-delà des limites de l'Inde, Kapila avait opéré dans les esprits une réforme que les misères sociales devaient faire passer dans l'institution religieuse.

6. Le Roi Çoudomana avait une épouse *belle comme la description d'un livre*, suivant le Kalita Vistara qui lui attribue entre mille avantages les perfections suivantes :

« *Exempte des défauts des femmes et véridique*, elle a la « voix douce comme le bruit du gravier ; son chant est « celui de Kocila. Sa chevelure a la couleur de l'abeille « noire. Elle a un beau front et de beaux sourcils qu'elle « ne fronce jamais. Elle est douce au toucher comme un « vêtement de Katchalandi. Comme la feuille nouvelle du « lothus blanc, son œil est parfaitement pur. Ses bras sont « fermes et s'arrondissent comme l'arc-en-ciel ; ses lèvres « sont rouges comme le Bimba. Elle a les épaules bien « proportionnées et ses bras s'y joignent avec grâce. Elle « a le ventre en arc, le nombril profond, les hanches dou- « cement déployées, fermes et arrondies. Ses cuisses « égales et bien faites sont comme la trompe de l'Eléphant. « Ses jambes sont comme celles de l'Antilope Enaya. La « paume de ses mains et la plante de ses pieds ressemblent « au suc de la laque jaune. Son corps semble le produit « de l'illusion. Elle est habile dans les arts de la Musique, « de la danse, etc. comme une Apsara de l'Elysée d'Indra. « Pendant 500 générations, partout et toujours elle a été « la mère du Boddhisattva, et c'est Çoudomana qui a été « son père. A moins d'avoir la force de dix mille « Eléphants, il n'y a dans le Djambudjiva (notre terre)

« aucune femme capable de porter ce premier des « hommes. »

Les peuples du Kapilawot lui avaient donné le nom de Maya-Devi qu'on pourrait traduire : Déesse *Illusion*, mais qui signifie plutôt, ainsi que nous l'avons vu dans la description du Sacrifice Védique, la déesse *puissance productrice*, représentant le principe femelle. Nous avons vu que, dans le Véda, chaque être divin a sa Maya. La mère du Bouddha ne pouvait être inférieure aux déesses des Védas.

Nous devons reproduire ici la légende Birmane de la conception du Bouddha dans le sein de Maya Dévi ; outre que le récit ne manque pas de grâce, il explique les honneurs rendus à l'Eléphant blanc dans quelques pays bouddhiques et notamment à Siam.

Pendant que Kapilawot célébrait bruyamment la principale fête de l'année qui dure dix jours, la Reine s'était retirée à la campagne pour s'y livrer à la piété. Après huit jours consacrés à des offrandes de parfums et de fleurs et à des œuvres charitables, elle fit la nuit suivante, nuit de la pleine lune, un rêve extraordinaire : Des Nats (Génies) la transportèrent sur le mont Himmalaya, au bord du lac Amawadat, où elle se baigna assistée de quatre reines de Tsadoumanit qui, après le bain, la firent entrer dans une grotte délicieuse où elle se reposa sur un lit de fleurs. En face de cette grotte s'élevait une montagne où celui qui devait être son fils errait capricieusement sous la forme d'un Eléphant blanc. Il en descendit au bout de quelques instants et s'éleva sur le versant de la montagne opposée jusqu'à la grotte où la princesse reposait. Sa trompe relevée dessinait une courbe gracieuse et portait à son extrémité un lys blanc. Il entra dans la grotte, s'approcha de la princesse, lui ouvrit avec sa trompe le flanc droit et parut s'y cacher.

Le lendemain Maya-devi alla trouver le roi, raconta son rêve. Celui-ci convoqua immédiatement les Brahmes réputés les plus habiles pour l'explication des songes, leur rendit de grands honneurs et leur fit des dons extraordinaires. Puis il les pria d'expliquer le songe de la Reine. Ils répondirent : La Reine a conçu un fils qui sera ou un prince Tsékiawada (Çramavartin dans le Lalita-Vistara, un messie guerrier) ou bien un Bouddha.

Au moment où la Reine conçut, les trente-deux merveilles éclatèrent ; les dix mille mondes furent illuminés d'une splendeur incomparable, les aveugles recouvrèrent la vue, les sourds l'ouïe, les muets la parole ; les animaux furent délivrés de toute infirmité, les forts respectèrent les faibles, et tous les hommes s'éntre-aimèrent ; les feux de l'enfer furent éteints, les rivières suspendirent leur cours, l'eau de la mer devint douce, des milliers de mondes se rapprochèrent les uns des autres sous la forme d'élégants bouquets ou de touffes de fleurs.

Dans le sein de sa mère, Phralaong [1] était comme le fil blanc qui traverse les perles d'un collier ; ce sein lui-même était comme un Djeddi délicieux qui, de son cône élégant surmonté d'une ombrelle dorée, recouvre les reliques sacrées [2].

Maya-Devi donna le jour à un enfant aussi beau qu'elle même et mourut sept jours après pour émigrer au ciel des Toucitas (dieux joyeux). C'est le sort commun à toutes les mères des Bouddhas ; il ne conviendrait pas, qu'après avoir été un vase d'élection, elles restassent sur la terre exposées à des souillures. L'enfant fut confié aux soins de sa tante maternelle Pradjapati-Gautami qui était une des épouses de son père.

D'après le Lalita-Vistara, lorsque l'enfant fut, suivant l'usage, présenté au temple, tout ce qui s'y trouvait d'images inanimées des dieux, y compris celles de Çakra et Brahma, descendirent de leurs places pour venir saluer ses pieds vénérables et prononcèrent les stances suivantes :

« Le Mérou, roi des Monts ne s'incline jamais devant « le sénevé. — L'Océan ne s'incline jamais devant l'eau « contenue dans le pas d'une vache. — Les astres ne s'in-« clinent pas devant le ver luisant. — Le Ritchi ne s'in-« cline pas devant les dieux les plus puissants. — Mais le

[1] Phraon Phralaong veut dire Seigneur suprême ; ce mot est devenu plus tard un terme de politesse. Avant que le fils de Maya soit devenu un Bouddha, nous le nommerons tantôt Phra, tantôt Gautama de son nom de famille. Lorsqu'il se sera fait religieux nous l'appellerons aussi Cakia Mouni ou Kchatrya Mouni le solitaire, l'ascète de la Caste des Çakias ou Kchattryas.

[2] Voir la description du Djeddi ou Stoupa au Bouddhisme en Birmanie qui fait partie de ce volume.

« dieu ou l'homme qui n'abaisse jamais son orgueil est « pareil au sénevé, à l'eau dans le pas d'une vache et au « ver luisant. Semblable au Mérou, à l'Océan et au soleil, « le Bouddha est le premier besoin du monde et celui « qui lui rend hommage obtient le ciel et le Nirvana. »

Le Brahme ou Ritchi Asita (le noir) qui avait quitté son ermitage et était descendu des Himmalayas tout exprès, reconnut sur l'enfant les trente-deux signes principaux et les marques secondaires *du grand homme* et fit d'abord éclater sa joie d'un événement aussi heureux pour le monde ; puis aussitôt après il s'abandonna à un violent chagrin et pleura amèrement en pensant que dans 35 ans, époque où l'enfant deviendrait un Bouddha, lui-même n'existerait plus. Il prescrivit à son neveu Makaulan, qui devait avoir le bonheur d'entendre la prédication sublime, d'embrasser l'état de religieux ou Rahan pour s'y préparer, ce que celui-ci fit de suite [1].

7. Le mot Bouddha signifié l'Eclairé, de Buddha, savoir. Il est probable que, avant Gautama, ce nom avait été déjà donné à plusieurs maîtres éminents [2]. Alors les sept Bouddhas qui ont précédé Gautama dans ce monde ne seraient pas fabuleux ; leurs noms seraient ceux de quelques chefs d'école fameux avant Gautama qui auraient successivement apparu à partir de l'an 1000 avant J.-C. C'est sans doute pour cela que plusieurs auteurs font remonter la naissance de Çakyamouni à une époque même antérieure à l'an 1000 entre laquelle et celle de la fondation du Bouddhisme se placeraient plusieurs Bouddhas.

Mais ce qui est encore et en même temps très vraisemblable, c'est que dans plusieurs états du N. et du N. E. de l'Inde notamment dans le royaume des Gautamides où florissait la philosophie de Kapila et où l'on ressentait profondément la misère et l'abjection dans lesquelles les peuples étaient plongés, naquit l'idée d'un Gourou extraordinaire qui viendrait sauver le monde en l'éclairant et le modifiant. Une fois émise, cette idée dut se répandre

[1] Il y a de l'analogie entre les épisodes que nous venons de relater et certaines circonstances qui accompagnèrent la naissance de Jésus. Acita rappelle le saint vieillard Siméon et le beau cantique de Magnificat.

[2] M. Sénard pense que l'un de ces docteurs fut l'initiateur du Djaïnisme.

rapidement ; tous les peuples malheureux espérent un Messie ; il n'est pas jusqu'aux Arabes de l'Algérie qui n'attendent aujourd'hui le moul-sàa (l'homme de l'Heure) qui jettera à la mer les Roumis. Suivant l'état de civilisation du peuple qui l'appelle de ses vœux, le Sauveur est un roi guerrier, un prophète ou un législateur. Dans l'Inde, les incarnations de Vichnou répondirent d'abord à cette aspiration. Lorqu'ils eurent dépassé l'âge héroïque, les Hindous durent se figurer ces réparateurs, non plus comme des fléaux vengeurs tels que les premiers héros des Avataras, mais comme des sages ou des saints parvenus au plus haut degré de la science et de la bienveillance, en un mot comme des Gourous suprêmes. Les peuples de Kapilawot et des états voisins espéraient donc la venue d'un *grand homme ;* on savait même les signes auxquels on le reconnaîtrait. *Le grand homme* pouvait être ou un Bouddha ou un Roi Tsékiawade, deux genres de Messies qui se partageaient les vœux des peuples divers suivant leur humeur pacifique ou guerrière. Il faut penser toutefois que la liste si compliquée et si exigeante des 32 signes principaux et des 80 marques secondaires fut arrêtée bien après la mort de Bouddha, pour sa plus grande glorification lorsque la théorie des Bouddhas et des Boddhissattvas eut reçu ces développements prodigieux, dont le Thibet nous offre des applications si curieuses.

8. Le fils de Maya-Devi était doué des plus belles facultés ; conduit aux écoles, il dépassa rapidement ses maîtres; les plus habiles déclarèrent bientôt qu'ils n'avaient plus rien à lui apprendre. Sans doute, il s'était déjà pénétré des doctrines du Sankya et du Védanta, et son jeune esprit en avait sondé les oppositions et s'était efforcé de résoudre les difficultés qui surgissaient devant lui. Déjà il se nourrissait des idées les plus hautes. Souvent il se retirait à l'écart pour mieux réfléchir. Un jour qu'avec ses jeunes amis, il était allé visiter le village de l'Agriculture, une sorte de ferme-école, il se sépara de ses compagnons et s'enfonça dans un bois pour y trouver avec la solitude la possibilité de se livrer à ses pensées favorites. On crut qu'il s'était égaré et on le chercha longtemps ; enfin son père le trouva plongé dans une réflexion profonde sous l'ombre d'un djambou. Frappé du rayonnement de sa splendeur, dit le Lalita-Vistara, le Roi récita ce gatha :

« En le voyant pareil à la flamme qui brûle au sommet « de la montagne, pareil à la lune au milieu des étoiles, « et tandis qu'il médite, pareil à un flambeau par son « éclat, tout mon corps a tressailli. »

Cinq Ritchis qui faisaient un voyage aérien s'arrêtèrent soudainement en s'écriant : « Qui donc est là assis ? Est-ce Vaiçravana le maître des richesses ? ou Marah le maître des désirs ? le chef des serpents ? ou Indra qui porte la foudre ? Rudhra, le souverain des Khumbandhas ? ou Krishna à la force irrésistible ? Çandra le fils des Devas ? ou Suria aux mille rayons[1] ?

En dehors des écoles publiques, le prince Royal avait pour premier maître, pour Gourou, son père qui lui inculquait ses idées et ses sentiments héréditaires à l'égard des Brahmes. Il lui faisait toucher du doigt les maux infinis que souffraient les peuples enchaînés par des institutions et des croyances aussi dégradantes qu'injustes et inhumaines et la nécessité absolue de les affranchir en les éclairant et les moralisant. Jetée dans un grand esprit et dans un grand cœur, cette semence journalière y poussait de profondes racines que développait encore l'enseignement philosophique des maîtres choisis avec soin par le Roi dans ce but. Le prince se précipita avec toute l'ardeur de la jeunesse dans la voie qui lui était ouverte. Quel sera le remède à tant et de si grands maux ? le soulagement à des misères si affreuses ?

9. Ce problème l'absorbait tout entier. Sans doute il songeait déjà qu'il serait lui-même le Sauveur annoncé, le Bouddha pour le rôle sublime duquel on le désignait, les uns avec conviction, les autres par flatterie. — On sait que les hommes de science et d'étude, possédés par une idée dominante sont quelquefois rebelles aux plaisirs des sens ; il en était sans doute ainsi du prince Royal ; la facilité qu'il avait, comme tous les princes orientaux, de satisfaire à son gré ses désirs charnels à mesure qu'ils pouvaient naître, l'avait rendu sans doute plus indifférent encore à ces plaisirs ; il avait éprouvé d'ailleurs que, dans

[1] Nous avons cité ce passage pour faire voir quels étaient les dieux hindous qu'admettaient les premiers Bouddhistes dans leurs légendes. Il confirme l'opinion de M. Sénard que Krishna et les Avatars sont antérieurs au Bouddhisme.

ces climats excessifs, les voluptés énervent et stérilisent l'esprit. Aussi ne songeait-il nullement à se marier et son père n'avait nulle envie de le presser à cet égard. Mais la famille Royale et la caste des Kchattryas représentèrent au Roi qu'il devait assurer la continuation de de sa dynastie et obliger son fils à prendre une épouse afin de pouvoir acquitter la dette des ancêtres. Le prince qui, toute sa vie, fut un modèle de piété filiale, obéit à la volonté paternelle, mais en y mettant une condition. La nature de cette condition et l'agrément que le Roi y donna, si le récit du Lalita-Vistara n'est point imaginé après coup, prouvent combien le père et le fils avaient, sur la séparation des castes et les mésalliances, des idées différentes de celles régnant dans l'Inde et consacrées par les lois les plus formelles de Manou.

Le prince Royal donna une liste des qualités qu'il exigeait, qualités surtout d'esprit et de cœur et voulut que l'on recherchât. dans toutes les *Castes, même celle des artisans*, la jeune fille qui pourrait les réunir toutes.

Arrivé à la demeure du Kchattrya Daudani, dit le Lalita-Vistara, le Pourohita, chargé de cette recherche, apperçut une jeune fille gracieuse, charmant la vue et gagnant le cœur, pas trop grasse, pas trop maigre, dans la première fleur de la jeunesse, embellie des plus fraîches couleurs [1]. Le Pourohita lui remit la liste, après l'avoir lue elle dit : « J'ai en moi toutes ces qualités, que ce beau jeune « homme soit mon Seigneur. Si le jeune homme le désire, « pourquoi tarder et ne pas faire ce qu'il a commandé ? »

10. Mais le père de la belle Gopa Daudani, à l'inverse du roi et du prince, avait tous les préjugés de sa Caste autant qu'un baron du moyen-âge, ou si l'on aime mieux le point d'honneur du guerrier de Manou. Il voulut que le prince subît une épreuve professionnelle et fît voir publiquement qu'il possédait tous les talents nécessaires pour accomplir les devoirs héroïques des Kchattryas ; les rois eux-mêmes n'en étaient point dispensés puisqu'ils devaient tous appartenir à la caste militaire. On savait que Çoudohana n'avait pas élevé son fils selon la coutume, pour en faire seulement un guerrier, qu'il lui avait donné

[1] Cette description est empruntée au Lalita-Vistara, traduction de M. Foucault.

une éducation dans laquelle entrait toute la science de l'époque et qu'il avait laissé libre carière à ses goûts et à la tournure de son esprit. Les Kchattryas qui comprenaient peu cette dérogation aux usages reçus, l'attribuaient à la faiblesse d'un père qui avait souffert dans son fils la mollesse et des occupations indignes de sa race, en négligeant l'apprentissage des armes. Mais le prince royal qui joignait beaucoup d'adresse à la grande force physique qu'il posséda toute sa vie, avait, à l'aide d'excellentes leçons, acquis presque en se jouant tous les talents dont on le croyait dépourvu. Il subit avec succès toutes les épreuves professionnelles et se montra supérieur à ses juges dans tous les arts dont le Lalita-Vistara nous donne le détail, programe fort curieux des connaissances de l'Inde à l'époque où fut composé cet écrit [1].

La manière de joindre les mains en priant, la course, la natation, l'art de lancer les traits, l'équitation sur le cou de l'éléphant et sur le dos du cheval, la conduite des chars, la gymnastique, la conduite de l'éléphant avec des crocs de fer, l'art de se servir dans une lutte des poings, des pieds et de la tête ; l'art de couper, de déchirer, de percer, d'éprouver, de fendre ; de frapper sans qu'on s'en aperçoive, de frapper en faisant entendre le bruit, l'art des coups violents, le jeu de dés, la poésie, la grammaire, la peinture, les excercices du corps, l'essai de la méthode, l'entretien du feu sacré, les accords de musique, la voix, la danse, le chant, le déchiffrement de l'écriture, le discours, la plaisanterie, le jeu de la mimique, la vanterie, la disposition des guirlandes, le maniement de l'éventail, la teinture des pierres précieuses, celles des vêtements, les rites de la magie, l'explication des songes, le langage des oiseaux et des animaux ; l'art de connaître les signes des femmes, ceux des hommes, des éléphants, des chevaux, des taureaux, des chèvres, des chiens ; la clarté de la science, la composition des vocabulaires, la conclusion des syllogismes, les Pouranas [2], les Itihasas, le Rig-Véda, les prophéties, le Nirkouta, l'écriture pesante, la poésie, les rites du sacrifice ; la méthode de l'astronomie, de

[1] Chapitre V. Traduction de M. Foucault.

[2] D'après l'auteur du Lalita-Vistara, les Pouranas seraient donc antérieurs à Bouddha.

l'arithmétique, de la Yoga (méditation) ; la réunion des cérémonies religieuses, la méthode Vaïcéchika (logique), la connaissance des substances, la morale, les rites de l'eau et des Assouras, l'arrangement des filets, les ouvrages de cire, la ciselure, la coupure des feuilles, le mélange des parfums.

« En toutes ces choses, » affirme le Lalita-Vistara « et dans tout le reste des arts du monde, le Boddhisattwa surpassa l'ouvrage des dieux et des hommes. »

On avait fait de cet examen un concours, une sorte de tournoi auquel on avait convié au nombre de 500, les plus distingués d'entre les jeunes Kchattryas. Parmi eux se trouvaient les deux cousins du jeune prince, Ananda qui devint dans la suite son disciple bien-aimé, et Dewadatta qui fut au contraire son plus cruel ennemi. Le Lalita-Vistara fait remonter à ce moment l'origine de l'inimitié de Dewadata ; Gautama provoqué « le prit doucement avec la main droite, le fit, *dans sa bonté*, tourner dans l'air, puis le remit sur la terre sans que son corps eût souffert. »

Après ces épreuves, Gautama (*afin d'agir suivant les usages du monde*) ; dit encore le Lalita-Vistara, demeura au milieu de 84,000 (nombre cher aux Bouddhistes,) femmes parmi lesquelles Gopa fut solennellement reconnue pour la première épouse. Gopa, avec l'assentiment et sans doute à la suggestion de Gautama, cessa immédiatement de se voiler le visage, affichant le mépris des usages reçus. « Ceux qui sont corrompus, » disait-elle, « s'en vont par « le monde plus découverts que ceux qui sont nus. Celles « qui maîtrisant leurs pensées et domptant toujours leurs « sens, ne pensent jamais qu'à leur mari, apparaissent « sans voile comme le soleil et la lune. »

C'est ainsi que le Lalita-Vistara fait remonter à Bouddha lui-même la liberté d'allures que le Bouddhisme a partout accordée aux femmes. Quant à la nudité dans les limites de la décence, elle est dans les mœurs Indiennes, aussi bien Brahmaniques que Bouddhistes. Il n'y a que les Musulmans qui voilent les femmes et c'est chez eux qu'elles ont le moins de mœurs.

CHAPITRE II

LA VOCATION. GAUTAMA SE FAIT ASCÈTE

EPIGRAPHE. Je mettrai fin à la douleur du monde !
Mgr Bigandet, vie de Gautama Bouddha.

1. La tendresse de Gopa ne put détourner Gautama des desseins qu'il avait mûris depuis longtemps.

Instruit par les leçons et conversations de son père et par ses propres observations, il avait sondé à fond les plaies de la Société Hindoue, avec toute la tendresse qui lui était naturelle et la chaleur de cœur propre à la jeunesse; il s'était épris d'une immense compassion pour ses misères infinies et avait, pendant de longues années, cherché un remède à tous ces maux. Comme tous ceux qui ont observé l'Inde avec soin, il avait vu, qu'il fallait avant tout, créer le sens moral qui y faisait, comme il y fait encore aujourd'hui complètement défaut [1], et il s'était donné pour mission d'apporter aux peuples, la lumière, la justice et la compassion que leur refusaient l'institution de Manou et les Brahmes, de faire régner la loi morale en dehors et au-dessus des lois sociales et des superstitions locales et de fonder sur elle le sentiment de la fraternité étouffé par l'esprit de caste.

Connaissant la nature des Hindous, il jugea qu'il ne fallait asseoir sa réforme que sur des croyances dont ils étaient imbus, telles que, celle à la transmigration et aux vies futures et sur des principes qui étaient dans le Brahmanisme en germes avortés. C'est surtout avec les maté-

[1] Voir nos notices sur l'Inde publiés en 1867 sous le titre : Chants des Bayadères, traductions et notices.



riaux du passé soigneusement triés, et en tirant de chaque élément précieux tout le parti possible, qu'il éleva un nouvel édifice. Comme toutes les grandes conceptions, sa conception n'était pas exclusivement de lui, elle était le résultat d'une vaste incubation dans les esprits ; elle était aussi un héritage de famille que son père lui avait transmis avec tous les moyens de le féconder. Les temps étaient venus ; Gautama était le *grand homme*, nécessaire et attendu pour une œuvre mûre. Il fallait *prêcher*, c'est-à-dire enseigner la foule en reléguant au second plan les systèmes scholastiques et métaphysiques et mettant au premier les préceptes pour la conduite de la vie. C'est dans le fait égalitaire absolument nouveau de la prédication, presque autant que dans le fonds égalitaire de la doctrine elle-même qu'a consisté la révolution opérée par le Bouddha (ou par les Bouddhas, si Gautama a eu des précurseurs).

Il existait à cette époque, en assez grand nombre, des maîtres formant ou tenant école et ayant beaucoup de disciples ; tous, maîtres et disciples, pratiquaient la vie ascétique. Grâce aux efforts de Kapila et de son école, les ascètes de toute caste avaient pris en grande partie la place réservée primitivement aux Ascètes Brahmes ; les Gourous en avaient pris une autre fort grande aussi et d'une autre nature, les grands Gourous étaient les précepteurs des peuples, des Inspecteurs de l'Observance des pratiques religieuses et des gardiens des coutumes. Pour exercer tout le prestige possible, il fallait être un maître renommé en même temps qu'un grand Gourou. Gautama était Gourou de naissance, mais, en cette qualité, il ne pouvait que suivre et recommander les coutumes ; pour promulguer une loi nouvelle et la substituer aux coutumes, il fallait qu'il devînt d'abord un maître fameux, un ascète formant école et par conséquent un Rahan ou parfait ; on donnait ce nom aux ascètes qui se livraient aux études philosophiques et religieuses, qu'ils fussent maîtres ou disciples, ou même isolés. Ainsi que l'indique leur nom de parfaits, ils devaient se distinguer par l'austérité de leur vie en même temps que par leur savoir. Gautama avait besoin de ce double prestige ; pour substituer dans l'estime et la confiance des peuples les Rahans comme corps religieux aux Brahmes investis, il fallait amener

d'abord à lui tous les Rahans avant de devenir un Gourou suprême, un Bouddha.

D'ailleurs, très jeune encore, il sentait, comme tous les hommes supérieurs, la nécessité de mûrir ses idées et ses systèmes, de les soumettre à la contradiction et à l'essai, d'en faire un tout bien lié et ne laissant prise à aucun doute ni pour lui, ni pour les autres. En un mot, il lui fallait une longue élaboration de sa loi avant de la promulguer. C'était seulement lorsqu'il l'aurait arrêtée définitivement, lorsqu'il serait sûr de sa doctrine et de ses forces qu'il devrait se déclarer un Bouddha et commencer sa prédication. Il ne le devint en effet qu'à l'âge de 35 ans après avoir consacré 20 ans d'abord à l'étude, puis à des discussions et des épreuves et enfin à l'enseignement. La prédication dura ensuite jusqu'à sa mort, c'est-à-dire 45 ans.

Dans son palais toutes ces nécessités assiégeaient son esprit ; il n'avait plus qu'une idée fixe : devenir un Rahan ; son cœur, son génie l'entraînaient irrésistiblement. Son père, l'auteur premier, quoique involontaire sans doute, de sa vocation, le confident de presque toutes ses pensées, connaissait, ou devinait ses projets, et bien que, au fond, il l'admirât, il ne pouvait, dit la légende, se résigner à son éloignement et il s'efforçait de l'enchaîner par les liens de la famille et par les plaisirs. Ses efforts ne purent empêcher le prince de lui déclarer un jour une détermination depuis longtemps arrêtée.

Cela n'a rien que de naturel pour nous qui savons que certaines vocations, surtout celles des hommes de génie ou de charité, s'imposent comme le destin. Il y a même dans le spectacle de Gautama écartant tous les obstacles et brisant toutes ses attaches avec une volonté inébranlable par la seule force d'un sentiment sublime, bien plus de grandeur que dans l'effet de n'importe quelle intervention surnaturelle, comme par exemple celle des dieux transformant son sérail en femmes difformes (Lalita-Vistara) pour lui donner le goût du célibat. Mais les Hindous ne peuvent se passer de surnaturel ; tout ce qui n'est pas exhorbitant, immense, leur semble mesquin et même irrespectueux pour le héros d'un récit. Les miracles bornés des autres religions leur semblent le témoignage de l'impuissance divine. Au fond, ces embellissements de

toute histoire véridique, ne sont nullement pour eux articles de foi ; c'est simplement une décoration, un cadre obligé, comme chez nous, pour le vulgaire, l'auréole autour des grands hommes ou des saints. Nous serons donc à chaque événement un peu marquant de la vie de Bouddha, contraint de subir le surnaturel qui se trouve dans toutes ses biographies, qu'elles appartiennent au Bouddhisme du Nord ou à celui du Sud ; mais nous n'en conserverons que ce qui est admis par tous les Bouddhistes et qu'il nous a paru indispensable de garder, sous peine d'enlever au récit toute couleur et toute saveur Bouddhique et pour que le lecteur se sente toujours dans l'Extrême Orient, dans l'Inde.

2. La légende qui suit a du moins l'avantage de résumer les impressions sous l'empire desquelles s'est formée la vocation de Gautama et de dessiner les deux traits dominants de son caractère et de sa doctrine ; son caractère c'était la bienveillance et la compassion, sa doctrine, le mépris des choses contingentes, des choses sujettes au changement.

Sur la foi des Brahmes qui avaient expliqué le songe de la Reine Maya-Devi, Gautama était considéré comme un Messie, religieux ou guerrier à son choix. Cette [illegible]ière destinée flattait singulièrement l'ambition des [illegible] du petit état de Kapilawot qui ne doutaient nu[illegible] leurs forces pour les plus grandes Entreprises. [illegible] rent aux princes de la famille royale et tous i[illegible] auprès du Roi pour qu'il fît de son fils un con[illegible] plutôt qu'un Gourou suprême. Le Roi, désireux de [illegible] se séparer de lui, céda à leurs prières. Il s'efforça de [illegible] distraire par toutes sortes de plaisirs et de soustraire à [illegible] vue tout spectacle qui pouvait l'émouvoir et le ramener à son idée fixe. Mais les Dieux ou les Nats s'en mêlèrent et, grâce à eux, Gautama fit successivement les quatre rencontres célèbres.

Un jour qu'il sortait par la porte Orientale de la ville pour se rendre au jardin de l'Agriculture, il trouva sur sa route un vieillard misérable, abandonné, sans force, décrépit et hideux. Cette vue le remplit de pitié ; faisant un tour sur lui-même, il dit : « Assurément, c'es[illegible] [illegible]ue la naissance qui doit un jour nous inflig[illegible] [illegible]t. Comment pourrais-je me réjouir après a[illegible]

« être aussi malheureux, qu'ai-je à faire avec le plaisir,
« moi prédestiné aux infirmités de la vieillesse ? »

Et il rentra en ville confirmé dans son idée de se faire rahan.

Un autre jour comme il se rendait au même jardin par la porte du Midi, s'offrît à son regard un homme couvert de lèpre et d'autres plaies, implorant l'assistance publique. Cette vue le glaça d'horreur et jetant sa bourse au lépreux, il s'écria : « La santé n'est qu'un rêve ; elle « n'appartient à personne ; elle ne revient pas quand elle « nous a quittés ». Puis il retourna son char et regagna son palais, plus résolu que jamais à changer la condition des Créatures.

Dans une troisième sortie à l'Ouest de la ville, il fut surpris par la vue repoussante d'un mort dont le linceul vint à s'ouvrir et qui était entouré d'une famille dans la désolation et le dénuement. La pensée que la mort éteint toutes les joies et tarit toutes les ressources de la vie, fit couler ses larmes et il dit de nouveau : « La naissance est « un mal puisqu'elle est la cause première de la mort. « Tout composé doit périr ; il faut mettre un terme aux « Renaissances. » Et il retourna sur ses pas.

Enfin, il fit en dernier lieu, près de la porte du Nord, la rencontre d'un mendiant qui s'avançait avec calme et retenue, les yeux baissés, portant avec dignité le costume religieux et la patta (l'écuelle aux aumônes). Il fut frappé de son air pieux et vénérable, de sa douceur et de sa sérénité.

« Cet homme, dit-il, est un Bicksou ; il a renoncé à « toute joie pour mener une vie austère en se domptant « lui-même. Cette vie louée par les Sages sera mon refuge « et celui de l'élite des Créatures. »

Inutile d'ajouter que, dans les légendes, le vieillard, le lépreux, le mort et le Bicksou sont des Nats ou des dieux qui ont pris la forme humaine pour impressionner le prince afin de décider sa vocation.

Açoka, le Constantin du Bouddhisme, a fait élever des Stoupas sur les points où ont eu lieu les quatre rencontres ; le pèlerin Chinois Hiouen Tsang, vit encore tous ces monuments debout ou en ruines au VII[e] siècle de notre ère.

3. Gautama avait alors 25 ans et par conséquent, dans l'Inde, la maturité d'un Européen de 35 ans. Il avait donc

eu le temps et avait été en situation de faire toutes les observations utiles pour ses desseins, de connaître et d'éprouver les hommes, de les manier même dans tous les rangs et dans tous les lieux, depuis la cour jusqu'aux derniers hameaux ; il était prêt.

Il alla se jeter aux pieds de son père et lui dit : « Souffrez, ô Roi, ainsi que votre famille et votre peuple, « souffrez que je m'éloigne. »

Le Roi lui répondit en pleurant : « Que faut-il, ô mon « fils, pour te faire changer de résolution. Dis-moi ce que « tu désires et je te le donnerai. Ce palais, ce royaume, « moi-même, tout est à toi. »

Le prince répartit :

« Faites que je ne sois plus sujet à la maladie, à la « vieillesse, à la mort ; que les êtres ne soient plus soumis « à la transmigration, que la douleur soit extirpée de « ce monde. »

Ces mots étaient sans réplique ; le Roi se résigna.

Conformément à l'usage qui veut que le noviciat d'un Brahmatchari soit inauguré avec pompe, le prince se revêtit de ses plus beaux ornements pour sa visite d'adieux à la ville de Kapilawot. Comme il montait sur son char un messager du Roi lui apprit que Gopa venait de lui donner un fils : « C'est, dit-il avec fermeté, un nouveau et puis- « sant lien que j'aurai à briser. »

Pendant le cours de sa marche triomphale dans Kapilawot, la plus belle des princesses de la famille Royale, Keissa-Gautami, qui plus tard devint Rahanesse de sa droite, ne put, lorsqu'il passa devant son palais, retenir son admiration et elle s'écria : « Heureux le père et la « mère d'un fils aussi incomparable ! heureuse la femme « bénie du don d'un époux aussi accompli ! »

Gautama détachant de son cou un magnifique collier de perles, le lui envoya à titre d'hommage. La princesse le reçut comme un témoignage de tendresse. Mais lui, oubliant complètement cet incident, entra dans son palais où il fut accueilli par un essaim de jeunes beautés dont les séductions le trouvèrent également insensible. Il se jeta sur un lit de repos et leurs danses provoquantes ne purent l'empêcher de se livrer au sommeil.

Succombant à la fatigue, les danseuses s'endormirent à leur tour. A son réveil, le désordre de leurs postures et

de leurs mouvements agités lui inspira un vif dégoût qui l'affermit dans le mépris du plaisir et il donna l'ordre à son fidèle cocher Tchandaka de seller son merveilleux coursier Kantika. En attendant, il voulut voir et embrasser son fils nouveau né Raoula ; Il se glissa dans l'appartement où la mère dormait, la main posée sur la tête de l'enfant. Pour voir sa figure, il lui fallait déplacer cette main et éveiller la mère, il craignit des adieux déchirants et se dit. « Je ne verrai mon fils que quand je serai « devenu un Bouddha. »

Il était minuit quand le prince sortit de la ville. L'astre Poushya qui avait présidé à sa naissance se levait alors à l'horizon. Le jeune homme jeta un dernier regard sur le palais et la ville qui renfermaient tout ce qu'il aimait et s'attendrissant :

« Avant d'avoir obtenu la cessation de la naissance et « de la mort, dit-il, je ne rentrerai pas dans la ville de « Kapilawot. Maintenant elle est plongée dans le sommeil, « quand j'y reviendrai, elle sera toute entière debout pour « m'écouter. »

4. A peine hors des murs, Phralaong trouva devant lui, dit la légende, Marah, le noir démon de l'orgueil et de la concupiscence qui lui cria du haut des airs : « Prince retournez dans votre palais ; dans peu vous posséderez de vastes états, vous serez un Roi Tsékiawade et vous régnerez sur les quatre grandes îles ».

« Je pourrais, répondit Phralaong, avoir cette fortune, « mais j'ai une ambition beaucoup plus haute ; je deviendrai un Bouddha et je renouvelerai la face de la terre. » Marah humilié, mais non abattu et tel qu'on dépeint Satan, indomptable dans son orgueil, ne cessa de poursuivre Gautama de sa haine et de semer tous les obstacles sous ses pas. Toutes les légendes de la vie de Bouddha le font revenir et apparaître à chaque époque décisive de son existence et jusqu'à la veille de sa mort. Cette fiction a eu certainement pour but la glorification du Bouddha résistant victorieusement à Marah héritier du dieu de l'amour Kama-Déva et nommé aussi Papian, le vicieux, dieu de la concupiscence.

Dans certains auteurs bouddhistes et principalemen en Chine tous les désirs libidineux s'appellent des Marah ; on a aussi confondu Marah avec Krichna.

En Chine encore, dans les Pagodes bouddhistes, les dévots brûlent le démon du mal dont le portrait est imprimé sur des carrés de papier ; ces images sont réunies par paquets et distribuées aux fidèles.

Mais ce mythe a eu aussi pour objet de faire une part à la croyance commune aux peuples de l'Extrême Orient, de la lutte incessante dans le monde entre le principe du bien et celui du mal. Dans le Brahmanisme, cette lutte est représentée par la guerre entre les Dewas déités brillantes et les Assuras génies du mal pour les Brahmes, tandis que le grand Assura [1] ou Ozmud était le principe du bien pour la branche Médo-Perse de la race Aryenne et peut-être aussi pour les premiers chantres Védiques. L'introduction dans les légendes Bouddhiques de Marah dont il n'est pas question dans les écrits Brahmaniques indique qu'à l'époque où ces légendes ont été composées, Marah représentait le mauvais principe dans le Bouddhisme. Comme fondement et substance de la Maya (l'illusion) il a pu être pris pour le maître du monde corporel, c'est-à-dire, aux yeux des Bouddhistes, comme le mal personnifié, alors que Bouddha était le principe du bien.

5. Phalaong voyagea tout le reste de la nuit. « Sa mar- « che, continue la légende Birmane, était triomphale ; il « était précédé et suivi de 60,000 Nats, porteurs de torches « resplendissantes. Un dais de fleurs et de verdure cou- « vrait tout l'horizon inondé de lumière. »

Quand le jour parut, le prince était à une douzaine de lieues de Kapilavastou ; il s'arrêta sur le bord de la rivière Anauna qu'il venait de franchir, et remit son coursier aux mains de Thandaka. Après avoir donné à ce fidèle serviteur tous les ornements et les parures qu'il portait, il se dépouilla des derniers insignes de son rang. D'abord il coupa avec son glaive sa barbe, puis sa magnifique chevelure qu'il lança dans les airs. Elle y resta quelque temps suspendue pour confirmer à Phralaong sa glorieuse destinée. Les cheveux qui lui restaient sur la tête mesuraient à peine un pouce et demi de longueur et ils ne repoussèrent jamais, non plus que les poils de sa barbe ; (c'est sans doute en souvenir de ces circonstances que, dans

[1] Remarquons la ressemblance entre le mot Assura et Assour ou Assur, dieu des Assyriens.

toutes les statues de Bouddha, on voit la tête invariablement couverte de pointes effilées qui ressemblent à des clous retournés.)

Puis il revêtit tout le costume d'un Ascète ou rahan, couvrit son corps du Kowot (gilet), jeta le Dagou (manteau) sur ses épaules et suspendit à son cou le sac contenant la patta de terre (l'écuelle aux aumônes.)

Enfin, il prit le maintien humble et digne d'un Rahan et le nom de Çakia-Mouni, le solitaire Çakia.

Puis appelant Tchandaka, il lui ordonna de retourner près de son père et de lui rapporter tout ce qu'il avait vu.

A l'endroit où Gautama avait pris l'habit religieux, le Roi Açoka fit, deux siècles plus tard, élever un stoupa qu'Hiouen Tsang dit avoir vu sur la lizière d'une grande forêt que traversait la route de Koucianagra et dans laquelle mourut Gautama.

Tchandaka s'acquitta fidèlement de son message. Le Roi se résigna à cette inévitable séparation, mais Gopa fut inconsolable : « O toi qui faisais ma joie, ô mon époux, le « premier des hommes, pareil à la lune sans tache ! « Chants mélodieux des voix les plus douces, suite de « femmes parées de robes flottantes, treillis d'or qui « voilent le jour, privée de celui qui a en lui toutes les « qualités, vous n'aurez plus aucun charme pour moi ».

6. Çakia-Mouni débuta dans sa vie nouvelle en passant sept jours dans une forêt de manguiers ; puis, il se mit en route, pieds nus, la patta suspendue au cou, mendiant sa nourriture et surmontant sa répugnance pour des aliments ainsi recueillis.

Il atteignit ainsi la grande ville de Vaïçali, alors très riche et très importante, au nord de Patalipoutra, sur la rivière Hiranyavati, le Gaudaki des modernes. (Hiouen-Tsang en a visité les ruines au VIIe siècle de notre ère.) A Vaïçali florissait alors un des chefs d'école les plus renommés, le Brahmane Alara Kalama qui avait 300 disciples et une foule d'auditeurs. Çakiamouni se plaça sous sa direction, pour se former aux divers Dzans ou degrés de contemplation, dit la légende Birmane qui met au premier rang cet exercice religieux [1]. Alara lui enseigna

[1] C'était évidemment le Yoga de Patanjali, auquel Kern prétend que Bouddha a beaucoup emprunté.

tout ce qu'il savait et, pour le reste, il le renvoya à Roudraka, autre maître qui résidait à Radzagio.

Gautama approfondissait et discutait les systèmes d'Alara qui avait la tolérance ordinaire aux Brahmes en cette matière et une entière bonne foi. Il reconnut bien vite la supériorité de son nouveau disciple et lui offrit de partager avec lui l'enseignement. Mais Gautama visait plus haut, il déclara qu'il voulait se livrer à de plus grandes recherches.

7. Il se rendit donc à Radzagio C'était la capitale du Magadha (aujourd'hui le Béhar), dont le Roi Bimbissara était lié d'amitié avec Çoudomana et sans doute partageait ses sentiments et ses idées au sujet des Hindous et des causes de leur état misérable. Comme lui, il était renommé pour sa vertu dont on citait le trait suivant :

Quelques années auparavant, il avait pour capitale et pour résidence la ville de Kouçagara qui était fort sujette aux incendies. Pour combattre ce fléau, il avait décrété que ceux des habitants qui, par imprudence, laisseraient prendre le feu à leurs maisons, seraient transférés dans *la forêt noire*, c'est-à-dire le cimetière et y habiteraient un certain temps. Peu après le feu prit à son palais ; sans hésiter, il s'en alla demeurer dans *la forêt noire* pendant le temps fixé, abandonnant à son fils, pour ce temps, les rênes de l'Etat.

Çakia-Mouni entra dans Radzagio sous le costume d'un religieux mendiant et quêta sa nourriture. Le peuple et le Roi lui-même qui l'aperçut, furent frappés de sa jeunesse, de sa beauté, de la noblesse et de la dignité de son maintien. D'abord surpris de l'apparition de cet étranger qui avait coïncidé avec un tremblement de terre, le Roi le fit suivre et observer dans sa retraite sous un arbre à la lisière de la forêt voisine. Le lendemain, complètement édifié sur lui, il alla le visiter en lui témoignant les plus grands respects. Il l'interrogea sur sa haute naissance qu'il devinait : « Je suis en effet de race Royale » « avoua Çakya-Mouni, « mais j'ai déraciné de mon cœur « la concupiscence et me détachant de toutes les choses « de ce monde, j'ai embrassé l'état de Rahan. »

Puis il fit part au Roi de ses vues et de ses desseins. Celui-ci fut charmé. « J'ai appris, en effet, lui dit-il, que « le fils du Roi Çoudomana avait été, par certains signes,

« prédestiné à devenir un Bouddha. Quand vous aurez « acquis la science suprême, j'espère que notre royaume « sera le premier vers lequel vous dirigerez vos pas. »

Çakio-Mouni le promit gracieusement.

8. Le lendemain il alla trouver Roudraka, le maître alors le plus célèbre et qui avait 700 disciples. Il se mit sous sa direction, étudia et discuta avec lui tous ses systèmes. Aussi sincère qu'Alara, Roudraka le traita comme un égal et l'installa dans une école où il enseigna et eut des auditeurs et des disciples. Quand il sut à son gré manier la parole et la dialectique, il songea à s'éloigner pour se livrer à de nouvelles études plus profondes. » Ami, dit-il à Roudraka, « cette doctrine ne conduit pas « à l'affranchissement des passions et au détachement « absolu des choses sujettes au changement, elle ne donne « pas le calme et le repos parfait. Ce n'est point là encore « la voie que je dois suivre. »

Cinq de ses disciples, tous de haute caste, le suivirent quand il se sépara de Roudraka. Pendant quelques jours il mena avec eux la vie nomade des religieux mendiants. Sa réputation s'était répandue et partout on l'accueillait avec joie et respect. Sur le mont Gaya, il fut, avec ses disciples, convié à une fête de famille. Gautama qui était tout aménité et indulgence et qui recommanda toujours une douce gaieté, se mêla aux réjouissances et fut le plus aimable des invités ; il montrait déjà le contraste qu'il voulait établir entre les manières civilisées de ses religieux et la rudesse toujours grossière et quelquefois cynique des Ascètes Brahmaniques. Il savait d'ailleurs que la gaieté provient de la force morale et l'entretient à son tour [1].

Tout près de Gaya se trouve la montagne d'Orouwela, fameuse alors par le nombre des ermites qui s'y retiraient. La rivière de Vairandjana aux flots limpides, aux bords ombragés, en baigne le pied. Çakia-Mouni fut séduit par la beauté du lieu et résolut de s'y fixer jusqu'au moment où il serait prêt à montrer le chemin qui conduit à la délivrance. Il n'avait plus rien à apprendre des maîtres ;

[1] La gaieté animait la communauté des premiers chrétiens. Cette qualité était exigée pour remplir parmi eux une fonction quelconque. — La jovialité monacale est proverbiale.

il connaissait à fond les systèmes les plus vantés. Ce qui restait encore d'obscur et d'indécis pour lui, il le fixerait par ses réflexions et par l'épreuve qu'il allait faire sur lui-même des systèmes reçus et des siens propres. Il lui fallait plusieurs années pour arrêter complètement ses idées, les coordonner, en faire un ensemble qu'il put promulguer comme sa loi. C'était là un travail nécessaire; toutefois la légende Birmane craint d'avouer ce besoin *du grand homme*. Ce serait amoindrir l'idée presque divine qu'elle veut donner de lui; elle se contente de lui faire dire « la science que j'ai acquise ne suffit pas pour obte-« nir la dignité de Bouddha; je dois me consacrer au « Kaumattyan (la méditation sur l'instabilité et le néant de tout ce qui existe). »

CHAPITRE III

RETRAITE A OROUWELA. ÇAKIA-MOUNI ARRÊTE LES BASES DE LA DOCTRINE BOUDDHIQUE.

Epigraphe : Tout acte, selon qu'il est bon ou mauvais, porte un bon ou un mauvais fruit ; des actions des hommesrésultent leurs différentes conditions.

Manou, XXII, 3.

1. Pendant six années, assisté et servi par les cinq Rahans qui l'avaient suivi, le sage se livra à la méditation et au travail le plus persévérant, et il agita de nouveau dans son esprit tous les problèmes difficiles qu'il avait à résoudre. Dans les solutions qu'il cherchait, il ne pouvait faire entrer ni la religion en vigueur, ni le sentiment religieux proprement dit. La religion populaire des Hindous n'était qu'un amas de superstitions et le sentiment religieux naturellement très puissant chez eux, ayant été faussé dans son principe et ses applications, ne servait qu'à consacrer et à perpétuer leur dégradation. Le mot de création n'existe pas en sanskrit, pas plus que celui de néant. C'est par émanation que le Maître universel (ωαντοκρατωρ) produit tous les êtres qui tous ensuite se résolvent en lui par absorption. Cette notion panthéïste de l'être absolu exclut l'idée d'un seul Dieu personnel. On trouve parfois dans les Védas des accents d'une piété sincère et profonde pour un être idéal qui rappelle le Dieu personnel, cette tendance est même très prononcée dans certains hymnes du Rig-Véda ; le poète qui loue ou adore un Dieu le proclame l'Être suprême, le Tout -Puissant auquel les autres dieux sont subordonnés, dans

lequel ils sont même quelquefois réunis. Cela se voit dans les hymnes adressés à la plupart des grands dieux ; cela se retrouve également dans les chants sacrés de date relativement récente en l'honneur de Vichnou et de Siva dont nous avons publié la traduction. Pour le chantre, pour le dévot, le dieu qu'il exalte est l'Être suprême, l'âme universelle, presque le dieu personnel des religions Monothéistes. Il ne faut voir chez tous, poètes et dévots, qu'une flatterie, ou un genre d'hommage à l'adresse du dieu objet de l'adoration. Cette flatterie elle-même, il est vrai, suppose dans celui qui l'imagine la conviction de l'excellence de la croyance à un dieu unique et personnel. Chez les poètes ; c'est l'intuition par le sentiment, c'est le cri de la conscience humaine ; chez les simples sectaires, c'est le besoin d'une personne divine qui corresponde à leur faiblesse, à leurs besoins, à leurs vœux, à leur piété naturelle. A cause de ces tendances des poètes et des sectes,nombre d'Indianistes ont vu dans les Védas les traces d'une religion Monothéïste antérieure à la phase du naturalisme ; mais cette illusion doit tomber devant le jugement en dernier ressort que viennent de prononcer les Indiens eux-mêmes.

Le Brahma Sondji (Société de Dieu), fondé dans un esprit vraiment religieux par Mun-Roy en 1833, avait l'espoir que l'on pourrait tirer des Védas la doctrine d'un dieu personnel et l'enseigner à l'Inde avec toute l'autorité de ses livres Sacrés. Mais après les recherches les plus actives et l'étude la plus approfondie des textes authentiques, le Brahma Sondji, composé en grande partie de Brahmes très savants et pour la totalité des Hindous les plus instruits, fut obligé de reconnaître que les Védas renferment un ensemble de croyances inconciliables avec les principes du Monothéisme ; il se décida alors à rompre avec la tradition de l'Indouïsme et à fonder un Déïsme purement rationaliste, le Christianisme moins la révélation, dont l'Unitarisme anglais lui offrait déjà l'exemple.

Ainsi se trouve clos le débat sur le Monothéisme des Védas, qui d'ailleurs n'offrent point un caractère moral. Le Brahmanisme issu des Védas avait plutôt édicté un Code pénal prolongé dans la vie future que proclamé la loi morale. Il ne renfermait point la justice dans ses principes essentiels ni surtout dans ses résultats pratiques.

Le Brahma impassible, immuable, absolu, par conséquent fatal, était le tombeau de toute individualité. Or sans l'individualité humaine point de liberté, point de miséricorde ou de providence, point de solidarité humaine, point de piété reconnaissante.

2. Ayant perdu, sans doute par l'effet de l'action prolongée pendant des siècles du climat écrasant de l'Inde, une partie de la puissance du génie Aryen, les Brahmes ont manqué de l'esprit d'Analyse que les Grecs ont possédé à un si haut degré. Ils n'ont vu dans le monde qu'une seule force dominant tout : la vie se manifestant dans des êtres plus ou moins parfaits depuis la plante la plus humble et même le minéral jusqu'aux plus grands dieux soumis eux-mêmes à la naissance et à la mort. Tout dans le système définitif des Brahmes, au point de vue social aussi bien qu'au point de vue religieux, comme point de départ et comme fin, se ramène à un seul fait : la production de la vie. Pour la plupart des Brahmes et surtout pour les sectes populaires, tout était dans l'Union de Brahma l'absolu avec la Nature, la matière éternelle. Les plus grands dieux et surtout Vichnou et Siva qui, avec Brahma formaient la Trimourty, n'étaient que des facteurs de ce fait ; Vichnou l'introduction de la vie, Siva la loi du retour.

Les Ariahs de l'Inde n'avaient pas su faire la séparation substantielle si bien établie par les définitions d'Aristote et que Pythagore déjà avait nettement tracée entre les Minéraux, les Végétaux et les Animaux et surtout celle entre l'homme et les êtres dépourvus de raison [1]. Pour eux tous les êtres forment une chaîne continue dont tous les anneaux sont de la même subtance sinon de la même qualité. L'homme ne s'en détache point ; la chaîne se prolonge au-delà et au-dessus de lui par des séries de génies, de déités habitant des myriades de mondes. Des écrits Brahmaniques et même Bouddhiques nous montrent des hommes punis par la transmigration dans des végétaux et même dans des pierres. Tous les êtres, subs-

[1] Cette appréciation, nous le savons, n'est point celle des Ecoles positivistes et naturalistes actuellement régnantes. Nous sommes resté fidèle à de vieilles convictions au risque de passer pour arriéré.

tantiellement identiques entre eux, montent et descendent les degrés d'une échelle dont le pied repose sur la matière inerte et dont le sommet est occupé par des dieux passionnés et périssables. L'homme, le Seigneur des créatures d'après la Bible. (Manou donne le même titre au Brahmane) n'est qu'un des modes, des états divers par lesquels passent les êtres. Dans cet état ils ont quelques qualités particulières parmi lesquelles la raison ne se détache même pas d'une manière bien nette, ni surtout dominante. C'est en cela que gît la différence essentielle entre presque tous les autres systèmes philosophiques et religieux et celui des Brahmes qui se trouve résumé dans l'article 96 du 1er livre de Manou « Parmi les êtres, les premiers sont les êtres animés, ceux qui subsistent par *le moyen* de leur intelligence. Les hommes sont les premiers entre les êtres intelligents et les Brahmanes entre les hommes. »

La suprématie de l'homme et de la pensée a été, au contraire, la base de toute philosophie et de toute religion dans l'Occident, depuis les temps les plus anciens[1]. Nul ne l'a mieux exprimée que Pascal.

« L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, « mais c'est un roseau pensant. Quand l'univers l'écraserait, « l'homme serait plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait « qu'il meurt et que l'avantage qu'il a sur lui l'univers ne le « connaît pas. Ainsi toute notre dignité consiste dans la pen- « sée. »

« Tous les corps, le firmament, les étoiles, la terre et les « royaumes ne valent pas le moindre des esprits, car il connaît « tout cela et soi et le corps rien. »

« L'homme est si grand que sa grandeur même paraît en ce « qui se connaît misérable. C'est être grand que de se connaî- « tre misérable. »

Ces vérités sont si frappantes qu'on a peine à comprendre comment la métempsycose a pu être conçue et être pendant des siècles la foi de populations innombrables. Nous l'expliquons par la supériorité écrasante que, jusqu'à ces derniers temps, la nature animée et inanimée a eue dans ces contrées sur l'homme faible et presque désarmé.

[1] Voir l'Appendice du chapitre V, le νουσ d'Aristote.

Là sont les mers les plus orageuses et les plus dangereuses, les plus hautes montagnes, les fleuves tour à tour les plus terribles par leurs débordements et les plus fécondants ; et, sous le soleil le plus ardent, la végétation la plus luxuriante, l'animalisation la plus active, la plus éclatante et la plus forte. Sur la terre régnaient l'éléphant, le tigre, les serpents les plus gigantesques et les plus venimeux, les plus grands singes : dans les eaux, le requin, le caïman et le crocodile ; dans les airs, l'aigle et le milan, le faucon, le vautour, etc. Entre tous ces animaux redoutables, fourmillent une infinité d'animaux moindres, mais tous de couleurs éclatantes et d'une vitalité extraordinaire ; partout des caméléons, des lézards aux formes gracieuses, descendant jusqu'à des dimensions minuscules, courant sur tous les murs à la poursuite des mouches et des moustiques ; des rats palmistes, sortes d'écureuils domestiques, peuplant toutes les touffes et allées d'arbres dans les centres de population, de noires corneilles couvrant le sol littéralement et pénétrant partout ; des couleuvres allongées comme des baguettes et des branches d'arbres avec lesquelles on les confond, revêtant toutes les teintes des lieux qu'elles habitent ; puis des scorpions dont quelques-uns donnent la mort et jusqu'à des araignées monstrueuses gonflées de sang et d'un venin redouté ; un monde d'insectes destructeurs qui souvent chassent l'homme. — Enfin un nombre infini d'oiseaux d'une très grande beauté et dont chaque espèce a une variété qu'on appelle brahme ou divine. Parmi eux de grands cygnes, des flamands roses d'une élégance extraordinaire, de petits oiseaux parleurs très jolis qui remplaceraient fort avantageusement le perroquet, mais qui ne peuvent s'acclimater au-delà de l'Egypte, etc.

En présence de cette nature toute puissante et merveilleuse, se trouvait l'Hindou faible de corps, de cœur et d'esprit, n'ayant pour armes que des flèches ou des lances, souvent la proie des grands fauves [1] plus souvent encore victime d'épidémies et de fléaux auxquels on ne

[1] Il existe encore au pied des Gathes occidentales une contrée basse, couverte de jungles, dont les habitants plus méprisés et plus misérables que les Parias et abandonnés de tous, sauf des missionnaires catholiques, sont souvent la proie du tigre.

connaissait aucun remède. On conçoit que des philosophes trompés par l'apparence n'aient point revendiqué la suprématie de l'espèce humaine; qu'ils aient cru même quelques races d'hommes inférieures à quelques espèces d'animaux, par exemple le Tchandala rejeté comme impur à l'éléphant réputé pour son intelligence; qu'ils n'aient point dégagé de cette confusion la souveraineté de la pensée et qu'ils aient fait de la vie le principe universel.

Cette confusion ne s'est point faite ailleurs, sauf en Egypte où on était sous l'empire des mêmes circonstances que dans l'Inde; les Grecs ont dominé la nature par l'idéal et par leur génie, les Romains par la puissance de leur énergie et par la science déjà acquise; les modernes à la fois par l'idéal et par la science. Le système de la métempsycose tombera de lui-même dans l'Extrême Orient à mesure que la domination de l'homme sur le monde animé et inanimé s'y affirmera par les applications de la science pliant la nature à toutes ses vues. Si le Bouddhisme n'a point prévalu en Chine, c'est parce que la métempsycose ne pouvait être admise par un peuple qui avait accordé le premier rang au savoir et à la raison.

3. Çakia-Mouni voulait enseigner à l'Inde la loi morale. Celle-ci peut être fondée: soit sur l'obéissance à un dieu moral; soit sur la croyance à la vie future qui, à la rigueur, se conçoit indépendamment du sentiment religieux; soit sur l'obligation d'accomplir le devoir pour lui-même et en dehors de tout intérêt pour la vie présente ou future; c'est le principe du *Sage, de l'homme supérieur*, de Confucius; c'est la philosophie des stoïciens, l'impératif catégorique de Kant, le mobile des gens qui sont honnêtes pour eux-mêmes, sans penser beaucoup ni à Dieu, ni à l'immortalité de l'âme. Parmi ces derniers, quelques-uns même croient qu'on peut fonder sur l'intérêt bien entendu la pratique de toutes les vertus. Quel que soit le mobile de conduite adopté, le résultat sera sinon identique, au moins bon, si la conviction de l'obligation morale est entière et n'ouvre la porte à aucun faux-fuyant, à aucune compromission.

Ainsi que nous l'avons vu, le Bouddha ne pouvait tirer aucun parti moral, ni de l'Être suprême, absolu, impersonnel et panthéïstique des Brahmes, ni des dieux Indiens



qui ne rendaient pas les hommes meilleurs, bien au contraire. D'ailleurs les Hindous, beaucoup moins intelligents que les Chinois et surtout que leur élite les lettrés, n'étaient point de taille à faire des stoïciens ni même des Comtistes. Les idées dont ils étaient imbus et qui étaient devenues pour eux une seconde nature, se réduisaient à deux essentielles ; les souillures à éviter ou à purifier ; la vie future par la transmigration et par des séjours temporaires dans des lieux de châtiment et de récompense. Les châtiments étaient purification, en même temps qu'expiations. Avec ces peuples, il ne fallait nullement compter sur l'amour de l'honnête pour lui-même, ni sur la crainte de l'infamie, sentiments qui leur sont inconnus [1]. La doctrine de la transmigration était le seul levier avec lequel Bouddha pût soulever l'Inde. Entre les mains des Brahmes, elle avait été un épouvantail légal. Pour qu'elle devînt un instrument de régénération, il fallait y faire prédominer l'espoir de la récompense sur la crainte du châtiment et donner au principe des mérites et des démérites inhérents aux actes, toute la portée et toute l'extension dont il était susceptible. Pour cela il suffisait de déclarer que, dans chacun des êtres sujets à la transmigration, il existe une substance éternelle qui, à force de mérites, c'est-à-dire de vertu et de science, peut s'affranchir et se dégager par degrés des choses périssables et une fois complètement épurée, ne plus retourner dans le monde des êtres soumis à la transmigration. C'est ainsi que Bouddha conçut la délivrance, la béatitude se confondant avec la perfection et la science absolues, le Nirvana.

L'homme deviendra ainsi à lui-même sa propre fin, selon l'expression de Kant.

4. Mais le Nirvana, la béatitude dans l'isolement, ne sera pas la seule aspiration, la seule fin de tous les êtres ; pour les magnanimes, il y en aura une plus haute et infiniment plus difficile, l'obtention de l'état de Bouddha accompli, ayant comme les Bouddhas antérieurs, mission d'éclairer et de régénérer le monde.

En attachant aux œuvres de l'esprit et du cœur exclusi-

[1] A Pondichéry un forçat contracte dans sa Caste, quelque élevée qu'elle soit, un mariage aussi avantageux que tout autre membre de la Caste.

vement, les mérites qui procurent la délivrance finale et en faisant de *l'état d'homme* une condition très difficile à obtenir, le Bouddha rendra *à la pensée* malgré les confusions de la métempsycose, sa suprématie légitime et à l'homme la première place dans le monde !

Le respect de la vie jusque dans ses manifestations les plus infimes, ne sera plus désormais l'unique préoccupation ; il n'aura plus qu'un rôle secondaire par rapport aux sentiments humains.

C'est ainsi que, du seul principe de la vie future, le Bouddha déduira les préceptes moraux et humanitaires que les écoles spiritualistes du XIXe siècle, donnant satisfaction à beaucoup d'hommes honnêtes mais non religieux, et obéissant à leur conviction bien plus qu'à un programme, ont fondés uniquement sur l'idée du devoir, en faisant de la théodicée le simple couronnement et non plus la base de la morale.

Ne pouvant tirer rien d'utile de la théodicée Hindoue, le Bouddha s'est arrêté *à la morale*. Il n'a point attaqué ni nié les dieux adorés autour de lui ; ils interviennent même dans des Soutras (discours et récits) qu'on fait remonter jusqu'à sa prédication — toujours, il est vrai, pour le glorifier ; mais ils n'entrent pour rien ni dans le fond, ni dans ce que j'appellerai l'exposé des motifs de sa loi. Chaque pays Bouddhiste peut adopter telle théodicée qui lui convient ; dans l'Inde les dieux des Védas, ailleurs les Génies, les Nats, les Esprits ; pourvu qu'ils soient toujours subordonnés à Bouddha, à la loi et à l'Assemblée, cela n'est d'aucune conséquence ; Bouddha n'a condamné que les superstitions dégradantes ou dangereuses et « l'orgueil spirituel. »

En se bornant à promulguer la morale et la compassion, le Bouddha pourra proclamer sa loi comme Eternelle, car elle planera même au-dessus des religions qui lui sont connues.

Il aura soin de dégager la Loi Morale de tout ce qui lui est étranger, de toute attache politique et sociale, car son principe et sa fin sont en dehors de ce monde. Sa loi pourra être adoptée par les hommes de toutes les croyances qui n'ont rien de contraire à la justice universelle et au principe de la rétribution fatale des actes, sans qu'ils fassent le sacrifice de ces croyances.

C'est ainsi que Bouddha et les missionnaires Bouddhistes ont pu éviter, dans leurs prédications, de blesser la fo religieuse de leurs auditeurs et des populations, c'est ainsi que l'on trouve : dans tous les pays Bouddhistes Yama, le dieu des enfers brahmaniques ; en Chine les tablettes de Confucius ; à Ceylan, les rites Civaïstes ; enfin au Thibet et en Chine Brahma et Issouara (un des noms de Siva, l'Être suprême) confondus dans Adibudha, transformation théistique du Bouddha. Tout cela était compatible avec le principe du mérite et du démérite attachés aux actes, avec les vertus bouddhiques qui découlent de ce principe, le renoncement, le sacrifice et le perfectionnement de soi-même, la compassion pour les autres. Voilà pourquoi des observateurs profonds comme Mgr, Bigundet, qui ont passé leur vie dans l'Extrême orient, ont dit que le fond du Bouddhisme est partout le même, malgré les Variations accidentelles par lesquelles il s'est accommodé au tempérament, aux traditions, aux facultés des races qu'il a converties, adoucies et relativement civilisées [1].

5. La compassion pour tous les êtres érigée en dogme est devenue *la fraternité* Bouddhique. Nous employons à dessein ce mot au lieu de celui de charité qui en langage chrétien veut dire : Amour de Dieu et du Prochain.

La fraternité Bouddhique se borne *au prochain ;* théoriquement, le prochain pour le Bouddhiste, c'est l'ensemble des êtres ; mais, en réalité, à cause de la place faite à l'homme, c'est le genre humain. Sans doute, la compassion, la fraternité Bouddhiste sont, pour la vivacité et la chaleur au-dessous de la Charité de l'Occident, autant que l'Asiatique est, par le cœur, au dessous de l'Européen. Toutefois, ce sentiment anime tous les Bouddhistes et ils répètent constamment : « *Tous les hommes*, sourtout les « hommes de prières, quelles que soient leur nationalité et « leur croyance, sont *frères.* » Ils prient pour les non-croyants.

[1] Tout récemment des bouddhistes éminents furent consultés sur les moyens et la convenance d'avoir en France des monuments pour la religion bouddhique ; ils répondirent. qu'il suffisait aux Bouddhistes de France de fréquenter les Eglises et de s'y considérer comme étant dans des temples bouddhistes.

En vertu du dogme de la compassion illimitée, l'homme qui a expié ses fautes reprend sa marche vers sa fin dernière la béatitude du Nirvana qu'il atteint toujours, fût-ce après des myriades de siècles. Cette croyance au Salut final est presque égalée au fonds par la foi infinie dans la bonté divine qui se trouve dans toutes les religions Monothéïstes. Pour la plupart des hommes, Dieu est par dessus tout la bonté infinie en regard de l'infinie faiblesse humaine. Les religions qui admettent l'éternité des peines ont mille recours à la miséricorde pour éluder l'application du chatiment. Dieu est grand et miséricordieux ! c'est presque tout le Credo Musulman. Celui qui à l'article de la mort, croit en Mahomet est sauvé. On retrouve la même chose chez les Vichnouvistes et les Sivaïstes.

« *Si iniquitates observaveris Domine, Domine quis substinebit* » ? s'écrie le Psalmiste.

L'Eglise admet que les prières et les pénitences des Justes, ont une immense vertu pour le salut des âmes.

Par tous les chrétiens, Dieu s'appelle *le bon Dieu*, le dieu de miséricorde, *deus cujus proprium est misereri et parcere*. Notre esprit admire, mais notre cœur repousse le mouvement éloquent de Massillon sur le petit nombre des élus et la logique impitoyable de Pascal et de Port-Royal ; et nous aimons Fénélon qui veut qu'on se damne pour sauver le prochain.

Çakya-Mouni paraît avoir eu l'âme de Fénélon et avoir obéi au même entraînement, lorsqu'il a raconté que, dans une de ses existences, il avait donné son sang pour nourrir une tigresse qui, exténuée par la faim, ne pouvait allaiter ses petits.

Le Bouddha n'enseignera que le petit nombre de principes féconds que nous venons d'indiquer. Il ne s'enchaînera point aux détails. Il sent qu'une doctrine qui, dès les commencements, veut tout régler, tout fixer, est condamnée à périr d'autant plus vite qu'elle a été tout d'abord plus minutieuse [1].

De ces principes combinés avec ceux de la philosophie

[1] On ne parle déjà plus des Saint-Simoniens et Phalanstériens qui ont voulu tout régler. Le mahométisme qui est tout d'une pièce, s'use rapidement ; malgré quelques succès partiels, il recule et se rétrécit toujours, considéré dans son ensemble.

indépendante de l'Inde, naîtra la doctrine suivante [1].....

6. Des lois éternelles régissent la production, la durée et la succession des mondes dont les révolutions n'ont point eu de commencement, et de tous les êtres.

Les causes immédiates de toutes les modifications des êtres sont : l'ignorance qui nous fait prendre des vanités (pures apparences) pour des réalités substantielles et Karma, l'influence des mérites et des démérites.

Chacune des existences successives et innombrables d'un être est produite et modifiée par Karma.

Chaque être est un composé des Skandas, ou agrégats des éléments ; ils constituent le moi phénoménal. Il ne faut pas les confondre avec les cinq sens organes physiques de la perception.

Les opérations intellectuelles se font par l'intermédiaire d'un sixième sens qui s'empare des perceptions, de même que la vision s'empare des images matériellement formées sur les yeux comme dans un miroir. (C'est la vieille théorie que nous avons vue dans la Sankya).

Il faut distinguer deux sortes de choses :

Celles qui ayant une cause obéissent au principe de la mutabilité, et ne sont que de pures apparitions, étant sujettes à la mort qui n'est qu'une transformation.

Celles qui, n'ayant ni cause ni auteur, ont par elles-mêmes une réalité substantielle, éternelle, en dehors et au-dessus de l'influence qui cause les changements. C'est ainsi qu'on doit concevoir les préceptes de la loi et le Nirvarna, état de l'être complétement délié de toute attache.

La loi est l'expression de la vérité absolue, de la réalité absolue par rapport à la non réalité du monde extérieur contingent ; c'est la déclaration de l'état de tous les êtres, de leur condition misérable et des moyens d'arriver à la fin des existences, à la délivrance suprême de la mutabilité, au Nivarna.

La lumière de la loi qui tend toujours à s'éclipser et à

[1] Ce que nous disons de l'élaboration de la Loi à Orouwela est simplement une occasion pour nous de tracer préliminairement les traits principaux du Bouddhisme pour l'intelligence de la biographie du fondateur. Nous savons que, dans le cours de sa vie, il a modifié divers points de la doctrine et de la règle et, qu'après lui, le Bouddhisme est loin d'être resté stationnaire.

s'éteindre est rallumée à des intervalles successifs par des Bouddhas.

Un Bouddha est un homme qui, pendant des existences sans nombre, a accumulé d'immenses mérites, et a ainsi obtenu par l'affranchissement des passions et la science, la Bodhi, c'est-à-dire l'intelligence parfaite. Arrivé à ce point, il est doué subitement d'un génie tout puissant qui lui donne la vue parfaite de la Loi, de l'Etat misérable des êtres et des moyens de les délivrer. Animé d'une bienveillance sans bornes pour tous les êtres, il promulgue et prêche les préceptes de la Loi.

D'après nos philosophes spiritualistes, l'homme est une âme, plus une bête; la bête meurt, l'âme, si elle est Sainte, va au Ciel.

Rivé à la Métempsycose, Bouddha est obligé d'avoir une théorie moins simple :

Les êtres du monde sans forme, qui, en prenant un corps, ont produit le monde de la transmigration, sont de purs rayonnements doués d'intelligence [1]. Dans le monde de la transmigration, ils sont entachés d'ignorance, c'est-à-dire de l'idée de prendre pour durable ce qui n'est que passager.

Après avoir, par l'observation des préceptes, triomphé de la concupiscence et de la colère, le Sage, par la méditation, dissipe l'ignorance et acquiert la Science parfaite. Il voit que tout est illusion et il devient indifférent à tout ce qui est lié à l'existence, même à son propre corps. Alors il acquiert le Nivarna et va dans un monde sans forme où l'intelligence subsiste affranchie de l'ignorance qui retient les êtres dans le cercle de la transmigration. Il conserve son individualité quoique séparé de tout ce qui est distinct de lui-même, c'est-à-dire accidentel et contingent. Il voit la vérité abstraite, dépouillée des formes matérielles qui nous la voilent pendant notre existence terrestre. « Il n'a ni passion, ni haine, ni amour. »

[1] Généralement les Sectes Bouddhistes admettent cinq Skandas ou agrégats ; la forme (Rupa), la sensation (Vedanâ) l'idée (Samjna), les concepts (Samskâras), la connaissance Vidjana qui réunis forment le moi individuel. Les bouddhistes disent aussi que l'être humain se compose de 5 éléments, éther, air, feu, eau, terre avec un sixième qui serait Vidjana, la connaissance, la conscience psychologique, pour nous l'âme.

Telle est la perfection finale empruntée par le Bouddha malheureusement, mais fatalement à l'ascétisme Brahmanique, en écartant l'absorption dans l'âme universelle [1].

L'amour est éteint et la volonté n'a plus d'objet ni de motif pour s'excuser. Il n'y a plus qu'une intelligence qui n'est pas servie par des organes [2].

Cette conception est suffisante pour la nature incomplète des Orientaux auxquels manquent presque complètement le sens du beau et les sentiments altruites [3] ; mais elle ne saurait satisfaire les occidentaux chez lesquels, en général, le sentiment domine au point que : *avoir de l'âme, et avoir du cœur*, sont des expressions presque synonymes. Elle est tellement contraire à l'idée que la plupart se font de notre état futur et dans laquelle le beau et le bon tiennent tant de place, que nos philosophes qui n'ont point vécu avec les Hindous et les Chinois, n'ont pu la comprendre et ont déclaré que le Nirvana est le néant.

Cependant il faut admettre avec MM. Foucault, Max Muller, l'abbé Deschamps, Reys Davis etc., que le Nirvana est, dans la pensée de Bouddha, l'affranchissement de l'ignorance, la possession de la vérité absolue d'où résulte la béatitude, ou du moins la délivrance de la douleur, la quiétude imperturbable à jamais. Bouddha a qualifié toujours de *bienheureux* l'état du Nirvana et c'est le sentiment de la masse des Bouddhistes.

[1] Nous ne pouvons donner ici qu'un aperçu d'ensemble des théories metaphysiques du Boudhisme ; celles-ci seront exposées en détail dans les volumes suivants qui donnent l'histoire de chaque secte.

[2] Manou, LV, 66 à 81. L'ascète Brahmanique doit arriver à un état où il n'a plus ni amour, ni haine, où son âme se confond, même sur terre, avec l'âme universelle qui elle aussi n'a ni amour, ni haine.

[3] Les Hindous et les Chinois n'aiment ni la patrie, ni leurs femmes, ni leurs chiens. Comment pourraient-ils aimer Dieu, ou faire entrer l'amour dans la béatitude finale ? Dans le Bouddhisme on ne trouve que la compassion, c'est-à-dire un amour très affaibli.

Dans le Krishnaisme, il y a une sorte d'amour divin ; mais il est tellement lié à l'amour charnel que, chez la plupart des dévots, il s'en distingue à peine.

Pour eux c'est le summun bonum comprenant la paix inaltérable, la bonté et la sagesse[1].

Des cœurs magnanimes se rencontrent, par exception, dans l'Extrême-Orient ; tels ont été Gautama et quelques-uns de ses disciples ; tels F'a Hien, Hiouen Tsang etc. ; la vocation de Bouddha sera une issue ouverte à leur expansion charitable. La théorie des Bouddhas, accrue plus tard de celle des Bodhisattwas etc., sera un complément de la théorie du Nirvana. Ces deux états seront des objectifs assez rapprochés pendant la prédication du maître et de ses grands disciples qui, en vertu de leur autorité presque divine, feront franchir rapidement aux convertis les différents grades de la perfection échelonnés pour arriver à l'un ou à l'autre état.

7. D'après Manou (XII, 3) « tout acte de la pensée, de la parole ou du corps, selon qu'il est bon ou mauvais, porte un bon ou un mauvais fruit ; des actions des hommes résultent leurs différentes conditions. » Les Brahmes ne s'étaient guère servi de ce principe que pour l'intimidation ; Bouddha s'en servira surtout pour l'encouragement au bien. Il enseignera que tous les *avantages* aussi bien que toutes les *disgrâces* dans l'existence actuelle proviennent de l'observance ou de la violation des préceptes dans quelque existence antérieure. Par exemple, tel a une vie plus ou moins longue aujourd'hui, suivant qu'il a, dans les existences antérieures, respecté ou transgressé le précepte de ne point tuer.

En outre il y aura des états et séjours particuliers, tous temporaires, de punition et de récompense dans lesquels un être sera toujours suivi par l'influence de ses bonnes ou mauvaises actions antérieures. Les mérites et les démérites portent leurs fruit indépendamment de la Caste. Dans la religion Brahmanique, il y avait des paradis différents pour les différentes castes, il fallait un grand nombre de renaissances pour s'élever dans l'échelle des castes ; il y avait même des prédestinés au mal qui ne pouvaient avoir que des renaissances fâcheuses ; au con-

[1] Se reporter à l'opinion d'Oldenberg exposée dans notre avant-propos. Il prouve que Bouddha a évité de s'expliquer sur le Nirvana et l'a défini simplement la délivrance de la douleur et des renaissances.

traire les renaissances et les paradis bouddhistes seront gradués d'après les mérites seuls ; ce seront des étages de perfection échelonnés jusqu'au couronnement qui est le Nirvana.

Il y a deux qualités inhérentes à tous les êtres. Le Karma et l'Upadana ou Thana. Lors de la dislocation des Skandas, un nouvel être se produit par l'effet de l'Upadana, propension à existence[1] ; mais c'est le Karma qui détermine les conditions dans lesquelles il sera.

Le Karma est comme l'ombre qui accompagne le corps, on ne peut lui assigner une place fixe.

Le Karma, c'est-à-dire la bonne influence produite par les mérites ou démérites, est la source de toutes les mutations, le principe qui fait passer un être quelconque de l'état où il se trouve dans une certaine existence à un état meilleur ou pire dans une autre existence.

Il n'y a point de compensation entre les mérites et les démérites ; les mauvaises actions seront toujours punies et les bonnes récompensées en conséquence des mérites et des démérites. L'action des uns, mérites ou démérites, est seulement suspendue pendant que celle des autres opère par le châtiment ou la récompense ; après quoi, l'influence qui ne s'exerçait pas reprend son cours.

Ne connaissant point ses vies antérieures, l'homme ne peut même soupçonner dans quel état bon ou mauvais il va renaître ; il ne peut ni tenir à la vie présente, ni désirer ou chercher la mort, ce qui est arrivé à certains croyants de la vie future. Il ne sait qu'une seule chose, c'est qu'il lui faut constamment faire le bien et éviter le mal.

Le mérite est plus puissant que le démérite. En apparence, c'est le contraire qui a lieu parce que le démérite est presque toujours atteint par la loi ou par la vengeance des hommes, dans un court délai, tandis que l'effet du mérite se produit beaucoup plus lentement. Quelquefois

[1] C'est-à-dire le désir d'exister encore dans d'autres vies ; il se compose de quatre attaches : la croyance à l'existence d'un moi personnel, les pratiques cérémonielles, le Karma, la fausse croyance.

Voir la philosophie Sankya dans notre publication récente L'Inde avant le Bouddha.

le Karma exerce son influence comme récompense, dans la vie même où le mérite a été acquis. Les religieux attribuent ce privilège à l'aumône qu'on leur fait. « L'apikava suppia s'étant coupé dans la cuisse une tranche de chair jugée nécessaire pour la cure d'un religieux malade, fut guéri de sa blessure le jour suivant. »

Lorsque le mérite et le démérite existent en même temps, le mérite croît bien plus rapidement que le démérite. Le mérite obtenu procure une satisfaction intérieure qui excite au bien. C'est le contraire pour le démérite [1]. Ainsi le mérite augmente et le démérite diminue.

Dans sa prédication le Bouddha vulgarisera ces principes par des récits d'actes accomplis pendant les vies antérieures par divers personnages et par lui-même. En racontant ou commentant la vie ou une partie de la vie d'un personnage, il expliquera toujours de quelle action antérieure chaque événement heureux ou malheureux est la récompense ou la punition. Il se donnera lui-même pour exemple. Connaissant le passé en raison de sa qualité de Bouddha, il racontera son existence dans les corps d'animaux divers depuis la tourterelle jusqu'à l'éléphant ; ses séjours en enfer et dans les demeures fortunées ; ses diverses situations sur la terre, comme homme, Préta etc.

C'est ainsi qu'il rendra populaire le principe des mérites et des démérites et qu'il fera pénétrer chez tous le sentiment de la responsabilité des actes ; chaque être saura qu'il ne peut échapper aux conséquences d'un acte quelconque ; qu'il ne peut, suivant l'expression Bouddhique, l'empêcher d'arriver à sa maturité.

La transmigration bouddhique, plus restreinte que la métempsycose [2], a un caractère exclusivement moral et elle correspond à notre double besoin de justice et de confiance dans la destinée. Bouddha ou du moins la majorité des Bouddhistes admettait que tout homme est composé de cinq Skandas : la forme, la sensation, la perception,

[1] C'est ce que Pascal appelle une loi, un don providentiel de l'homme ; ce que certains philosophes considèrent comme le mobile essentiel de la vertu.

[2] Elle laisse en dehors les végétaux et les minéraux, au moins pour la plupart des Sectes Bouddhistes, pour celles qui ne sont pas panthéistes au fond.

l'agrégat des facultés ou tendances mentales héritées des vies antérieures ; enfin la conscience (phychologique). Ce dernier Skanda est le plus important; il est la seule âme pour le Bouddhisme. Théoriquement il périt avec les autres Skandas, mais en réalité on suppose qu'il se continue, puisque ce qu'il était se reproduit dans de nouveaux corps ; voici l'idée que l'on se fait :

Une nouvelle réunion de cinq Skandas éclot à l'existence dans un temps infiniment petit, en sorte que c'est comme la continuation de la même personnalité, imbibée de la même conscience, si bien que la personnalité présente est reliée à la précédente par la communauté du Karma agissant par l'Upadana. Pour le Bouddhisme, il n'y a pas transmigration, mais seulement métamorphose et palingénésie continue ; il n'y a pas passage d'une âme d'un corps à un autre,mais un processus,un cheminement de ce qui peut-être appelé la force des actes, soit de l'ensemble du mérite et du démérite résultant des actes d'un être animé,force produisant une succession de transformations, effet qui peut être comparé au roulement d'une roue sur une série non interrompue de terrains différents sur la route de laquelle se succèdent à la vue des paysages différents. C'est la combinaison du Karma et de l'Upadana qui relie les uns aux autres les corps passés,présents et futurs d'un même homme dans une série « d'existences » liées entre elles et au monde du changement. (Ne pas confondre le mot existence avec le mot être) [1].

L'hérédité des qualités n'est rien pour le Bouddhisme.

Le seul créateur qu'il reconnaisse est « la Force des actes ».

Il n'admet ni création, ni germe origine des choses, ni âme du monde, ni principe personnel ou impersonnel, au-dessus du monde ou antérieur au monde.

On supposerait à tort que Gautama admet une matière éternelle. Il n'y a d'éternel que la causalité de la force de l'acte et l'enchaînement de cause et d'effet, *le Devenir et non l'Etre.*

L'Univers autour de nous avec tous ses phénomènes visibles doit être reconnu comme une entité possédant l'exis-

[1] Voir à l'appendice l'objection d'Aristote contre la métempsycose.

tence, car nous avons devant les yeux l'évidence de son « existence » actuelle ; mais comme cette entité procède d'une non entité ; il cessera d'être une entité quand son temps sera accompli.

Il vient du Néant et il retournera au Néant. Il reparaîtra, il est vrai, mais comme un nouvel Univers mis au jour par la force accumulée des actes de l'Univers qui l'a précédé, mais non enfanté par aucun être spirituel existant éternellement ou par un germe matériel d'aucune sorte.

C'est ainsi que se succèdent les univers, comme d'innombrables bulles, se formant, crevant, se reformant par l'effet d'une seule et même source.

C'est une rotation.

Quel est le moteur qui a donné la première impulsion ?

Le Bouddhisme tourne la difficulté en disant que chaque cause devient effet, et chaque effet cause. Il en donne pour exemple. Les 12 Nedanas, ainsi que nous le verrons plus loin, et cet exemple ne nous paraît rien moins que concluant.

APPENDICE AU CHAPITRE III

ARISTOTE ET LA MÉTEMPSYCOSE (D'APRÈS M. WEBER)

Le rapport du corps organisé à l'âme, son principe vital, est celui qui existe entre la matière et la forme — en toute chose maternelle il y a la matière et la forme, (par exemple une statue d'airain est la *matière* airain limitée par la *forme* humaine), la puissance et l'acte, la faculté (δυναμισ) et la fonction (εντελεχεια). En raison de cette corrélation intime, le corps organisé n'existe et ne vit que grâce à l'âme qui est la cause finale, le but en vue duquel il existe [1] ; mais aussi l'âme n'est une réalité qu'en tant qu'elle *anime* quelque chose, qu'elle est l'âme d'un corps, l'énergie d'un organisme, la fonction d'un instrument. L'âme est au corps, ce que trancher est à la hache.

De là l'impossibilité de la métempsycose. L'âme étant la fonction du corps ou mieux la somme de ses fonctions,

[1] Cette théorie des causes finales a été ruinée par Darvin.

la résultante de ses forces, ses manifestations, ses fonctions. (c'est-à-dire, en définitive, elle-même, puisqu'elle est essentiellement acte et énergie) sont déterminées par la nature et l'organisatiou spéciale du corps qu'elle anime. On ne peut pas produire des sons de flûte avec un enclume, ni des sons d'enclume avec une flûte [1].

Si le corps est la puissance ou faculté et l'âme son acte, sa fonction, celle-ci est, à son tour, un ensemble de facultés, (δυναμεισ) facultés de sentir, de percevoir, de vouloir, dont la sensation, la perception, la volition sont les actes. L'âme est donc « l'*Entéléchie* ou la fonction première d'un corps organisé », et ses manifestations ou effets sont les fonctions ou énergies secondes de ce corps.

[1] Ce raisonnement ne prouve rien contre la transmigration dans des êtres de même espèce, du moins si l'on s'en tient à la comparaison faite ici. Il est probant si, comme le fait généralement Aristote, on ne reconnaît comme êtres réels que des individus. — Mais alors on arrive bien vite à conclure avec les positivistes que l'âme ou ses attributs sont des attributs ou propriétés de la matière.

CHAPITRE IV

CONTINUATION DE L'ÉLABORATION DE LA LOI DANS LA RETRAITE D'OROUWELA

Epigraphe : Quatre vérités sublimes : La douleur, sa production, son anéantissement, la voie pour arriver à cet anéantissement.

1. Il y a quatre Séries de séjours ou états des êtres : 1° Etat de punition ; 2° d'épreuve ; 3° de récompense avec attaches de plus en plus faibles à la passion et à la forme ; 4° enfin de récompenses purement spirituelles. Les séjours inférieurs de la 3° série appartiennent, comme les deux premières séries, au monde de la passion ; les séjours supérieurs de la même série constituent le monde de la forme sans passion. La dernière série tranche avec éclat sur les trois autres, c'est le monde sans formes, le monde des esprits.

Cette division se trouve dans tous les pays bouddhistes ; elle tient au fond même de la doctrine du maître. Les subdivisions dans chaque série peuvent être postérieures à Bouddha. Celles admises à Ceylan et en Birmanie sont presque identiques. On doit penser que ce sont les plus rapprochées du temps de la prédication. Il est utile de donner de suite les subdivisions des trois premières séries parce qu'elles font bien ressortir le caractère particulier de chaque série.

Il y a quatre sièges de punition, savoir :

L'enfer ou Naraka au centre de la terre divisé en huit quartiers ;

Le siège des animaux qui s'entre-déchirent et s'entre-dévorent ;

Celui des Preithas qui subissent le châtiment de la faim ; ils ont un corps et un estomac gigantesques et une bouche qui peut à peine laisser passer une aiguille ;

Celui des Assouras dont nous avons déjà parlé.

2. « *Il n'y a qu'un seul siège d'épreuve, celui de l'homme. Dans ce séjour on peut mériter ou démériter* [1] » et l'on reçoit aussi la récompense ou la punition des œuvres extérieures, c'est-à-dire des aumônes et de l'observance des cinq préceptes obligatoires et des trois conseils additionnels.

Ces préceptes sont : Ne point tuer, ne point voler, ne point attenter à la femme qui appartient à autrui, ne point mentir, s'abstenir de breuvages enivrants ; cinq prohibitions. C'est de la morale passive et en même temps sociale sans expansion philantropique ou religieuse.

Le premier précepte embrasse tous les animaux. C'est là un héritage du Brahmanisme. Il n'y a de violation du précepte que s'il y a mort de l'animal ; en dehors de l'Inde, l'usage des viandes n'est point interdit. Bouddha enseigne qu'en toutes choses, il faut se conformer aux circonstances.

Pour qu'il y ait infraction au 3e précepte, il faut qu'il y ait fornication avec une personne du sexe appartenant à une des Catégories qu'il est défendu de toucher savoir : celles qui sont sous la garde de leurs parents, de leurs maris ou fiancés, de leurs maîtres, en un mot de toutes les femmes qui ne s'appartiennent pas. A la rigueur, le 3e précepte pouvait être compris dans le second qui défend de prendre le bien d'autrui.

Les transgressions des trois premiers préceptes constituent les trois grands péchés du corps. Celles du 4e, les quatre péchés du discours : le mensonge, la diffamation, l'outrage, les conversations inutiles. Il n'y a péché que si l'on parle dans une intention méchante.

Ce principe n'est point expressément formulé par Manou qui, même dans certains cas, ordonne le mensonge. Le Bouddha n'y souffre aucune exception.

Ce n'est que par le repentir et une humble confession qu'on pourra obtenir l'absolution du mensonge. Celui qui aura diffamé sera puni dans l'Enfer pendant des siècles,

[1] Tout le bouddhisme est dans les deux lignes en italique.

puis il sera un Preïtha pendant un Kalpa (durée d'un monde).

Perché frode è dell'uomo proprio malè,
Più spiace a Dio, e peró stan di sotto
Gli frodolenti, e più dolor gli assale

Il Dante-Inferno, Canto IV.

Celui qui ne ment point aura dans ses futures naissances les sens parfaits, la voix douce, de belles dents, la taille élégante, la peau pareille au lothus, les yeux bleus comme la pétale du Nélun (Indigo), la langue rouge et douce comme celle du piyam ; il sera obéi de ses serviteurs et cru dans ses paroles ; il sera exempt d'orgueil, *même dans l'élévation.*

Au 5e précepte se rapportent les cinq fautes à éviter : l'ivresse, le jeu, la paresse, les liaisons mauvaises, la fréquentation des lieux de plaisir.

Voici les trois conseils fortement recommandés aux laïques dévots : Ne plus manger après midi ; s'abstenir des représentations scéniques et de l'usage sensuel des fleurs et parfums ; n'avoir que des lits bas, sans ornement ni matelas.

Comme le jeûne chez nous, ces pratiques sont recommandées spécialement pour certains jours, notamment pour les trois mois consécutifs de la saison de retraite, saison des pluies dans le Sud.

Le Bouddha mettra en garde tous ses disciples, laïques et religieux, surtout contre les péchés de l'esprit : la convoitise, la malice, l'orgueil spirituel, le scepticisme.

Par scepticisme le Bouddha n'entend point l'absence de foi, mais le refus de s'appliquer à l'étude religieuse, l'abandon bestial à la sensualité qu'affichent les Natikas et les Lokayatikas.

D'après les livres de Ceylan [1], « le sceptique ne peut en-

[1] On doit aux religieux bouddhistes de Ceylan la conservation et la transmission jusqu'à nous d'un grand nombre d'écrits bouddhiques importants et de documents précieux pour l'histoire de la religion tels que les polémiques entre brahmanistes et bouddhistes qu'on ne trouve point ailleurs. Une des collections les plus intéressantes est le Dicha Nikaya, réunion de 34 Soutras qu'on prétend être les prédications du Bouddha recueillies par ses disciples immédiats. M. Grimblot, ancien consul

trer ni dans les chemins de la délivrance, ni dans un siège fortuné ; il restera plongé dans l'enfer de quelque monde différent du nôtre ; c'est seulement après la destruction de ce monde qu'il pourra renaître dans l'air mais toujours dans quelque état de misère.

Le Bouddha enseignera que tous les devoirs sont réciproques, ainsi qu'on le voit dans le Sigalo-Vada-Sutra.

Devoirs réciproques.

Le devoir a six faces ; celle de l'Est regarde les parents ; celle du Sud les précepteurs ; celle de l'Ouest la femme et les enfants, celle du Nord les amis et alliés — le Nadir correspond aux esclaves et serviteurs ; le Zénith aux Brahmanes et Sramanas.

1° Enfants et parents.

Les enfants doivent garder et soigner le bien de leurs parents, veiller sur leur propriété, les entretenir dans leur vieillesse, pourvoir à leurs obsèques. Les parents doivent préserver leurs enfants du vice, les former à la vertu, leur faire apprendre les arts et sciences, les marier convenablement en temps opportun, leur léguer un héritage.

2° Précepteurs et élèves.

L'Elève, doit se lever en présence du précepteur, l'écouter avec respect, pourvoir à ses besoins, prêter la plus grande attention à son enseignement et le mettre en pratique.

Le précepteur doit former l'Elève à la vertu et aux bonnes manières, lui apprendre les sciences et la sagesse des anciens, dire du bien de lui à ses parents et amis, le préserver de tout danger.

3° Mari et femme.

Le Mari doit traiter sa femme avec *une attention respec-*

à Ceylan et en Birmanie, en a traduit sept. Les deux plus remarquables sont : le Sigalo-Sutta ou les Devoirs réciproques, — et le Samanaphata ou avantages que procure dans la vie présente la pratique des actes religieux, que nous donnerons plus loin. (Voir. l'Inde après le Bouddha).

Les deux réunis nous donnent l'ensemble des préceptes auxquels obéissent les Bouddhistes, laïques et religieux.

tueuse, lui parler avec courtoisie et affection; n'avoir aucuns rapports illicites avec d'autres femmes, la faire honorer par les autres, pourvoir convenablement à son habillement et à sa parure.

La femme doit témoigner de l'affection à son mari, pourvoir avec affection à ses besoins personnels, diriger son ménage, lui garder une fidélité inviolable, prendre grand soin de son bien en son absence, avoir de la diligence et de l'activité dans tout ce qu'elle fait [1].

Ce n° 3 est très remarquable. Il ne laisse rien à désirer aux partisans les plus avancés de l'égalité dans les rapports entre le mari et la femme en tenant compte de la différence de leurs qualités naturelles. Contrairement à toutes les traditions indiennes, il n'est question pour la femme ni de respect ni d'obéissance envers le conjoint, et celui-ci a vis-à-vis d'elle tous les devoirs que peut imposer la civilisation la plus parfaite. Cet article pourrait faire partie d'un Catéchisme Catholique.

Si on le rapproche des paroles attribuées au Bouddha sur les devoirs envers la mère et de sa visite à sa mère dans le ciel des Tucita, si l'on songe que pour tous les Bouddhistes fervents la mère est l'objet d'un dévouement sans bornes, on ne pourra s'empêcher de reconnaître, même par ce seul trait, que le Bouddha a été un civilisateur par excellence.

Ce trait se trouve aussi très accentué dans les récits de la vie des premiers chrétiens.

La réhabilitation de la femme est le point par lequel le Bouddha et le Christ se ressemblent le plus. On se rappelle l'accueil fait par Jésus à Madeleine repentante et le pardon accordé à la femme adultère. « *Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! Femme, allez et ne péchez plus*. On se rappelle surtout la défense qu'il a faite de répudier une épouse non coupable « *La loi dit:* Le mari qui renvoie sa femme doit lui remettre un acte de répudiation — *et moi je vous dis*: quiconque répudie son épouse, hors

[1] Un autre Sutra ajoute: Une bonne épouse est pour son mari, une mère, une sœur, une amie fidèle; elle n'a pas de secrets pour son mari et garde tous les siens, elle l'aide à gagner des mérites et fait tout son possible pour qu'il n'encoure pas démérite.

le cas d'inconduite, en fait une adultère ; et celui qui épouse une femme renvoyée est lui-même adultère ; quicumque demissam duxerit adulterat. Matthieu, Chapitre V, n° 31.

4° Entre amis et parents.

On doit faire à ses amis moins fortunés des cadeaux en proportion de ce que l'on possède, être pour eux plein d'amabilité et de courtoisie, défendre et servir leurs intérêts, les traiter comme des égaux, partager avec eux sa prospérité. Ceux-ci doivent en retour à cet ami de veiller sur lui quand il s'expose imprudemment, de garder sa propriété quand il néglige de le faire, de lui donner tous avis et renseignements utiles, de l'aider dans ses difficultés, de l'assister dans la maladie, de lui être dévoué en tout ce qui concerne sa famille.

Un véritable ami nous est fidèle dans l'adversité, nous confie ses secrets et garde les nôtres, expose au besoin ses jours pour nous ; il nous encourage et nous aide dans tout ce qui peut faire notre bien spirituel.

5° Maîtres et serviteurs.

Le maître doit assigner à ses serviteurs des tâches proportionnées à leur force, pourvoir confortablement à leur existence, les soigner dans la maladie, « *leur donner une part de toute jouissance qu'il se procure*, » leur faire des présents suivant les occasions.

La prescription entre cédilles mérite notre attention, c'est presque le germe du partage des bénéfices.

Les serviteurs doivent manifester leur attachement au maître comme il suit :

Se lever le matin avant lui et rentrer après lui pour le repos ; ne point négliger ni gaspiller son bien ; faire leur travail gaiement et activement ; être respectueux envers lui.

6° Homme honorable et Brahmanes ou religieux.

Le premier doit témoigner à ceux-ci une affection respectueuse par ses paroles et par ses actes, leur accorder à tout instant un libre accès près de lui, pourvoir à leurs besoins temporels. Religieux et Brahmanes doivent dissuader l'homme honorable du vice, l'exhorter à la vertu en vue du bien de tous les êtres, lui enseigner ce qu'il ignore, le confirmer dans sa connoissance antérieure et lui montrer le chemin du salut.



Le religieux, en outre des règles de son état, doit, quand il a entendu quelque chose de nouveau au sujet de la religion, l'écouter attentivement, expliquer les vérités de la religion aux Oupsakas (dévots) de manière qu'ils puissent les comprendre et pratiquer les préceptes.

Tout ce qui est simplement recommandé aux laïques est obligatoire pour les novices et les religieux. Si on y ajoute tous les devoirs particuliers à l'état religieux, on trouve un ensemble de dispositions assez sévères pour qu'on ne puisse accuser Bouddha, comme on l'a fait, d'avoir enseigné une sorte d'Epicuréïsme mental faisant du repos la volupté [1]. Bouddha évitera les exagérations en tout ; il sait que la vertu nécessaire et obligatoire est déjà par elle-même fort difficile, qu'il ne faut exiger que ce qui est possible et utile. Par là, il conservera le ressort des âmes, la gaieté que son point de départ, les quatre vérités sur la douleur, n'inspirent pas tout d'abord. Aussi, dans tous les pays bouddhistes, on trouve chez les Laïques une grande disposition à la bonne humeur et à la joie.

Bouddha n'accordera le titre d'Oupsakas ou dévots qu'aux Laïques qui seronts dévots « *jusqu'à la mort* [2], » aux trois Joyaux, Bouddha, la loi et l'Assemblée. Ce titre sera refusé ou retiré pour les motifs suivants : 1° manque de foi dans les trois Joyaux ; 2° croyance aux jours fastes et néfastes, à la bonne et à la mauvaise chance, aux présages et aux signes ; 3° fréquentation des non croyants en Bouddha.

La superstition des jours fastes et néfastes a infesté et infeste encore aujourd'hui l'Inde brahmanique et même le Bouddhisme. Lors de la révolte de l'Inde contre les Anglais, en 1856, elle fut cause de l'ajournement et par suite de l'avortement d'un complot formé à Calcuta pour jeter à la mer la faible garnison qui s'y trouvait alors [3].

[1] Villiam Monier réfute péremptoirement ce reproche par une énumération de toutes les obligations journalières et des gênes de tous les instants que leur règle imposait aux religieux.

[2] Le Bouddhisme a eu beaucoup de martyres.

[3] On voit à l'appendice du Chapitre VIII dans le Samanapatha Sutra les superstitions brahmaniques qu'a condamnées le Bouddha et les pouvoirs miraculeux qu'il a admis comme apanage de la Sainteté.

En faisant du séjour de l'homme un siège à part, un siège d'épreuve duquel en réalité tout part et auquel tout aboutit, Bouddha aura classé l'homme à part du reste des êtres, il ne lui restera plus qu'à proclamer la souveraineté de la raison par les mérites supérieurs attribués aux œuvres mentales.

3. Au-dessus du siège de l'homme sont les six sièges passionnés (dans l'Inde sièges des Dewas, en Birmanie des Nats), accordés comme prix des œuvres méritoires extérieures.

Les simples Oupsakas ou laïques dévots qui ne se sont point livrés à la méditation, sont récompensés par leur admission dans l'un de ces six sièges, plus ou moins élevé suivant la valeur de leurs œuvres et ils y jouissent de plaisirs qui ont d'autant plus de délicatesse et de durée que le siège est plus élevé. Ainsi, dans les deux sièges inférieurs, la connexion a lieu entre les deux sexes, mais sans qu'il en résulte de procréation ; dans le troisième, il n'y a plus que de simples baisers ; dans le quatrième, des serrements de mains ; dans le cinquième la vue et le regard ; dans le sixième, la seule présence des membres des deux sexes.

On peut remarquer que, dans ces paradis de la passion, aussi bien que dans les paradis supérieurs de la spiritualité, n'entre pour rien la satisfaction des sentiments altruistes tels que la sympathie, la tendresse du cœur, l'amitié, l'affection entre parents et enfants.

On n'y mentionne point spécialement la réunion aux personnes aimées, laquelle, aux yeux de beaucoup d'Occidentaux, serait la plus grande des récompenses. Ce trait confirme nos observations sur le manque de cœur des Orientaux, car chaque peuple a imaginé ses paradis suivant son idéal. Nous lisons dans Fénimore Cooper que les Indiens pensaient aller après la mort retrouver leur père et leurs ancêtres dans un pays de chasse.

Mgr Bigandet nous apprend que certaines descriptions des paradis bouddhiques ne sont pas inférieures à celles du 6e livre de l'Enéide. Nous l'admettons volontiers, mais nous sommes certain qu'elles ne sauraient soutenir la comparaison avec le tableau des Champs-Elysés du Télémaque où l'âme et le génie de Fénélon se sont empreints tout entiers.

tion est sans doute une des causes de la facilité de mœurs excessive que l'on trouve dans tous les pays Bouddhistes.

Cette idée se trouvait en germe dans le Brahmanisme. Les Kchattryas et les héros de Mahabaratha et des autres légendes sont des hommes de sang, de colère et de passion brutale ; les Brahmes, les Ritchis sont des hommes sans passion. Les uns et les autres avaient des paradis conformes à leur tempérament. Par exception, le Ramayana unit l'héroïsme et la sagesse ; c'est l'indice d'une époque postérieure qui avait déjà deviné le proverbe de Salomon : « Un homme sage dans une ville assiégée, vaut plus que des milliers de guerriers. »

Des états de bonheur spirituel et le Nirvana seront l'apanage des « Parfaits ». Remarquons ce titre qui suppose seulement l'accomplissement des devoirs moraux, donné par Bouddha à ses Rahans à l'exclusion de celui de saints qui indique toujours et surtout la piété.

Les œuvres mentales sont le seul fondement de la perfection, le seul moyen pour arriver aux sièges supérieurs ; la délivrance ne s'obtient que par la science complète qui s'acquiert par la méditation. Celle-ci a cinq degrés :

1° La bienveillance envers tous les êtres, y compris les ennemis que l'on peut avoir ; la pitié pour toutes les souffrances et tous les maux, et la joie pour tous les biens et tous les bonheurs.

2° Le dégoût du corps et de tout ce qui s'y rapporte ;

3° L'observation attentive et l'analyse des objets pour arriver à la connaissance ;

4° La connaissance, la satisfaction de la connaissance et la fixité de l'esprit dans l'objet de la connaissance ;

5° Enfin un état culminant où l'esprit est fixé non seulement sur un objet, mais sur toutes les choses, avec la plus haute intensité ; c'est le résultat d'un cours complet de méditation générale, un état de perfection où le sage est en pleine possession de la vérité à laquelle il appartient lui-même tout entier. De là une indifférence complète à l'amour ou à la peine et par suite un calme inaltérable.

Aux sages qui ont fait des progrès divers dans la méditation sont réservés les deux groupes de demeures étagées au-dessus des six sièges qui, avec la terre et les enfers, forment le monde de la passion. Les hôtes du groupe

inférieur (Roupa matière), le monde des formes sans la passion, séjours supérieurs 3e série, bien qu'entrés dans la perfection par la méditation n'ont pu encore s'élever tout à fait au-dessus de la matière et il en est de même des classes d'idées qui leur sont propres ; ils ont encore un corps. D'après les livres de la Birmanie les cinq sièges les plus élevés de ce groupe sont les demeures des Parfaits qui ont franchi les cinq premiers degrés de la méditation : les Kaliana, les Poutadzans, les Thautapans, les Tchakadaganas, les Rahandas. Ces derniers sont *entrés dans le courant* de la perfection ; ils possèdent une indifférence parfaite pour toutes choses.

Dans le groupe supérieur, 4e série de sièges, (Aroupa, non matière) le monde sans forme, sont de purs esprits, appelés généralement Brahmas qui ne prennent pour sujet de leurs méditations que les substances immatérielles, l'esprit ou la vie des êtres, l'espace, l'infini. Pour entrer dans l'état de Nirvana, ils n'attendent que la venue d'un Bouddha qui seul à le pouvoir d'accorder la délivrance.

5. Cette division des demeures des deux groupes de la spiritualité correspond et emprunte évidemment son origine aux grades de perfection des fidèles et surtout des religieux dans le siège d'épreuves, celui de l'homme.

Ceux qui comprennent parfaitement les quatre vérités sublimes et y conforment absolument leur conduite, sont nommés Aryas ou vénérables par opposition aux hommes ordinaires (Pritag Djana). Les Arhyas sont l'élite de l'élite Bouddhiste qui se livre aux œuvres mentales. Ils sont les plus rapprochés des Bouddhas par la perfection et se divisent en quatre classes : les Çrota Apannas, les Sacrid Agamins, les Anagamins et les Arahts. Chacune de ces classes a deux degrés ; au premier degré on est seulement dans le *courant*, c'est-à-dire dans la voie qui mène à la récompense apanage de la classe ; au second dégré, on est parvenu à l'état qui constitue cette récompense. Tel est le sens des expressions que nous allons rencontrer dans les légendes. Il obtint la récompense de tel ou tel état. Sauf celui d'Araht, ces titres ou récompenses peuvent être possédés par les laïques, C'est du reste un point sur lequel se divisent les sectes Bouddhiques.

Le terme Çrota Apanna, signifie : *entré dans le courant*. Le Çrota Apanna a la certitude de devenir un Bouddha ;

mais il a auparavant à traverser 800 Kalpas ou âges du monde, au bout desquels il doit renaître sept fois parmi les dévas et parmi les hommes, avant d'obtenir la perfection suprême, la Bodhi.

Le Sacrid Agamin « l'homme qui doit revenir une fois » doit franchir encore 60,000 Kalpas pour renaître une fois parmi les Dévas et une fois parmi les hommes avant d'atteindre à la science absolue.

L'anagamin (celui qui ne doit pas revenir) n'a plus qu'à traverser 40,000 Kalpas pour échapper aux renaissances et devenir un Bouddha.

Ces titres, aussi bien que ceux par lesquels nous avons désigné les sièges au-dessous des Rahandas sont à la fois de très grandes distinctions et de très hautes promesses par lesquelles le Maître s'attachera des auditeurs et des disciples laïques et religieux dont l'adhésion, le concours et souvent la protection seront pour lui d'une très grande utilité.

L'Arhat, appelé aussi Asakha (celui qui n'a plus rien à apprendre) est, sous le rapport des connaissances, parvenu au plus haut degré parmi les religieux ; il possède les cinq Abidjnas, connaissances ou facultés supérieures qui sont :

Le pouvoir de prendre une forme quelconque, la faculté de tout entendre malgré la distance, celle de tout voir malgré les obstacles ; celle de connaître les pensées d'autrui ; enfin la connaissance des existences passées de tous les êtres.

On est Araht dès cette vie et après cette mort, on n'aura plus de renaissance [1].

D'après Lassen, les Arahts étaient connus des Grecs. Apollonius de Thyanes, au premier siècle de notre ère, prétendait posséder les pouvoirs qui leur sont attribués.

Au-dessus des Arahts, il y aura les Pratyékas Bouddhas, (ce fût, d'après Dataka, historien Indien du Bouddhisme, sous Bouddha, un grade de religieux contemplatifs solitaires, et ensuite une Ecole ou secte) possédant tous les

[1] On est entré dans le Nirvana avec reste, on possède la quiétude parfaite et on est même pendant cette vie, mort au monde ; cet état correspond dans le Brahmanisme à celui de l'Ascète qui par le Yogas est, pendant la vie, déjà réuni à l'âme universelle.

caractères d'un Bouddha, excepté celui de Sauveur, animés d'une bienveillance infinie pour tous les êtres. Le Pratyéka-Bouddha a conquis la perfection par lui-même et pour lui-même. Quand il n'y aura pas dans le monde un Bouddha, un Pratykéa-Bouddha tiendra sa place.

Le Rhinocéros, à cause de ses habitudes solitaires, est l'emblème du Pratyèka-Bouddha.

Enfin il y aura des Bodhi Sattvas, (sans doute primitivement un autre grade de religieux) leur nom veut dire ami de la Bodhi ou science, d'où vient le nom de φιλοσοφοι, philosophes introduits par Pythagore en Grèce.

Parmi ses auditeurs ou Çravakas, Bouddha distinguera les Maha-Çravakas (grands Auditeurs) qui grâce à une vertu et une intelligence supérieure atteindront presque la Bodhi ou la science parfaite.

Tous ces noms désignent aussi les Ecoles ou sectes étagées et successives du Bouddhisme, ce qui donne à penser que, sous le Bouddha, ils indiquaient des degrés divers d'initiation, ou du moins d'instruction donnée par le maître.

6. L'assemblée des Parfaits, le troisième terme du Crédo Bouddhique, se composera des religieux appelés Biksous (mendiants) et aussi, Çramanas (Ascètes, ceux qui vivent purement), parmi lesquels les anciens prendront le nom de Staviras, nom qui plus tard, a servi à désigner les chefs de Communautés. C'est aussi, comme nous le verrons, le nom d'une Ecole.

Les religieux éminents auront le titre d'Arhats que Bouddha lui-même prendra après celui de Çramana [1]. L'ordre de préséance sera réglé par l'âge dans les Assemblées ordinaires ; et, dans les communautés livrées à des études spéciales comme on le verra au Thibet, par des degrés ou grades obtenus à la suite d'épreuves.

En faisant des œuvres mentales, la base de ses classi-

[1] En principe, l'état d'Arhats est ouvert à tous, même aux femmes, mais l'obtention par des laïques est rare et difficile Tous les Arhats deviendront après beaucoup de Kalpas, des Bouddhas, seulement les femmes qui ne le pourront qu'en passant par l'état d'homme dans une nouvelle existence.

Voir comme complément la note [3] de l'appendice du présent chapitre IV.

fications, Bouddha élèvera sur le pavoi la raison humaine et la morale qui comptaient si peu pour les Brahmes. Il édifiera, pour ainsi dire, au dehors du monde des passions et de l'ambition, une cité spirituelle où la haute vertu aura un avantage infini sur la vertu commune limitée à l'aumône et à l'abstention des actes défendus, l'avantage de ce qui est éternel sur ce qui n'est que temporaire.

Avec la différence du point de vue chrétien beaucoup plus avancé, cette snpériorité rappelle celle que Pascal attribue à la Charité :

« Les saints ont, comme les grands, leur empire, leur « éclat, leur grandeur, leur victoire et leur lustre et n'ont « pas besoin des grandeurs charnelles ou spirituelles où « ils n'ont nul rapport. Tout ce qui ne va pas à la Charité « est figure. »

« La distance infinie des corps aux esprits figure la dis- « tance plus infinie des esprits à la Charité. »

Pour Pascal la vraie grandeur, la sainteté, c'est la Charité ; pour Bouddha, c'est la perfection morale, bien inférieure certainement. La haute vertu consistera pour les Bouddhistes à s'éloigner de tout ce qui est un obstacle à la pratique des œuvres méritoires, à régler son esprit et ses intentions pour remplir régulièrement tous ses devoirs, à assister les parents, les amis et tous les hommes en général, à pratiquer l'humilité, la résignation, la gratitude et la patience ; — à étudier la loi, visiter les religieux, converser sur les sujets pieux, à se pénétrer des quatre grandes vérités, et avoir toujours l'esprit fixé sur *l'état bienheureux du Nirvana* qui, malgré son éloignement, doit toujours être devant les yeux.

La conception première du Nirvana se liait intimement à la manière dont le Bouddha avait envisagé la différence entre l'esprit et la matière et qui dérivait des systèmes du Sankya, duYoga et duVédanta. Comme eux, il ramenait tout à savoir que la vie présente n'est qu'un anneau dans une chaîne d'existences successives rivées à la matière par les attaches impures et l'ignorance. D'où la nécessité de détruire ; d'abord ces attaches, surtout le désir de la continuation « de l'existence » ; puis l'ignorance, non de l'âme universelle du Védanta, mais des quatre vérités sublimes.



Les quatre vérités sublimes sont : la douleur, la production de la douleur, l'anéantissement de la douleur, la voie à suivre pour arriver à l'anéantissement de la douleur.

On voit que Bouddha avait le même point de départ, le même objectif que Kapila, la cessation de la douleur. C'était sans doute le mot d'ordre, le ralliement de toute la philosophie indépendante de l'Inde.

La douleur, c'est la naissance, la maladie, la mort, le chagrin, la souffrance, l'enchaînement à ce que l'on n'aime point ; la séparation d'avec ce que l'on aime, le désir non satisfait, la forme, la sensation, l'idée, les concepts, la connaissance, en un mot les cinq attributs de la perception ; (réminiscence du Sankya).

L'origine ou la production de la douleur, c'est l'aspiration à une nouvelle existence ; le désir sans cesse renaissant accompagné de plaisir ou de passion qui cherche à se satisfaire çà et là ; la soif de l'existence et de l'agrandissement de l'existence.

L'anéantissement de la douleur, c'est la destruction de cette soif de l'existence et des désirs, par la suppression absolue des attachements ; le renoncement et le détachement par rapport à cette soif.

La voie qui mène à l'anéantissement de la douleur, est une voie moyenne entre les deux excès dont il faut se garder : Les plaisirs qui dégradent, les privations et les mortifications qui épuisent. Elle se divise en huit branches ou Mégas, (chemins de la perfection) ; ce sont :

La vue droite ou parfaite, le raisonnement parfait, la parole parfaite, la fin de l'œuvre parfaite, la vie parfaite, l'effort parfait, la mémoire parfaite, la méditation parfaite.

Les quatre vérités sublimes et les huit Mégas, forment la roue de la Loi. Les enseigner, c'est faire tourner la roue de la Loi.

Le Bouddha s'efforcera d'attirer à lui, en les modifiant, les Ascètes Brahmaniques et surtout les Yoguis qui, provenant de toute Caste, se sont multipliés et inquiètent les Brahmes par leur indépendance et par le prestige qu'ils exercent sur l'imagination populaire.

Il formera un corps religieux avec les Yoguis et les Brahmes rattachés, avec les Kchattryas et surtout les Vaishyas auxquels se réuniront les plus instruits des Su-

dras. Il chargera ce corps de l'instruction de la jeunesse, ce qui sera un bienfait et en même temps un titre à la reconnaissance publique, et un lien entre laïques et religieux. En ouvrant le corps religieux à tous, en y faisant passer au moins quelque temps la plupart des fidèles et tous les jeunes gens à titre de novices par imitation des brahmatcharis, il donnera à toute la population des connaissances et des habitudes morales, des vertus dont les religieux seront les modèles. En faisant vivre ses religieux d'aumônes recueillies sans jamais dépasser le strict nécessaire et le besoin présent, il les rendra indépendants du pouvoir civil ; ils seront indépendants même de ceux qui les nourrissent, car ceux-ci ne le font que pour obtenir des mérites. De même que les Brahmes, les religieux Bouddhistes ne solliciteront ni ne remercieront jamais pour l'aumône. De cette manière sa religion sera complètement séparée de l'Etat. Elle ne sera qu'enseignement et morale.

APPENDICE AU CHAPITRE IV

NOTE I. SCHOPENHAUER

Il est digne de remarque que, au cours du XIXe siècle, un philosophe réputé pour profond, Schopenhauer ait pris le même point de départ que Kapila et Bouddha :

« La poursuite du bonheur est une chimère en ce monde, le pire des mondes possibles. Il est absurde d'y donner le bonheur comme objet d'action. Les hommes étant nécessairement malheureux, la seule loi morale est de compatir et, s'il est possible, de venir en aide à leurs maux. Le vrai principe est dans la pitié (das Mittleid, the Merâ).

« La morale consiste à opposer aux passions et au mal moral : la résignation, le renoncement, le triomphe sur le monde, l'ascétisme, le véritable abandon de soi, la mort du désir et de la volonté, fruit de la connaissance du monde et dernier terme de la sagesse. »

La vie du Bouddha toute entière a été une exemplification de ses préceptes ; et ses religieux, au moins en Birmanie, marchent encore sur ses traces. Mais Schopenhauer n'a pas vécu ses théories, tandis que Kant a été l'incarnation du Cathégorique impératif, et Spinosa, sans ascétisme, mais aussi sans besoin, a dévoué sa vie entière à la connaissance et à l'amour désintéressé de la vérité. On peut dire de Spinosa, comme du Bouddha qu'il est le sage incarné de l'*Ethique*.

NOTE II. NIRVANA

Ainsi que nous le verrons aux volumes suivants, les sectes Bouddhistes diffèrent beaucoup entre elles au sujet du Nirvana, du Para-Nirvana, du Nirvana avec reste, du Nirvana sans reste et surtout de la nature du nirvana et du Bouddha. Voici les distinctions que fait M. Villiam Monier dans son livre de 1890 :

L'Etymologie de Nirvana est : (lampe, flamme) soufflée. Le sens de ce mot a été d'abord restreint à l'extinction des trois principaux feux : la concupiscence, la volonté mauvaise, l'illusion ; et à l'annihilation totale des mauvaises passions et de tous les désirs, particulièrement du désir de l'existence individuelle (le nom et la forme.)

C'est conséquemment l'exemption de toute douleur, de toute ignorance avec une quiétude absolue, état des Arhats dès ce monde et même de Gautama depuis le moment où il est devenu Bouddha quarante-cinq ans avant le Para-Nirvana (grand Nirvana) final. — Cet état n'est pas l'annihilation de toute existence ; c'est l'affranchissement de la douleur, ce que dans le système Yoga Vatsyayana a défini dans son commentaire du Nyaya l'extirpation de la douleur. En un mot c'est l'état ou la qualité d'Arhat (voir la fin du chapitre v).

Le Para-Nirvana, au contraire, n'est pas uniquement l'extinction des passions ; c'est aussi la cessation des renaissances avec l'annihilation de tous les germes et éléments de « l'existence. » C'est ce qui se produisit à la mort du Bouddha, ou mieux au *terme* de ses innombrables *morts*.

Note 3, Ayant été Bodhisattva dans ses existences précédentes, Gautama avait droit au Para-Nirvana quand il atteignit la Bodhification. Il a cependant différé cette consommation afin de pouvoir devenir le Sauveur d'un monde souffrant, non comme Rédempteur, mais comme enseignant aux hommes à se sauver eux-mêmes.

Gautama est le 4e Bouddha de l'Age actuel (Bhadra-Kalpa); ses trois prédécesseurs mythiques étaient fils de Brahmes. Il sera suivi par le 5e Bouddha, actuellement le Bodhi Sattva Maitréya (la plénitude d'amour pour tous les êtres) mais seulement après 5,000 ans lorsque la prédication de Gautama Bouddha aura passé de la mémoire des hommes.

On donne le nom de Bodhi Sattvas « ceux qui ont pour essence la connaissance (tirée de l'intellect,) » à tous ceux qui sont destinées à devenir de suprêmes Bouddhas. Souvent le Maitréya Bodhi Sattva est plus honoré que Gautama, parce que celui-ci n'est plus rien, tandis que Maitréya s'intéresse au présent et à l'avenir.

CHAPITRE V

LES TENTATIONS ; ÇAKYAMOUNI ACQUIERT L'INTELLIGENCE SUPRÊME

> A l'aspect du Mérou renversé, de la mer desséchée, du soleil et de la lune tombés du ciel, le Gourou des dieux et des hommes resterait impassible ; il voit les fautes des trois mondes, il ne tombera pas au pouvoir des femmes.
>
> (*Lalita-Vistara*).

1. Pendant qu'il achevait l'élaboration de la Loi, Çakyamouni se livrait à la pénitence et à la mortification. Il avait appris à mépriser les exhibitions révoltantes et même les pénitences excessives des Ascètes Brahmaniques et de certains Yoguis, mais il sentait que six ans d'austérités lui donneraient un prestige nécessaire au succès de sa prédication, puisqu'il était universellement admis dans l'Inde que des pénitences extraordinaires font acquérir des pouvoirs surnaturels.

Vers la fin de sa retraite, il redoubla ses austérités et entreprit un grand jeûne.

« C'était », dit le Lalita-Vistara, « afin d'instruire complètement le monde. »

En d'autres termes, son but était de s'assurer par une épreuve personnelle, de l'effet des mortifications extrêmes, afin de pouvoir ensuite en parler avec certitude et autorité.

Pendant huit mois d'hiver, il tourmenta son corps, se livrant notamment aux exercices singuliers des Ascètes pour retenir l'aspiration et la respiration.

Alors, selon la légende, Marah se présenta à lui et lui dit :

« Tout ce qu'on fait dans la vie doit se faire sans dou-
« leur. Tu marches vers la mort. Fais, au contraire, brûler
« des offrandes dans le feu du sacrifice. La voie du renon-
« cement, c'est la souffrance. La victoire sur l'esprit est
« difficile à obtenir. »

Le Bouddhisattvat lui répondit :

« Papyan, allié de tout ce qui est dans le délire, bientôt
« je triompherai de toi. Tes soldats sont les désirs, les
« passions, la colère et l'hypocrisie ; tes alliés sont l'am-
« bition, la flatterie, la fausse renommée, la louange de
« soi-même et le blâme des autres. Tes soldats subjuguent
« les dieux et ce monde fragile comme l'argile, je les
« détruirai par la sagesse. »

Marah confondu disparut.

2. Çakyamouni fit alors les efforts les plus extraordinaires, il diminua successivement sa nourriture jusqu'à ne plus s'accorder qu'un grain de riz ou de césame par jour. Il se réduisit ainsi à un état que, d'après Lalita-Vistara, il a décrit lui-même dans ces termes :

« Mes côtes devinrent saillantes comme les pattes d'un
« crabe et mes articulations comme les nœuds de la plante
« Asitaki (l'Indigo) ; mon épine dorsale paraissait tor-
« due comme une tresse ; le crâne de ma tête était
« bosselé comme une gourde fanée ; la prunelle de mes
« yeux enfoncés dans leurs orbites ressemblait à une
« étoile réfléchie au fond d'un puits ; une teinte d'un bleu
« cadavérique avait remplacée l'éclat de ma peau lustrée,
« les passants me montraient du doigt en disant :

« Voyez ce beau Çramana ; il a mainteuant la couleur
« sordide du poisson Madgoura, on le prendrait pour un
« esprit des cimetières.

« Les enfants me jetaient des pierres et dans ce corps
« affaissé et repoussant, l'intelligence paraissait éteinte
« et n'inspirait aucune confiance aux auditeurs.

Les dieux inquiets d'une pénitence si extraordinaire qui pouvait faire acquérir à l'Ascète des pouvoirs surnaturels supérieurs aux leurs, lui offrent de lui rendre sa vigueur sans interrompre le cours de son jeûne en faisant pénétrer par les pores de sa peau une nourriture subtile. Mais Gautama rejette avec indignation ce subterfuge ; enfin un jour il tombe d'épuisement et ne peut se relever. On le croit mort et on prévient son père qui apprenant

que son fils n'est pas encore jusque-là devenu un Bouddha, refuse d'ajouter foi à cette nouvelle. Sa mère Maya s'effraie au contraire, quitte en toute hâte le ciel du Toucita pour voler à son secours et le fait revenir à lui. Jugeant l'épreuve suffisante, Gautama cède aux prières de sa mère et consent à prendre des aliments réparateurs. Il blâme hautement les mortifications qui affaiblissent l'esprit en faisant dépérir le corps. « Elles peuvent » dit-il, « aider les hommes sous l'empire des passions, à dompter leurs sens, mais elles ne font gagner aucun mérite et sont inutiles à ceux qui sont parvenus à se maîtriser. »

Scandalisés de ce changement subit et surtout de son blâme contre les rigueurs ascétiques si fort en vogue parmi les Brahmes, ses cinq disciples l'abandonnent et se retirent dans la forêt Migadawa.

Resté seul Çakyamouni s'en va quêter sa nourriture au village voisin ; il y est accueilli avec joie, car il a gagné les cœurs ; une jeune femme très riche compose pour lui un breuvage exquis, quintessence du lait de cent vaches ; grâce aux aliments qui sont préparés tout exprès pour la circonstance, il recouvre rapidement ses forces et sa beauté.

Ses vêtements se détachaient de lui en lambeaux ; il va au cimetière, prend le linceul d'une fille du village qu'on venait d'enterrer, le lave et le coud lui-même pour en faire une robe d'Ascète.

Telle est l'origine de la règle imposée aux religieux de se vêtir de guenilles ramassées dans les cimetières, règle qui devait blesser profondément les idées et les préceptes Brahmaniques sur les souillures.

3. Reposé par le bain, Çakyamouni dirigea ses pas vers l'arbre Boddhi, l'arbre de la connaissance sous lequel il devait enfin acquérir l'intelligence suprême ; c'était un magnifique Banian (multipliant) situé à 10 kilomètres au sud du village ou de la colline de Gaya, en un lieu qu'on a depuis appelé Gaïa-Bouddha.

Cet arbre a été renouvelé plusieurs fois par des rois Bouddhistes et détruit par un roi du parti opposé.

Aujourd'hui, on peut voir encore un arbre de cette espèce à cet endroit. A l'Est de cet arbre était le lourd temple en briques qui a été décrit par Hiouen Tsang et qui fut élevé très probablement au VIe siècle de notre

ère, époque où le Bouddhisme était en prospérité, protégé par le Roi Amaravinha et quelques-uns de ses successeurs. Au Sud-Est se trouve un petit étang, sans doute celui du Naga qui, d'après la légende, protégea Bouddha pendant son séjour autour de l'arbre Boddhi.

Lorsque Çakyamouni eut atteint l'arbre sacré, il se tourna vers l'Est, jeta au pied de l'arbre huit poignées d'herbe que, sur sa route, il avait demandées à un cultivateur pour cet usage, et en fit un tapis sur lequel il s'assit les jambes croisées dans l'attitude de la méditation que figurent un grand nombre de ses statues.

Soudain, s'éleva près de lui un trône magnifique haut de 7 mètres [1]. Il s'y assit, adossé à l'arbre et le visage tourné vers l'Est en disant : « Si je ne suis pas destiné à « devenir un Bouddha, que ma peau et mes os s'attachent « à ce trône et que ma chair et mon sang s'y dessèchent. »

4. Comme il prononçait ces mots, la touffe de poils placée au-dessus de ses cils darda une lumière immense qui éclaira tous les mondes et pénétra brûlante jusqu'au fond de l'enfer Avitchi, inondant Marah et ses fils. Marah répond à ce défi en jurant qu'il arrachera Çakyamouni de son trône et de l'arbre Boddhi. Il convoque à un conseil ses mille fils et ses principaux démons. Les uns placés à sa droite pensent que le Boddhisattva est invincible à cause de sa sagesse, les autres se flattent de le subjuguer. De ce nombre est Ratilila, (agitation du plaisir) « Nul, dit-il, ne « saurait me résister. En faisant résonner mille instru- « ments et avec des filles des dieux parées de cent mille « ornements et excitant la passion, je m'emparerais de la « plus forte des cités et, par la joie de la volupté, je la « mettrais sous ton empire. »

Dharmarati (plaisir de la Loi) qui siège à droite, lui répond : « Le Boddhisattva se plaît dans l'accomplissement « de la délivrance des êtres et dans la mansuétude ; il est « insensible aux passions. »

Les fils de Marah veulent venger l'affront reçu et se mettent à la tête de l'armée divisée en quatre corps ; le premier combattant à pied, le second à cheval, le troisième sur des chars, le quatrième avec des éléphants.

[1] Toutes les légendes attribuent à Bouddha une taille extraordinaire.

Les démons changent de visage, se transforment de cent manières, ont les pieds et les mains enlacés de milliers de serpents [1] ; ils sont montés sur des rats monstrueux, des ânes, des ours, des singes, des dragons, des rhinocéros, des vautours, des hibous ; aux chars sont attelés d'énormes serpents, des chiens colossaux, des tigres, des chameaux, des phoques, des vampires, des scarabées gigantesques. Des éléphants antédiluviens portent sur leurs dos des forts, des balistes, des catapultes, toutes sortes de machines de guerre formidables.

Les démons sont armés d'épées, d'arcs et de flèches, de haches, de piques, de javelots, de tridens, de cailloux, de pilons, de massues, de chaînes, de disques, de foudres, de cuirasses. Ils ont la tête, les pieds et les mains contournés et d'une forme hideuse ainsi que le ventre, des visages tout difformes, des dents énormes, des défenses effroyables, la langue épaisse, grosse, rugueuse et pendante ; les yeux rouges de sang et enflammés. Quelques-uns vomissent le venin du serpent ; d'autres, s'élevant de la mer comme des garoudas, boivent ce venin dans le creux de leurs mains ; d'autres mangent de la chair humaine, du sang, des pieds et des mains, des têtes, des foies, des entrailles, des excréments et le reste.

Il y en a qui ont le corps livide, noirâtre, bleu, rouge ou jaune avec toutes sortes de formes effrayantes. Quelques-uns ont les yeux crevés semblables à des trous, d'autres des yeux flamboyants, étincelants et de travers. Quelques-uns portant des montagnes enflammées, escaladent d'autres montagnes. Quelques-uns ont des oreilles de porc ou d'éléphants pendantes, d'autres sont sans oreilles. Quelques-uns transformés en squelettes ont le corps transparent, le nez brisé, le ventre pareil à une cruche, les pieds rigides comme le crâne de la tête, la peau, la chair et le sang desséchés, les oreilles, le nez, les pieds, les mains, la tête coupés.

[1] En donnant la description de ce chapitre et en général toutes les descriptions, nous avons voulu initier le lecteur à la littérature Indienne, surtout à la littérature Bouddhique. Tout est emprunté à des traductions, principalement à celle de Lalita-Vistara par M. Foucault. Ces descriptions ressemblent beaucoup à celles des mêmes objets dans les grands Pouranas.

Quelques-uns altérés de sang se décapitent les uns, les autres.

Quelques-uns ont des têtes de renard, de chacal, de porc, d'âne, de bœuf, d'éléphant, de cheval, de chameau, d'âne sauvage, de buffle, de lièvre, d'hippopotame, de gazelle, de cigale et de toutes sortes de formes effrayantes inspirant le dégoût et la terreur. Quelques-uns ont la tête d'un animal, le corps d'un autre, d'un lion, d'un tigre, d'un sanglier, d'un ours, d'un singe, d'un léopard, d'un marsouin, d'un crapaud, d'un vautour, d'un hibou, d'un garouda, la tête d'un poisson sur le corps d'un oiseau, d'un serpent sur le corps d'un lion ; quelques-uns ont un corps et plusieurs têtes d'animaux divers et jusqu'à cent mille têtes ; d'autres ont cent mille bras, d'autres cent mille pieds, d'autres pas de pied, pas de bras. Il y en a qui, du nez, de la bouche, des oreilles, des yeux et du nombril distillent du venin de serpent. Quelques-uns portent pour guirlandes des ossements et des crânes. Quelques-uns ont pour armes des monstres horribles qu'ils tirent du sein des eaux.

A la tête de cette armée s'avance Marah monté sur l'éléphant Crimikola, tenant une épée à mille tranchants. Il dit au Bouddha : « Lève-toi promptement, sinon je vais « te couper comme la tige d'un roseau vert. »

A cette vue, les dieux amis de Bouddha qui étaient venus pour le défendre, prennent la fuite, mais lui, reste impassible.

Alors Marah déchaîne les éléments avec une épouvantable furie, et couvre la terre de ténèbres impénétrables, Bouddha perce à travers cette obscurité. Le démon fait lancer tous les projectiles de son armée sur le Boddhisattwa ; mais ils tombent à ses pieds changés en une pluie de fleurs et de guirlandes qui ensuite viennent orner l'arbre Boddhi.

Alors les têtes de chameau, de bœuf et d'éléphants aux yeux effroyables, les serpents au venin rapide, lancent des montagnes avec leurs pics enflammés, une pluie de cuivre et de fer brûlants, des éclairs et la foudre ; ils soulèvent des rafales en poussant de grands cris, amoncelant des flèches qu'ils font retomber en pluie, précipitent comme une grêle des rochers et des forêts incandescentes et bouleversent dans ses profondeurs le grand Océan. Sau-

tant de montagne en montagne, ils escaladent le Mérou, le roi des Monts. Errants et en désordre ils jettent leur corps et leurs membres çà et là comme des faux.

Voyant que tous ses démons sont impuissants contre le victorieux, Papayan dit au Boddhisattwa :

« Fils de Roi, quelles sont les bonnes œuvres par les-
« quelles tu es arrivé à la délivrance ? »

Le Boddhisattwa lui répond :

« Papayan, par des sacrifices intéressés, tu as obtenu
« des dieux l'Empire du monde du désir ; moi j'ai fait des
« centaines d'offrandes dans lesquelles, après avoir donné
« toutes mes richesses en vue de la délivrance des êtres,
« j'ai coupé, pour les donner à des malheureux, mes pieds,
« mes mains, mes yeux et ma tête même [1], j'en prends la
« terre à témoin. »

La grande déesse de la terre Stavara qui a pour suivantes cent millons de déesses de la terre, ayant ouvert le sol tout près du Boddhisattwa, montre la moitié de son corps paré de tous ses ornements et, les mains jointes, lui adresse ces paroles :

« Il en est aïnsi que tu l'as dit, ô grand homme, nous
« sommes là pour l'attester. »

Bouddha frappe ensuite le sol de la main ; la terre résonne comme un vase d'airain, et on entend cette voix : « Ecartez, saisissez les alliés de Krichna. (Krichna ici est confondu avec Marah). »

Le chef des démons tombe sur sa face. Chevaux, éléphants, chars et charriots sont renversés. Les Raksosas, les Khoumbandas et les Pitshakas s'enfuient effarés et ne retrouvent plus leur chemin.

En ce moment une déesse de l'arbre de l'intelligence, touchée de pitié pour eux, prend un vase plein d'eau et en jette sur les alliés de Krichna en disant : « Vite, relevez-
« vous, allez en hâte. Pour n'avoir pas écouté les paroles
« du Gourou, voilà ce qui est arrivé [2]. »

[1] Le Lalita-Vistara appartient à l'Ecole et à la phase du Bouddhisme où dominait l'idée de la compassion, c'est la première période du grand véhicule.

[2] Le Bouddhisme a de la miséricorde même pour les Démons ; au reste ceux d'entre eux qui ne se sont pas encore convertis doivent le faire tôt ou tard.

5. Affermi par cette victoire et donnant un libre cours à sa bienveillance infinie, le sage se mit à méditer profondément sur les douze causes de nos misères qui s'enchaînent, chacune étant cause et effet dans l'ordre suivant :

1° L'ignorance qui consiste à regarder comme durable ce qui n'est que passager et à prêter au monde une réalité qui n'existe que dans l'imagination.

2° L'imagination ou les concepts, illusions qui constituent l'univers factice et apparent reflété dans la conscience ou connaissance ;

3° La conscience ou connaissance qui distingue les objets les uns des autres en se représentant la forme ou les qualités de chacun d'eux et leur attribuant un nom.

4° Le nom et la forme, confondus en une notion unique, nous rendent les objets perceptibles et, par la perception, faisant fonctionner les sens.

5° Les sens, cinq extérieurs et un intérieur le Mano que nous appellerions la sensibilité ; organes divers qui agissent par le contact.

6° Le contact ou la mise en rapport du moi avec le nonmoi ; d'où la sensation (qui comprend le sentiment.)

7° La sensation, ou mieux la sensibilité physique et morale, d'où résulte le désir passionné.

8° Le désir passionné ou l'amour du plaisir et le plaisir lui-même ; la crainte de la douleur et la résistance à la peine, tous nous portant à nous attacher aux choses. Sans l'attachement aux personnes et aux choses, l'homme ne tomberait pas dans des fautes qui le condamnent à renaître.

9e La *conception*, par l'influence des bonnes ou mauvaises actions antérieures, résultat de l'attachement aux personnes et aux choses.

10e L'existence qui commence aussitôt après la conception ou l'introduction dans ce monde dans l'une des six conditions : Nat ou dewa, homme, Assoura, Preitha, animal et habitants du Naraka.

11e et 12e. La décrépitude et la mort.

La Lalita-Vistara attache une importance capitale à cette série de causes et d'effets qu'on appelle lés douze Nidanas, et qui peut-être présentée aussi dans un ordre inverse. Il fait de cette causalité à la fois confuse et subtile à l'excès,

l'objet des suprêmes pensées de Gautama avant de devenir Bouddha. On peut admettre indifféremment et sans qu'il en résulte d'incohérence d'aucune sorte que Gautama l'avait arrêtée avant sa prédication ou bien après, ou même qu'elle ne le fut qu'un siècle après. La Lalita-Vistara ne raconte pas que le Bouddha ait enseigné autre chose que les quatre vérités sublimes seules admises par les plus anciens Bouddhistes.

Ce qui est certain, c'est que Bouddha n'a jamais dû la présenter sous cette forme aride et très peu saisissable, dans un discours parlé ; ou du moins qu'il ne l'a présentée qu'aux plus avancés de ses disciples. Sa prédication toute populaire, toute de simplicité et de persuasion, agissait par un petit nombre de principes faciles à comprendre et qu'il élucidait par des exemples. Elle écartait la dialectique ardue et les formules sèches.

6. Mais revenons à la légende, ne fût-ce que pour nous reposer de cette trop savante métaphysique.

N'ayant pu vaincre par les armes, Marah se souvient du conseil du démon Ratilila (agitation du plaisir). Il évoque les Apsaras, courtisanes célestes d'une beauté merveilleuse et qui exerçaient avec une habileté murie par des siècles les 32 magies des femmes. Les plus grands saints du Brahmanisme avaient succombé aux séductions d'une seule de ces beautés divines. Marah leur rappelle leurs triomphes sur les Mortels et les Immortels. « Nul jusqu'aujourd'hui ne leur a résisté. Cette fois il ne s'agit pas de galvaniser un Ritchi préhistorique, desséché par des siècles de pénitence, mais de rallumer un bel indifférent ».

Les Apsaras trouvent la chose piquante, elles se promettent de bien se divertir des tendres embarras qu'elles vont causer au beau reclus et même des sermons édifiants qu'il pourra leur adresser s'il en a le courage.

Les unes s'avancent vers lui le visage à demi voilé, les yeux hypocritement baissés ; les autres montrent hardiment leur beau sein et étendent les bras pour laisser voir la fossette de leur coude. Quelques-unes regardent le solitaire avec des yeux languissants, puis, tout d'un coup elles se mettent à rire d'une façon engageante et en poussant de petits cris joyeux. D'autres dont le corps est visible sous une simple gaze, se balancent amoureusement en caressant des perroquets posés sur leurs têtes. Quelques-

unes montrent leurs cuisses à moitié retroussées, ou bien, après avoir jeté à terre leurs vêtements et leurs parures, comme honteuses, les rajustent avec des poses provoquantes. Plusieurs, à ses pieds, enroulées comme des panthères, le couvent et l'implorent de leurs yeux humides. D'autres le brûlent de leur regard, les mains posées sur leurs organes et comme n'étant point maîtresses de leurs sens ; telles on représente sur les portes des pagodes la déesse de la fécondité. Latchoumy, ou sur les chars sacrés, les Goupies amoureuses de Krichna.

En dansant et en chantant, elles lui adressent ces gathas :

« Toi dont le corps charmant est embelli de signes « nous sommes en ton pouvoir. Qui donc en voyant notre « beauté, fût-il insensible comme du bois vermoulu, ne « ressentirait pas le désir ?

« Vois notre chevelure parfumée, nos dents blanches « comme des coquilles, notre visage si bien moucheté, « notre démarche de cygne, nos tailles de guêpes qu'en- « serrent des ceintures d'or pur, nos seins qui se dressent « comme des piques, nos hanches arrondies, nos cuisses « pareilles à la trompe de l'éléphant qui voilent nos char- « mes secrets semblables à la tête du serpent sacré. Nous « qui parlons le doux langage de l'amour, savantes dans « les voluptés divines, nous soupirons après toi. Pourquoi « n'éteins-tu pas nos feux ? »

Çakyamouni, sans avoir les sens troublés, d'une voix douce, avec un visage agréable, leur répond par ce gathas.

« Moi qui n'aurai pas de fin, je resterai au milieu de « vous pendant la durée d'un monde, sans passion et sans « trouble, parce que le cœur du Victorieux est pareil au « ciel. »

Les Apsaras insistent : « Les Kokilas chantent, les abeil- « les bourdonnent ; le printemps fait verdir les pousses « dans les bocages ; tous les êtres dans le ciel, sur la terre « et sous l'onde se livrent à de tendres ébats. « Regarde ces « femmes dont le visage est pareil à la lune, la bouche « semblable au lotus, et les dents blanches comme la « neige. Elles sont rares dans le séjour des dieux ; elles « sont tes jeunes compagnes ; abandonne-toi à leurs ca- « resses, ne sois pas comme un insensé qui s'enfuit après « avoir trouvé un trésor. Tu es jeune, tu es beau, que

« fais-tu de l'accoutrement d'un Mouni ? Livre-toi au plai-
« sir, tu seras le premier seigneur des rois. »

L'inondant de leurs noires chevelures, l'enlaçant de leurs bras comme d'un collier et d'une ceinture, elles le pressent sur leurs seins et le couvrent de baisers. Essayant les soixante-quatre magies du désir [1], faissant résonner les ornements de leurs pieds et de leurs ceintures d'or et laissant tomber leurs vêtements, enivrées et souriantes, elles lui disent :

« Seigneur, quelle faute avons-nous commise envers
« toi que tu ne nous caresses pas ? »

Gautama leur réplique :

« Sous vos peaux satinées, je vois circuler les vers. Vous
« m'apparaissez comme mortes à moi qui porte le linceul
« d'une morte. Je suis tout entier à la délivrance des êtres,
« à la compassion pour les malheureux, pour les femmes,
« pour tous les opprimés. »

Il raconte ensuite la bienveillance et la compassion que, dans ses vies antérieures, il a toujours eues pour le sexe opprimé et surtout pour sa partie la plus aimable et la plus tendre, car il n'a point de préjugés ; il veut la sympathie la plus compatissante et l'amour pour tous les êtres, surtout pour les femmes.

Les Apsaras restent suspendues à ses lèvres éloquentes, puis elles l'embrassent et lui adressent ce gathas :

« Pareil au calice sans tache du lotus, pareil au feu
« brillant du sacrifice, accomplis ton dessein ; délivre les
« créatures en proie aux misères. »

Elles s'en retournent auprès de Marah et lui disent :

« A l'aspect du Mérou renversé de la mer desséchée, de
« la lune et du soleil tombés du ciel, le Gourou des dieux
« et des hommes resterait impassible ; il voit les fautes
« des trois mondes, il ne tombera pas au pouvoir des
« femmes. »

Les dieux raillent Marah sans pitié :

« Te voilà maussade comme une vieille cigogne dont on
« a coupé les ailes, ou comme un éléphant qui s'est af-
« faissé dans un bourbier. »

[1] Ce nombre de soixante-quatre est celui des voluptés enseignées par les Kama Shastras et décrites dans le Kama-Sutra ; le Lalita-Vistara est donc postérieur aux Kama Shrastras et peut-être au Kama-Sutra.

7. Par cette victoire décisive, Çakiamouni avait acquis tous les pouvoirs surnaturels que donne la plus haute vertu ; il jeta un regard sur le passé et découvrit tout ce qui lui était arrivé pendant les périodes sans nombre de ses vies antérieures et les circonstances de l'existence antérieure de tous les autres êtres. Puis il eut la vue complète de tous les êtres existants dans les quatre sièges du châtiment, sur la terre et dans les vingt-six sièges supérieurs. Cet examen qui dura jusqu'à minuit, excita au plus haut point la bienveillance et la compassion qui remplissaient sa grande âme et il se dit :

« Ce monde n'est qu'affliction et misère. Je dois enseigner les quatre grandes vérités qui feront tomber les chaînes de tous les êtres et les huit grandes voies que j'ai découvertes et qui mènent sûrement à la délivrance. »

Dès que, par l'effet de sa bienveillance, il se fut arrêté à cette pensée sublime, un peu avant le lever du jour, la science parfaite l'illumina subitement et il devint un Bouddha. Il s'écria :

« Je mettrai fin à la douleur du monde, » et frappant le sol avec sa main, il ajouta : « que la terre mère de tout ce qui vit, témoigne que je ne mens pas. »

La terre tressaillit de joie ; tous les mondes firent éclater leur allégresse par d'immenses prodiges et, tous les êtres, dieux, hommes et démons glorifièrent le Bouddha.

Il resta encore sept jours en méditation, élevant son cœur à la hauteur de sa tâche sublime, contemplant les myriades d'êtres qui, à la suite de sa prédication, entrêront dans la voie de la délivrance ; puis par mille signes sur la terre et dans les cieux, il manifesta sa nouvelle dignité aux hommes et aux esprits.

Enfin, pendant sept jours, il médita sur l'Abidarma, la métaphysique, la *plus excellente science.*

Suivant les docteurs Bouddhistes, il s'arrêta au principe essentiel : « Aucune condition n'est l'âme ou le moi, toutes les conditions sont le *non moi.* »

Les Sutras ont développé ainsi cet axiome Bouddhique : La personne n'est pas une condition ; c'est celui qui, dans la proposition : — « J'ai dans un temps donné revêtu une forme » — dit : je ou moi. Ce *je* ou *moi*, c'est la personne,

le *Pudjala*. Le moi (Atman) ce n'est ni les attributs (Skandas), ni les sièges des qualités sensibles, ni les éléments. C'est-à-dire, que le *moi* n'est pas le corps de l'Individu puisque le corps entendu dans le *sens Brahmaniste et Bouddhiste*, est composé des attributs de la compréhension, des sens et des éléments, les uns et les autres variables et même périssables, chacun séparément, pendant la durée d'une vie. Le moi, l'Athman, reste identique, malgré la variation de toutes ces choses auxquelles il est attaché.

Interrogé par les jeunes compagnons de Courtika qui se fit religieux pendant la prédication, Bouddha leur dira : « Ce qui, dans le monde, a la condition d'être périssable, c'est la forme ; elle est passagère, c'est donc *un mal*. De ce qui est passager, qui est un mal, qui est sujet au changement peut-on dire : « c'est moi, c'est mon âme « ? Nullement. La sensation, l'idée, les concepts et la connaissance sont passagers ; ils sont donc un mal. On ne peut dire d'eux : cela est moi, cela est mon âme.

Mettant, comme Kapila, la pensée sur le piédestal où le Brahmanisme orthodoxe (le Védanta) n'avait pas su la faire monter, Bouddha, dans ses instructions, affirmera en ces termes le sujet pensant.

Qu'est-ce que l'existence ? Ce sont les cinq attributs, cause de la conception.

Qu'est-ce qui revêt l'existence ? C'est la personne ; c'est un tel que vous voyez, que vous connaissez, avec son nom, sa famille, son lignage, son âge. C'est là celui qui revêt l'existence, la personne, le Pudjala.

L'existence n'est pas *celui* qui revêt l'existence ; il est bien entendu que ce mot a ici le sens qu'on lui donne dans la théorie de la transmigration [1].

Ces leçons difficiles et subtiles, Bouddha les donnera à ses disciples déjà préparés, aux Rahans. Aux auditeurs

[1] Voir dans l'Introduction au Bouddhisme Indien d'Eugène Burnouf, l'analyse des Sutras simples ; nous lui avons emprunté ce qu'elle renferme de plus saillant.

Nous donnons à la fin de ce chapitre en appendice la théorie d'Aristote sur le νους (âme ou esprit). Le lecteur pourra tirer intérêt et profit de la comparaison des conceptions des Grecs et des Bouddhistes sur l'homme.

ordinaires, à la foule, il parlera par des exemples empruntés aux vies antérieures, sortes de paraboles.

8. Lorsque le Bouddha se fut assimilé l'Abidarma, les six gloires, dit la légende, éclatèrent en lui, et alors les trois filles de Marah, pour consoler leur père humilié, lui promirent de le subjuguer. « Les Apsaras n'ont parlé qu'à ses sens, plus habiles elles enchaîneront son cœur pourvu qu'il leur soit permis de demeurer près de lui ». La légende hindoue suit la même gradation que le Télémaque : après les prêtresses de Vénus à Cythère, la passion d'Eucharys dans l'île de Calypso.

La plus jeune des filles de Marah, Rati (plaisir) est une vierge dans sa fleur à peine éclose ; la seconde Arati (délices) est une ravissante jeune fille ; l'aînée Trichaa (désir ardent) a été mère une fois, c'est une beauté superbe dans toute sa splendeur. Les trois sœurs ont toutes les grâces et toutes les séductions de l'esprit. Elles se présentent au Bouddha parées avec autant de modestie que d'art et une aimable dignité dans leur maintien réservé ; elles lui prodiguent les marques de respect, les témoignages d'admiration pour sa personne et sa mission sublime et lui demandent la faveur de rester près de lui pour l'écouter et le servir. Gautama devine le piège et leur répond :

« Votre merveilleuse beauté, vos grâces irrésistibles, « votre langage délicieux appartiennent encore au monde « des passions. Ils ne peuvent séduire celui qui a obtenu « la Sagesse suprême. »

Le Lalita-Vistara raconte que Bouddha changea ces tentatrices en vieilles décrépites et qu'il leur rendit ensuite leur forme à cause de leur repentir. Nous préférons la légende Birmane moins édifiante peut-être, mais où Gautama conserve jusqu'au bout son rôle de prince et de gentleman.

Quelques jours après, deux marchands très riches, passant à la tête d'une caravane, près du lieu où se tenait Bouddha, eurent leurs chariots embourbés et recoururent à lui. Il les tira d'embarras et ensuite leur enseigna la loi, ils se convertirent eux et tous leurs gens aux trois Joyaux.

Malgré ce premier succès, il hésitait à commencer sa prédication, craignant de n'être point écouté ; « tous les êtres » se dit-il alors, « peuvent être rangés en trois clas-

ses » un tiers est dans le faux et y restera ; un tiers est dans le vrai,et le reste dans l'incertitude [1]. C'est cette dernière partie des êtres que je dois instruire, afin de les arracher aux passions. Il ne m'est plus permis d'hésiter. »

Mais Marah se présente à lui et lui dit :

« Maintenant que Bagavat (le Bienheureux) a la Boddhi, « il peut posséder le bienheureux état de Nirvarna et « jouir de la quiétude absolue, qu'il entre dans le repos complet ! »

Alors, dit le Lalita-Vistara qui veut mettre la loi Bouddhique sous la protection des dieux régnant alors dans l'Inde, le Grand Brahma, Çakra (Indra) le maître des dieux, tous les dieux majeurs et mineurs, toutes les déités, afin d'assurer le bonheur de tous les êtres, accourent auprès de Bouddha ; après lui avoir rendu hommage, tous l'exhortent à prêcher la loi.

Bouddha répond au tentateur :

« Je n'entrerai pas, pécheur, dans le Nirvana, tant que je « ne compterai pas de nombreux disciples, instruits, sages, « disciplinés, sachant réduire au silence tous leurs ad- « versaires ; tant que mes Oupsakas et mes Rahans ne « pratiqueront pas les préceptes en propageant la Loi par- « tout, tant que ces préceptes n'auront pas été complé- « tement expliqués aux Dewas et aux hommes. »

A ce moment, il avait passé 69 jours en contemplation au pied de l'arbre Boddhi ; il fut pénétré d'une tendre compassion pour tous les êtres et se voua tout entier à leur Salut.

APPENDICE AU CHAPITRE V

LE νουσ D'ARISTOTE (d'après M. Weber).

L'âme humaine, en tant qu'elle est sensation, imagination, mémoire, volonté est périssable. L'intellect lui-même a une partie mortelle à côté d'un élément immortel et

1 Il faut voir dans cet alinéa l'amour des Bouddhistes pour les catégories.



divin. La partie mortelle comprend la totalité de nos idées en tant que déterminées par des impressions corporelles — tout ce que l'intellect reçoit, subit et ne crée, ne produit point. Tout ce côté passif de l'intelligence (νουσ παθητικοσ), partage la destinée du corps sans lequel il ne peut se concevoir. Seul l'intellect actif (νουσ ποιητικοσ) la raison pure qui conçoit l'universel et le divin a le privilège de l'immortalité [1], car seul il ne peut s'expliquer comme étant une fonction du corps dont il est essentiellement distinct (ψυχησ γενοσετερον) et séparable (χωριστον), tandis que les autres facultés en sont inséparable (τα λοιπα μορια της ψυχης ουκ εστι χωριστα). L'intellectif actif n'est pas une faculté, mais un être actuel (ουσια, ενεφγεια [2] ων) ; il n'est pas un produit de la nature, un fruit du développement de l'âme, comme la sensibilité, l'imagination et la mémoire ; il n'est pas du tout un produit, un effet, une créature, mais un principe absolu (θειον), préexistant à l'âme comme au corps et « s'unissant à elle mécaniquement (θυρατεν). »

Cet intellect séparé (χοριστοσ) est absolument immatériel (αμιγης), impassible (απαθησ), impérissable et éternel, (αθανατοσ καὶ αιδίοσ), et sans lui l'intellect passif et périssable ne peut rien penser.

Aristote affirme très catégoriquement la substantialité de l'intellect actif.

La présence du νους dans l'âme humaine fait d'elle un être intermédiaire entre l'animal et Dieu. Par la raison elle est ce qu'est Dieu. C'est ce double caractère animal et divin qui constitue son originalité. Où il n'y a pas co-

[1] Si on remplace au besoin le mot « divin par » spirituel, la conception νουσ d'Aristote peut s'adapter à plusieurs systèmes philosophiques : au panthéisme spiritualiste, en supposant comme le Védanta le νουσ une étincelle, un rayon émané de dieu et retournant à son foyer ; au Sankya et au Bouddhisme, en supposant que le νουσ est le principe, la part de nous qui transmigre, sans commencement, et se prolongeant sans fin dans le Nirvana.

[2] Le mot ενεργεια indique qu'aux yeux d'Aristote le νουσ était, au moins autant qu'intelligence, activité et volonté, ce qui rapproche beaucoup son point de vue de celui de Bouddha (le Nirvana est la conséquence des actes) et de celui de la philosophie allemande depuis Kant, souveraineté de la volonté.

existence du principe animal et du principe intellectuel, il ne peut être question de moralité ; l'animal n'est pas moral et Dieu est l'absolu. Le caractère moral est le monopole de l'homme. La fin de la vie humaine ne doit pas être exclusivement ni l'élément animal, ni le divin, mais l'épanouissement complet et harmonieux de notre double essence.

CHAPITRE VI

LA PRÉDICATION

ÉPIGRAPHE. « Notre maître attire les hommes à lui au moyen des vérités qu'il leur enseigne à tous pour leur bien. »

1. Le Bouddha se rendit d'abord à Benarès, la ville savante, la ville sacrée et il la fit sainte entre toutes les villes en la choisissant de préférence pour y « *faire tourner pour la première fois la roue de la Loi.* »

Benarès se développe sur la rive gauche du Gange dans la concavité d'un coude allongé qu'il forme en ce point où il est fort diminué par de nombreuses saignées faites en amont pour les irrigations ; le fleuve ne paraît pas à Benarès avoir l'été plus d'importance que la Seine à Paris, bien qu'il ait déjà un cours fort étendu depuis sa source qui naît au milieu des Himmalayas.

La rive convexe borde une plaine basse qui s'étend à droite du fleuve et que domine la rive concave. A partir de celle-ci, sur la gauche du fleuve, le terrain s'élève avec une déclivité très forte, on pourrait dire abrupte, d'une hauteur de 50 mètres environ jusqu'à une ligne culminante ou crête à laquelle commence une inclinaison inverse.

Dans ce sens, on a d'abord une sorte de plateau assez étroit, puis une pente forte quoique non abrupte. La ville est assise sur cette pente et sur le plateau que couronnent, tout le long de la crête, environ mille temples ou petites pagodes regardant le Gange. Chaque pagode comprend un petit monument semblable à un marabout musulman de grandes dimensions et dont le dôme se termine extérieurement par une pointe supportant une sorte d'ombrelle

très riche. La coupole ou surface extérieure du dôme est couverte de lames d'or convergeant à son sommet. A chacun de ces petits édifices font suite un puits et une fontaine jaillissante avec bassin, le tout couvert d'un plafond en bois précieux, finement travaillé, que supportent tout autour des colonnes sculptées formant péristyle. Sous les portiques et aux abords des pagodes, des Brahmes lisent les Védas dans de gros livres en sanscrit. Cet ensemble de temples, de fontaines, de puits et d'étangs sacrés, dessinant la courbe du Gange par une courbe parallèle, c'est la ville sainte, demeure de 25,000 Brahmes. On y remarque encore aujourd'hui, comme lors de la visite du pèlerin Chinois Hiouen Tsang, le fameux temple d'Issouara (Siva) qui renferme plus d'un millier d'idoles.

Sur le reste du versant, en s'éloignant du fleuve, s'étale la ville commerciale avec ses bazars entre lesquels ne circulent que des piétons et des palanquins, les rampes d'accès à ce quartier étant trop fortes pour les voitures. Chaque maison n'a qu'un étage fort bas avec *pandal* sur la rue. On donne ce nom à une sorte de palier de un mètre de hauteur au-dessus du pavé de la rue et de deux mètres de largeur, adossé à la maison et recouvert par le prolongement du toit de la maison qui n'a pas d'étages. Ce prolongement repose par son bord sur des piliers en bois formant portique au-dessus du palier. Sur cette sorte de divan en maçonnerie, les marchands se tiennent assis ou étendus, fumant, causant d'affaires, en concluant ou bien se laissant aller au sommeil. Ces bazars d'un aspect si humble renferment d'immenses richesses. La ville commerciale compte 200.000 habitants, tous Hindous, sauf un petit nombre de Chinois.

En arrière et au bas de la ville Indienne, toujours en s'éloignant du Gange, court une petite plaine formant dépression, puis le terrain se relève par des collines à pentes douces. C'est là qu'est la ville Anglaise composée d'une série d'habitations qu'en Europe on appellerait des villas, car chacune a un jardin et un petit parc.

Toutes les religions, tous les cultes paraissent s'être donné rendez-vous aujourd'hui à Benarès. De tous côtés s'élèvent des clochers, des minarets, des temples de tout aspect ; Hindous de toute secte renfermant un demi-million d'idoles, chrétiens de toutes les communions,



Musulmans, Parsis, Chinois. Tous ces cultes fonctionnent régulièrement.

Il y a en outre à Benarès une faculté des sciences, un très beau musée botanique et zoologique avec un grand bassin qui reçoit des monstres fluviatiles.

L'instruction y paraît fort répandue. Les natifs suivent les cours de la faculté ; des imprimeries éditent tous les ouvrages sanscrits remarquables et des traductions des livres de l'Europe en Bengali (dialecte Hindou-Arabe), notamment celle du Novum Organum de Bacon. Il y a de nombreuses écoles et même des écoles de filles pour les Indigènes que le gouvernement anglais encourage beaucoup.

Enfin une loge maçonique dont les membres appartiennent à toutes les races et presque à toutes les religions, y fonctionne comme un autre culte ; elle annonce ses fêtes et cérémonies par des affiches qui donnent la liste de tous les dignitaires. On peut dire qu'à Benarès, s'est conservée toute la science de l'Inde avec l'activité religieuse. Les écrits des bouddhistes nous montrent qu'il en était déjà ainsi au moment de la fondation de leur religion. C'était alors le lieu de pèlerinage le plus fréquenté du monde ; aujourd'hui la Mecque seule lui dispute le premier rang.

C'est à Benarès que florissaient les écoles de théosophes et de philosophes les plus célèbres et les plus nombreuses. Le Bouddha ne pouvait trouver un théâtre où sa parole eût plus de retentissement. Avoir enseigné à Benarès, c'était pour un maître une sorte de consécration, comme aujourd'hui, pour un artiste, avoir joué ou exposé à Paris,

2. Bouddha voulut inaugurer sa prédication par la conversion des cinq Rahans qui avaient été ses disciples et ses assistants à Orouwela. Malgré leur récent abandon, il savait qu'il se ferait écouter d'eux. Leurs mauvaises dispositions fondirent en effet devant son prestige et sa présence. Il leur apprit qu'étant devenu un Bouddha, il les avait choisis pour recevoir les premiers la Loi. Incrédules d'abord, ils furent vite persuadés. La prédication commença le jour de la pleine lune, au moment où la moitié du disque du soleil était encore visible à l'Occident et la moitié du disque de la lune s'apercevait à l'Orient. Lorsque le soleil eut disparu et que la lune fut visible toute

entière, les cinq Rahans proclamèrent leur foi dans Bouddha et dans tout ce qu'il enseignait. Ils obtinrent de suite la perfection de Thautapan et formèrent le premier noyau de l'assemblée des Parfaits.

Cette première conquête avait un grand intérêt pour Gautama ; désormais il ne se présenterait plus comme un Ascète isolé, mais bien comme un maître ayant pour disciples des religieux de bonne famille, d'une vertu et d'une science éprouvées.

Bouddha répétait sans cesse à ceux qui l'approchaient : « Venez à moi, ma doctrine conduit à la délivrance de toutes les misères de l'existence [1]. »

Sa beauté, sa bienveillance, son éloquence gagnaient les cœurs. Sa haute naissance et sa grande éducation attiraient à lui les trois castes Aryennes, particulièrement les Kchattryas et les princes qui partageaient ses sentiments et ses vues sociales. Il trouvait aussi beaucoup de faveur chez les Vaissyas, riches commerçants et agriculteurs qui n'avaient point pardonné aux Brahmes l'accaparement des pouvoirs judiciaires, et auprès des Pounhas, brahmes des campagnes qui, pour la plupart, n'avaient pas reçu l'investiture et cultivaient leurs terres, menant une vie pure et laborieuse dans des villages habités exclusivement par eux [2]. Bouddha ménageait beaucoup les Brahmes de toute situation, voulant amener à lui leurs Çramanas qui étaient les Ascètes les plus considérés et parmi lesquels se recrutaient les Rahans, docteurs ou saints. Les Brahmes investis n'aperçurent pas tout d'abord eux-mêmes la portée sociale de la nouvelle doctrine et furent, comme tout le monde, sous le charme de son enseignement.

Ratha, jeune homme d'un naturel doux et pieux, n'avait

[1] Ce sont presque les paroles de Jésus : (venez à moi, vous tous qui souffrez etc.)

[2] Manou avait disposé (II, 39) que les Brahmes qui n'obtiendraient point l'investiture, seraient relégués au rang des Soudras. Mais cette loi n'a jamais été appliquée. Les Brahmes ignorants font partie de la Caste comme d'origine divine et sont respectés comme tels ; ils ont toujours l'excuse de la détresse admise par Manou pour se livrer à toutes sortes d'occupations.

trouvé que satiété dans le luxe et les plaisirs que son père, très riche habitant de Benarès de la caste des Vessiahs avait accumulés autour de lui. Il vint trouver le Bouddha et lui exposa le vide et l'ennui qu'il ressentait. Celui-ci lui en expliqua les causes, lui apprit les grands mérites qui s'acquièrent par le renoncement aux plaisirs et en même temps la satisfaction et la paix intérieures qu'il procure ; il lui indiqua la perfection comme moyen et comme but suprêmes et lui montra les sentiments moraux et géné reux et la compassion comme devant régner en ce monde pour en guérir les maux infinis. Remué jusqu'au fond des entrailles, le jeune homme s'éprit du même zèle que le maître : Il adhéra avec ferveur aux trois Joyaux et s'attacha à la suite du Bouddha. Il fut ainsi affranchi de toute passion et parvint de suite à l'état de Thautapan, degré de perfection immédiatement inférieur à celui de Rahan.

Le père de Ratha vint supplier le Bouddha de lui rendre son fils qu'il croyait à jamais perdu pour lui, Le Bouddha l'assura qu'il reverrait bientôt son enfant plus tendre et plus digne de son affection.

« La loi que j'enseigne, » lui dit-il, « met au premier rang les devoirs de la famille et les bons sentiments envers les parents ; » elle prescrit en outre ce qui suit :

Eviter la société des imprudents ; toujours se tenir avec les sages, rendre hommage à ceux qui le méritent, rester à la place qui convient à sa condition ; garder toujours une tenue digne, s'efforcer d'entendre et de voir beaucoup pour s'instruire ; étudier tout ce qui n'est pas coupable, régler sa conversation sur les vrais principes, être humble et patient, se contenter aisément, recevoir les faveurs avec reconnaissance, être attentif à la prédication de la loi aux époques prescrites, mettre son plaisir aux conversations utiles, visiter les religieux de temps en temps, se mortifier, pratiquer les œuvres de vertu énumérées au chapitre IV [1]. Le père convint qu'il serait heureux de voir son fils formé sur ce modèle .

[1] Tous ces préceptes sont ceux que l'on enseigne aux jeunes bouddhistes soit comme novices dans les pays où le noviciat est d'un usage général, soit par les Instituteurs publics ou les gourous particuliers qui sont des religieux. Ils renferment presque toutes les règles imposées aux Brahmatcharis et quelques autres spéciales au Bouddhisme.

Le Bouddha lui explique alors les quatre vérités sublimes et les conséquences morales et charitables de ces principes. Son auditeur ravi s'écrie : « Votre loi est excellente ; vous êtes le flambeau qui fait retrouver les joyaux perdus, qui remet dans leur chemin les voyageurs égarés. Désormais j'adhère à vous et à votre loi. »

Ce fut le premier disciple de Gautama dans la condition d'Oupsaka ou laïque dévot.

Il supplia son fils de retourner auprès de sa mère inconsolable. Alors Ratha lui exprima son désir ardent de prendre l'habit religieux et de se faire Rahan le jour même. Le père qui venait lui-même de se convertir ne put refuser son consentement, mais il sollicita en même temps du Bouddha la faveur de le recevoir dans sa maison où il serait servi par Ratha et de lui fournir ses aliments. Le Bouddha acquiesça à sa demande et pendant son séjour chez lui, il convertit sa femme et sa belle-fille, la jeune femme qui avait jusqu'à ce jour été l'épouse de Ratha. Elles furent les premières Oupsakis ou laïques dévotes et se consacrèrent au service de Bouddha.

Quatre jeunes amis de Ratha, comme lui de bonne famille, imitèrent son exemple et devinrent Rahans il y eut alors onze Rahans portant la robe jaune, vivant d'aumônes et formant une petite communauté.

Leur naissance et leur éducation ne faisaient que mieux ressortir le mérite de leur humilité et de leur renoncement.

Leur exemple et la considération qui les entourait déterminèrent cinquante autres jeunes gens des meilleures familles de Benarès, tous amis de Ratha, à se faire présenter par lui à Bouddha. Celui-ci les instruisit avec tant de succès qu'ils demandèrent sur le champ à être admis à la dignité de Rahans, ce qui leur fut accordé. Il y eut ainsi soixante et un Rahandas, tous appartenant aux Castes Aryennes.

3. Ce fut pour Bouddha une nécessité de s'adresser d'abord à celles-ci exclusivement pour le recrutement de ses religieux. S'il avait agi autrement, il n'aurait eu pour cortège qu'un troupeau de religieux mendiants, vulgaires, ignorants, sans prestige ni autorité, probablement même méprisés. Aucun membre des hautes castes n'aurait voulu se joindre à eux, et Bouddha aurait dû renoncer à compter

parmi les disciples qui s'attachaient à sa suite, l'élite du pays, tout ce qui possédait la science et la considération. Il n'aurait pu faire de ses adhérents des collaborateurs faute d'instruction suffisante et même de vertu élevée. Enfin, il aurait soulevé de suite l'hostilité des Brahmes qu'il importait d'éviter ou au moins de retarder le plus possible. Son entreprise aurait avorté comme celles de tant de révolutionnaires qui n'ont pas su mesurer les moyens à la fin ou inversement et dont l'histoire a à peine enregistré les noms et les systèmes.

Remarquons que Gautama qui était, de naissance et d'éducation, l'adversaire politique, social et religieux des Brahmes, n'a dans tout le cours de sa longue vie, ni par une parole, ni par un acte, trahi un sentiment de haine contre eux, lors même qu'ils attentèrent à ses jours. Le Vini, livre de discipline dont les règles remontent évidemment à Bouddha, prescrit de faire des aumônes aux Brahmes aussi bien qu'aux religieux bouddhistes. Il ne rompit donc jamais avec les Brahmes pas plus qu'avec les dieux de l'Inde. Ce furent les Brahmes qui l'attaquèrent lorsqu'ils s'aperçurent que sa doctrine annihilait l'institution de Manou et tous les avantages qu'elle leur assure. Mais comme il y en avait parmi eux un grand nombre vivant de leurs travaux et ne tirant aucun profit matériel du culte et de la qualité de Brahme, il put en rallier beaucoup.

4. Lorsque Gautama vit que sa prédication avait jeté déjà un grand éclat, que le nombre de ses Rahans était assez considérable, et qu'ils étaient assez bien préparés et remplis d'ardeur, il jugea que le meilleur moyen d'occuper et d'affermir ses religieux était l'apostolat qui, d'ailleurs, était nécessaire pour répandre rapidement sa religion. Il réunit les Rahans et leur dit :

« Grâce à mes instructions, vous partagez avec moi le glorieux privilège d'être affranchis des cinq grandes passions, vous connaissez les voies qui conduisent à la perfection et au Nirvana et vous êtes remplis d'une tendre compassion pour tous les hommes. Le moment est venu pour vous de travailler avec moi à leur faire obtenir la délivrance.

Vous accomplirez avec zèle et succès cette tâche commune. Séparons nous et marchons dans des directions

différentes. Prêchez à tous les hommes l'excellente loi ; enseignez-la toute entière et de la même manière à tous sans exception et sans distinction [1]. Expliquez-la dans ses tendances générales et dans ses particularités. Ouvrez à tous le chemin des œuvres pures et méritoires. Beaucoup, sans aucun doute, écouteront votre voix et secoueront le joug des passions. Pour ma part, je me rendrai au village de Thena près d'Orouwela. »

D'après ces instructions, la prédication devait s'adresser aux personnes de toute condition. C'était une nouveauté hardie. Toutefois, comme la dignité de Rahan qui supposait une forte instruction préalable ne pouvait encore être conférée qu'à une élite, et comme le reste des convertis étaient des Oupsakas ou simples fidèles qui restaient dans l'ombre jusqu'à un certain point, l'innovation n'attira l'attention des Brahmes que lorsque le Bouddha accentua d'une manière marquée son mépris du préjugé de la caste. En elle-même la prédication n'avait rien qui pût porter ombrage ; elle avait pour but essentiel l'amélioration morale ; les dogmes étaient peu nombreux et on n'y insistait guère. On était ainsi bien mieux compris du commun des auditeurs et on réussissait aisément à les persuader.

Les écrits bouddhiques qui reflètent directement l'enseignement de Bouddha lui-même ainsi que le fait observer M. Eugène Burnouf en examinant les Sutras et Avadanas de la collection du Nepaul, montrent que le Bouddha prêchait, mais ne professait pas. Il s'inspirait du moment et des circonstances. Son enseignement était libre et varié ; pour établir un point de discipline, de morale ou de métaphysique, il ne s'imposait pas une exposition didactique. Ce qui lui importait surtout, c'était d'aller vite, de produire des effets immédiats. Les légendes fourmillent de récits où des Brahmanes, des princes, de riches marchands (Vessiahs) adhèrent à la loi dès la première entrevue avec lui ; reçoivent de lui la connaissance des quatre vérités sublimes et franchissent immédiatement les degrés

[1] Cette phrase empruntée à une traduction semble condamner l'hypothèse d'une doctrine secrète ; elle permet tout au plus d'admettre qu'il existait un enseignement supérieur pour les disciples les plus avancés, mais qui n'était caché à personne. Un Soutra dit : La doctrine du Tathagata n'a rien de caché.

qui séparent le laïque du religieux le plus accompli.

5. Le nombre des convertis fut considérable. Comme beaucoup d'entre eux se rendaient auprès de Bouddha pour solliciter la dignité de Rahan, il se décida à donner à ses missionnaires le pouvoir de la conférer à ceux qu'ils en jugeraient dignes.

Chaque candidat devait se présenter devant l'Assemblée composée au moins de quatre Rahans, la chevelure et la barbe rasées et pourvu du costume jaune. Il devait s'accroupir, les mains jointes au front, et répéter trois fois la formule sacramentelle du Credo Bouddhique : « J'adhère à Bouddha, à la loi et à l'assemblée des parfaits. »

Bouddha avait déclaré que tout religieux qui se rendrait coupable de fornication, vol, meurtre ou orgueil spirituel, serait, *ipso facto*, exclu de la société des Rahans ; l'assistant avertissait le nouveau religieux en ces termes :

« O élu, maintenant que vous êtes admis dans notre société, il ne vous est plus permis de goûter des plaisirs de la chair. Celui qui commet un tel crime ne peut plus être compté parmi les parfaits, on verrait plutôt la tête qui vient d'être coupée se rejoindre au tronc et lui rendre la vie qu'un religieux coupable de fornication recouvrer sa sainteté perdue. »

« Il est contraire à la loi de prendre des objets qui appartiennent à un autre ou seulement même de les convoiter, si faible qu'en soit la valeur. Par un tel péché, un religieux perd son caractère sacré et ne peut pas plus le recouvrer que la branche coupée ne peut conserver son feuillage et pousser de nouveaux bourgeons. »

« Un élu ne peut jamais priver de la vie, avec intention, un être animé, ou souhaiter la mort d'un être, quelque nuisible qu'il soit. On verrait la pierre extraite d'un rocher se réunir à lui plutôt qu'un meurtrier rentrer dans notre société. »

« Aucun membre de l'ordre ne doit se targuer de dons ou de perfections extraordinaires, ni, sous prétexte de sainteté ou d'extase, prétendre enseigner à d'autres religieux les voies de la délivrance. Le palmier abattu par la hache se redresserait avant que celui qui s'est rendu coupable d'un tel orgueil fût rendu à sa sainte profession [1]. »

[1] Il proscrivait ainsi l'orgueil spirituel très commun chez

L'œuvre de la conversion avait marché très vite. Pour ne pas rebuter les hommes de bonne volonté qui se présentaient à lui, Bouddha s'était montré facile pour l'admission au nombre des Rahans. Il encourageait ses adhérents en leur conférant, sans hésiter, des titres élevés dans la perfection, lorsqu'il les savait capables de les gagner et de les porter dignement, se réservant d'achever l'éducation de ceux qui n'étaient encore qu'ébauchés et de fortifier l'instruction de tous.

Dans ce but, il réunit les Rahans et leur dit :

« C'est par la réflexion continuelle et la méditation que j'ai acquis la sagesse et atteint l'état d'Araht, récompense de la vertu et de la connaissance approfondie des plus sublimes points de la loi. Suivez mon exemple et efforcez-vous d'arriver au même état d'excellence. »

Il passa avec eux les trois mois de la saison pluvieuse, (juillet à novembre, dans cette partie de l'Inde), dans la solitude de Migawadan. Pendant ces trois mois de l'année la prédication nomade était impossible à cause de la difficulté des communications entre les différents lieux habités. Bouddha prit donc l'habitude de réunir près de lui les Rahans pendant ces trois mois, tantôt dans un lieu tantôt dans un autre.

Pendant ces retraites, ceux-ci vivaient en communauté suivant les règles de leur état et recevaient l'enseignement du Bouddha. Rien de plus utile que cette vie de méditation, d'étude, de conférences et de communications des Rahans entre eux et avec le maître. — Cela s'appelait passer la 1re, la 2e, la 3e saison, c'est-à-dire, la saison de retraite de la première, de la seconde, de la troisième etc. année de la prédication.

6. En traversant la forêt qui précède le village de Thena, le Bouddha convertit trente jeunes Kchatryas qui étaient venus y chasser. Puis il se rendit auprès de trois Brahmes, maîtres fameux qui, sous le nom commun de Kathaba, gouvernaient un grand nombre des Ritchis ou Ascètes

les Brahmes et leurs ascètes et chez les Yoguis. Ce précepte a été encore formulé d'une autre manière. « Il ne faut jamais estimer sa propre croyance au-dessus des autres. « C'est une recommandation d'Açoka.

Bouddha invite ses disciples à écouter tout enseignement religieux, à ne rien repousser sans examen.

habitant des ermitages sur la montagne d'Orouwela ; le premier à Orouwela même avait 500 disciples, le second à Nadi 300, le troisième à Gaya 200. Tous trois se livraient à des mortifications extrêmement pénibles et même cruelles. Le Kataba d'Orouwéla n'était pas un esprit ordinaire. Adonné particulièrement à la métaphysique, il joignait à une vertu austère un très grand savoir et une puissante dialectique. On peut juger de sá valeur par ce fait qu'après la mort du Bouddha, ce fut lui qui prit la tête de la nouvelle religion. Il se défendit longtemps et habilement contre les arguments du novateur. Il fallut au Bouddha trois mois de discussions et toutes les ressources du raisonnement et de l'éloquence pour le convaincre, notamment pour lui faire reconnaître l'inutilité et l'inhumanité des pénitences exagérées et la stérilité de tous les sacrifices. Enfin tous ses doutes furent dissipés, il adhéra aux trois Joyaux et devint le plus fervent et le plus éclairé des Parfaits (ou Rahans). Les livres Bouddhistes ne le mentionnent jamais sans ajouter à son nom l'épithète de *grand.*

Sa conversion entraîna celle des deux autres Kataba et de mille disciples. Ce résultat était aussi beau qu'il avait été difficile à atteindre. La légende l'attribue à des miracles qu'il serait fastidieux de rapporter ; il est plus glorieux pour le Bouddha de l'avoir obtenu par la puissance de ses qualités naturelles et acquises que par des pouvoirs surnaturels.

Bouddha amena tous ces nouveaux disciples sur une montagne dont la rivière de Gaya baigne le pied et dont le couronnement est une roche plate assez vaste pour les recevoir tous ; il les fit asseoir et leur adressa une instruction appelée *le sermon de la montagne* [1] dont voici le résumé :

Pourquoi tout ce qui se trouve dans les demeures des hommes et des Nats est-il comme une flamme brûlante ?

[1] Est-il besoin de rappeler le sermon sur la montagne de l'Evan gile. Des auteurs expliquent que Bouddha a pris le feu pour texte de son sermon à cause du grand rôle qu'il joue dans les cultes védique et brahmanique. Les passions étant une flamme, le sacrifice des passions était une forme du sacrifice védique.

Parce que les yeux, les objets qu'ils perçoivent, la vue de ces objets, l'impression produite par cette vue, tout cela est un feu dévorant. Les yeux nous apportent une succession de plaisirs et de peines, mais les uns et les autres sont une flamme brûlante qu'allument en nous la concupiscence, la colère, l'ignorance, la naissance, la mort, la vieillesse et l'anxiété.

A son tour, l'ouïe est une flamme brûlante ; les plaisirs et les peines qu'elle fait naître allument aussi en nous la colère et la concupiscence.

Même répétition pour l'odorat, le goût et le toucher et enfin le mano (sixième sens qu'admet Bouddha avec la plupart des écoles Brahmaniques et auquel il attribue les fonctions de la sensibilité nerveuse).

Les sens, les six objets des sens, la matière, le plaisir et la peine, les affections du cœur, tout cela déplaît à ceux qui comprennent la doctrine. Affranchis de la concupiscence, ils sont exempts de passions ; ils ont la vraie sagesse qui conduit à la perfection et sont ainsi délivrés des misères d'une autre naissance.

Ayant pratiqué les œuvres les plus méritoires, il ne leur reste plus rien à faire ; ils n'ont plus besoin d'être guidés par des préceptes, car ils sont arrivés bien au-delà des seize lois. »

Par l'effet de ce discours, les auditeurs de Bouddha se sentirent dégagés de toute attache passionnée, et ceux qui n'étaient pas encore Rahans le devinrent.

7. Bouddha ne négligeait point la représentation et l'apparat ; avec les mille nouveaux Rahans pour cortège, il se rendit à Radzagio pour prêcher la loi dans le Magatha suivant la promesse qu'il avait faite au roi Bimbiçara, lorsqu'il n'était encore qu'un simple ascète. Il s'arrêta avec son escorte dans un bois de latti situé tout près de la capitale. Le roi annonça à son peuple l'heureuse nouvelle en ces termes :

« Le grand Rahan Gautama, descendant d'une longue suite de princes illustres est venu parmi nous ; il prêche une loi sublime et une morale pure comme une coquille de noix fraîchement nettoyée. »

Puis, accompagné des nobles et des Brahmes, il se rendit en grande pompe près de Bouddha, suivi de 120,000 personnes, et lui rendit les plus grands honneurs.

La foule, voyant les trois Kathabas près de Bouddha, ne savait s'ils étaient ses disciples ou ses maîtres. Pour dissiper cette incertitude, Bouddha s'adressa au grand Kathaba : Vous étiez, lui dit-il, dans la solitude d'Orouwela un maître enseignant aux Rathis des œuvres de mortification qui les avaient réduits à un état extrême de faiblesse et de maigreur, qui vous a fait abandonner ces sacrifices [1].

Kathaba répondit : J'ai observé que les objets extérieurs ne sont que corruption et j'ai été dégoûté des sacrifices grands et petits.

Le Bouddha reprit : Puisque vous ne trouvez plus de satisfaction dans les objets extérieurs, où mettez-vous le vrai bien ?

A quoi Kathaba : Le seul état désirable est le Nirvana. Les plus grandes perfections mentales peuvent seules y conduire. Je renonce donc aux sacrifices grands et petits.

Alors se prosternant et touchant de son front les pieds du sage, Kathaba dit : « Excellent Bouddha, vous êtes mon maître et je suis votre disciple [2]. »

Cette vue impressionna profondément tous les assistants qui tenaient en grande vénération l'illustre Kathaba et ils demandèrent d'entendre la prédication.

Bouddha, suivant sa méthode ordinaire, commença par exalter la compassion, l'aumône et les devoirs de famille ; lorsqu'il les eut ainsi captivés [3], il leur exposa

[1] Dans le Chant du Bienheureux les mortifications sont énumérées parmi les modes de sacrifices faits aux Dieux et qui se divisaient en grands et petits sacrifices. On a vu que Kapila et même beaucoup d'Upanishads rejettent tous les sacrifices.

[2] Par sa simplicité et son onction presque évangéliques ce récit a une grande apparence de sincérité et ne paraît pas inventé ou arrangé. Il semble que St Paul eût parlé de même s'il avait été converti par Jésus-Christ ; par tout ce qui est dit ici des Alara, des Kathaba etc., on voit que ces maîtres étaient des hommes de vertu et de conviction et qui ne s'entêtaient pas dans leurs doctrines par amour-propre et de parti pris.

[3] Un missionnaire catholique m'a raconté que, en débutant ainsi, il réussissait toujours à se faire écouter des Hindous. Ce procédé est indispensable. Un Français établi au Bengale m'a rapporté qu'il avait sauvé la vie à un missionnaire protestant qui avait eu la maladresse de commencer sa prédication par le blâme des vices de Vichnou et de Séva. Il faillit être lapidé.

avec éloquence les quatre grandes vérités et les chemins de la perfection qui conduisent au Veibban, etc.

A la suite de cette instruction, le roi Bimbiçara et toute l'élite des auditeurs au nombre de 20,000 obtinrent d'emblée le grade de Thautapan et les autres celui d'Oupsakas.

Le Roi Bimbiçara dit à Bouddha :

« Votre loi est parfaite ; vous êtes la main qui remet sur sa base la coupe renversée, le flambeau qui fait retrouver les objets précieux perdus dans l'obscurité, le guide excellent qui montre le droit chemin aux voyageurs égarés. Je prends mon refuge en vous, dans votre loi. Désormais je serai votre protecteur et je veux pourvoir à tous vos besoins et à ceux de vos disciples. »

Il donna à Bouddha le domaine de Welouwon (bois de bambous) situé près de la ville, pour s'y établir avec ses religieux. Le Wihara (monastère champêtre) et le bois de Welouwon sont célèbres dans les annales du Bouddhisme. La donation se fit avec toute la pompe possible et avec les cérémonies propres à la consacrer.

Le Roi tenant en ses mains une coupe d'or pleine d'eau qu'il faisait tomber à terre, ainsi qu'il est d'usage quand on invoque la terre en témoignage, prononça la formule d'offrande Bouddhique :

Croyant dans les trois choses précieuses : Bouddha, la loi et l'assemblée des parfaits, je fais cette offrande, afin d'être délivré de toutes les misères présentes et futures. Que tous les êtres existant dans les états de punition arrivent aux sièges fortunés ! *que tous mes parents et que tous les hommes habitants de ce monde aient leur part du mérite de cette œuvre.* O terre et vous dieux gardiens de ce lieu, soyez témoins de l'offrande que je fais.

Ce fut la première fois que cette formule fut employée à la place de la formule brahmanique :

« Je fais cette offrande (ou ce sacrifice) afin d'obtenir : (on indique ici le but de l'offrande) ! Que *tous les êtres* aient leur part du mérite de cette œuvre !

O terre etc., le reste comme ci-dessus.

Une fois arraché aux mains des fanatiques, il prouva sa reconnaissance au Français en s'efforçant de le détacher du papisme.

Ler approchement de ces deux formules montre bien le pas immense que Bouddha avait fait dans la voie de la charité et du relèvement de la nature de l'homme au-dessus du reste des êtres. Dans la dernière le mérite de l'œuvre est réparti également, c'est-à-dire divisé également entre tous les êtres qui sont en nombre infini.

La prière Bouddhique mentionne aussi, il est vrai, l'universalité des êtres, par respect pour le dogme de la transmigration, mais toute l'intention de la formule est concentrée dans les mots en italique qui sont presque une prière chrétienne.

Bouddha accepta ce don du roi parce que des résidences fixes, au moins pour un certain nombre de religieux et pour une certaine saison, étaient indispensables aux Rahans. Pour constituer un corps fonctionnant comme il se le proposait, il fallait qu'ils s'assissent sur le sol,de même que le corps des Brahmes y était assis par les demeures fixes des Grahastas ou maîtres de maison. Il fallait même au Bouddhisme dont l'essence était l'enseignement des centres d'étude et des foyers de propagande, dont le Brahmanisme pouvait se passer.

Après cette cérémonie, Bouddha rassembla ses Rahans et leur donna la permission de recevoir des offrandes pour la communauté. Il ne voulait pas se réserver ce droit, parce qu'on aurait pu croire qu'il considérait comme lui étant personnelle la propriété des biens qui lui étaient donnés. Il voulait ainsi manifester qu'il continuait aussi bien que ses disciples à pratiquer la vertu de pauvreté et de renoncement et que les biens possédés ne devaient servir qu'à assurer l'étude, l'enseignement et la diffusion de la Loi.

8. Peu après, Bouddha admit comme Rahans avec une faveur toute exceptionnelle et motivée par les circonstances de leur conversion, deux jeunes amis Maukalan et Çaripoutra qui avaient quitté un maître hétérodoxe et avaient amené à Bouddha avec eux 500 disciples de ce maître.

Voulant les récompenser avec éclat, il nomma l'un disciple de sa droite et l'autre disciple de sa gauche, ce qui leur donnait la préséance sur tous les autres disciples [1].

[1] Çaripoutra occupait dans l'Assemblée la première place à

Ceux-ci en furent choqués et attribuèrent la conduite de Bouddha à des motifs purement humains.

Devinant leurs pensées, Bouddha voulut y couper court sans retard ; il les réunit et leur dit en substance :

« Bien aimés Bickous, en agissant comme je l'ai fait, j'ai seulement acquitté une dette. Dans les temps de Phrà Anaudatamathi (un précédent Bouddha) les deux amis qui menaient la vie d'ascètes auprès de lui, en obtinrent par leurs mérites extraordinaires la promesse de devenir les disciples de la droite et de la gauche du Bouddha Gaudama quand il paraîtrait dans ce monde ».

Cette explication éloquemment développée satisfit les mécontents. La légende qu'elle résume fait l'objet d'un livre qui a pour titre Apadan-tera auquel nous renvoyons le lecteur. C'est ainsi que Bouddha pût, sans sacrifier le principe d'égalité entre tous et de justice, se réserver de distribuer à son gré les rangs dans l'Assemblée des parfaits, absolument comme il le jugeait utile et convenable. Outre que cela lui donnait toute latitude pour ses choix et son action, c'était un moyen puissant, et qu'il employait souvent d'attirer et d'attacher à sa religion les personnages qui pouvaient lui apporter la considération et la richesse.

9. Les habitants du pays de Magatha voyant combien d'hommes, surtout dans les Hautes Castes, se faisaient Rahans, s'effrayèrent du grand nombre d'épouses qui allaient être condamnées à un veuvage prématuré et déversèrent sur les adeptes de la nouvelle doctrine le ridicule et l'opprobre. Les disciples de Bouddha étaient ébranlés, les uns par l'humiliation des outrages reçus, les autres par la crainte du ridicule et par un retour involontaire qu'ils faisaient sur l'abandon de leurs épouses et de leurs familles. Bouddha leur conseilla à tous de faire à ses détracteurs cette réponse :

« Notre maître attire les hommes à lui au moyen des vérités qu'il leur enseigne à tous pour leur avantage. Qui peut être jaloux de succès si profitables à tous et obtenus par des moyens aussi légitimes ? »

Ces explications données avec la douceur et la bien-

la droite de Bouddha et Maukalan la première place à sa gauche.

veillance particulières à tous les disciples de Bouddha calmèrent les esprits les plus prévenus. Quant à ceux de ses disciples qui craignaient le ridicule, ou regrettaient ce qu'ils avaient quitté, Bouddha les raffermit par le récit suivant :

Après avoir été sauvé d'un grand danger sur mer par par mani Mégala la fille du roi des Dewas (ou Nats). Dranecka, roi de Mitita, voulut échapper aux vicissitudes de l'existence. Il quitta la reine Thiwali sa femme et son fils Digaoût et renonça à tous les plaisirs et les honneurs attachés à la royauté pour se faire Rahan. Thiwali avait tout mis en œuvre pour le retenir près d'elle ; mais encouragé par les deux Rathis Narada et Migatzein, il était resté inébranlable dans ses résolutions et avait adopté la vie errante des religieux mendiants. Cependant Thiwali ne désespérait pas de reprendre son empire sur lui Accompagnée de son fils et d'un nombreux cortège, elle s'attachait à ses pas. Arrivé aux portes de la ville de Daunou, Dranecka passa la nuit sous un arbre à petite distance de la reine. Le lendemain matin, après avoir pris sa nourriture dans la ville, il s'arrêta à la boutique d'un artisan qui fabriquait des flèches. Le voyant fermer un œil et regarder avec l'autre si le bois de la flèche était droit, il lui demanda pourquoi il ne visait pas avec les deux yeux qui, ensemble, permettraient de mieux voir. L'ouvrier lui expliqua que l'intervention du second œil déviait la rectitude naturelle du premier et il ajouta : Il n'est pas toujours bon dans ce monde qu'un objet soit accompagné de son identique. Tout travail dirigé par deux volontés est mal fait. Vous avez pris l'habit de Raban et vous avez une escorte de femmes et de serviteurs. Il vous est impossible de remplir vos devoirs.

Un peu plus loin, il rencontra une petite fille qui jouait avec ses compagnes; elle avait un bracelet d'argent au bras gauche et, au bras droit un bracelet d'or et un autre d'argent qui produisaient un son en s'entrechoquant quand elle remuait les bras.

Dranecka lui demanda pourquoi le mouvement du bras droit était le seul qui produisait un son. Elle répondit : « mon bras gauche présente par son bracelet unique, l'image des Rahans qui doivent être seuls et mon bras droit votre image. Dès qu'un objet, dans le monde, rencontre

son similaire, il en résulte nécessairement une collision bruyante. Comment, après avoir pris l'habit de Rahan, vous laissez vous suivre par cette femme éblouissante de fraîcheur et de beauté? Si elle n'est que votre sœur, il voudrait mieux qu'elle ne fût pas avec vous.

Cette dernière leçon décida tout à fait le prince. De retour dans la forêt qui abritait la reine, il brisa devant elle une petite branche d'arbre et lui dit : « De même que cette branche ne sera jamais réunie à la tige à laqu'elle elle appartenait, de même je ne pourrai jamais revenir à vous.

A ces mots cruels, la reine s'évanouit et le prince l'ayant confiée aux soins de ses suivantes s'éloigna.

Quelque temps après, Thiwali renonça elle-même au monde et se consacra à la vie religieuse dans un des jardins royaux ; à la fin de sa carrière mortelle, elle émigra au siège le plus élevé des Brahmas [1].

En terminant ce récit, le Bouddha ajouta :

Les deux Rathis Migadzein et Norada étaient mes deux grands disciples Magalan et Taripoutra. Le faiseur de flèches est aujourd'hui Ananda et la reine Thiwali la princesse Gopa : quant au prince Dranecka, c'est aujourd'hui moi-même, le gourou des hommes, des Dewas et des Brahmas.

10. La salle du Wihara de Walouvon ne suffisait pas à recevoir les milliers de personnes qui se pressaient pour entendre le Bouddha. Son père Çoudaudana voulut le revoir avant de mourir. Il lui dépêcha, pour l'appeller près de lui, successivement, neuf messagers, chacun avec une escorte ; mais escorte et messagers, tous captivés par la parole de Bouddha, devinrent Rahandas et oublièrent toutes les choses de ce monde, même l'objet de leur mission.

Un dixième messager se fit Rahanda comme les précédents ; toutefois, sept jours après son arrivée il put aborder le maître et lui dire :

« Votre vieux père m'a envoyé vers vous pour vous inviter à vous rendre à Kapilawot. Il désire ardemment

[1] Celui qui précède immédiatement le Nirvana, attendu que les femmes ne peuvent entrer dans le Nirvana directement. Il faut qu'auparavant elles transmigrent dans un état masculin.

vous voir avant de mourir et,avec vos royaux parents, entendre votre excellente Loi. »

Bien, dit Bouddha, prévenez les Rahans de se préparer pour le voyage.

Il fut reçu avec une grande pompe et tous les honneurs depuis la frontière et s'arrêta près de la capitale au bosquet de Nigraudatha où tout était préparé pour le recevoir avec son escorte de 10.000 Rahans. Tous ses parents vinrent l'y visiter. Comme les plus âgés hésitaient à lui rendre hommage, il les y força, dit la légende, par des prodiges et par l'aspect imposant de son cortège dont faisaient partie beaucoup d'hommes éminents par leur naissance et leur vertu. Son père lui-même se prosterna devant lui et toute la cour imita son exemple.

Le lendemain, de grand matin, Gautama et ses religieux, tous vêtus de la robe jaune, mendièrent leur nourriture dans la ville de Kapilawot à la grande stupéfaction des habitants.

Son père accourut et lui reprocha d'oublier l'illustration de sa race, il reçut cette réponse :

« La lignée d'un Bouddha diffère essentiellement de celles des rois et des princes. Ses façons d'agir doivent en différer également. Tous les précédents Bouddhas ont ainsi quêté leur nourriture; c'est une action bonne en elle-même et méritoire.

Çoudaudama fut touché par la prédication et atteignit l'é tat de Thagadagan ; Gautami la tante du Bouddha devint une Tautapan.

Seule Gopa attendit dans son appartement la visite du Bouddha ; mais, dès qu'il y entra, elle se précipita à ses pieds et les toucha avec son front. Çoudaudama apprit à son fils que, depuis qu'il avait endossé le costume jaune, sa femme avait constamment porté des vêtements de cette couleur, (couleur de deuil) et, comme lui, pris un seul repas par jour et dormi dans une couche basse.

Ce même jour Nanda, le plus jeune frère de Bouddha. devait ceindre le diadème et être marié. Quand Gautama quitta le palais, il l'invita à prendre sa patta et à le suivre. Nanda obéit, mais non sans regrets. Au moment où il quittait le palais, sa fiancée était occupée à peigner ses cheveux d'un noir de jais ; tirant de côté la chevelure de la main gauche et, de la main droite, s'appuyant sur le balcon de la

fenêtre, d'une voix douce, mais émue, elle le supplia de revenir promptement et le suivit d'un regard inquiet jusqu'à ce qu'elle le perdît de vue. Quoique vivement touché Nanda sut vaincre son cœur et, deux jours après, il devint un Rahan.

Le septième jour, après l'arrivée de Gautama à Kapilawot, son fils Raoula, envoyé par sa mère, vint lui demander de le mettre en possession de ses biens de famille restés vacants depuis le jour où il s'était retiré dans la solitude. Bouddha l'emmena avec lui et le mit entre les mains de ses religieux en disant :

« Mon fils me demande des biens périssables ; je veux lui donner ceux que j'ai recueillis aux pieds de l'arbre Boddhi et lui adresser ainsi un meilleur héritage. Qu'il devienne un Rahan. »

On le revêtit du Çiwaram ; Çaripoutra l'instruisit pendant son noviciat, et il reçut les leçons de Kathaba quand il devint patzin ; doué des plus excellentes dispositions, il atteignit rapidement le sommet de la science et de la perfection. Le noviciat de Raoula fut sans doute le modèle du noviciat bouddhique qui a emprunté au Brahmascharisme une partie de ses règles et qui a pris une si grande extension dans la plupart des pays bouddhistes. Çoudaudana avait vu successivement Guadama, son dernier fils nanda et son petit-fils Raoula le quitter et renoncer au trône ; la race royale était éteinte ; il en fut extrêmement affligé et demanda à Bouddha de prescrire qu'à l'avenir un fils ne pourrait être admis au nombre des religieux sans avoir le consentement de ses parents. Cette règle fut immédiatement établie et subsiste encore aujourd'hui.

Quelques jours après, Gautama prit congé de son père pour retourner à Radzagio avec un grand nombre de nouveaux disciples. C'étaient surtout les membres des familles Royales et des plus hautes Castes qui s'attachaient à lui, à cause de sa naissance et de ses vues politiques et sociales qu'ils partageaient. D'ailleurs pour tous ceux qui portaient ombrage aux princes régnants ou appelés à régner, l'état religieux était un refuge contre la proscription, car à cette époque, comme quelquefois même encore aujourd'hui, les rois asiatiques faisaient tuer ou aveugler tous ceux de leur parenté qui pouvaient devenir des prétendants.

Lorsque Gautama eut quitté son père et Kapilawot, six princes de sa famille prirent le parti d'aller le rejoindre au village d'Anoupya, au pays des princes Malas où il s'était arrêté avec sa suite dans un bois de mangotiers. Après avoir mis leurs plus beaux vêtements, ils se mirent en route sans autre suite que leur barbier Oupali [1], qu'ils voulurent congédier à leur arrivée près du bois de mangotiers en lui donnant leurs riches habits. Mais celui-ci refusa ce présent qui aurait pu attirer sur lui des soupçons injustes et ne voulut point quitter les princes Il fut introduit avec eux près du Bouddha qui leur accorda à tous l'ordination. Quand la cérémonie eut lieu, les princes voulant s'humilier, exigèrent qu'Oupali fût ordonné le premier et, dès qu'il le fut, se prosternèrent devant lui, car il n'était plus pour eux qu'un religieux éminent [2].

11. Un marchand de fleurs (un Vessiah) habitant de Radzagio qui s'était obligé à fournir au roi huit bouquets de fleurs chaque jour, porta un jour ces huit bouquets au Bouddha, s'exposant ainsi à être puni de mort, et avec cette pensée que, pour avoir encouru volontairement ce danger, il acquerrait de grands mérites qui l'accompagneraient dans le cours d'existences innombrables.

Il fut en effet dénoncé ; mais le roi, au lieu de s'offenser, admira son action et, loin de le punir, le récompensa magnifiquement. Comme le marchand avait offert à Bouddha huit bouquets de fleurs, le roi lui donna huit éléphants, huit chevaux, huit esclaves, huit bœufs, huit mille pièces d'argent et le revenu de huit villages.

De son côté le Bouddha loua hautement devant tout le

[1] Le métier de barbier est exercé dans l'Inde par deux sortes de gens : Les uns ne rendent leurs services qu'aux hommes de bonne Caste et méprisent les autres qui rasent les femmes et les basses Castes. — Oupali, quoique Soudra, avait sans doute de l'instruction et du mérite. Nous le verrons, dans le premier concile, arrêter le Vinaia ou livre de discipline.

[2] Il y avait dans l'Inde, comme il y a encore aujourd'hui, mais avec une différence bien plus tranchée, deux classes de barbiers aussi bien que de courtisanes. Ceux de la première classe étaient considérés comme exerçant un art libéral et étaient généralement très instruits. Oupali appartenait à cette classe et était un esprit d'élite. Après la mort de Bouddha, il fut le premier patriarche du Bouddhisme.

peuple sa conduite et annonça que, pendant toute la durée d'un monde, le bonheur serait son partage dans le siège de l'homme et dans les six sièges supérieurs et qu'il deviendrait finalement un Pilzega Bouddha. Bouddha avait souventbesoin de fortifierdes vocationsqui, venues par entraînement, étaient quelquefois chancelantes. De ce nombre fut celle d'Ananda qui, fort impressionable, s'était attaché à la personne du maître plutôt qu à sa doctrine. Comme les autres Rahans, il n'était lié, pour l'avenir, paraucun vœu ni par aucune promesse ; Bouddha n'a jamais exigé ces engagements téméraires et le religieux bouddhiste qui ne peut persister quitte la robe jaune quand il le veut. Tourmenté pas les aiguillons de la chair et poursuivi par l'image de sa fiancée, Ananda voulut quitter Bouddha. Celui-ci, se prêtant à sa faiblesse, lui fit voir en imagination (la légende dit en réalité) cinq cents beautés merveilleuses des six sièges passionnés et lui promit qu'elles lui appartiendraient s'il voulait rester quelques années avec lui. Chez Ananda, comme chez les autres Hindous, les sens parlaient beaucoup plus haut que le cœur. Oubliant sa fiancée, il promit de rester afin de posséder plus tard les cinq cents beautés divines. Mais les autres Rahans, ayant appris ce qui s'était passé, le raillèrent cruellement au sujet des félicités promises. Celui-ci, honteux de lui-même, se livra à la méditation et à la pénitence, parvint à maîtriser ses passions et déclara à Bouddha sa résolution de s'attacher pour toujours à la vie religieuse. Celui-ci rassembla les Rahans pour leur annoncer cet heureux changement et leur fit le récit suivant :

Un marchand, voyageant avec son âne, s'était arrêté pour prendre du repos sous un bouquet d'arbres. Au moment du départ, l'âne s'obstina à rester. Battu à outrance, il avoua à son maître qu'une ânesse dont les arbres dérobaient la vue était la cause irrésistible de sa désobéissance. Le marchand le décida à partir en lui promettant plusieurs ânesses beaucoup plus jolies à son arrivée au logis. Une fois rendu, il dit à l'âne : Tu auras les ânesses promises, mais il te faudra partager avec elle ta pitance quotidienne qui ne sera point augmentée : cette même ration devra suffire aussi à la subsistance de tes ânons quand tu auras de la famille. Ainsi averti, l'âne rengaîna ses désirs et

contint ses passions. Cet âne, dit Bouddha en terminant, était celui qui est aujourd'hui Ananda, l'ânesse est la fiancée d'Ananda, et j'étais moi-même le marchand.

Par cette allégorie, Gaudama faisait toucher du doigt l'avantage du célibat religieux, l'exemption des soins et charges de la vie et de la famille. Cette institution ne présentait point d'inconvénient dans l'Inde où la population a toujours été surabondante.

C'est dans des récits semblables, quoique généralement plus graves, que consistait principalement le genre d'éloquence du Bouddha et sa manière d'enseigner. Il rendait ainsi sensibles et familières les choses qu'il voulait inculquer et ces leçons en légendes étaient une semence toujours appropriée au terrain qui devait la recevoir. On assure que Bouddha raconta ainsi cinq cents de ses existences antérieures. Plusieurs de ces légendes font l'objet d'écrits dont quelques-uns ont un certain mérite littéraire.

Bouddha s'était rendu à Vethalie, très grande ville située sur le Gunduck, près de son confluent dans le Gange, au Nord de l'emplacement de la ville actuelle de Patna et dont les ruines ont été visitées par le pèlerin Chinois Hiouen Tsang. Dans l'emplacement de ces ruines se trouvent aujourd'hui deux gros villages Backra et Besarch dont le dernier est au nord d'Adjipour. Il parcourut les campagnes environnantes et y prêcha la loi à une foule d'auditeurs. C'est dans une de ces excursions qu'il convertit Egidatta autrefois chef Brahme, c'est-à-dire Gourou du roi Kothala et de son fils. Il menait alors la vie ascétique avec de nombreux disciples auxquels il enseignait le culte des montagnes, des arbres, des rivières et de tout ce qui existe dans la nature. culte qui subsiste encore aujourd'hui dans l'Inde. Versé, comme il l'était, dans la Scolastique Hindoue et connaissant parfaitement les systêmes de toutes les Ecoles, Bouddha amenait à lui les ascètes : par la puissance de sa dialectique, par l'attrait de sa doctrine dans laquelle presque tout était récompensé tandis que dans l'institution de Manou presque tout était privation, enfin par le bon sens pratique de ses préceptes qui repoussaient tous les extrêmes tout en donnant une large satisfaction à l'esprit de renoncement. La part faite au religieux Bouddhiste était certes bien plus belle que celle attribuée

à l'Ascète Brahmanique. Le premier n'était point séparé des hommes ; il vivait doucement dans la grande famille des religieux qui étaient tous frères. De plus, étant entré dans la voie de la perfection il ne pouvait plus, d'après le dogme, à moins de rentrer dans le siècle, être envoyé après la mort dans un des séjours de punition, épouvantail des Hindous brahmaniques. Il n'avait devant lui que la perspective d'un degré de perfection et de récompense proportionné à ses efforts, avec le Neibhan pour conclusion lointaine. Sans doute cette conclusion, ou l'espoir de devenir un Bouddha, pouvait ne pas agir très vivement sur l'esprit des simples religieux de grade inférieur, mais les maîtres et les chefs d'Ecole qui, convertis. prenaient de suite un rang élevé dans l'échelle de perfection et dans l'Assemblée étaient bien plus près du but. L'ascète Brahmanique n'aspirait qu'à la confusion avec Brahma ; il pouvait l'atteindre, dès ce monde, il est vrai, mais dans des conditions d'existence intotérable et qui devaient, si elles n'étaient pas hypocritement éludées, le conduire à une prompte mort ou à la folie [1]. La plupart ne devaient pas être fâchés de trouver une occasion honorable de sortir d'une aussi triste situation qui avait cessé d'inspirer au public l'intérêt ou le respect. Ce fut sans doute là une des causes du succès du Bouddha auprès des Ascètes brahmes. Il faut toutefois admettre que, pour convaincre des chefs d'Ecole comme le grand Kathaba et Egidata célèbres par leur science et par leurs systèmes qui ont encore des partisans aujourd'hui dans l'Inde et qui, de plus, étaient Brahmes et par conséquent antagonistes naturels de Çakyamouni, l'ascète Kchatria, il a fallu à ce dernier une très grande supériorité d'esprit et plus encore de puissance, de bonté et de sympathie, pour désarmer leur amour-propre comme docteurs et leur orgueil comme Brahmes. Enfin, il fallait chez ces maîtres eux-mêmes une grande élévation d'âme et une bonne foi peu commune pour proclamer publiquement, comme ils le firent, la préférence qu'ils accordaient à sa doctrine sur leurs propres systèmes.

[1] Probablement beaucoup d'ascètes étaient des hypocrites. On ne croyait pas beaucoup à leur rigorisme puisque les auteurs anciens qui ont écrit sur le Kama conseillent aux amoureux de prendre pour leur rendez-vous la demeure d'un ascète.

Bouddha s'élevait sans cesse contre les excès de l'Ascétisme. Il avait deviné cette pensée de Pascal : L'homme n'est ni ange, ni brute ; celui qui veut faire l'Ange devient brute.

Parmi les Yoguis auxquels Bouddha fit abandonner leurs pratiques extravagantes, on cite Tsampouka qui était resté 55 ans sur une roche, la bouche constamment ouverte, appuyant son corps sur sa main droite et sur le genou droit et tenant levés la jambe et le bras gauche. Cette puissance extraordinaire de volonté qui ne pouvait avoir la source que dans un orgueil tout aussi extraordinaire avait fait de cet ascète un objet de curiosité, plutôt que d'admiration. Bouddha le prît en pitié, s'en alla en personne le convertir et lui donna un rang distingué dans l'Assemblée des Parfaits.

Il obtenait par ces conversions deux avantages : — Il corrigeait le goût du peuple pour des exhibitions inconvenantes et ses idées sur les moyens d'acquérir la sainteté. Il gagnait au corps de ses religieux la considération que l'on avait pour les Ascètes et même le prestige que des Yoguis fanatiques avaient conquis par des efforts surhumains.

13. La prédication avait le plus grand succès chez les Vessiahs. A cette époque, un marchand extrêmement riche, Anatapein de Thavatie, vint à Vethalie avec cinq cents chars chargés des marchandises les plus précieuses, et, ayant entendu Bouddha, embrassa avec ardeur sa loi dont il fut l'un des disciples les plus zélés et des protecteurs les plus efficaces. Sa libéralité sans bornes pour la religion est une légende commune à tous les pays bouddhistes où on ne sépare jamais son nom de celui de Bouddha. A son invitation, Baghavat se rendit avec l'Assemblée des Rahans processionnellement et en grande pompe à Thavatie. Sur toule la route se trouvaient des Viharas qu'Anatapein avait fait construire pour recevoir la suite de Bouddha et lui être offerts en présent. Les fils d'Anatapein à la tête de cinq cents jeunes gens, ses deux filles avec cinq cents jeunes filles, sa femme suivie de cinq cents dames et lui-même conduisant cinq cents assistants vinrent au-devant de Gautama. Ce n'était que le prélude de la cérémonie de la donation du magnifique monastère de Déwadaton, ou le bois du Victorieux à 900 mètres de Thavatie.

En présence de tout le peuple réuni sur l'emplacement choisi, Anatapein versa le contenu d'un vase d'or plein d'eau sur les mains de Bouddha et prononça la formule convenue d'avance : Je donne ce monastère à Bouddha et à tous les Rahans qui pourront y venir dans la suite, de quelque part qu'ils viennent.

Bouddha répondit pas des actions de grâces et une instruction. La fête qui consacra cette grande offrande dura sept jours.

CHAPITRE VII

DÉVELOPPEMENT DE LA DOCTRINE ET DE L'INSTITUTION BOUDDHIQUES

EPIGRAPHE. C'est au Bouddhisme que la femme doit son relèvement dans l'Extrême-Orient.

Mgr Bigandet, le Bouddhisme en Birmanie.

1. Le médecin Dzewaka, fils de la courtisane fameuse Apalika et d'un prince de Radzagio, ayant guéri Bouddha d'une maladie très douloureuse, obtint de lui, à force d'instances, qu'il porterait des vêtements de meilleure qualité [1]. Bouddha assembla aussitôt ses Rahans et leur donna l'autorisation de porter aussi de meilleurs habits. De cette sorte il assurait leur santé et en même temps il faisait voir qu'il n'imposait aucune règle à laquelle il ne se soumît lui-même.

C'est ainsi que Bouddha fut amené à adoucir successivement ce que sa règle avait matériellement de trop rigoureux et à permettre même un certain bien-être à ses religieux. Avec un sens très droit, il reconnaissait que, trop négligé, le corps tombe dans le malaise et contracte la maladie. De là dans l'esprit un trouble qui entrave les œuvres mentales, le recueillement et, par suite, le détachement même de la matière et surtout l'étude [2]. *Mens sana in corpore sano.*

[1] Il s'agissait probablement d'une maladie d'intestins. On verra plus tard que ce fut d'une maladie de ce genre que mourut Bouddha. On sait que des vêtements appropriés sont nécessaires pour combattre ce mal.

[2] Le plus habile de tous les ordres religieux catholiques, les Jésuites admettent un certain bien-être, jugeant qu'il profite à

2. Peu après il fut appelé par les habitants de Wetalie sur les bords du Gange où sévissait une peste terrible ; sur beaucoup de points ces bords sont malsains parce que la vallée du Gange comprend à la fois une haute plaine insubmersible et une plaine basse dans laquelle le fleuve déplace souvent son lit,s'ouvrant un grand nombre de bras et laissant beaucoup de mortes et de gravières couvertes de jungles, repaire des fauves les plus terribles.

Cette plaine basse est, par la stagnation des eaux et la décomposition des matières organiques, un foyer d'épidémies. Ajoutez à cela la coutume qu'ont les Hindous d'apporter sur le bord du fleuve les agonisants pour les faire emporter par la crue,ce qui leur assure le paradis.Le Gange charrie ainsi de nombreux cadavres que les corbeaux posés et portés sur eux, dévorent en partie pendant qu'ils descendent le cours du fleuve, ainsi que je l'ai vu à Chandernagor en 1864. Les corps qui s'arrêtent dans les anses ou les bouches du fleuve engendrent par leur putréfaction des épidémies. On a reconnu que le choléra naissait aux bouches du Gange en 1867 et on a interdit la sépulture dans le fleuve.

Bouddha se rendit sur les lieux en temps opportun. Au commencement de la mousson une grande pluie tomba alors et occasionna une inondation qui emporta tous les corps et noya tous les germes pestilentiels ; comme elle fut suivie d'autres pluies, les eaux du fleuve continuèrent à couvrir la basse plaine ou Kadir et l'épidémie disparut. On en fit honneur à la présence de Bouddha.

3. Bouddha passa la troisième saison au monastère de Walouvon près de Radzagio. Voici comment l'emploi de son temps était réglé pendant ces retraites :

1° Il se levait au point du jour,se lavait, s'habillait, passait dans son appartement intérieur ; « là, dit la légende, il faisait la revue de toutes les créatures et étudiait les dispositions de tous les êtres afin de discerner ceux qui étaient en état de recevoir la prédication de la loi. »

Nous pouvons admettre qu'il arrêtait le plan de la prédication pour la journée, réfléchissant à qui il devait s'a-

la vigueur de l'esprit par cela même qu'il entretient la santé. Les protestants n'imposent à leurs missionnaires aucune privation de quelque genre que ce soit.

dresser et à quels moyensde persuasion ou de conviction il devrait recourir suivant les personnes [1].

Ensuite il endossait le tsiwaram et allait mendier sa nourriture seul ou escorté de quelques disciples et se dirigeant de préférence sur les points où il pensait pouvoir faire ou préparer des conversions et prêcher avec fruit. Son attitude était d'une modestie et d'une douceur ineffables. La légende ajoute :

« Quelquefois il faisait des miracles. Des symphonies accompagnaient sa marche bien qu'il n'y eût point de musiciens, et disposaient les cœurs à recevoir ses paroles. »

2o Rentré au monastère,il se lavait les pieds et pendant l'ablution il réunissait autour de lui ses disciples et leur recommandait d'être toujours vigilants et attentifs et d'avoir toujours l'esprit tourné vers la réflexion, attendu qu'il est extrèmement difficile *d'obtenir la nature de l'homme*[1], d'entendre la loi, d'acquérir la perfection et l'état de Rahanda et de devenir un Bouddha. »

Puis il leur indiquait quelque sujet de méditation ; plusieurs se livraient aux exercices de l'esprit, d'autres y mêlaient le travail manuel ; un certain nombre se retiraient dans la solitude, sous un arbre et dans des grottes.

Son repas pris, Bouddha se retirait dans son appartement particulier jusqu'un peu après midi. Quand il se levait, il jetait un nouveau regard sur tous les êtres, étudiait particulièrement l'état moral de ceux qui devaient venir recevoir ses instructions, (c'est-à-dire qu'il préparait sa prédication). Ensuite il sortait de son appartemant et instruisait tous ceux qui étaient arrivés quel que fût leur lieu de naissance et leur condition.

3. La prédication terminée, Bouddha se baignait,

[1] On peut remarquer que cette méditation sur le sort de tous les êtres, cette préoccupation de leur bonheur, remplace la prière matinale des religions monothéistes. Chez les Bouddhistes la fraternité humaine remplace la piété, l'amour divin.

[2] Remarquons les mots en italique En toute occasion Bouddha prenait l'homme pour le point de départ des êtres ; il rapportait tout à lui aussi bien dans les demeures supérieures que dans les séjours inférieurs. Les uns et les autres n'étaient que des modes d'existences déprimés ou relevés pour la récompense ou la punition de l'homme.

puis se promenait dans la galerie ouverte du monastère. Là il recevait les Rahans qui avaient à lui communiquer le résultat de leur travail spirituel, à lui soumettre des doutes et à lui demander des explications. Il répondait sur le champ, encourageait à poser de nouvelles questions et provoquait la discussion. A la nuit, les disciples se retiraient.

C'est alors que Bouddha, d'après la légende, recevait les habitants des séjours passionnés au-dessus de celui de l'homme (Nats ou Dewas) et les instruisait jusqu'à minuit.

On peut admettre qu'il consacrait à l'étude ces premières heures de la nuit qui sont les plus favorables sous ce rapport dans les pays chauds.

Cette distribution du temps et ces soins étaient parfaitement appropriés à la fois au climat, aux besoins de sa prédication et à ceux de la direction et de l'instruction de ses disciples.

4. Dans une de ses excursions, un acrobate fameux qui avait, quoique de bonne famille, pris ce métier par amour pour une baladine, ayant entendu la parole de Bouddha, se prosterna à ses pieds et demanda à être reçu au nombre de ses disciples. Bouddha l'admit ainsi que sa femme et les gens de sa troupe et lui donna le rang élevé de Rahan afin de faire éclater aux yeux de tous qu'il appelait à lui tous les hommes de bonne volonté et les traitait de la même manière en pardonnant et oubliant leurs écarts et leurs chutes [1].

[1] On sait que, dans l'Inde, les acrobates sont la classe la plus infime ; il n'y a au-dessous d'eux que les Pariahs. Les bateleurs, les charlatans, les jongleurs forment plusieurs tribus ; la plus répandue est celle des Dombers, dont les femmes font de la prostitution leur métier habituel. Les charlatans sont magiciens et sorciers en même temps que vendeurs d'orviétans. Les bateleurs, escamoteurs etc., vont par famille ; j'en ai vu plusieurs qui tous m'ont paru fort peu habiles et très monotones, dans leurs exercices et surtout dans les paroles cadencées sur un ton criard dont ils les accompagnent.

Quelques-uns font voir des sortes de mystères ou comédies comme les Avataras ou incarnations de Vichnou, etc. ; d'autres des farces remplies d'ignobles obscénités et de pitoyables sottises, tant en paroles qu'en action, le tout fort goûté des Indiens de toute classe.

Bouddha était revenu près du roi Radzagio dans la capitale, quand une querelle s'éleva au sujet du partage des eaux de la rivière de Rohini qui formait limite entre les royaumes de Kapilawot et de Kauli. Sur chaque rive, on courut aux armes et le sang allait couler lorsque Bouddha apparut entre les deux armées. Cédant au prestige presque divin de sa personne, les deux partis mirent bas les armes pour se prosterner à ses pieds. Lequel vaut le mieux, dit alors Bouddha aux radjas, d'un peu d'eau ou de vies innombrables, particulièrement de celles des princes? Tous répondirent : « Les vies des princes et des guerriers. » S'il en est ainsi, reprit Bouddha, apaisez vos colères, jetez vos armes, aimez-vous les uns les autres, terminez votre différend par un arrangement équitable que je vous propose et vivez en paix.

Les deux camps se réconcilièrent et Bouddha leur prêcha la loi avec tant d'éloquence que sur le lieu même, deux cent cinquante nobles de chaque parti sollicitèrent leur admission au nombre des membres de l'Assemblée. Bouddha qui, pour les motifs que nous avons expliqués, saisissait toute occasion d'introduire dans le corps de ses religieux, le plus possible de membres des hautes Castes, leur accorda immédiatement cette faveur, bien qu'ils ne fussent encore que très superficiellement instruits, se réservant de les confirmer dans leur vocation par d'autres leçons, et ce ne fut pas sans quelque peine qu'il réussit à les faire persévérer.

Cet épisode rapporté par tous les auteurs est fort remarquable en ce qu'il montre bien, dès le début de la prédication, le caractère essentiel du bouddhisme, l'esprit de paix opposé à celui de l'époque héroïque du brahmanisme. Pour faire ressortir le contraste, nous emprunterons à la traduction d'Eugène Burnouf l'exposé et les stances suivantes du chant cu Bienheureux (Krichna).

L'armée d'Arjuna et celle de son parent qui, sans droit, lui dispute le trône, sont rangées en bataille. Troublé par la pitié et les yeux pleins de larmes, Arjuna dit à Krischna.

Comment dans le combat lancerai-je des flèches contre mes parents à qui je dois honneur?

Plutôt que de tuer des maîtres vénérables, il vaudrait mieux vivre en ce monde de pain mendié : mais si je tuais, même des maîtres avides, je vivrais d'un aliment souillé de sang.

Nous ne savons lequel vaut mieux de les vaincre ou d'être vaincu par eux, car nous avons devant nous des hommes dont le meurtre nous ferait haïr la vie et je ne vois pas ce qui pourrait chasser la tristesse qui consume mes sens, eussé-je sur terre un vaste royaume sans ennemi et l'empire même des dieux. Je ne combattrai pas

Krishna lui dit en souriant :

Tu pleures sur des hommes qu'il ne faut pas pleurer, quoique tes paroles soient celles de la sagesse. Les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts.

Les corps qui finissent procèdent d'une âme éternelle, indestructible, immobile ; elle ne tue pas, elle n'est pas tuée.

L'âme habite inattaquable dans tous les corps vivants, tu ne peux pleurer sur tous ces êtres.

Considère aussi ton devoir et ne tremble pas ; car il n'arrive au Kchatria rien de meilleur qu'une juste guerre.

Par un tel combat qui s'offre de lui-même, la porte du ciel s'ouvre aux heureux Kchatrias.

Et toi, si tu ne livres ce combat légitime, traître à ton devoir et à ta renommée, tu contracteras le péché.

Tué tu gagneras le ciel, vainqueur tu posséderas la terre. Lève-toi donc pour combattre bien résolu.

Tiens pour égaux plaisirs et peine, gain et profit, victoire et défaite et sois tout entier à la bataille. Ainsi tu éviteras le péché.

Sois attentif à l'accomplissement des œuvres, jamais à leur fruit ; ne fais pas l'œuvre pour le fruit qu'il procure, mais ne cherche pas à éviter l'œuvre.

En donnant à l'homme pour objectif constant et suprême, la délivrance, la béatitude, sans la confusion dans l'âme universelle, Bouddha l'avait fait, pour parler le langage de Kant, *fin en soi ;* d'où découlait l'humanité fin en elle-même et par suite la condamnation de la guerre.

Le respect de la vie de tous les êtres est une conséquence de la métempsychose, mais comme Bouddha rapporte tous les êtres à l'homme, le vague qui résulte de l'universalité du principe disparaît dans la pratique et alors la vie de l'homme devient chose sacrée autant et plus que dans l'Occident. Les Bouddhistes sont essentiellement pacifiques, doux et secourables à tous les hommes. Ils ont les idées et les qualités des Quakers. On a même adressé aux deux religions le reproche commun de manquer d'énergie et d'action. Lorsqu'il subit un outrage, le Bouddhiste de même que le Quaker ne s'indigne point ; il



attribue son humiliation à une faute qu' il a commisedans une vie antérieure. Mgr Bigandet nous écrivait en 1881 :

« Le Bouddhisme, par son essence, loin de développer l'esprit guerrier parmi ses adeptes, tend au contraire à l'éteindre. Le précepte de ne point ôter la vie, tel qu'il est entendu et développé par les Bouddhistes, anathémise ceux qui prennent part à la guerre. Le vieux Roi de la Birmanie avec qui j'avais des rapports d'intimité me disait qu'il ne voudrait pas faire la guerre, quand même il serait sûr d'être victorieux. Il exprimait l'opinion d'un fervent Bouddhiste. »

Les Annamites sont très braves par nature et non par l'effet de leurs croyances religieuses.

Les Tartares sont aussi naturellement très braves et guerriers ; on devait s'attendre que les invasions de Gengiskan et de Tamerlan seraient suivies d'autres semblables. Iln'en fût rien parce que, après Gengiskan, la Tartarie adopta la foi Bouddhique avec une telle ferveur que, dans chaque famille, le plus souvent tous les enfants mâles sauf l'aîné, se faisaient religieux. Cet usage qui subsiste en Tartarie encore de nos jours a empêché l'augmentation de la population à laquelle la vie pastorale ne donne que des moyens de subsistance limités ; il a mis fin aux émigrations armées qui chassant devant elles les peuples de proche en proche, mettaient en mouvement toute l'Asie et une partie de l'Europe. En étouffant dans leur source les invasions Tartares qui menaçaient de submerger le monde, le Bouddhisme a rendu un service signalé à la civilisation. S'ils étaient devenus Musulmans, les Tartares auraient fait pencher du côté de l'Islam la balance si longtemps en suspens entre lui et le Christianisme : par son prosélytisme et son influence pacifique, le Bouddhisme a arrêté la propagation de l'Islam dans l'Extrême-Orient tandis que l'Occident le contenait par les armes. A ce point de vue, il n'est peut-être pas exagéré de dire qu'historiquement, Bouddha a sauvé le genre humain.

6. Bientôt après, Bouddha dut se rendre avec ceux de ses disciples qui étaient ses parents auprès de son père mourant : Posant une main sur la tête du patient atteint de paralysie, il dit :

« Par la vertu des mérites que j'ai acquis, que cette tête soit délivrée de toute souffrance ! » cela eut lieu de suite

Les autres parties du corps furent également débarrassées de leur souffrance par la vertu des mérites de Nanda, Ananda etc., qui prononcèrent la même formule. Çoudaudana fut ainsi délivré de toute douleur, mais il garda une extrême faiblesse ; on avait fait taire en lui la souffrance, mais on n'avait point supprimé les causes de la mort.

Ce récit de la légende met en relief deux principes que professe le Bouddhisme : d'une part la vertu extraordinaire attribuée aux mérites et qui allait jusqu'à donner à ceux qui les possédaient des pouvoirs surnaturels ; d'autre part, l'indifférence à la mort, même des personnes les plus chères, en même temps qu'une sensibilité parfaite à leurs souffrances. La mort n'est qu'une évolution ; c'est le passage d'une existence à une autre, toujours meilleure quand il s'agit d'un homme déjà entré dans les voies de perfection. Par la toute-puissance de ses mérites, Bouddha aurait pu, c'est du moins la théorie Bouddhiste, prolonger la vie de son père ; il n'y songe même pas ; ce ne serait point lui rendre service. Après avoir fait en sorte que la mort soit pour lui sans douleur, il affecte de ne point s'en affliger, blâme ceux qui s'en affligent et condamne la partie éplorée du cérémonial brahmanique pour les funérailles. Voilà pourquoi les funérailles bouddhiques ne sont point un deuil lorsqu'il s'agit d'un laïque et sont presque une fête, quand le mort est entré, on le tient pour certain, dans un monde meilleur (voir les funérailles en Birmanie). Cette doctrine et ces usages n'ont pu être adoptés que par des races qui ont peu de cœur ; le dogme de l'immortalité nous console, mais ne nous rend point insensibles à la perte des personnes aimées.

On a beaucoup reproché au Bouddhisme comme une superstition, la vertu surnaturelle qu'il attribue à l'action des mérites. Certes, cette croyance n'est point philosophique, bien qu'elle soit admise par toutes les Ecoles de l'Inde, mais elle relève si haut le prestige de la vertu extraordinaire qu'on ne peut la mépriser.

Au reste, il n'est pas bien certain que Bouddha ait, lui-même, professé cette opinion, car il n'a laissé passer aucune occasion de condamner la superstition. Comme on le pressait de permettre à ses religieux de faire des miracles pour les opposer à ceux de leurs adversaires,

il répondit : « Les religieux doivent vivre en cachant leurs bonnes actions et en montrant leurs péchés.

C'est surtout dans les écrits postérieurs de beaucoup à Bouddha qu'on a multiplié et développé les légendes sur le pouvoir surnaturel des mérites et de la perfection. Ce pouvoir est inhérent non aux personnes mais aux actes ou du moins à une série d'actes vertueux. Il peut écheoir aussi bien à un laïque très méritant qu'à un religieux.

Un religieux, rapporte un sutra, avait sa mère affligée d'un ulcère ; elle lui demande un remède. Je n'ai point, lui dit-il, la connaissance de la vertu des plantes ; mais je possède un pouvoir plus grand. Depuis que je suis en religion, je n'ai jamais violé les préceptes de loi ; par ce Satchakiriya (pouvoir des actes), que ma mère soit guérie ! A l'instant l'ulcère se sécha et disparut.

Dans cet exemple, le pouvoir surnaturel est attribué à la persévérance dans les actes méritoires, c'est-à-dire à la vertu. On sait que le Brahmanisme accordait des facultés surnaturelles aux saints et aux ascètes, et que Kapila lui-même a admis cette doctrine. Bouddha prêcha à son père la loi du changement d'une manière si persuasive qu'il devint immédiatement un Rahanda. En même temps il lui annonça qu'il mourrait dans sept jours. Au point de vue bouddhiste, cette annonce n'avait rien de bien pénible pour le père, ni de dur de la part du fils. Çoudadana vit devant lui le véritable état du Nirvana et dit : Maintenant je vois clairement le néant de toutes choses ; libre de toutes les passions, je suis complètement affranchi des entraves de l'existence. Il passa ainsi heureusement ces derniers jours. Le dernier, s'étant assis sur sa couche et ayant fait venir tous ses suivants, il demanda humblement pardon de toutes les offenses qu'il avait commises. Puis il consola sa femme Patzapati en répétant : « La mort n'est que le passage d'une existence à une autre jusqu'à la délivrance finale et la perfection suprême. » Enfin il s'étendit sur sa couche et expira doucement à l'âge de 97 ans.

Quand tous les Rahans furent assemblés autour du lit du mort, Gaudama leur dit :

« Bien aimés Biksous, mon père a subi le changement. Tous les êtres sont soumis au principe de mort, nul ne peut lui résister. Appliquez-vous sans relâche aux bonnes

œuvres ; suivez inflexiblement les huit chemins de la perfection. »

Puis il adressa à la reine Patzapati et aux autres dames de la cour des consolations puisées dans sa doctrine. Aidé par Tharipoutra, il lava le corps du défunt qui fut ensuite placé dans un magnifique catafalque et porté en procession dans les rues principales au son des instruments de musique jusqu'au lieu désigné pour la crémation. Bouddha déposa le corps sur le bûcher funéraire et voulut y mettre lui-même le feu. Il y eut alors une scène de lamentations et de gémissements, comme il est d'usage dans les funérailles brahmaniques. Bouddha, pour rester conséquent avec sa doctrine, resta impassible et mettant de côté l'éloge habituel du défunt, il se contenta de prêcher la loi. A cette occasion, des êtres innombrables parmi les hommes et parmi les Dewas ou Nats obtinrent la délivrance et entrèrent dans le Nirvana.

C'était, au point de vue bouddhiste, la manière dont Gautama pouvait le mieux honorer son père.

7. La reine Patzapati demanda trois fois à Bouddha la permission de quitter le monde et de devenir une Rahanesse. Ce désir se conçoit lorsqu'on songe à la triste condition des veuves dans l'Inde où elles n'ont ni plaisir, ni liberté, ni considération, où même leur présence seule porte malheur. Elles n'avaient qu'à gagner en embrassant l'état religieux. Bouddha refusa trois fois. Son cœur le portait à accueillir la demande, mais le préjugé invincible des Hindous et si général d'ailleurs en Orient contre la faiblesse d'esprit et de caractère des femmes [1] lui faisait craindre que le corps religieux tout entier ne fût atteint de la déconsidération qu'il prévoyait pour les religieuses. Il redoutait sans doute aussi les rapports entre les Rahans et les Rahanesses et les accusations auxquelles ils pourraient donner lieu. En fait les couvents des femmes sont une institution qui n'a point prospéré dans les pays bouddhistes et il devait en être ainsi puisque dans tout l'Extrême-Orient, la femme n'est appréciée et estimée qu'à titre de mère de famille. [2]

Il existait du reste des religieuses mendiantes, épouses

[1] Femina infirmius, a dit l'Africain St Auguste.

[2] Cependant des religieuses et surtout des dévotes bouddhistes apportent aux religieux un concours utile et dévoué.

de Vichnou et de Siva, auxquelles le vulgaire montrait alors quelque considération. Bouddha qui en connaissait la source impure (le libertinage des Brahmes) [1] ne voulait rien de semblable. A ses yeux le célibat était surtout un moyen de favoriser la méditation et l'étude, et il n'en voyait pas d'utilité pour les femmes. Mais pendant qu'il passait une saison de retraite dans un monastère près de Vethalie, la reine s'y rendit à pied en pèlerinage accompagnée de Gopa et des épouses des cinq cents jeunes nobles ou princes que Bouddha avait récemment admis à faire partie de l'assemblée, et toutes le sollicitèrent par l'intermédiaire d'Ananda. Celui-ci lui représenta que cette concession était nécessaire pour faire taire les murmures qu'avait excités dans la population la situation de tant de femmes délaissées par leurs maris qui s'étaient faits religieux. Il toucha son cœur par la peinture de leur état malheureux et convainquit son esprit par la considération des désordres possibles si elles continuaient à rester dans le monde. Il fit également ressortir, qu'en permettant aux épouses délaissées de se faire Rahanesses, Bouddha supprimerait le principal obstacle à l'entrée ou à la persévérance des maris dans l'état religieux.

Le maître céda enfin aux instances du disciple bien-aimé, mais en imposant aux femmes huit conditions ou règles :

[1] Nous avons vu ailleurs ce qu'étaient les épouses de Vichnou et de Siva. On peut se faire une idée juste des dernières qui étaient les plus considérées, par le chant populaire et sacré que voici :

« Les Pitchéars religieuses de Siva qui vont demander l'aumône de maison en maison sont un trésor dans le royaume d'Arouné. Elles tiennent à la main des tridens ; tous ceux qui les regardent sont frappés des avantages dont elles brillent. »

« Elles sont d'humbles servantes de Siva ; elles repoussent les amoureux, elles écoutent les chants en l'honneur de Siva, elles n'ont aucun trouble dans le cœur. Elles feront voir au monde que leur beauté égale leur renommée. »

« La belle figure des religieuses mendiantes admirées de tous ceux qui les voient est semblable à celle de Latchoumi ; elles portent dans les cheveux des fleurs odoriférantes de diverses espèces. Leur costume est celui des serviteurs de Siva ; leur taille est presque diaphane, et cependant elles sont mendiantes. »

1° Les Bickounies (religieuses) seront complètement séparées des Bickous

2° Elles iront chaque quinzaine demander l'enseignement aux religieux.

3° Pendant l'été elles n'entreront pas dans la maison d'un homme qui n'est pas religieux.

4° Pendant l'été elles devront avoir tour à tour trois résidences et consulter pour leur conscience deux religieux différents.

5° Une religieuse ne devra point parler ni se souvenir des discours d'un religieux aux intentions mauvaises.

6° Une religieuse ne parlera jamais à un religieux avec mépris ou colère.

7° Une religieuse qui aura des scrupules de conscience ou des doutes sur la loi, ira de suite consulter un religieux.

8° Une religieuse, quel que soit son âge, devra toujours se lever devant un religieux et lui faire un salut gracieux en lui disant des paroles agréables.

Le tendre Ananda était en toute occasion, l'intermédiaire entre Bouddha ou l'assemblée et le beau sexe. On le retrouve dans toutes les légendes où le sexe intervient. C'est le saint préféré des femmes Bouddhistes ; bien des années après sa mort elles couvraient de fleurs ses reliques.

On cite l'exhortation suivante de Bouddha à la première religieuse qu'il admit : « O Gautami, tout ce qui éteint la passion et l'orgueil qui restreint les désirs, qui inspire l'amour de la retraite et la fuite du monde, l'activité et le triomphe sur l'indolence, la satisfaction continuelle et l'abstention de plainte ; tout cela est la vraie doctrine. »

La portion féminine de Tsanga ou assemblée fut constituée à l'instar des Rahans. Une des fonctions de la Rahanesse de gauche était d'éventer Bouddha en certaines occasions et de lui rendre certains services compatibles avec son sexe.

La reine Patzapati obtint parmi les femmes le rang de disciple de gauche ; celui de disciple de droite fut donné à la reine Kema épouse du roi Bimbisora. Fort orgueilleuse de sa beauté, elle avait longtemps fermé l'oreille aux exhortations de Bouddha. Celui-ci cependant triompha de sa résistance par un moyen qui, quelques jours aupa-

ravant, lui avait servi à corriger une jeune religieuse restée, sous la robe jaune, très vaine de ses avantages extérieurs. Pendant qu'elle se mirait dans un étang, Bouddha fit paraître près de son image celle d'une beauté bien supérieure qu'il transforma subitement en une décrépité, et lui dit : Voilà, ma sœur, ce que vous serez au jour.

Ce fut à Dzévaton que s'éleva le premier Vihara de nones Bouddhistes. (Hiouen Tsang, le grand pêlerin Chinois, y vit une tour penchée qui en était le dernier vestige.) Il reçut d'abord cinq cents veuves qui résidaient près de là et étaient venues ensemble pour honorer Bouddha. Celui-ci les accuellit avec bonté et les prêcha en présence de l'assemblée.

Son enseignement leur fut si profitable qu'elles arrivèrent ainsi d'un seul coup à un état de perfection très voisin de la délivrance. Alors elles chantèrent trois fois ces actions de grâce :

« Ni de notre père, ni de notre mère, ni de nos parents et amis, ni des ancêtres, ni des Çramanas, ni des Brahmanes, ni des divinités, nous n'avons rien reçu qui égale ce que nous donne Baghavat. Les Océans de sang et de larmes sont desséchés, les montagnes d'ossements sont franchies, les portes des mauvaises voies sont fermées ; nous sommes établies au milieu des hommes. Nous sommes arrivées à la lumière et à la supériorité. Nous cherchons notre asile auprès de Baghavat, de la Loi et de l'Assemblée. Que Baghavat veuille bien nous recevoir en qualité de disciples.

Sur leur demande, Bouddha leur donna sa chevelure et ses ongles qu'elles conservèrent en un lieu saint.

Dès lors toute opprimée eut droit d'asile et les femmes furent acceptées sans distinction de castes, pourvu qu'elles eussent vingt ans révolus et le consentement des personnes dont elles dépendaient, maîtres, parents ou maris. L'admission était prononcée par des religieux et elles étaient avisées qu'en matière de discipline elles étaient soumises aux religieux.

Elles faisaient un noviciat de deux années pareil à celui des religieux, puis après avoir subi un examen, elles recevaient l'ordination qui imposait quelques devoirs particuliers : ne pas commettre d'impureté ; fuir toute société immodeste ; avoir les cheveux rasés et se laver la

tête dénudée l'été à l'eau froide, l'hiver à l'eau chaude ; porter un costume semblable à celui des religieux dont la pièce principale l'Outtara Sanghatti est une cape qui s'attache sur l'épaule gauche et sous la droite, laissant l'épaule et le bras droit découverts. Elle devait être faite de pièces ou souillée tout exprès si elle était neuve. On ne la quittait que pour vaquer aux travaux habituels.

Les dimensions de la cellule et son ameublement sont réglés d'une manière uniforme et réduits au plus strict nécessaire. Il n'est permis d'y faire du feu qu'en cas de maladie; hormis ce cas, les religieuses ne peuvent prendre plus de deux bains par mois.

Lorsque des religieux sont invités à dîner, les religieuses doivent les servir et ne prendre leur repas qu'après eux. Un religieux ne doit point voyager en bateau avec une religieuse; on savait sans doute alors déjà que le mouvement du bateau est très contraire à la vertu.

Il est en outre interdit à une religieuse d'aller seule dans un village, de se disputer, d'être en contact avec un homme, de rester seule avec lui, de s'épiler le corps ou de se livrer à des recherches de coquetterie.

Les règles imposées aux religieuses occupent quatre-vingt pages du livre de discipline, qui peuvent se résumer ainsi : « Tu n'aimeras rien, tu ne posséderas rien. » (Voir à ce sujet l'intéressant et spirituel écrit de Mme Maria Summer intitulé : Les religieuses Bouddhistes).

Les seules attaches humaines que puissent avoir les Rahanesses, sont les rapports avec les autres religieuses et avec leurs propres élèves, car souvent elles étaient chargées de donner l'instruction aux jeunes filles. C'est par là principalement qu'elles ont été utiles et qu'elles ont pu obtenir la considération.

Ainsi qu'Oldenberg le reconnaît, l'étude des pays bouddhiques démontre que les femmes bouddhiques, laïques ou religieuses, ont été le plus puissant facteur de la bienfaisance et de l'influence bouddhiques.

8. Bouddha passa la sixième saison sur la montagne de Nackrata non loin de Wéthalie. Des milliers de personnes s'y rendirent, adhérèrent à la loi et obtinrent la délivrance. Sa doctrine et sa prédication étaient en butte aux attaques des Brahmanes et des chefs des Écoles contraires. Ils faisaient des miracles et Bouddha n'y recour-

rait pas et avait défendu à ses disciples d'y recourir. Ceux qu'on lui attribua jusqu'à ce moment pouvaient être des effets prodigieux de son éloquence ou de son prestige extraordinaire ou bien des effets naturels de causes non encore expliquées ; la suspension ou la suppression de la douleur chez certains malades pouvait provenir de l'imagination fortement frappée ou du calme apporté par la confiance dans la personne ou la parole du Bouddha.

Les chefs de six Écoles hérétiques dont le principal était Pourana prétendaient avoir sur lui, pour opérer des miracles, une supériorité qui prouvait celle de leur doctrine, et ils mettaient Bouddha et ses disciples au défi de lutter avec eux sur ce terrain. Bouddha méprisa longtemps ces provocations et résista aux instances qui furent faites près de lui pour qu'il confondît ses adversaires; enfin, pressé trop vivement, il se rendit aux prières du roi.

Les deux partis luttèrent publiquement à qui opérerait les plus grands prodiges. D'après le Lalita-Vistara, par la volonté de Bouddha, la terre trembla d'une secousse épouvantable qui fit tomber beaucoup de cités coupables [1]. Vaincu, accablé, couvert de honte, Pourana courut se noyer dans l'étang le plus voisin et fut plongé dans le dernier cercle de l'enfer.

L'identité du nom de cet adversaire de Bouddha avec celui de la collection des recueils mythologiques de l'Inde semble indiquer l'origine de ce récit. Sans doute Bouddha aura combattu énergiquement les superstitions et l'idolâtrie grossières des Pouranas qui se sont substitués peu à peu à la religion primitive des Védas, et cette lutte est figurée par la Légende.

9. Par une immense route lumineuse qu'il jeta comme un pont dans l'espace entre la terre et le ciel du Thucita (séjour de la joie) et qui éclaira tous les mondes, Boudda se rendit dans la demeure fortunée qu'habitait sa mère et en trois mois d'instructions lui fit acquérir ainsi

[1] La légende Birmane, plus gracieuse, mais aussi plus invraisemblable, raconte que Bouddha fit sortir de terre et pousser subitement un magnifique manguier de 50 coudées de hauteur.

qu'à des myriades de Nats ou déités qui l'écoutaient aussi des mérites infinis et le siège le plus élevé dans la perfection. Après s'être acquitté de ce pieux devoir, il descendit triomphalement sur la terre par un escalier de pierres précieuses dont on montre encore le pied représenté par une empreinte près de Thawatie, avec un cortège éblouissant de Nats et de Brahmas : ceux-ci à droite étaient portés par un escalier d'or, ceux-là à gauche, par un escalier d'argent. Les six gloires éclataient avec une splendeur éblouissante dans la personne du Bouddha. Il était précédé par un Nat chantant sur la harpe ses louanges ; un chef de Brahmas tenait au dessus de sa tête une ombrelle d'or.

Lorsqu'il eut mis le pied sur le sol, Tharipoutra qui l'attendait avec un nombreux cortège de Rahans l'accueillit par ces paroles : « En ce jour, ô très glorieux Bouddha, tous les Nats et tous les hommes font éclater leur amour pour vous ». Un Dzedi ou Stoupa fut érigé en cet endroit pour perpétuer le souvenir de ce grand événement.

Arrivé au monastère de Dzewaton qui est proche, Bouddha convoqua les Rahans qui avaient été instruits de son départ pour le ciel du Thucita et il leur dit :

Brahma, ô religieux, est avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement honorés et parfaitement servis. Car, d'après la loi, un père et une mère sont pour un fils de famille Brahma lui-même.

Le Gourou, ô religieux, est avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement honorés, etc.

Le feu du sacrifié [1] est avec les familles, etc.

Le feu domestique est avec les familles, etc.

Le Dewa (Indra sans doute) est avec les familles, etc.

Ils font, ô religieux, une chose bien difficile pour leur enfant, le père et la mère qui le nourrissent, qui le font grandir, qui lui donnent à boire leur lait et qui lui font voir les spectacles variés de la Djampoudvipa [2]. »

[1] Comme Boudha repoussait *le sacrifice*, il a voulu dire par ces mots que le culte des parents remplace le sacrifice et a tous les mérites qu'on lui attribue ordinairement.

[2] Manou II, 227. Plusieurs centaines d'années ne pourraient pas faire la compensation des peines qu'endurent une mère et un père pour donner la naissance à des enfants et les élever. — II, 225. Un père est l'image du Seigneur des créatures. II 145, Une mère est plus vénérable que mille pères.

Le fils n'a qu'une manière de leur rendre ce qu'il leur doit, c'est de les établir dans la perfection de la foi, de la morale, de la libéralité et de la science, s'il leur manque qnelque chose à cet égard, sans parler des soins matériels dont il doit les entourer [1], Le Sutra qui rapporte ce discours le résume en forme de préceptes par les stances suivantes :

C'est Brahma qu'un pére et une mère,
Ils sont aussi les premiers précepteurs
Ce sont pour un fils des êtres dignes du sacrifice
Ils sont aussi pour lui de véritables divinités.

Ainsi le sage qui leur rend ses hommages en leur donnant aliments, breuvages, est exempt de blâme ici-bas.

Et mort est heureux dans le souarga.

Suivant sa méthode ordinaire, Bouddha termine son instruction par un récit emprunté à une de ses vies antérieures :

10. « Il y avait à Benarès un marchand devenu extrêmement riche par le commerce maritime ; sa femme était stérile : mais à force de prières adressées à Civa, à Varuna, à Kuvera, à Çakra, à Brahma et à toutes les autres divinités sans exception, divinités des jardins, des bois, des carrefours, des places, et même aux divinités nées en même temps que lui, il obtint un fils beau et charmant qu'on nomma Maitrakanyaka, et peu après, il périt par un accident de mer. La mère cacha à son fils que les voyages aux îles étaient héréditaires dans sa famille et lui désigna successivement plusieurs genres de commerce à faire dans le pays. Le premier lui rapporta quatre Karsapouras, le second huit, le troisième seize, le quatrième trente-deux ; chaque fois il remit le tout à sa mère.

« Mais ayant appris que son père avait été un négociant maritime, il voulut se conformer à la coutume et faire le même négoce. Il écarta sa mère qui s'efforçait de le re-

[1] Appliqué àl'universalité des hommes, ceprécepte serait la charité chrétienne. Boudha, en toute occasion, fait ressortir l'immense supériorité des soins et secours spirituels et moraux sur les secours et soins matériels et physiques.

tenir et la repoussa même du pied, comme il l'eût fait d'un ornement usé.

« Mais le poisson Maraka porta malheur à son embarcation et il n'échappa au naufrage qu'en s'attachant à une planche pour atteindre une île. Là il fut recu dans un palais de bois par quatre Apsaras d'une beauté merveilleuse et il goûta avec elles le bonheur des dieux pendant deux années.

« Puis cédant à une attraction irrésistible vers le sud, il gagna une autre île où il trouva dans un palais d'argent huit Apsaras, plus belles encore,avec lesquelles il fut heureux pendant quatre années.

« Continuant à s'avancer vers le sud, il trouva dans une antre île seize Apsaras plus merveilleuses, encore avec lesquelles il habita pendant huit années un palais de pierreries.

« Dans une quatrième île il goûta les mêmes joies pendant seize ans avec trente-deux Apsaras les plus belles du ciel. Enfin il arrive à une ville de feu à triple enceinte dont les portes se referment sur lui.C'est l'enfer.Il y voit d'abord: — un homme consumé par les flammes pour avoir brûlé une forêt et tous les hôtes qui l'habitaient ; un autre rongeant une colonne de fer rouge pour avoir enlevé des effets aux membres de la confrèrie [1], — deux femmes affamées se mordant les genoux pour avoir refusé de la nourriture à des Indigènes, — un malheureux déchiré par le bec de Garadha pour avoir pris les femmes d'autrui, — une femme adultère dont des chiens mangent les fesses avec des dents de fer — un monstre horrible avec un ventre immense et une bouche étroite comme le trou d'une aiguille ; c'était un homme puni pour son égoïsme et sa parcimonie dans ses dons.

« Après lui, c'est un géant sur la tête duquel repose une roue en fer chauffée au rouge blanc. Le pus et le sang qui dégoutent de sa tête forment sa nourriture.

« Qui es-tu,interrogea Maitrakanyaka.« Je suis un homme qui a offensé sa mère. » Et moi aussi, dit Maitrakanyaka,

[1] Dans plusieurs passages, Bouddha indique des peines terribles contre les religieux qui commettent des infractions à la règle de nature à les faire exclure de la communauté, ou à en troubler le bon accord.

j'ai offensé ma mère, c'est pour cette action que j'ai été entraîné jusqu'ici.

« A ce moment une voix sortit des airs : « que ceux qui sont liés soient délivrés ; que ceux qui sont libres soient liés. »

« Soudain le disque incandescent se détacha de dessus la tête de cet homme et alla se poser sur celle de Maitrakanyaka.

« Alors Maitrakanyaka faisant naître en lui-même la compassion envers les êtres dit : « Je désire porter cette roue sur ma tête à cause de tous les êtres ! Que nul autre, à l'avenir, ne vienne ici expier un acte pareil ! »

« A peine ces paroles furent-elles prononcées que la roue s'élevant au-dessus de la tête du Bodhisattva Maitrakanyaka à la hauteur de sept arbres Tala resta suspendue en l'air et lui, étant mort, renaquit dans le séjour des dieux du Tuscita. »

Après ce récit, Gautama dit : Bien-aimés Bickous, celui qui à cette époque fut Maitrakanyaka, c'était moi. Parce que j'avais remis à ma mère les Karsapanas que j'avais gagnés, j'ai, par la maturité de ces actes, goûté le bonheur avec autant d'Apsaras que j'avais rendu chaque fois de Karsapanas — parce que j'avais maltraité ma mère, j'ai, par la maturité de cet acte enduré dans l'enfer de très grandes souffrances qui ont cessé par l'effet des mérites de la compassion que j'ai éprouvée pour tous les êtres[1].

11. Ces légendes poétiques ont pour objet de montrer l'importance tout exceptionnelle que Bouddha a attachée à la piété filiale et aux devoirs envers la mère. Le Brahmanisme ne recommandait que de pourvoir à ses besoins matériels ; à part cela, la mère n'était rien pour ses fils. Placée sous leur tutelle en cas de veuvage (Manou LV, 148) elle n'était, et *n'est encore actuellement*, pendant toute sa vie, l'objet ni de respect, ni d'affection. Dans toutes les familles, même dans celles des Brahmes, on voit les enfants injurier grossièrement leur mère (voir l'abbé Dubois), sans que ni le père, ni personne s'en préoccupe. C'est tout le contraire chez les Bouddhistes. A cet égard nous citerons les renseignements que monseigneur Bigan-

[1] Chaque acte ou série d'actes porte son fruit isolément, point de compensations ni balance.

det, traducteur de la légende du Gautama Birman, a bieu voulu nous donner sur les Bouddhistes de l'Assam et du Pégou qui forment son vicariat apostolique.

« Voici où le Bouddhisme a exercé véritablement une influence heureuse sur les peuples de l'Indo-Chine, principalement les Birmans. Par nature, (ce sont des descendants des Mogols ou Tartares), ils sont cruels, emportés et capables de se laisser aller aux plus grands excès, surtout lorsqu'ils sont sous l'influence de quelque passion violente ; mais dans le détail ordinaire de la vie, ils sont doux entre eux tout en conservant une certaine indépendance personnelle. « Les Birmans, (qui sont tous Bouddhistes) ont une véritable affection pour leurs parents, leurs maîtres et leurs amis. Ils savent se rendre mutuellement service. Les enfants ont un grand respect pour leurs parents. *Rien de plus ordinaire que cette expression :* il faut *que je travaille pour nourrir et entretenir ma mère.* Le mot mère est toujours prononcé avec un accent qui part du cœur. »

« Les parents ont une vive affection pour leurs enfants ; jamais il ne les abandonnent et c'est à peine s'ils peuvent se résigner à se séparer d'eux, même pour un temps. »

Nous avons vu que, au contraire, les Hindous pauvres se séparent sans peine de leurs enfants et les cèdent volontiers aux personnes qu'ils supposent devoir en prendre soin.

On trouve le même développement des sentiments affectueux et de l'esprit de famille dans tous les pays Bouddhistes dont la population est, comme en Birmanie, d'origine Tarbare (anciens Scythes), c'est-à-dire à Siam, dans la Tartarie et dans une partie du Thibet. Dans les pays où le peuple est chinois ou d'origine chinoise, la famille est la base *officielle* de l'organisation politique et toutes les classes pratiquent *officiellement* le culte des ancêtres et le respect des parents, mais on n'y trouve point les sentiments de tendresse et d'affection si vifs chez les Bouddhistes. On voit par la description que nous donnons (Chine, culte Bouddhiste) d'une cérémonie privée chez un bouddhiste de Canton, que, dans cette partie de la Chine, chaque famille Bouddhiste se réunit tous les ans un jour choisi par elle pour faire des offrandes avec des rites très compliqués en l'honneur et pour la délivrance de la mère qui se trouve dans l'Empire d'Yama.

C'est au Bouddhisme que la femme doit le relèvement et la supériorité de sa position dans l'Extrême-Orient.

« Dans la Birmanie, dit monseigneur Bigandet, les femmes jouissent de la même liberté que leurs sœurs en Europe. Elles sont actives et intelligentes. Par leur industrie, par leur travail, elles contribuent pour la plus grande part au soutien de la famille. » Elles sont toutes dans les bazars pour vendre et acheter, et, sous ce rapport, elles l'emportent peut-être sur les Européennes. Elles savent se respecter elles-mêmes et elles sont respectées. La loi civile les protège aussi d'une manière admirable. Il n'y a aucun préjugé contre les veuves ; elles convolent à une nouvelle union sans difficulté et sans exciter aucune répugnance.

Bien loin que les mariages se concluent comme dans l'Inde et comme le plus souvent en Chine sans la moindre participation des intéressés, on s'attache beaucoup à laisser aux jeunes gens les occasions de faire la cour aux jeunes filles, et, par des soins assidus,de gagner leur consentement ; on se marie par amour et non pour l'argent.

On se marie jeune, l'état de célibataire est rare et déconsidéré.

En tous ces points, les mœurs des Bouddhistes diffèrent radicalement de celles des Hindous Brahmaniques ; ce sont autant de progrès dus au Bouddha.

Chez les Bouddhistes, de même que dans l'Inde, en général la masse du peuple est monogame. Certains pays font exception, comme nous le verrons, mais c'est le résultat des conditions économiques dans lesquelles ils se trouvent et non du Bouddhisme.

Les mœurs de la Birmanie sont aussi celles de toute l'Indo-Chine. Dans l'Annam, il est absolument admis, même dans le plus bas peuple, qu'on ne doit jamais faire à une femme aucune sorte de violence quelqu'acte qu'elle ait commis. Pendant les persécutions qui ont précédé de quelques années notre conquête de la Cochinchine, des missionnaires ont dû la vie à ce préjugé populaire. Quand des soldats étaient envoyés pour saisir et incarcérer un missionnnaire,des femmes Annamites,s'entrelaçant les mains, l'entouraient d'un cordon et l'amenaient ainsi jusqu'au point où il pouvait échapper aux soldats qui n'osaient rompre de force cette chaîne.

Au Thibet les femmes ont la même liberté et le même rôle qu'en Birmanie.

En Chine et au Japon où le Bouddhisme n'est plus aujourd'hui la religion officielle, les femmes ne sont traitées avec considération que dans les familles Bouddhistes.

Bouddha a donc opéré une révolution en faveur de la femme. Il a placé au-dessus de tout la piété filiale pour la mère et il a mis l'épouse presque sur le pied où elle se trouve en Europe. Sous ce rapport, socialement, je n'oserais dire moralement.il a fait plus que le Christianisme, car il a pris la femme beaucoup plus bas pour l'élever presque aussi haut qu'il était possible dans l'Orient. Le respect pour la mère a été général dans l'antiquité aussi bien juive que grecque et romaine.

Sans tomber dans des exagérations socialistes, on peut, selon nous, prendre pour mesure de la valeur humanitaire d'un système religieux ou moral, la situation qu'il fait à la femme. En ce qui la concerne, Bouddha était fort en avance sur Shopenhaouer.

Si Bouddha n'avait été qu'un politique, il aurait pu négliger la femme qui compte peu dans l'Inde et dans presque tout l'Orient. Il ne paraît même pas qu'il ait cru que son influence pût concourir d'abord au succès de sa prédication, et ensuite au maintien de sa religion, comme cela a lieu réellement aujourd'hui ; car on ne voit pas qu'il ait cherché à pourvoir à l'instruction des femmes.

En changeant leur condition, il a donc été mu uniquement par « *la compassion* qui, d'après les Bouddistes remplissait son cœur, » (nous l'appellerions la bonté, la charité) et par la considération de l'amélioration morale qu'il apporterait dans la famille.

Il convient de remarquer que le prix qu'il attachait à la continence n'a pu que relever la dignité de la femme.

C'est principalement parce que la situation de la femme est mauvaise chez les Musulmans que leur religion doit fatalement s'user et disparaître.

Ce trait saillant du Bouddhisme montre mieux que tout autre, les deux faces sous lesquelles on doit envisager Bouddha. C'est d'abord le grand patriote voulant ruiner l'institution oppressive et abrutissante de Manou ; mais c'est surtout la grande âme, d'une bonté presque divine, qui a fait tout l'effort possible pour guérir le mal et réali-

ser le bien de l'humanité. Sans doute ce fut le côté politique et social de sa mission qui d'abord le frappa le plus ; mais à mesure qu'il avançait dans son œuvre, son horizon s'élargissait et sa vue embrassait toute la grandeur de la tâche qui s'imposait à lui comme obligatoire ; car pour les grandes âmes l'obligation du bien ne s'arrête qu'à l'impossible.

Et c'est pour cela qu'il serait injuste d'étendre jusqu'au Bouddhisme le reproche de pessimisme qu'on a fait avec tant de raison au Brahmanisme. Il est très remarquable, qu'en ce qui concerne la femme, Bouddha se soit placé à un point de vue beaucoup plus élevé et en même temps plus pratique que le philosophe moderne dont le système ressemble le plus au sien .

Schopenhaouer dit : La femme n'est pas destinée aux grands travaux. Sa caractéristique n'est pas d'agir mais de souffrir. Elle paie sa dette à la vie par les douleurs de l'enfantement, par les soins à donner à ses petits « par sa soumission à l'homme. » Les manifestations les plus intenses de la force vitale et du sentiment lui sont interdites. Sa vie doit être plus insignifiante et plus silencieuse que celle de l'homme. La femme est destinée à soigner et à élever l'enfance, parce que puérile elle-même, elle reste toute sa vie un grand enfant, une sorte d'intermédiaire entre l'enfant et l'homme qui, lui, est le véritable être humain. Les jeunes filles doivent être élevées en vue de la vie domestique et de la soumission... Les femmes sont « les Philistins » les plus enracinés et les plus inguérissables.

Et ailleurs : « La polygamie est un bienfait pour le sexe féminin tout entier. »

Nous pensons que tout observateur sérieux, qu'il soit positiviste ou Catholique reconnaîtra cette vérité : « Est excellent à tous les points de vue tout ce qui tend à relever la dignité de la femme et à confirmer en elle le sentiment de cette dignité. »

Nous opposerons à Schopenhaouer quelques passages du livre récent de Bebel sur « la Femme. »

Ceux qui savent les causes de la disproportion numérique des sexes sont la minorité et n'en connaissent même pas toute l'importance. Ceux qui prétendent qu'il naît plus de filles que de garçons sont mal renseignés.

Parmi les peuples peu cultivés tels que les Nègres et presque toutes les peuplades sauvages, la masse et le poids du cerveau chez l'homme et la femme se rapprochent beaucoup plus que chez les peuples civilisés, parce que les hommes de ces derniers

peuples ont développé au plus haut degré leurs fonctions cérébrales et que celles ci ont été enrayées chez les femmes (ou du moins n'ont pas été développées dans la même proportion). Au dire de quelques savants, la plus grande différence entre les cerveaux des deux sexes se trouve chez les Allemands et les Hollandais ; viennent ensuite les Anglais, les Italiens, les Suédois, les Français. C'est chez ces derniers que les sexes se rapprocheraient le plus quant au cerveau, et par conséquent quant à l'intelligence,

Il serait intéressant de faire une semblable recherche en ce qui concerne les religions principales : les Juifs, les Mahométans, les Brahmanistes, les Bouddhistes et les Chrétiens.

APPENDICE AU CHAPITRE VII

Le relèvement de la femme n'était que le commencement naturel du développement de l'altruisme que le Bouddhisme avait inanguré et qui devait se continuer indéfiniment. Pour bien faire saisir le progrès historique de ce développement, nous croyons devoir, à la suite des distinctions faites par l'Inde entre les actes intéressés et désintéressés que nous avons rapportées, reproduire ici les définitions correspondantes du bien individuel et du bien de communauté que Bacon a données, s'inspirant, il est vrai, de l'antiquité dont il était nourri, mais la dominant au point de créer pour ainsi dire l'esprit moderne.

Il y a, dit Bacon, dans chaque chose, un appétit inné en vertu duquel elle tend à deux espèces de bien : l'un par lequel elle est en elle-même un tout, l'autre par lequel elle fait partie de quelque autre tout plus grand. Ce dernier est le plus noble et le plus puissant, puisqu'il tend à la conservation de la forme la plus vaste. Appelons le premier bien individuel et personnel, et le dernier bien de communauté. Ce dernier est le plus noble et le plus puissant, vu qu'il tend à la conservation de la forme la plus vaste. C'est une loi presque perpétuelle que la conservation de la forme la plus commune maitrise les tendances moins générales. Mais où cette prérogative du bien de la communauté déploie le plus sensiblement son caractère, c'est dans l'homme pour peu qu'il n'ait pas dégénéré.

Le bien individuel ou personnel se divise en bien actif et bien passif et celui-ci en bien conservatif et bien perfectif, le dernier évidemment très supérieur. L'accomplissement de nos

désirs, semble perfectionner peu à peu notre nature ; mais cette apparence est souvent trompeuse.

Le bien actif personnel l'emporte essentiellement sur le passif ; dans la vie ordinaire, il n'est point d'homme d'un naturel si mou et si efféminé qui ne soit infiniment plus charmé d'achever une entreprise qu'il avait à cœur que de goûter quelque plaisir sensuel que ce puisse être.

Le bien actif *individuel* diffère totalement du bien de communauté ; car quoiqu'il enfante quelquefois des œuvres de bienfaisance qui se rattachent aux vertus de communauté, néanmoins il y a entre les deux cette différence que, si les hommes attachent tant de prix aux œuvres qui sont le produit du premier, ce n'est pas en tant qu'elles peuvent aider les autres et les rendre plus heureux, mais seulement en vue d'eux-mêmes et en tant qu'elles peuvent servir à leur propre agrandissement. C'est ce qu'on voit clairement lorsque ce bien actif individuel vient donner dans quelque dessein contraire au bien de communauté. Pour l'antiquité le bien de communauté était le bien de la Cité ; mais dans toute l'étendue des siècles, aucune doctrine n'a, autant que notre sainte religion, exalté le bien commun et ravalé le bien individuel. Aussi lisons-nous que quelques-uns des saints souhaitaient de se voir rayer du livre de vie plutôt que d'apprendre que leurs frères n'eussent pu prétendre au salut.

Ce principe une fois posé termine les plus importantes controverses dans la philosophie morale et réfute cette erreur qu'il faut placer son bonheur dans les choses qui ne dépendent point des hommes, afin de n'être point exposé aux caprices de la fortune, comme si avec des intentions et des fins généreuses qui embrassent l'utilité commune, on n'était pas cent fois plus heureux, même en voyant son attente trompée et en échouant dans ses desseins, qu'en réussissant perpétuellement dans des entreprises égoïstes.

Pour accomplir pleinement le bien de communauté, il faut un état de l'âme qui permette de soutenir toutes espèces de choc et de se faire jour à travers toutes sortes de tentations et de violentes émotions. Diogène estimait avec beaucoup de sagesse la force de l'âme qui sert non à s'abstenir timidement, mais à résister avec courage, force, dont l'effet est d'arrêter sa course sur le bord des précipices.

CHAPITRE VIII

CONSÉQUENCES DE LA PRÉDICATION. — PERSÉCUTION. — ESPRIT ÉGALITAIRE DU BOUDDHISME

Epigraphe. — La religion doit être un bien commun pour tous.

(*Un religieux bouddhiste de Ceylan*).

1. L'exemple d'Anatapein avait beaucoup d'imitateurs ; les dons affluaient à Bouddha et à ses disciples et se détournaient de leur ancien courant vers les Brahmes dans une proportion inquiétante pour la Caste. *Inde animis Celestibus iræ*. La lutte s'était engagée surtout entre Bouddha et les Brahmes *vêtus de l'espace*, qui vivaient d'aumônes et qui étaient sans doute alors fort grossiers, comme ils le sont encore aujourd'hui (les Tirtikas ou Djaïns nus.)

Pendant que Bouddha était dans le monastère de Dzetawon, une femme de Thawatie, à l'instigation de ses ennemis, simula un état de grossesse et accusa le sage d'en être l'auteur. Indra et Çakra démasquèrent sa calomnie ; sous la forme de deux souris ils rongèrent les cordons qui tenaient fixé sur l'abdomen l'appareil trompeur, et il tomba à terre à la grande confusion des accusateurs. Une grande indignation éclata contre eux, mais Bouddha se hâta de déclarer que l'humiliation qu'il avait subie n'était que le juste châtiment d'une insulte que,dans une vie antérieure, il avait faite à un Pitzegabouddha.

Phra continua sa prédication à travers le pays, convertissant un très grand nombre de personnes dont plusieurs obtinrent la *délivrance immédiate*.

Deux de ses auditeurs de la caste Pounha (Brahme)

avaient, pendant leurs existences antérieures, été père, mère, oncle, tante de Bouddha. Leur sentiment ancien d'affection pour lui se réveilla dans l'existence actuelle et ils lui dirent :

Cher fils, que nous sommes heureux de vous revoir après une aussi longue séparation ! Comment avez-vous pu rester si longtemps loin de nous?

Le Bouddha, leur ayant prêché la loi, ils lui fournirent ainsi qu'à sa compagnie les mets les plus délicats [1], puis ils exprimèrent ce vœu. « Pendant de nombreuses existences, nous avons toujours été unis comme époux sans qu'aucun nuage se soit jamais élevé entre nous. Nous demandons la continuation de ce bonheur dans nos existences futures. » Le Bouddha, dans une grande assemblée, les déclara bénis entre tous les hommes et toutes les femmes.

L'intention de ce récit est évidemment la glorification de l'union conjugale.

Dans une de ses excursions, le chef très riche d'un village de Brahmes, frappé de la noblesee de ses traits et de son maintien, lui offrit en mariage sa fille qui était d'une rare beauté, Gauthama lui fit comprendre qu'étant devenu un Bouddha, il ne pouvait plus rentrer dans le monde de la passion. Alors ce chef donna sa fille au roi de Kotambi qui l'éleva au rang de première reine.

Kotambi était à la place qu'occupe actuellement Kosam sur la Jumma, à 50 kilomètres à l'amont du confluent de cette rivière et du Gange à Allahabad. On a retrouvé dans les ruines très vastes de Kosam un pilier brisé qui parait avoir eu 34 pieds de haut et qui est couvert d'inscriptions en caractères phéniciens ne remontant pas au-delà du IIe ou IIIe siècle avant J.-C., c'est-à-dire au règne d'Açoka [2].

Bouddha passa la 9e saison de retraite dans le pays de Kotambi où l'avaient appelé trois riches Vessiahs qui

[1] On voit par ce passage et par bien d'autres, que le Bouddha ne défendait point la bonne chère, quand elle était offerte à ceux qui, entrés dans la perfection, n'avaient pas besoin de se la refuser pour combattre leurs passions.

[2] Voir ces piliers et les inscriptions d'Açoka à la partie de notre travail, l'Inde après le Bouddha.

avaient édifié chacun un Vihara pour le recevoir avec cinq cents Rahans. Mais il y rencontra de nombreux adversaires. Appuyés par la première Reine qui n'avait point pardonné à Bouddha le refus de sa main, ses ennemis l'abreuvaient d'insultes et de calomnies ainsi que ses disciples.

Ceux-ci voulaient quitter le pays. Bouddha s'y opposa. « Si nous cédons ici la place à nos adversaires, dit-il à Ananda, nous devrons aussi la céder dans le lieu où nous paraîtrons nous réfugier, puis dans un autre etc. On nous repoussera de province en province. Avec de la patience, au contraire, nous éviterons un premier échec qui probablement serait suivi de beaucoup d'autres. Par la résignation et persévérance le sage triomphe de ses ennemis. L'éléphant de guerre plonge dans la mêlée insensible aux blessures et il écrase sous ses pieds tout ce qui lui résiste. Quant à moi, je resterai ici prêchant la loi, malgré tous les outrages.

C'est ainsi qu'il leur inculquait cette ténacité, force presque invincible des organisations religieuses et par laquelle les Brahmes et les Juifs, entre autres, ont survécu aux événements les plus contraires.

Bouddha eut bientôt un autre embarras. La discorde se mit entre les membres de l'Assemblée au sujet d'un point de discipline insignifiant, comme cela a eu lieu si souvent depuis entre les Bouddhistes. N'ayant pu réussir à éteindre la dispute, il se retira dans la forêt de Pateleyaka où il vécut en ermite pendant la 10e saison de retraite ; un éléphant très avancé en mérites subvenait à tous ses besoins. *Les habitants riches du pays de Kotambi*[1], ayant appris la conduite des disciples de Bouddha déclarèrent qu'ils cesseraient de pourvoir à leur entretien s'ils ne s'entendaient pas entre eux. Cette menace produisit l'effet désiré ; les Rahans se réconcilièrent et demandèrent pardon au maître.

Ainsi se manifesta pour la première fois ce fait qui domine aujourd'hui l'histoire du Bouddhisme. Partout où la population, pour une cause quelconque, a cessé d'entre-

[1] On voit que c'étaient les riches, c'est-à-dire la Caste des Vessiahs qui étaient les Oupsakas ou dévots à Bouddha et qui entretenaient l'Assemblée.

tenir les religieux, le bouddhisme a décliné et a disparu. De là les concessions que les religieux bouddhistes ont faites partout aux croyances populaires.

2. Bouddha passa la 11e saison dans un Vihara sur le mont Deckmagri dans le pays de Magatha, entretenu par les habitants d'un village de Pounhas(brahmes cultivateurs). Il les instruisait en leur disant ! « Je suis un laboureur comme vous ; je déracine les mauvais penchants, comme vous les mauvaises herbes ; de même que vos bœufs, à force de travail, ameublissent la terre, à force de persévérance je sème et je fais germer la Loi.

Celui qui cultive le champ de la sagesse, savoure comme le laboureur le fruit de son travail, il récolte le Nirvana et est pleinement rassasié.

Bouddha consacra la 12e saison à la contrée de Kosala où il convertit un grand nombre de Pounhas.Cette contrée n'était autre que le célèbre royaume d'Ayodhya (Oude), où a régné Rama et que j'ai visité avec le plus grand intérêt. Thawatie ou Craswati était le nom d'un des districts de cette contrée ; on a reconnu par des ruines d'une manière certaine l'emplacement de cette ville, aujourd'hui Fizabad ; elle était à 11 kilomètres de Radzagio.

Les 500 reines de Kosala demandèrent au roi leur époux la permission d'aller entendre le Bouddha.

Le roi ne voulut point y consentir, mais il permit qu'un Rahan vînt leur lire le Bana ou l'instruction religieuse, et l'Assemblée désigna Ananda pour cet office. Par le charme de sa voix et par sa beauté, il impressionna tellement les reines que l'année suivante elles mirent au monde chacune un fils qui ressemblait à Ananda. Les Tirtikas (hérétiques opposés à Bouddha) profitèrent de cette circonstance pour calomnier les religieux bouddhistes auprès du roi.

Le Bouddha pendant cinq mois de la 12e année parcourut le grand pays de Mahtala, traversa le Gange à Gayati et revînt à Bénarès où il fit un court séjour. Il se dirigea ensuite vers Thavatie prêchant dans tous les lieux qu'il visitait et passa la 13e saison près de Tsalia.

Il consacra à l'instruction et à l'éducation religieuse de son fils Raoula une partie de la 14e saison qu'il passa au monastère de Dzétawon.

3. Pendant la 15e saison, il habita le Vihara de Nigranda

près de Kapilawot. C'est là que son cousin Makalan lui posa cette question.

En quoi consistent l'accomplissement des devoirs religieux, la dévotion, le vrai renoncement, le vrai Savoir ? Le Bouddha répondit.

« L'accomplissement des devoirs religieux consiste à observer scrupuleusement les cinq devoirs obligatoires pour tous les hommes » (ainsi le devoir religieux, c'est le devoir moral.)

« *La dévotion*, c'est la sympathie et l'affection pour tout ce qui a rapport au Bouddha et à la loi qu'il a promulguée avec une aspiration constante à acquérir des mérites. »

« *Le Renoncement* est la vertu d'un homme qui prend plaisir à se défaire de ses biens pour soulager les malheureux et faire des aumônes aux Religieux. »

« Le vrai savoir s'acquiert en s'instruisant parfaitement de tout ce qui peut procurer des mérites dans le présent et dans l'avenir. Le sage agit d'après ce savoir et s'applique de toutes ses forces à ce qui doit pour lui mettre une fin à la loi des misères (c'est, en langage chrétien, la science du salut.) »

C'est là un résumé très net et très précis de ce qu'il y a d'essentiel pour les fidèles religieux et laïques.

La définition du *Renoncement* est caractéristique du Bouddhisme. Ce n'est point l'abstention de quoi que ce soit qui est licite, la privation volontaire d'une satisfaction permise, le sacrifice de soi-même dans un but de sainteté ; C'est le détachement absolu des biens terrestres pour acquérir des mérites par l'assistance charitable ; c'est la libéralité illimitée pour l'aumône ; se dépouiller de tout pour faire le bien.

Ce sentiment et cette conduite sont très communs chez les Bouddhistes, au moins en Birmanie. Mgr Bigandet en cite des exemples remarquables ; par exemple, une mère qui, de son vivant, a donné toute sa fortune pour édifier un temple ou un Kyaong (presbytère), bien qu'elle eût une nombreuse famille. Cette manière d'agir ne se conçoit que dans des pays où la vie matérielle est extrêmement simple et facile, où le luxe est inconnu, où les besoins et les satisfactions sont à peu près les mêmes pour tous, où la richesse entre pour très peu dans la considération pu-

blique, de telle sorte que l'on passe presque avec indifférence de l'opulence à la pauvreté.

Les plus grands crimes, ceux qui sont le plus punis dans les enfers bouddhiques sont l'absence de renoncement et le scepticisme ou incrédulité, le manque de libéralité ou l'indifférence en matière de religion.

Le Bouddha faisait, de l'aumône une condition absolument nécessaire, *quoique non suffisante*, pour entrer dans la voie de la délivrance ; elle devenait particulièrement méritoire quand elle était faite avec ce que l'on avait gagné par son propre travail. Cette sanctification du travail manuel et personnel est opposée aux idées de tout l'Orient et plus encore de la Grèce antique ; elle est admise par tous les Bouddhistes [1].

Un roi de Ceylan travaillait aux champs tous les jours quelques heures pour donner à un religieux le riz qu'il recevait comme salaire. Si cette règle avait été appliquée dans une certaine mesure aux religieux bouddhistes, comme aux laïques, elle les aurait arrachés à l'indolence à laquelle ils se livrent sous prétexte de méditation.

On rapporte à Bouddha le Sutra ou légende de Kanakavarna :

4. Kanakavarna était, dans des temps très reculés, un roi doué de la perfection suprême, de l'éclat et de la beauté, juste, et gouvernant avec justice le Djambudvipa, contrée fortunée qu'il avait amenée au plus haut degré de prospérité Il avait 20,000 femmes dans ses appartements intérieurs. Son trésor était comble et les revenus de ses domaines immenses, et il avait exempté ses peuples de tout impôt.

Averti par les Brahmes astrologues que, pendant 12 ans, le ciel serait sans pluies, il avait réuni dans des greniers tout ce qu'il put de grain, de riz et d'aliments de toute sorte. La sécheresse étant venue, le peuple fut nourri pendant 11 ans au bout desquels toutes les provisions se trouvèrent épuisées ; il ne resta au roi qu'une seule petite mesure de nourriture.

[1] On retrouve ce principe essentiellement démocratique chez les premiers chrétiens et dans beaucoup d'ordres religieux. St-Paul, dans une de ses épîtres, rappelle qu'il a toujours, pendant son apostolat, vécu du travail de ses mains. Il était vannier.

Un Bodisattva qui venait d'atteindre l'état de Pratyéka, Bouddha se dit : J'ai accompli dans l'intérêt commun des créatures des œuvres difficiles, mais je n'ai fait encore le bien d'aucun être en particulier. Je veux témoigner ma compassion au roi Kanakavarna.

Il se dirigea ensuite vers le palais sous la forme d'un oiseau rouge. Le roi ayant reconnu par la vertu de ses mérites que cette forme cachait un Pratyéka Bouddha, manifesta sa joie à ses courtisans et reçut cet hôte ave tous les honneurs possibles. Quand il eut repris la forme humaine, le roi lui demanda : « Pour quel motif êtes-vous « venu ici, o Ritchi ? » « Pour chercher de la nourriture. » Alors le roi s'écria, tout en larmes : quel malheur que je ne puisse donner même à un seul Ritchi une part de nourriture !

Puis, ne pouvant se résoudre, même pour conserver l'existence, à manquer à l'hospitalité et à la déférence due à un aussi grand personnage, en présence de toute sa cour, il déposa sur la patta du Ritchi la dernière mesure de riz qui restait en disant :

« Seigneur, ceci est la dernière aumône d'une portion de nourriture que fasse le roi Kanakavarna. « Puisse par la vertu de cette offrande cesser la misère de tous les habitants du Djambudvipa : »

Puis prenant le vase des deux mains et tombant à genoux, il le plaça dans la main droite du Pratyéka-Bouddha qui l'ayant reçu s'élança immédiatement dans les airs.

Mais aussitôt, de tout les points de l'horizon s'élevèrent des nuages épais qui cachèrent le ciel et versèrent sur tout le pays une pluie d'aliments divers tout apprêtés pour être mangés.

Cette pluie dura sept jours en même temps qu'une pluie de coton et de riches étoffes et une autre pluie des sept substances précieuses: (le cristal, la perle rouge, les lapis lazuli, l'argent, l'or, les diamants, les émeraudes,) de telle sorte que les habitants du Djambudvipa, devinrent plus riches qu'avant la sécheresse.

Le roi Kanavakarna, c'était moi. Si les êtres, ô religieux, connoissaient comme moi le fruit de la distribution des aumônes, fussent-ils réduits à leur plus petite, à leur dernière portion de nourriture, ils ne la mangeraient pas

sans en avoir donné quelque parcelle [1]. Mais comme ils ne connoissent pas le fruit des aumônes, aveuglés par l'égoïsme, ils mangent sans avoir rien distribué.

Ce qu'on fait pour les Aryas, ces personnages reconnoissants, ne périt jamais. Une bonne action bien accomplie, une mauvaise action méchamment faite, quand elles sont arrivées à leur maturité, portent également un fruit inévitable.

Par la phrase en italique, Bouddha rattache l'aumône au grand principe de la rétribution des actes.

Jusque-là Bouddha s'était réservé le sermon d'actions de grâce, c'est-à-dire l'instruction qu'il faisait à ceux qui pourvoyaient à ses besoins et dans laquelle il exaltait leurs mérites et ceux de l'aumône en général. Il autorisa tous les Rahans à faire aussi cette instruction.

Les disciples les plus avancés lui demandèrent : quelle est la meilleur aumône ? quelle est la chose la plus agréable ? qu'est-ce qui cause le plus de plaisir ? qu'y a-t-il de plus efficace pour éteindre les passions ?

Bouddha fit à ces quatre questions une seule réponse : « La loi » et il ajouta : « l'aumône quoique bonne en elle-même ne peut introduire un être dans la voie qui conduit à la délivrance [2]. La loi seule le peut. Par conséquent, la meilleure aumône est la prédication de la loi et les efforts pour la faire connaître aux autres [3] .

L'audition de la loi réjouit le cœur. Elle détruit la concupiscence en nous faisant graduellement sortir du tourbillon des existences dans lequel tout ce qui fait le plaisir des sens tend à nous replonger.

5. Bouddha passa la 16e saison à Alavée où il convertit un Bilou, sorte de croquemitaine, la terreur de tout le pays.

L'intention de cette légende est de montrer que tous les

[1] Manou IV, 228. L'homme exempt d'envie dont on implore. la charité, donne toujours quelque chose. Ses dons rencontre ront un digne objet qui le délivrera de tout mal.

[2] Bouddha voulait éviter l'écueil auquel s'était heurté le Brah manisme, de laisser croire que l'aumône dispensait des autres, vertus, ou pouvait racheter des crimes.

[3] On croirait ce dernier passage emprunté à l'Evangile. Le prosélytisme chrétien la charité chrétienne ne s'expriment pas autrement ni d'une manière plus générale.

êtres, si exécrables qu'ils fussent, devaient bénéficier de la prédication du Bouddha.

Pendant qu'il passait la 17e saison au monastère de Welouvon, un de ses religieux fut pris d'un amour incurable pour Thirima, sœur de Dzewaka, médecin de Bouddha, courtisane célèbre par ses charmes et les agréments de son esprit et qui comblait de libéralités les disciples de Bouddha.

Thirima vint à mourir. Bouddha, pour prémunir ses religieux contre des chutes semblables, visita avec ses disciples quatre jours après la mort le corps qui commençait à se décomposer et prit texte de cette vue pour démontrer le néant de la beauté et de toutes les choses humaines. Son discours produisit non seulement l'effet désiré sur ses disciples, mais encore beaucoup de conversions.

Il saisissait aussi toutes les occasions de glorifier les pauvres et les humbles qui encouraient quelque mésaventure pour venir écouter sa parole ; il les traitait avec une distinction toute particulière et leur conférait un rang élevé soit dans l'assemblée soit dans les grades de perfection.

Il en advint ainsi dans sa 18e saison pour un Pounha (brahme) très pauvre et pour la fille d'un tisserand. Il accorda à celle-ci le rang de Tautapan et à son père qui, à son tour, adhéra à la Loi, celui de Rahan. On sait que les tisserands sont une des plus basses castes.

Ce fut dans sa 19e saison, qu'ayant rencontré un daim pris au piège, il le délivra sans s'inquiéter des suites de cette aventure. Le chasseur étant survenu dans le moment, voulut tuer Bouddha, mais celui-ci lui en imposa d'abord par son calme et son air de dignité, puis il le convertit par son éloquence.

Il passa la 20e saison au monastère de Dzetawon. Il avait alors 55 ans et il devait atteindre l'âge de 80 ans. Il avait besoin d'un aide constant. Il institua pour son assistant Ananda, le plus dévoué, le plus aimable et le plus aimé de ses disciples. Depuis lors, Ananda lui rendit tous les soins personnels, fut chargé d'introduire les visiteurs etc.

Une affreuse disette ravageait la contrée, tous les habitants d'un village que visita Bouddha lui refusèrent des vivres ; Bouddha échappa à la faim ou du moins s'y rendit

insensible en se mettant en extase[1] ; ce qu'ayant vu cinq cents jeunes filles de l'endroit, elles se convertirent et atteignirent immédiatement l'état de Thautapan.

Ayant à traverser une forêt où se retirait le bandit Oupalina, la terreur de tout le voisinage, il alla droit à son repaire et parvint à le convertir. Celui-ci entra dans l'Assemblée et peu après mourut parfait. Bouddha déclara à ses disciples qu'Oupalina avait obtenu la délivrance, leur enseignant ainsi, qu'en suivant les voies de la perfection avec une très grande ferveur, on pouvait en très peu de temps détruire les plus grands démérites.

Par ces exemples éclatants, Bouddha donnait l'idée la plus haute de la puissance de sa prédication et de sa Loi. En même temps, il proclamait que les plus grands crimes peuvent être rachetés par le repentir et la pénitence.

Cette doctrine a été le sujet des plus fortes disputes entre les Ecoles Bouddhistes dont quelques-unes l'ont fort exagérée.

Elle laissait l'entrée dans la nouvelle religion ouverte à de grands et puissants coupables, malheureusement nombreux dans l'Inde, dont on ne pouvait, sans danger se faire des ennemis implacables. L'idée que cette religion pouvait être un refuge pour les consciences bourrelées et une expiation, même aux yeux des populations, a dû attirer dans son sein les princes qui ne pouvaient autrement échapper à leurs remords et à la flétrissure de l'opinion publique. Il faut lui attribuer la conversion du roi Azadatat que l'on verra plus loin. Quelle était dans ces conversions la part de la conscience et quelle la part du besoin de réhabilitation ? Il est fort difficile de le décider. M. Barthélemy de Saint-Hilaire fait un récit touchant de la confession du roi Azadatat. D'après les pères de l'Eglise, beaucoup de grands coupables, après avoir été réhabilités à leurs propres yeux par l'absolution, ont fait un ferme retour à la vertu. Les prêtres catholiques affirment, d'après le résultat de leur expérience, que ce retour est fréquent surtout chez les femmes.

Quoi qu'il en soit, lorsque Bouddha convertit si coura-

[1] Il paraît aujourd'hui démontré que ce fait est d'ordre naturel et non un miracle.

geusement et ensuite glorifia le bandit Oupalina, on doit admettre qu'il ne songeait nullement à ce qui pourrait arriver plus tard pour le roi Azadatat et les princes qui lui ressembleraient, et qu'il obéissait uniquement au sentiment que l'Evangile a exprimé dans les paroles suivantes : « Il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence que pour mille justes qui n'ont pas besoin de pénitence. »

La prédestination des pauvres et des déclassés à l'adoption de la foi nouvelle se représente à chaque instant dans les Sutras (discours ou instructions de Bouddha) et dans les légendes. Sans doute Bouddha y insistait de toutes ses forces pour combattre le principe encore aujourd'hui invétéré dans l'Inde de la prédestination de certaines classes et de certains hommes au mal et à la misère, principe que l'on retrouve dans tous les écrits brahmaniques qui renferment de la métaphysique et notamment dans le Chant du Bien Heureux [1].

Bouddha avait su inculquer à ses disciples son esprit d'humilité et ses idées de fraternité universelle. Un jour, Ananda altéré par une longue course à la campagne demanda à boire à une jeune fille Tchandalie (Paria) qui puisait de l'eau. Celle-ci, au lieu de lui apporter le vase s'éloigna de lui suivant l'usage des Pariahs en lui déclarant qu'elle craignait de le souiller par son contact, Ananda lui répondit :

« Je ne te demande point, ma sœur, ni ta caste, ni ta famille. Je te demande seulement de l'eau si tu peux m'en

[1] Nous citerons les Stances suivantes de ce chant qui résument sa théorie longuement développée dans les lois de Manou.

Vérité, instinct, obscurité, tels sont les modes qui *naissent de la nature* et qui lient au corps l'âme inaltérable.

Il y a trois sortes de foi parmi les hommes *suivant la nature de chacun*. Les hommes de vérité sacrifient aux Dieux, les hommes de passions aux Yakas et aux Raksasas ; les hommes de ténèbres aux revenants et aux spectres.

Celui qui est né dans une condition divine possède toutes les vertus, il va à la délivrance ; celui qui est né dans la condition des assuras (démons) a tous les défauts et tous les vices et va à la servitude ; renaissant dans des matrices de démons, s'égarant de génération en génération, sans jamais atteindre Dieu, il entre dans la voie infernale.

donner. » La jeune fille satisfit son désir. Cet inciden et la beauté d'Ananda l'impressionnèrent au point qu'elle s'éprit d'amour pour lui. Comme son origine était un empêchement à son union avec Ananda qui était un Kchatria, elle s'adressa à Bouddha et le pria de lever cet obstacle. Celui-ci, loin de la repousser, parut entrer dans les intérêts de sa passion ; puis il lui fit remarquer qu'elle ne pouvait se réunir à Ananda sans adopter le même genre de vie que lui et lui demanda si elle voudrait se soumettre à toutes les règles de la vie religieuse. Sur son affirmation, Bouddha sous prétexte de la préparer à l'observation de ces règles, lui enseigna la loi et l'excellence de l'état religieux ; il la détacha ainsi de l'amour terrestre et l'admit parmi les Rahanesses, ainsi que sa mère qu'il convertit également. Informés de cette circonstance, les Brahmanes, les pères de famille et Présénajitt lui-même roi de Koçala et grand protecteur de Bouddha viennent le trouver pour lui faire des représentations. Comment une fille Pariah pourra-t-elle entrer dans nos maisons que souille sa présence? Connaissant leurs pensées Bouddha, leur raconta une des existences antérieures de la nouvelle religieuse :

6. Il y avait un roi des Pariahs nommé Triçangku qui vivait dans une épaisse forêt bordant le Gange. Il se rappelait les Védas qu'il avait appris dans une existence antérieure et il les enseigna à son fils. Quand il le vit parfaitement habile dans toutes les cérémonies, et possédant les rites, il alla demander pour lui la main de Prakriti[1], fille d'un Brahme de race très ancienne. Celui-ci naturellement le reçut fort mal : Hors d'ici, misérable, comment toi, qui manges du chien, toi, le dernier des hommes, oses-tu parler ainsi à un Brahmane qui a lu le Véda, et demander l'union du plus noble avec le plus vil ?

Tchiçangku répondit : Il n'y a pas entre un Brahmane et un Pariah la différence qu'il y a entre la pierre et l'or, entre les ténèbres et la lumière. Le Brahmane n'est sorti ni de l'éther ni du vent : Il est né d'une femme comme le

[1] Le nom de Prakriti, la Nature qui joue un si grand rôle dans le sankia donne à penser que cette légende pourrait être une allégorie ou parabole.

Tchandala. Pourquoi donc l'un serait-il noble et l'autre vil? Mort, le Brahmane, aussi bien que les hommes des autres castes, est abandonné comme vil et impur. Où donc est la différence?

Puis Triçangku reprocha aux Brahmes leurs vices et leurs passions, les moyens qu'ils emploient pour les satisfaire, l'hypocrisie avec laquelle ils se prétendent purs en commettant les plus vilaines actions.

« Quand ils veulent manger de la viande, ils immolent des animaux en récitant des formules de prières par la vertu desquelles les victimes vont droit au ciel. Mais s'ils ont ainsi le chemin du ciel, pourquoi n'y envoient-ils pas avec l'aide des mêmes formules, en les immolant tous leurs parents et amis? Il n'est pas vrai que l'eau lustrale et ces prières fassent monter au ciel les chèvres et les brebis.

Triçangku prouva ensuite au Brahme par un grand nombre de citations qu'il avait la connaissance parfaite des Védas. »

Pour justifier sa conduite, Bouddha avait été, cette fois, entraîné beaucoup plus loin qu'il ne se laissait aller ordinairement. En général, il n'attaquait point la hiérarchie des Castes, mais il l'expliquait par la théorie des mérites et des démérites, ce que faisaient déjà les Brahmes. « Seulement il admettait en plus que les mérites acquis pouvaient, dans cette vie même, vaincre l'influence des démérites antérieurs. Cette théorie fort logique lui permettait d'introduire dans le corps des Rahans ou *parfaits*, des hommes de toute situation et de toute Caste.

Les Oupsakas ou simples dévots convertis au Bouddhisme conservaient leur Caste. C'est exactement ce qui se passe aujourd'hui dans la conversion des Hindous par les Missionnaires Catholiques. Les nouveaux chrétiens conservent leur Caste.

Les Pariahs ont même une place particulière avec entrée séparée dans les Eglises; ordinairement c'est l'une des branches du transsept, ou bien une chapelle.

Les Hindous, même convertis, conservent leurs préjugés sur les souillures et les Castes; les Missionnaires ménagent ces préjugés jusqu'au moment où ils pourront les faire disparaître; le célibat et l'isolement dans lequel ils vivent leur rendent ces précautions assez faciles.

7. Par la prédication et l'enseignement public, et la connaissance qu'il s'attribuait des existences antérieures et futures, Bouddha exerçait sur les auditeurs une influence irrésistible ; en leur révélant leur passé, il les prédisposait à tout dans le présent pour assurer l'avenir ; et cet avenir il le fixait et l'enchaînait, pour ainsi dire, par les grades de perfection qu'il conférait et les privilèges qu'il déclarait y être attachés pendant cette vie et pour la vie future. Les avantages de l'existence religieuse dans l'existence présente sont exposés dans le Samana-phata prédication célèbre que l'on fait remonter au Bouddha et qui a été commentée par E. Burnouf [1].

D'ailleurs l'enseignement donné si libéralement par Bouddha et ses disciples ouvrait, même aux Brahmes, une voie beaucoup plus facile et plus large que celle tracée aux Brahmatcharis astreints à des épreuves stériles pour la plupart et en tout cas très longues et très pénibles. En quelques jours, on devenait un Thautapan, en quelques mois un Rahan, tandis qu'il fallait au Brahmatchari des dizaines d'années d'une vie de contrainte et d'étude pour obtenir l'investiture et devenir un Orahasta (Brame père de famille), ayant tous les privilèges religieux. Il est certain qu'alors comme aujourd'hui, la plupart des membres de la Caste Sacrée n'obtenaient pas l'investiture, restaient ignorants, vivaient de tous les métiers qui leur étaient permis par Manou pour les temps de détresse (Manou x 81 à 93) c'est-à dire de tous ceux qui ne font point contracter de souillures, même du métier des armes [2]. Ceux-là ne bénéficiaient en aucune façon des avantages accordés aux Brahmes savants et *investis*, et n'avaient aucune part des largesses faites par les grands ou le public. En se ralliant au Bouddhisme, ils gagnaient une certaine instruction religieuse et le titre d'Oupsakas s'ils ne voulaient pas se vouer au célibat, et en cas contraire, celui de Rahans avec un genre de vie fort doux par comparaison avec celui des Ascètes Brahmaniques, ou avec l'extase idiote ou folle des Yoguis ou du moins de la plupart d'entre eux.

[1] Voir l'appendice au présent chapitre.

[2] Nos Cipayes de Chandernagor sont tous Brahmes, M. Rousset l'auteur de l'Inde des Radjas affirme qu'il a vu à Calcuta des Brahmes *bouchers*.

Quelques-uns même des Brahmes qui s'étaient faits religieux Bouddhistes, pour éviter le contact avec les Religieux de Caste Inférieure, vivaient dans la solitude ou peut-être même dans leur propre famille, comme le fon une certaine classe de Lamas au Thibet.

Ces circonstances expliquent comment le Bouddha eut beaucoup d'adeptes parmi les Pounahs (brahmes, surtout de la campagne).

Il en fut de même des pauvres et des malheureux de toute classe, au moins dans la dernière période de la vie du Bouddha. Ils étaient, alors comme aujourd'hui, admis sans difficulté au nombre des Biskous (religieux mendiants). Cette disposition que nous admirons et qui se retrouve chez les Stoïciens, les Esséniens et les Chrétiens, était dans l'Inde pour les esprits superficiels un sujet de raillerie. Dans une comédie Indienne, un joueur constamment malheureux se fait religieux Bouddhiste en s'écriant : « Maintenant, je marcherai tête levée sur la grande route ».

Une légende fort répandue et qui ressemble à la parabole de l'enfant prodigue rappelle les moqueries amères auxquelles Bouddha fut en butte à l'occasion de la conversion du fils d'un marchand de Swageta qui n'adhéra à la Loi qu'après être tombé au dernier degré d'abaissement. Il fut très bien accueilli par le Bouddha qui répondit à ceux qui l'en blâmaient : Ma loi est une loi de grâce pour tous ; c'est elle qui fait de simples mendiants, des religieux.

Cet esprit égalitaire et charitable se soutient encore aujourd'hui dans tous les pays Bouddhistes et même à Ceylan où l'on s'est le plus efforcé de le détruire ; au commencement de ce siècle, un religieux disgracié par le roi de Ceylan pour avoir prêché devant une Caste misérable et méprisée lui répondait : La religion doit être un bien commun pour tous.

Un Sutra dit que tous les êtres qui entendaient la parole de Bouddha, même les animaux, entraient dans le chemin de la perfection ; mais ces derniers ne pouvaient avancer dans ce chemin qu'après leur renaissance dans le séjour de l'homme.

Anatapein, le richissime marchand, avait marié sa fille dans une ville et dans une famille qui étaient restés

fidèles aux usages et aux croyances brahmaniques. La nouvelle épouse trouva installés et nourris dans la maison de son beau-père un grand nombre de Sanyasïs, ou ascètes brahmes *vêtus de l'espace !* Leur nudité dégoutante révolta sa modestie et elle voulut retourner chez son père. Mais Bouddha se rendit immédiatement près d'elle et la détourna de son dessein, puis il prêcha la Loi à son mari et à toute sa famille et parvint, à les convertir. Les brahmes nus furent renvoyés [1].

Les autres dames de la ville informées de cette circonstance voulurent que Bouddha leur prêchât la loi ainsi qu'à leurs familles ; toutes les bonnes castes du pays se convertirent ainsi.

8. Un Pounha demanda à Bouddha, dans une de ses excursions pour la prédication : qu'a fait Brahma pour mériter sa gloire extraordinaire et sa félicité sans bornes ?

Bouddha répondit : Pendant d'innombrables existences, Brahma a fait d'immenses aumônes aux nécessiteux et a sauvé un nombre infini de personnes en péril ; il consacrait tous ses efforts à instruire les ignorants. Par ces actes, il a mérité le rang suprême et le bonheur sans partage pour une période immense.

Cette réponse qui est relatée dans toutes les vies de Bouddha est fort remarquable. D'abord elle résume d'un seul trait les œuvres auxquelles Bouddha attachait le plus grand prix, puisqu'il leur assignait la plus haute récompense ; ensuite elle montre la manière extrêmement habile dont Bouddha ménageait la transition des croyances populaires à celles qu'il voulait faire adopter. D'après la théogonie *généralement* admise, les dieux Hindous n'étaient point éternels. Après des myriades de siècles, après avoir engendré et détruit des myriades de mondes, Brahma lui-même disparaissait. Partant de cette donnée, admise au moins par le plus grand nombre, Bouddha classe les Dieux Hindous simplement comme des êtres ayant eu des mérites et des récompenses extraordinaires, et presque infinis, mais qui n'entrent pas moins dans son système de demeures fortunées. Au lieu de les nier, de les combattre, il les absorbe, laissant le temps leur faire définitivement le sort qui leur convient.

[1] Ces brahmes nus étaient des membres de la Secte des Djaïns

Une légende raconte que Bouddha s'est rendu dans le Brahmaloka (paradis des Brahmas) pour convertir Brahma qui ne croyait pas en lui et que, malgré les efforts de Marah, il y réussit en racontant à cet incrédule plusieurs traits de ses existences antérieures ; comme cette connaissance était le privilège des Bouddhas, Brahma dut se rendre. Dès lors il devient sous le nom de Sampati Maha Brahma chef des séjours fortunés des Brahmes et exerce continuellement les quatres aspirations suivantes :

1° D'amitié, il désire que tous les êtres reçoivent le même mérite que lui-même et aient une égale récompense.

2° De compassion ; que tous les êtres puissent être relevés des quatre enfers et obtenir le bonheur.

3° De tendresse ; que ceux qui sont nés dans les Brahmas, locas gardent pendant très longtemps le bonheur.

4° D'équité ; que chacun soit récompensé suivant ses mérites.

Mais ajoute la légende (évidemment très moderne), le Bouddha *le seigneur de tous les êtres* est bien au-dessus de Maha Brahma.

Nous sommes bien loin du Brahma des Brahmes et en même temps du Bouddha primitif qui ne s'est jamais donné que pour un homme. Il est vrai que le mot Seigneur veut dire, ici, le premier et non le maître.

Bientôt les Brahmes feront à leur tour, du Bouddha une incarnation de Vichnou.

Le Bouddha saisissait aussi toutes les occasions de combattre la croyance à la magie et aux charmes qui forment une partie considérable de la science des Brahmes. Une légende rapporte qu'un Pounah du parti opposé à Bouddha portait au nombril une lumière miraculeuse qui s'éteignait quand il rentrait chez lui. Il défia le Bouddha d'opérer un pareil prodige. Ce dernier répondit : Je ne possède aucun pouvoir magique. Je n'ai que ceux acquis par quarante-cinq jours de méditation auprès de l'arbre Boddhi.

APPENDICE AU CHAPITRE VIII

LE SAMANAPHATA OU LES AVANTAGES DE LA VIE RELIGIEUSE DANS DANS L'EXISTENCE PRÉSENTE

Le Samnaphata offre un double intérêt; dans une premièr partie, (prohibitive), il nous fait connaître les superstitions et les pratiques (de magie) brahmaniques qui régnaient du temps de Bouddha et que le religieux bouddhiste doit éviter [1]; dans une autre plus étendue, il décrit le genre de mysticisme qui est propre aux religieux Booddhistes, ce qui complète pour nous l'histoire du mysticisme Indien y compris les pouvoirs surnaturels que s'attribuaient les contemplatifs outrés et les thaumaturges. Le Sutra consiste en réponses faites par le Bouddha à des questions posées par Azadatu, réponses qui amènent le roi à se convertir.

I. Un esclave s'est fait religieux et a rempli les devoirs de son état. Il obtient par là la considération et la protection qu'il n'avait pas.

II. Un intendant ou tenancier du roi s'est fait religieux et remplit ses obligations ; par estime, le roi déclare qu'il pourvoiera à ses besoins et qu'il le protégera.

III. Un homme ayant entendu le Thatagata a foi en lui et se fait religieux ; il exécute toutes les prescriptions imposées. — Cela lui est compté comme vertu.

Il s'éloigne des danses, des représentations scéniques, de la musique, des bateleurs, des combats d'animaux. — Cela lui est compté comme vertu.

IV. Après ces prescriptions principales, il en accomplit d'autres : Il évite les conversations malveillantes, et décline les commissions inférieures dont voudraient le charger des hommes au-dessus de lui, maîtres de maison, grands, rois. Il fuit ceux qui font le métier de jongleurs, de devins, d'astrologues, et d'enchanteurs ou sorciers et qui ne recherchent que le gain.

V. Il n'imite point ces Brahmanes ou Samanas qui vivent d'une fausse science et de mensonge, par exemple des horos-

1 Presque toutes ces superstitions et pratiques charlatane ques existent encore aujourd'hui dans l'Inde et sont décrites, par l'abbé Dubois qui écrivait dans le premier quart du XIXe siècle.

copes tirées des signes des membres et de la naissance, de l'explication des songes et des marques de ce qui est rongé par les rats : de la divination par le homa du feu, de la cuillère, de la paille, du grain, du riz vanné, du beurre clarifié, de l'huile, de la bouche, du sang, par la connaissance des Angas, de l'architecture, des champs (sans doute la prédiction des récoltes) ; celle du bonheur futur, celle des Etres (ou des Buthas), celle des serpents, des poissons, des scorpions, des rats, des faucons, des corbeaux ; comme aussi par la considération du vol des oiseaux, des flèches, des cercles, des gazelles, par l'enseignement de l'art prétendu de se garantir des flèches. Il rejette la connaissance prétendue des signes : sur les joyaux, les batons, les étoffes, les armes, les femmes, les hommes, les jeunes gens, les jeunes filles, les éléphants et les animaux domestiques, les coqs, les perdrix, les ichneumons, les tortues, les gazelles.

Il n'imite point non plus les Brahmanes qui prédisent les événements futurs, annonçant qu'il y aura une irruption, une attaque des Rajas, une victoire, une défaite, etc., ou bien les phénomènes astronomiques comme les éclipses, l'apparition ou la disparition de météores etc., ou encore les changements atmosphériques, comme la pluie etc. et aussi la maladie, la santé, etc. les fléaux etc.

Ni ceux qui prétendent : déchiffrer l'avenir au moyen de diagrammes, de stances poétiques, de la doctrine des Lokayatas, de charmes, de conjurations, ou reconnaître la stérilité des femmes en interrogeant un miroir, les jeunes filles et les dévas.

Ni ceux qui dans les mêmes buts, *rendent un culte au soleil.* (les Vichnouvistes) *servent les grands*, portent la lumière devant quelqu'un, font des invocations sur la tête d'un autre.

Il s'abstient et s'écarte des cérémonies propitiatioires, de la consécration, « de la cérémonie qui assure le succès » de la cérémonie de la préparation des substances et des actes suivants accomplis dans un but superstitieux : le rincement de la bouche, le bain, l'acte de traire la vache, de faire vomir, celui de purger par le haut, par le bas ; de purifier la tête, d'oindre les oreilles d'huile, de baigner les yeux, de faire éternuer, de mettre un colyre aux yeux, des colyres particuliers (à chaque membre), d'employer le morceau de bois (qui sert à nettoyer les dents), de faire usage de la lancette, d'employer des

médicaments extraits des racines, d'attacher des herbes médicinales au corps d'un malade [1].

VI. Le Religieux qui a observé toutes les abstentions prescrites, s'élève successivement aux divers degrés de la spiritualité et il en recueille les fruits ou résultats.

1° Il ferme la porte de ses sens : Il surveille sa vue, son odorat etc. ; il a toujours présente cette pensée : « Si l'organe de l'esprit (le manas) n'est pas retenu, il se répandra de tous côtés ; de là de violents désirs, le péché etc. » Alors il contient cet organe. Celui qui exerce cet empire sur lui-même, *ressent un plaisir intérieur que rien n'égale.*

2° Le religieux concentre son attention sur tous les actes matériels qu'il accomplit, soit qu'il parle ou garde le silence : *de cette manière il est doué de mémoire et de connaissance.*

3° Il est content de son vêtement et de sa nourriture quels qu'ils soient et ne cesse de quêter. *C'est ainsi qu'il est satisfait.*

4° En faisant ce qui vient d'être dit, le religieux se corrige de tous ses défauts et de tous ses vices ; plein de miséricorde et de bonté pour tous les êtres, il est exempt de méchanceté. Ayant chassé le doute, n'interrogeant plus ; il a l'esprit purifié du doute. Quand il sent qu'en lui les cinq obstacles sont détruits, le contentement naît dans son cœur et ensuite la satisfaction : puis la confiance descend en lui et il en ressent du plaisir. Son esprit médite (se concentre). Il est arrivé ainsi *à la première contemplation* qui est le plaisir de la satisfaction et de la distinction né du détachement et accompagné de raisonnement et de jugement ; il se plonge dans ce plaisir qu'il ressent sur tous les points de son corps.

Cela lui est compté comme méditation, résultat plus considérable que les précédents.

5° Le religieux baigne son corps dans le plaisir de la satisfaction né de la méditation, c'est la deuxième contemplation.

6° Par l'effet de la satisfaction et du détachement, le religieux devient indifférent, et conserve la mémoire et la connaissance. Il s'arrête au sein du bonheur après avoir atteint à

[1] Bouddha énumère ici toutes les pratiques dont les Brahmes usaient presque toujours par charlatanisme ; il est probable qu'un certain nombre d'entre elles étaient des remèdes réels et efficaces. Il paraît aujourd'hui démontré qu'ils possédaient une certaine science médicale.

la contemplation. Alors tout son corps est pénétré d'un plaisir exempt de satisfaction. A ce point, cela lui est compté comme méditation, nouveau résultat plus grand encore.

7° Quand par l'indifférence au plaisir et à la douleur, ses impressions antérieures de joie et de tristesse ont disparu, le religieux est arrivé à la quatrième contemplation, qui est la mémoire parfaite et l'insensibilité à la douleur et au plaisir ; il s'arrête à ce point. Son esprit ayant acquis une perfection et une pureté complète, il reste assis et tout son corps est comme touché par cet esprit parfait ; cela même lui est compté comme méditation.

8° Ainsi dégagé le religieux tourne son esprit vers la science et il exprime ainsi ce qu'elle lui révèle.

« Ce corps qui m'appartient a une forme ; il est composé de quatre grands éléments, soutenu par des aliments, sujet à l'altération et à la destruction. Cette intelligence qui m'appartient lui est enchaînée. »

Cette vue lui est comptée comme sagesse. Nouveau résultat.

9° Le religieux arrivé au plein recueillement et à l'impassibilité, dirige son esprit sur l'action de créer (en quelque façon) sous ses yeux le manas (le sens intérieur). Il se représente par la pensée un autre corps (subtil) tiré de ce corps (matériel) ayant une forme, consistant dans le Manas, ayant ses membres et ses organes dirigés chacun en particulier et tous ensemble vers l'action. Nouveau fruit ou résultat général prévu !

10° Parvenu à ce point il applique son esprit à la mise en action des pouvoirs magiques. Il s'essaie à l'exercice des facultés surnaturelles dont les effets sont divers [1]. Quoique unique, il se multiplie sous plusieurs formes. Quoique s'étant multiplié, il est ou redevient unique ; il est tantôt visible, tantôt invisible ; il passe, sans être arrêté, à travers un mur, un rempart, une montagne, comme dans l'air ; il plonge et replonge dans la terre comme il le ferait dans l'eau ; il marche sur l'eau sans enfoncer ; il traverse les airs, les jambes rame-

[1] Ce qui est dit dans cet alinéa et les 3 suivants est admis par toutes les Ecoles Indiennes. La créance qu'y ajoutait le Bouddhisme, dès son origine nous fait voir que cette religion a beaucoup contribué à répandre ces sortes de superstitions et la thaumaturgie.

nés sous son corps ; il atteint et touche de la main le soleil et la lune et avec son corps franchit l'espace jusqu'au monde de Brahma. — Et cela même lui est compté comme sagesse. — Nouveau résultat !

Ensuite le religieux s'applique à l'ouie surhumaine. Il entend les deux espèces de sons, les humains et les surhumains, ceux qui sont éloignés comme ceux qui sont rapprochés.

10° Puis il dirige son esprit vers la connaissance de celui des autres. — Il le pénètre et reconnaît si un esprit est ou non exempt de passions, entaché ou non de péchés, rempli ou libre d'erreurs, inférieur ou supérieur, recueilli ou non, affranchi ou non. Nouveau résultat !

11° Alors le Religieux s'applique à la connaissance distincte et au souvenir de ses anciennes demeures (dans le monde). Il se les rappelle toutes, si nombreuses qu'elles aient été et se remémore toutes les circonstances de ces existences.

Il se tourne ensuite vers la connaissance de la naissance et de la mort des créatures. Avec une vue surhumaine, il embrasse les êtres naissants ou mourants, prospères ou misérables, beaux ou laids, marchant dans la bonne voie ou la mauvaise suivant leur Karma. — Nouveau résultat.

12° Puis il s'applique à la science de la destruction des souillures du vice : connaissant la douleur, et, les éléments des quatre vérités etc. ; il connaît les souillures du vice, leur production, leur purification, et la voie qui conduit à celle-ci. — Quand il possède cette science, il est exempt des souillures du désir, de l'existence et de l'ignorance.

13° Ainsi délivré, le religieux se dit : J'ai épuisé l'existence, j'ai accompli tous les devoirs de la vie religieuse, j'ai parfait ce qui était prescrit ; je n'aurai plus à revenir ici-bas. [1]

Cela même lui est compté comme sagesse. Nouveau résultat.

Ainsi éclairé et édifié, le Roi se convertit aux paroles du Bouddha.

[1] Les quatre derniers alinéas sont exclusivement Bouddhiques.

CHAPITRE IX

DEPUIS LA 20e ANNÉE DE LA PRÉDICATION JUSQU'A L'ANNÉE DE LA MORT DU BOUDDHA

EPIGRAPHE : Il y avait déjà alors des disciples de Bouddha qui mouraient par l'épée, le poison ou la corde et souffraient tout par mépris pour ce triste corps.

E. Burnouf, légende de Purna.

1. Pendant les 23 dernières années de sa vie, Bouddha étendit sa prédication à toute l'Inde Centrale et aux Etats de l'Est et du N.-E, tantôt descendant le Gange et tantôt remontant vers les Himmalayas dans les royaumes de Mathura et d'Oudyana.

Il passait la plus grande partie de son temps dans le Vihara de Dzétawon, sa résidence préférée. Il témoignait ainsi sa considération au donateur son disciple Anatapein dont les libéralités fabuleuses envers la religion n'ont été égalées que par celles du roi Açoka.

C'était d'ailleurs, en quelque sorte, un poste de combat, car il se trouvait à portée de Bénarès, qui faisait partie du royaume de Koçala dont la capitale était Çrawasti. C'est à Bénarès que la lutte était la plus vive entre les deux partis religieux. Ces années furent consacrées pour la plus grande partie à des controverses qui ont été recueillies dans la mémoire et qui remplissent beaucoup de volumes.

Plus il avançait dans sa prédication, plus se faisaient sentir les conséquences de ses principes égalitaires. La

confusion de toutes les Castes dans les rangs des religieux bouddhistes blessait toutes les idées sur les souillures et les purifications si chères aux Brahmes et si invétérées chez les Hindous. Elle faisait prévoir l'anéantissement du régime des Castes et du respect des coutumes, fondements de l'Institution de Manou et la ruine des privilèges inouïs des Brahmes investis[1]. Ceux-ci avaient compris qu'il ne s'agissait plus seulement de disputes philosophiques, mais que leur existence même était en jeu et ils avaient juré de perdre leur adversaire. Leur haine s'attachait partout à ses pas.

Ici, tout un district, à leur instigation, refusait des aliments au Bouddha et à ses disciples pour leur rendre impossibles le séjour et la prédication dans ce pays. Là, les portes des villes se fermaient devant eux et l'entrée leur en était interdite. Ainsi dans la petite ville de Bhadranka, on avait décidé de ne point recevoir le Bouddha ; quiconque se rendrait près de lui paierait une forte amende.

Mais une Brahmine originaire de Kapilawot et mariée dans la petite ville enfreint la défense. Pendant la nuit, elle descend avec une échelle au bas du mur d'enceinte et vient se jeter aux pieds du Bouddha pour entendre la loi ; puis elle retourne dans la ville, se fait écouter par un des plus riches habitants (toujours un Vessiah) qui harangue le peuple et l'entraîne auprès du libérateur.

Les Hérétiques (parti des Brahmes) de Thavatie, firent une nouvelle tentative contre le Bouddha. Une femme qui leur était dévouée répandit le bruit qu'elle avait passé une nuit dans ses appartements intérieurs. Quand cette calomnie eut pris de la consistance, les ennemis du Bouddha soudoyèrent des assassins qui tuèrent cette femme enceinte et jetèrent son corps dans un épais buisson près du Monastère; ensuite ils accusèrent le Bouddha de ce crime.

Mais les meurtriers se trahirent eux-mêmes dans l'ivresse ; ensuite espérant obtenir par des aveux une atténuation de peine, ils dénoncèrent ceux qui les avaient

[1] Nous devrions ajouter : et savants. Il y avait une sorte d'investiture pour tous les brahmes, mais elle ne conférait des priviléges qu'aux savants.

soudoyés. Le roi les condamna tous, assassins et instigateurs au même supplice.

Ils furent enterrés jusqu'à la ceinture, puis recouverts d'un monceau de paille auquel on mit le feu en sorte qu'ils furent brûlés vifs.

Cette fois encore le Bouddha dit à ses disciples :

« La calomnie que j'ai subie n'est que la juste punition de calomnies et d'insultes dont je me suis rendu coupable dans une de mes existences antérieures.

2. Par ce récit et d'autres semblables, on voit que le Bouddha eut constamment à lutter et qu'il fut souvent persécuté ainsi que ses adhérents.

Il était puissamment secondé dans son œuvre de propagande par un certain nombre de ses disciples qui avaient toutes les qualités de l'apostolat. La légende de Purna, traduite par Eugène Burnouf, nous apprend que le Bouddhisme a eu des martyrs du vivant de son fondateur.

Purna se disposait à se rendre dans le pays de Chronaparenta pour y prêcher la loi.

« Les hommes de Chronaparenta, lui dit Bouddha, sont emportés, grossiers, violents, cruels. S'ils t'injurient, que penseras-tu de cela ? »

« Je me dirai, répondit Purna, ils sont doux ces hommes qui ne me frappent ni de la main, ni à coups de pierres. »

« Mais s'ils te frappent de la main ou à coups de pierre ? »

« Je me dirai, ils sont bons ces hommes qui ne me frappent ni du bâton, ni de l'épée. »

Et s'ils te frappent du bâton et de l'épée ?

« Je penserai qu'ils sont bons, puisqu'ils épargnent ma vie. »

« Et s'ils t'ôtent complètement la vie ? »

Voici ce que je penserai. Il y a des disciples de Bouddha, qui, à cause de ce triple corps sont tourmentés, bafoués, méprisés, qui meurent par l'épée, le poison ou la corde, ou qui sont jettés dans les précipices. Ce sont certainement des hommes bons que ceux qui, avec si peu de douleur, me délivrent de ce corps rempli d'ordures.

Bien, bien, Purna, dit Bouddha, avec ta patience parfaite, tu peux fixer ton séjour dans le pays de Chronaparenta. Va, Purna ! délivré délivre ; arrivé à l'autre rive,

fais y arriver les autres ; consolé console ; parvenu au Nirvana complet, fais-le obtenir aux autres. »

Ainsi il y avait déjà alors des disciples de Bouddha qui mouraient par l'épée, le poison ou la corde et souffraient tout *par mépris pour ce triste corps*. Ce sentiment qu'on retrouve dans beaucoup de légendes nous donne la clef du succès de l'apostolat bouddhiste et de ses conquêtes. Pour ces missionnaires mendiants qui, dans leurs pérégrinations, ne s'occupent jamais de la nourriture du lendemain, il n'existe point d'obstacle si ce n'est celui que *ce triste corps met à la délivrance*. Ils sont sans besoins et au-dessus de tout danger comme de toute séduction. Leurs exemples sont aussi éloquents que leurs paroles.

3. L'un des plus vantés est le suivant :

Une courtisane célèbre Wésadavata avait pris un caprice pour Oupagoupta religieux alors jeune et qui, depuis, fut un des patriarches bouddhistes. Elle l'avait, à plusieurs reprises, fait solliciter de se rendre près d'elle, chaque fois il avait répondu :

Wesavadata ayant fait assassiner un de ses amants qui la gênait par sa jalousie, le roi ordonna qu'on lui coupât les mains, les pieds, les oreilles et le nez et qu'on l'abandonnât ainsi mutilée dans le cimetière.

Oupagoupta se dit alors « aujourd'hui que mutilée par le glaive, elle a perdu son orgueil, son amour et sa joie, il est temps de la voir. »

Quand elle l'aperçut venant vers elle, Wesavadata donna à sa servante l'ordre de cacher ses membres épars et ses affreuses blessures et elle dit à Oupagoupta : « Quand mon corps était doux comme la fleur du lotus, qu'il était orné de parures et de vêtements précieux et qu'il avait tout ce qui attire les regards, tu as refusé de me voir. Pourquoi aujourd'hui viens-tu contempler un objet d'horreur et d'épouvante [1]. »

« Ma sœur, répond le religieux, autrefois l'amour du plaisir n'a pu m'attirer près de toi, mais je viens aujourd'hui pour connaître la véritable nature des misérables objets des jouissances de l'homme. »

Puis il console Wesavadata par l'enseignement de la Loi et ses discours ayant porté le calme dans l'âme de l'infortunée, elle meurt en faisant un acte de foi au Bouddha « pour renaître bientôt parmi les dieux. »

Cette fin corrige un peu la sécheresse dévote de la réponse d'Oupagoupta qui n'avait rien de bien agréable pour la pauvre mutilée. Une sœur de charité ou un prêtre chrétien qui vient panser les plaies du corps et de l'âme nous touche bien plus que le Bouddhiste qui cherche son édification dans la vue d'une suppliciée.

Un spectacle, qu'on n'oublie point, est celui du prêtre accompagnant jusqu'à l'échafaud le condamné à mort, lui faisant pendant le fatal trajet, s'il est repentant, embrasser le crucifix et embrassant lui-même le malheureux pour dernier adieu.

La conduite d'Oupagoupta est tout à fait conforme à sa religion : sécheresse dans le dogme, humanité dans les sentiments et la conduite, miséricorde et même rémunération pour résultat final ; dans tous les cas, défaite des sens.

Ces sentiments rendent facile aux religieux bouddhistes la vertu de continence. Bouddha qui, pour tout le reste, était indulgent, ne tolérait aucune infraction à la règle de chasteté. Outre qu'il redoutait par-dessus tout les effets de l'incontinence sur les facultés mentales sous le ciel de l'Inde, il savait qu'une pureté absolue était le seul moyen de conserver au corps religieux le respect des laïques.

La continence était regardée, même par Manou, comme un des moyens les plus efficaces pour gagner des mérites et expier des fautes. Cette idée qu'on ne trouve point dans l'antiquité Grecque et Romaine, prenait dans l'Inde sa source dans deux opinions qui, également, lui étaient propres. La première est celle de la valeur de la vie religieuse et des mortifications ; la seconde est l'idée des souillures qu'entraînent les actes charnels.

Avant le Christianisme, ces deux idées n'existaient guère que dans l'Inde, et elles y furent à un état réaliste, grossier et rudimentaire jusqu'à l'avènement du Bouddhisme. La continence des ascètes et des religieux les résume toutes deux.

Un jeune homme riche et beau, ruiné d'abord et ensuite repoussé par sa maîtresse, courtisane célèbre qui s'appelait Félicité, s'était converti au Bouddhisme et avait pris l'habit religieux, croyant sa passion éteinte. Mais la courtisane eut le caprice et le pouvoir de le faire succomber. Honteux et repentant de sa faiblesse, il alla immédiate-

ment se jeter aux pieds de Bouddha pour implorer son pardon. Celui-ci fut inexorable ; afin de frapper ses religieux par un exemple éclatant, il appliqua dans toute sa rigueur la règle qu'il avait tracée et chassa le coupable publiquement de la communauté en disant :

Les religieux qui auront manqué à leur vœux seront précipités au fonds de l'Avitchi le plus bas et le plus terrible des enfers ;

La bufera infernal que mai non resta
Mena gli spiriti con la sua rapina,
Voltando et percotendo gli molesta

Il Dante, Canto V, i lussuriosi.

La rafale infernale les emporte, les roule et les frappe sans relache.

Le Dante, chant V, les luxurieux.

4. Les Soutras prêtent au Bouddha une peinture effrayante de ces lieux de souffrance ; nous allons la reproduire en partie parce que la plupart des Bouddhistes croient qu'elle est la parole même du maître. Le Bouddha a pu la juger nécessaire, mais certainement il ne s'y complaisait guère, lui le héros de la compassion.

Il savait d'ailleurs que l'idée habituelle des tourments infernaux familiarise avec la cruauté.

Dans une légende, le roi Açoka donne à son bourreau ces supplices pour exemples à imiter en lui rappelant les paroles suivantes attribuées au Bouddha :

« Il y a, ô religieux, des êtres qui renoissent dans les enfers. Les gardiens des enfers les saisissent, les étendent le dos sur le sol formé de fer brûlant, leur ouvrent la bouche avec une broche de fer et y introduisent soit des boules de fer brûlant, soit du cuivre fondu qui leur brûle les lèvres, et après avoir consumé la langue, le gosier, le cœur et les entrailles s'échappent par en bas. Ce sont là, ô religieux, les peines des enfers.

Il y a des êtres qui renoissent dans les enfers. Les gardiens, après les avoir étendus sur le sol formé de fer brûlant ne faisant qu'une seule flamme, les traversent avec une chaîne de fer chauffée à blanc ; puis ils les rabotent

avec une houe de fer brûlante ou sur le sol formé de fer brûlant et enflammé. Ils enlèvent ainsi de leurs corps, un huitième, un sixième ou un quart, les rabotant en long et circulairement du haut et du bas soit doucement, soit très doucement. Ce sont, ô religieux, les douleurs de l'enfer.

Il y a des êtres qui renaissent dans les enfers. Les gardiens leur infligent le supplice qui consiste à être enchaînés en cinq endroits : par les mains et les pieds qui sont fixés sur des barres de fer et par le cœur qui est traversé d'une barre de fer. Ils marchent ainsi sur un sol brûlant, ne faisant qu'une seule flamme.

Ce sont là, ô religieux, les supplices qui sont infligés dans les enfers, ces lieux qui sont remplis de souffrance [1].

Le Sutra de Némi traduit par Burnouf donne la description suivante des premières demeures des enfers :

On rencontre d'abord une rivière large et profonde aux tourbillons effrayants et qui paraît comme un lac de feu. Sur ses bords se tiennent les Ministres infernaux avec toutes sortes d'armes, ils percent, taillent ces infortunés qui cherchent à sortir de ces flots dévorants, les repoussent violemment sur mille dards qui les pénètrent et les reprennent ensuite pour les faire rôtir sur des charbons ardents. On n'entend que les hurlements de ces victimes auxquelles ces horribles tourments ôtent jusqu'à l'espoir de la délivrance. Ce sont les oppresseurs des faibles, les persécuteurs des pauvres.

D'intòrno a fosso vanno Centauri a mille
Saëttando quale anima si velle
Del sangue piü que sua colpe sortille

Dante, benferno.

Mille centaures traversent de leurs flèches les âmes qui veulent sortir de la mer de sang.

[1] L'idée que le populaire se fait des peines de l'enfer est toujours en rapport avec la douceur où la férocité des mœurs. En Europe elle n'a jamais été plus forte qu'au moyen âge où les supplices légaux étaient atroces. La charité chrétienne et la philanthropie, ont adouci les mœurs et condamné les supplices cruels. On a imputé aux idées de l'époque sur l'enfer les cruautés des Espagnols au Mexique et l'inquisition.

Ailleurs, des corbeaux dévorants, des aigles affamés, de hideux chiens à cinq têtes assouvissent leur faim furieuse sur le corps de misérables dont les chairs se renouvellent incessamment. *Ce sont ceux qui n'ont pas fait du bien à leurs semblables* et ceux qui ont empêché les autres d'en faire et qui ont porté envie au prochain.

Aux yeux du Bouddha, le défaut seul de bienveillance active envers nos semblables, l'absence de sentiments altruistes sont des crimes, puisqu'ils sont punis de châtiments si terribles qu'on se demande quels tourments plus affreux peuvent être inventés pour les grands coupables. Dante a gradué davantage ses effets, il place les Indifférents, les simples égoïstes, dans le premier cercle :

Alle anime triste de coloro
Che visser senza infamia et senza lode
Mosconi rigavan si sangue il voito
Che mischiato di lagrime a lor ptedi
Da fastidiosi verni era raccolto.

Ceux qui ont vécu sans faire le bien ni le mal sont continuellement piqués au visage par des moustiques ; le sang et les larmes qui tombent à leurs pieds sont bus avidement par des vers hideux. »

L'intention du Bouddha a été évidemment de faire regarder comme essentiellement obligatoire pour tous la vertu de bienfaisance, et de faire de sa religion une religion de charité. Ces descriptions devaient impressionner beaucoup les timides Hindous et, si les traits en sont forcés, il ne faut pas oublier le goût de l'Inde pour l'hyperbole. Par contre, et cela lui plaisait davantage, Bouddha leur promettait tout dans les demeures fortunées.

« Elles remettent en mémoire d'une manière charmante, dit Mgr Bigandet les gracieux épisodes du 6e livre de l'Enéide. L'imagination la plus capricieuse, la plus fertile et la plus ingénieuse semble s'être épuisée en multipliant d'une part les plaisirs que l'on goûte dans les six premiers sièges, les sièges passionnés et d'autre part les tourments des enfers. Parmi ces derniers, le supplice de Tantale est décrit avec des traits qui laissent dans l'ombre le tableau du poète Latin.

J'ai vu dans les pagodes de Ceylan des représentations des enfers Bouddhiques qui ne cèdent en rien à ce que nous avons pu imaginer dans ce genre. Le musée Guimet nous montre de très curieux enfers Japonais en face de paradis spirituels. Par contre, les temples de Thiber exhibent des peintures des demeures fortunées qui vont quelquefois jusqu'à l'indécence. *Semper in amplexibus et illecebris, absque connexione.*

5. Soit que Bouddha si libéral d'abord dans ses promesses pour la vie future ait reconnu sur la fin de sa vie la difficulté qu'il y a à maintenir l'ordre et la règle dans les communautés, soit que cette difficulté ait été constatée seulement après lui, les Bouddistes admettent qu'il y a pour les religieux qui ont enfreint leurs règles des séjours particuliers de punition distribuées sur la surface de la terre, les rivages et les lieux isolés. Ils sont décrits dans la légende de l'Aria Samgha-Rachita que l'on attribue universellement à Boudha lui-même, mais qui peut très bien lui être postérieure. On y trouve des détails curieux sur les fautes ordinaires des religieux et sur l'importance que l'on attachait à chacune d'elles.

Samga-Rachita était né à Cravati, pour sa dernière existence, de parents riches et nobles et d'une piété illustre qui le destinèrent, même avant sa naissance, à l'état religieux.

Il fut instruit et ordonné par Cariputra.

Peu après, cinq cents marchands de Cravati, qui tous étaient nés le même jour que Samga-Rachita, ayant entrepris de faire ensemble, dans un but de commerce, un long voyage maritime, emmenèrent avec eux le jeune religieux du consentement du Bouddha, pour qu'il leur enseignât la loi.

Quand ils furent au milieu du Grand-Océan, les Nagas arrêtèrent le navire et exigèrent des marchands qu'ils leur jetâssent à la mer, à titre de rançon Smaga-Rachita.

Les marchands s'y refusèrent, mais Samga Rachita se jeta lui-même à la mer et le vaisseau fût délivré.

Une fois que les Nagas eurent appris par les leçons de Samga-rachita les recueils du commandement, ils le rendirent aux marchands sur leur navire.

Ceux-ci ayant débarqué se mirent en route de très bonne heure le lendemain, oubliant l'Aria qui s'était absorbé

pendant la nuit à la contemplation du grand Océan éclairé par la pleine lune : car, dit Bouddha, il y a six choses, ô religieux, que l'on ne se lasse pas de regarder ; un éléphant, un Naga, un Roi, une haute montagne, l'océan et Bouddha le meilleur des Bienheureux.

Le matin, il ne se réveilla qu'après le départ des marchands ; il se mit en route à son tour et suivit un chemin qui le conduisit dans un beau Vihara où il fut reçu par des religieux qui avaient l'aspect le plus convenable et qui lui firent le meilleur accueil. Mais lorsque le son de la plaque de métal que l'on frappe pour appeler les Religieux au repas se fit entendre, le Vihara s'évanouit et il vit les Religieux se briser le crane les uns aux autres en poussant des cris de douleur. Le soîr ce supplice cessa, le Vihara reparut avec les religieux calmes et décents. Sangarakchita leur demanda l'explication de ce qu'il venait de voir.

Nous étions, lui répondirent-ils, des auditeurs de Kaçyapa, le Bouddha parfaitement accompli. Au moment où nous étions réunis pour le repas, il s'éleva entre nous une dispute qui dégénéra en combat. Pour ce motif, nous sommes ici dans des enfers qui se renouvellent chaque jour. Après la mort, nous renaîtrons dans des régions infernales. Apprends notre sort à nos frères les Religieux et exhortes les à ne pas se battre au milieu de l'Assemblée.

Sangarakchita quitta ces religieux et parvint à uu second Vihara entièremnnt semblable où tout se passa de la même manière avec cette variante que les religieux s'aspergèrent les uns les autres avec de la fonte à l'état liquide. C'était la punition de la faute suivante : « Un jour que l'Assemblée avait reçu de l'huile, des religieux étrangers arrivèrent tout d'un coup en qualité d'hôtes. Par avarice, nous ne mangeàmes que quand les nouveaux venus furent partis. Au bout de sept jours survint un mauvais temps qui fit tourner notre riz et notre boisson. Quant à nous, pour avoir gardé pour nôus ce que nous devions donner avec foi, nous sommes nés dans des enfers qui se renouvellent chaque jour etc.

A un troisième Vihara de punition, des religieux étaient consumés par les flammes pour avoir mis le feu à un Vihara habité par d'autres religieux qui les en avaient expulsés à cause de leur inconduite. Ils prièrent leur visiteur de

recommander à leurs frères qui vivaient en religion, de ne pas concevoir des pensées méchantes contre ceux qui remplissent avec eux les devoirs communs.

Ayant quitté ces religieux Sangha rakchita aperçut bientôt *des êtres* ayant la forme d'une colonne, d'un mur, d'un arbre, d'une feuille, d'une fleur, d'un fruit, d'une corde, d'un balai, d'un vase, d'un mortier, d'un chaudron. Près de là se trouvaient dans un ermitage cinq cents Ritchis de la caste des Brahmes qui ne l'accueillirent point. Malgré cela il se rendit à leur réunion et leur dit :

Ce ne sont ni la coutume d'aller nu ou de porter les cheveux tordus en tresses, ni l'usage des bains d'argile, ni l'abstention de manger de ce qui a eu vie, ni l'habitude d'avoir la terre nue et sans abri pour couche, ni la négligence des soins du corps, qui dissipent le trouble des sens non satisfaits ; mais qu'un homme en pleine possession de lui-même, calme recueilli, chaste, ne faisant de mal à aucune créature, accomplisse la Loi, il sera, quoique paré d'ornements, un Brahme, un Ascète, un Religieux.

Ces paroles fixèrent l'attention des Ritchis et obtinrent leur approbation. Sangarakchita continua à les instruire et ils adhérèrent à la Loi. Le jeune apôtre les amena avec les cinq cents marchands à Bouddha qui acheva de les instruire et par là, ils obtinrent l'état d'Arhat.

Sangharakchita demanda à Bouddha quels étaient les êtres qu'il avait vus sous diverses formes près de l'ermitage des Ritchis. Gaudama lui répondit :

« Ceux que tu as vus sous la forme d'un mur et de colonnes ont été des auditeurs du Bouddha Kacyapa. Ils ont été ainsi transformés pour avoir sali de leur salive et de leur morve les murs et les colonnes de la salle de l'Assemblée [1]. »

« Les êtres que tu as vus sous la forme d'arbres, de fleurs, de fruits, de corde et de balai, ont été des auditeurs du Bouddha Kacyapa ; ils se sont servis pour leur usage personnel des fleurs, des fruits, de la corde, du balai de l'Assemblée. »

[1] Les Hindous ne se servent jamais de mouchoirs ; ils considèrent comme une malpropreté de conserver ainsi et de porter avec soi des déjections. Ils se mouchent avec leurs doigts qu'ils essuient contre les murs. Par l'effet du climat de l'Inde, on a très rarement besoin de se moucher.

« Celui que tu as vu sous la forme d'une coupe était un auditeur de l'ordre des novices sous le Bouddha Kacyapa. Il a refusé à boire à des religieux étrangers, alors qu'il pouvait étancher leur soif et qu'il venait de laver les coupes. »

« Celui que tu as vu sous la forme d'un mortier est un auditeur du Bouddha Kacyapa qui, par impatience, a été grossier envers un novice chargé de lui piler un morceau de gâteau de césame dans ce mortier. »

« Ceux que tu as vus sous la forme de chaudrons ont été des serviteurs de religieux, sous le Bouddha Kacyapa. Un jour qu'ils faisaient bouillir des médicaments pour les religieux, ils brisèrent le chaudron, et les médicaments se perdirent. Celui que tu as vu le corps partagé par le milieu et soutenu seulement par les muscles dans sa marche est un religieux du temps du Bouddha Kacyapa, qui mettait en provision pour l'hiver ce qu'il obtenait l'été et pour l'été ce qu'il obtenait l'hiver. »

On peut remarquer que toutes les punitions énumérées sont infligées à des religieux coupables d'actes préjudiciables à l'intérêt de la communauté ou de manquement à l'hospitalité et à l'assistance dues à des religieux étrangers.

Cette assistance est acquise à ceux-ci quelle que soit leur croyance. Un texte formel prescrit d'assister les Brahmes aussi bien que les religieux bouddhistes. Dans ses voyages, le père Huc a été parfaitement accueilli et entretenu aussi longtemps qu'il l'a voulu dans les couvents bouddhistes, bien qu'il professât ouvertement et prêchât publiquement la foi chrétienne. Bouddha voulait la fraternité de tous les hommes voués à la vie religieuse « de tous les hommes de prières. »

6. Bouddha continua sa prédication, se transportant de ville en ville et s'adressant de plus en plus aux basses castes. Maintenant que son corps de religieux était formé, instruit, discipliné, il pouvait sans inconvénient y introduire des membres de basses castes, car ceux-ci se modelaient sur les plus anciens. En les laissant en dehors, Bouddha aurait manqué son but principal l'affranchissement général de la population, et, en même temps, il aurait compromis singulièrement l'avenir de sa religion, car les Brahmes maîtres du bas peuple par la supersti-

tion, s'efforçaient de le tourner contre lui ; ce fut même en accentuant et excitant les superstitions populaires que, plus tard, ils réussirent à expulser les Bouddhistes de l'Inde. C'est à l'admission de toutes les classes dans son sein que le corps religieux bouddhiste doit sa popularité dans l'Indo-Chine.

Bouddha ne pouvait s'attacher facilement que les Soudras les plus avancés en richesse et en civilisation ; quant aux autres, ne voulant point flatter leurs préjugés ou leur sensualité grossière, il tâchait de les gagner par sa bonté et par le bien qu'il prescrivait de leur faire, surtout par l'instruction qu'il s'efforçait de leur procurer.

En se rendant à Matura, ville de l'Est près du Kachemire et du Népaul, il convertit sur sa route Gopali, la femme d'un potier [1], et, suivant la légende, le Naga Apalata qui gardait la source du fleuve Segad. Enfin, il instruisit, ajoute encore la légende, un fort bel éléphant très avancé en mérites qui était venu lui rendre hommage et il lui donna un titre avancé dans la perfection.

7. Nous avons vu qu'une fois il avait dû se séparer de ses disciples qui se disputaient avec acharnement sur des points de pratique insignifiants et que ce fut pour lui le seul moyen de mettre un terme à leur dissentiment. Il eut bientôt à combattre un schisme fort dangereux. Son cousin Déwadata avait l'esprit étroit et le cœur mauvais [2]. Il trouvait que Bouddha, à force d'indulgence, mettait en péril le fonds même de la religion qui pour lui consistait dans l'observance étroite des pratiques rigoureuses. Il proposa au Bouddha de revenir à la sévérité primitive des règles qu'il avait adoucies, d'obliger les Rahans à vivre dans les forêts, à ne manger que les aliments qui leur étaient donnés directement, à ne porter que des robes faites de guenilles à l'exclusion de celles qui leur étaient offertes par la piété des laïques, à s'abstenir de poisson et viande, comme toutes les castes de l'Inde [3], à n'habiter que des asiles sans toitures etc.

[1] Les potiers forment une des dernières susdivisions des Sudras.

[2] Le mot Dewadata signifie ; déité brillante. On le trouve dans les Vedas où il indique aussi l'hymne à une divinité.

[3] On voit par là que Bouddha, suivant les conseils de son

C'était, sous couleur de rigidité, le retour à l'ascétisme brahmanique.

Bouddha était, par nature et par expérience, l'ennemi de toute exagération, et même de toute contrainte qui n'était pas justifiée par un but à atteindre, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral ; il repoussa les propositions de Déwadata et proclama de nouveau ce principe : qu'il ne faut jamais étendre l'obligation au-delà du texte du précepte, que tout ce qui n'est pas expressément défendu est permis et qu'il faut se conformer aux circonstances et garder en tout une mesure.

Ses efforts pour ramener son cousin par la persuasion ne purent triompher de son entêtement et de son orgueil. Déwadata se fit le chef d'une secte dissidente[1], et gagna à sa cause Azadathat, prince royal de Magatha Celui-ci suivant les méchants conseils de son nouvel ami détrôna son père Pimpiçara que nous avons vu pretéger le Bouddha de tout son pouvoir et le laissa mourir de faim dans un cachot. Le Bouddha avait alors 72 ans.

Fort de l'appui du nouveau roi, Déwadata n'eut plus qu'une seule pensée, faire périr le Bouddha. Une première tentative consista à faire détacher une roche du flanc d'une colline au pied de laquelle il se trouvait. La masse qui devait l'écraser passa près de lui sans le toucher ; il fut atteint seulement à la cheville par une petite pierre ; on l'emporta au monastère où il fut promptement guéri par les soins de Dzéwaka.

Un mois après on lâcha contre le Bouddha un éléphant furieux, mais le terrible animal se calma à la seule vue du Bouddha ; la légende prétend même que le Bouddha le convertit.

Enfin, on se décida à envoyer contre le Sage une compagnie d'archers. Mais les derniers attentats contre sa vie

médecin Dezwaka, ne l'interdisait point, et permettait l'usage des aliments qui avaient eu vie. — C'était en contradiction avec la défense de tuer aucun animal, mais il justifiait cette contradiction par la nécessité.

[1] Dans toutes les représentations qu'on a de lui, Déwadata est nu, on en a conclu qu'il appartenait ainsi que les brahmes nus à la secte des Djaïns et qu'il a pu en être soit le chef soit la personnification dans la légende de Bouddha.

avaient eu un grand retentissement : ils avaient à la fois soulevé l'indignation publique et répandu l'opinion que le Bouddha était invulnérable ; les Archers ne firent point usage de leurs armes persuadés que leurs flèches se retourneraient contre eux, ils furent d'ailleurs tellement saisis par l'aspect et le prestige du Bouddha qu'ils tombèrent à ses pieds et adhérèrent à la Loi.

Voyant ces tentatives inutiles et le pouvoir de Bouddha sur l'esprit du peuple et des soldats, Awadata cessa de le persécuter et se détacha de Déwadata. Il était poursuivi par les remords qui le perçaient de mille épées tranchantes. Il lui fallait une réhabilitation à ses propres yeux et à ceux de son peuple. Il comprit que Bouddha était seul capable de la lui donner Comptant sur la générosité du sage, il se rend près de lui au temps de l'Ouposatha, c'est-à-dire de la confession générale qui avait lieu chez les Bouddhistes toutes les quinzaines, les jours de la nouvelle et de la pleine lune et le trouve dans le bois de Manguiers entouré de 1350 religieux. Il lui pose cette question. « Peut-on dès cette vie annoncer aux hommes d'une manière certaine le résultat de leur conduite ?[1] » Bouddha lui répond qu'il en est ainsi, et lui expose la Loi Morale avec une telle éloquence que le roi pénétré de repentir lui dit : « Je me réfugie auprès des trois Joyaux. Un crime m'a fait transgresser la loi comme un ignorant, un insensé. Pour obtenir le trône, j'ai ôté la vie à mon père, ce roi juste. Que Baghavat daigne recevoir de ma bouche l'aveu de ce crime, afin de m'imposer pour l'avenir le joug de la règle. »

Ainsi Bouddha attirait à lui tout le monde, même les vicieux et les coupables ; tel les Evangiles nous montrent Jésus-Christ.

Bien que privé de la protection du roi, Déwadata continua le schisme qu'il avait inauguré ; il avait même avec lui 540 Rahans qui s'étaient attachés à sa personne et à sa secte. Mais Ananda qui, par son caractère aimable et son esprit persuasif, avait beaucoup d'influence sur tous les religieux, travaillait depuis longtemps à ramener à Bouddha ces disciples égarés. Un jour ils quittèrent tous

[1] Se reporter au Sigalo Vada Sutra formant l'appendice d'un précédent chapitre.

leur maître hérétique pour retourner à l'orthodoxie. Se voyant ainsi abandonné et justement méprisé, Déwadata eut un accès de fureur, de fièvre chaude ; il prit le chemin du Monastère où se tenait Bouddha, bien résolu à le tuer. Mais lorsque, arrivé près du Vihara, il quitta sa litière et voulut se tenir debout, il s'enfonça peu à peu dans la terre jusqu'aux épaules. A ce momenf il confessa ses crimes et proclama la gloire du Bouddha. Ensuite il disparut dans les flammes de l'enfer Avitchi où il doit rester pendant une révolution de la nature. Il a les pieds enfouis dans une couche de charbons ardents, la tête coiffée d'un chaudron incandescent, le corps traversé horizontalement de deux couples de barres de fer rouge qui se croisent et verticalement d'une autre barre qui l'empale. Le repentir qu'il a éprouvé au dernier moment de sa vie est la cause de sa future délivrance ; par sa vertu, il deviendra un Pitzegabouddha.

Cette conclusion résume le Bouddhisme ; aux plus grands coupables, à ses plus cruels ennemis, il accorde toujours le repentir et, après l'expiation, la conquête de la perfection et de la béatitude. Sur la porte d'aucun de ses enfers, on ne lit l'inscription :

Lasciate ogni speranza, voi che entrate.

Ses purgatoires, il est vrai, sont terribles ; mais on devine dans quel but : Empêcher toute faute, en associant dans l'esprit du fidèle à l'idée de chaque péché celle d'un affreux supplice qui en sera la conséquence inévitable bien qu'éloignée. Outre qu'il faut tenir compte, ainsi que nous l'avons déjà dit, du besoin d'exagération et d'hyperbole propre à l'esprit des Hindous, la grandeur du châtiment devait avoir pour effet sur les imaginations d'en corriger l'éloignement et l'intangibilité, de même qne la grandeur des objets lointains les empêche de disparaître de notre vue. Bouddha était sans doute de bonne foi, puisqu'il n'a fait qu'admettre ce qui, de son temps, ne faisait dans l'Inde de doute pour personne et qu'il a réservé toutes les punitions pour des manquements à la justice et à la charité, à l'exclusion de toute vue d'intérêt politique ou de classes ou de personnes.

Malgré sa conversion Azadatah ne fut l'ami et le pro-

tecteur de Bouddha que dans la mesure qui convenait à ses desseins et à son ambition. L'année qui précéda celle où le sage entra dans le Nirvana, il prit Çravasti où le Bouddhisme était très florissant et détruisit Kapilawot, berceau de Bouddha et de sa religion.

CHAPITRE X

LA DERNIÈRE ANNÉE DE LA VIE DU BOUDDHA

EPIGRAPHE. On ne saurait imaginer rien de plus pur, de plus saint et de plus sublime que la vie du Bouddha.

(*Barthélemy de St-Hilaire*).

1. Bouddha associait à chacune de ses retraites autant de Rahans qu'il pouvait et il les formait de son mieux, à la discipline, à l'étude et à la méditation des sujets religieux. Il leur avait tracé une sorte de programme ou liste de ces sujets comprenant 37 articles qu'ils devaient avoir toujours présents à l'esprit et qui marquent dans l'histoire du Bouddhisme.

Ces articles se divisaient en sept classes : ou joyaux.

1° Quatre sujets les plus dignes d'attention ; le corps, le cœur ou mana, la sensation, la Loi [1].

2° Quatre buts proposés aux efforts des religieux : éviter de tomber sous la loi des démérites, c'est-à-dire dans l'état de péché, éviter le développement de la loi des démérites, c'est-à-dire d'empirer l'état de péché, faire naître

[1] Selon une autre définition, le 1e joyau se compose de réflexions ou méditations sur les sujets suivants :

1o Les trente-deux impuretés du corps ; 2o le devoir de déployer l'amour pour tous les êtres. 3o la compassion pour tous ceux qui souffrent ; 4o la participation à la joie de ceux qui se réjouissent ; 5o l'indifférence absolue à la joie et au chagrin personnels.

Ces réflexions ou méditations tiennent lieu de prières.

la loi des mérites (par de bonnes actions, de bonnes œuvres) favoriser les progrès de cette loi (par l'avancement dans la perfection).

3° Quatre objets dignes de considération : son propre cœur, sa propre volonté, ses efforts, ses aspirations.

4° Cinq tendances prééminentes nécessaires, savoir : à la bienveillance, à la diligence, à l'attention, à la direction vers le bien, à considérer la sagesse.

5° L'obtention des cinq objets de ces tendances.

6° Les sept vertus efficaces pour avancer dans la perfection : attention, considération de la loi, diligence, égalité d'âme, constance dans le bien, fixité et délices [1].

7° Les 8 chemins qui conduisent à la perfection ; parfaite doctrine ou orthodoxie, intention droite, langage droit, actions droites, méditation droite, effort droit, genre de vie régulier, diligence et fixité dans le bien.

Cette classification donne lieu, comme on le voit, à des répétitions. La dernière série, les huit chemins qui conduisent à la perfection semblent résumer tout. Ils reviennent à chaque instant dans l'histoire des sectes du Bouddhisme.

Lorsqu'il eut atteint sa 79e année, Bouddha réunit les religieux des huit viharas des environs de Radzagio et leur parla ainsi :

« Bien aimés Bickous, vous serez florissants et pros-

[1] Autre définition du 6e joyau : vertus transcendantes (Para mitas) perfections par lesquelles les Arahts obtiennent l'éclairement.

1o Donner à ceux qui demandent (même ses membres et sa vie ; c'est le renoncement bouddhique, le précepte principal.

2o La conduite morale, 3o Kshânti, patience ou tolérance, 4o virya courage ou énergie. 5o Panna Prajna (connoissance) sagesse transcendante. 6o Satya, vérité. 7o Martra bonne volonté bonté.

Villiam Monier remarque que la bienfaisance bonddhique avait un but égoïste, l'acquisition des mérites en vue de la délivrance. — En effet, il n'y a d'altruiste dans les religions que l'amour du prochain (générosité ou compassion), et l'amour de Dieu résultant de l'idée de sa bonté infinie. C'est de cette observation bien simple qu'il faut partir pour juger toutes les prétentions des doctrines diverses à l'altruisme. Par la compassion, le Bouddhisme du Nord était altruiste.

pères, tant que vous resterez unis, que vous continuerez à tenir régulièrement des réunions, à vous accorder dans vos décisions principales, évitant d'imposer l'obligation là où il n'y a pas de précepte, mais observant avec ferveur tous les commandements et avec ponctualité toutes les règles de votre profession, surtout la continence et l'obéissance à vos supérieurs. Aimez la retraite et la solitude, gardez la tradition des rites et cérémonies de la Loi. Accueillez les religieux qui peuvent venir dans vos monastères converser avec vous pour vous éclairer mutuellement. Evitez avec grand soin d'être satisfaits de vous-mêmes, de vos discours et de vos actions et de vous enorgueillir du nombre de vos auditeurs. Fuyez les mauvaises compagnies et appliquez-vous sans relâche à la science et à la vertu. Par là vous gagnerez le respect de tous et vous ne tomberez dans rien de bas ou de contraire à votre sainte profession. »

L'année suivante Bouddha visita la ville de Patalipoutra que le roi fondait sur le Gange. Comme on cherchait une barque pour lui faire traverser le fleuve, il dit : « La pratique des devoirs est l'esquif sur lequel on traverse la mer des passions ; celui qui l'a franchie est un Arrhat et il peut sans bateau passer les rivières [1].

2. Dans ce voyage, un Rahan et une Rahanesse vinrent à mourir. Ananda demanda au maître quel était leur sort.

« Le Rahan », répondit Bouddha, « a seul atteint le Nirvana ; quant à la Rahanesse, avant d'entrer dans cet état, elle doit aller dans un des sièges des Brahmas où elle prendra le sexe masculin. »

Tout en relevant la femme, Bouddha avait cru sage d'affirmer la supériorité de l'homme. Aussi, dans tous les pays Bouddhistes, les femmes témoignent du respect à leurs maris.

Quant il fut de retour, Apalika, mère du médecin Dezwaka, courtisane fameuse par son esprit et ses talents autant que par sa beauté, fut touchée par la prédication

[1] Dans cette partie de son cours, le Gange fortement réduit par des saignées pour les irrigations qui paraissent être fort anciennes est guéable sur plusieurs points une grande partie de l'année ; le chemin de fer le traverse dans cet emplacement sur un pont en fer très remarquable.

de Bouddha et l'invita à venir avec ses disciples prendre sa nourriture chez elle. Bouddha, pour lui tenir parole, refusa une invitation semblable qu'il reçut presque dans le même temps, des princes du pays. Apalika offrit son habitation avec le magnifique verger qui l'entourait à Bouddha qui accepta avec empressement.

Dans l'Inde comme dans la Grèce, les courtisanes de renom occupaient un rang distingué. Aujourd'hui même les Bayadères sont les seules femmes auxquelles il soit permis d'être aimables et d'avoir quelques talents.

Comme la fornication n'est point un péché aux yeux des Bouddhistes aussi bien que des Brahmanistes, il existe une grande facilité de mœurs en dehors du corps Religieux ou des familles des Brahmes Grahastas. La foi conjugale est bien mieux gardée chez les Bouddhistes, mais le divorce s'y pratique avec une étonnante facilité.

Bouddha fut dans cette même année atteint d'une maladie très douloureuse, mais sachant ses disciples très inquiets, il la surmonta par l'extase [1] et se montra hors du Vihara. Ananda s'étant présenté à lui accablé de chagrin, Bouddha lui dit :

« Pourquoi les Rahans se tourmentent ils à mon sujet ? Ce que j'ai prêché ne dépend pas de ce qui est en moi. Si, hors de moi, il n'y avait personne pour enseigner, ma prédication serait parfaitement inutile. La puissance de l'extase maintient seule mon enveloppe terrestre, et j'éprouve toute la joie de la délivrance. Quant à mes disciples, ils ne doivent compter que sur eux-mêmes et se réfugier dans la Loi qui est le seul refuge. Une attention constante, une réflexion profonde, la sagesse et la méditation sur les éléments périssables de ce corps leur donneront la force nécessaire.

Peu après il perdit ses deux plus grands disciples Çaripoutra et Maukalan, le premier par une mort naturelle, le second par un guet-apens.

3. Çaripoutra sentant sa fin prochaine prit congé de Bouddha et fit ses adieux aux Rahans leur demandant pardon de toute offense qu'il aurait pu leur faire. Puis il

[1] Toutes les écoles Indiennes ont cru à ce privilège de l'état extatique, principalement celle de Patanjali.

se rendit à Nalanda lieu de sa naissance pour convertir sa mère. C'était un village de Brahmes situé sur l'emplacement actuel de la ville de Baragaon à 12 kilomètres $\frac{1}{2}$ environ de Radzagio. C'était le siège d'une espèce d'Académie où les lettrés de Radzagio se donnaient rendez-vous pour discourir sur des sujets moraux et philosophiques. Il y avait aussi près d'un étang un magnifique jardin de manguiers où Bouddha avait, pendant 3 mois, enseigné la loi à 500 marchands de Radzagio, dont il a été fait mention plus haut. Ces marchands avaient acheté ensuite ce jardin et en avaient fait don à Bouddha.

Lorsque Çaripoutra eut amené sa mère à l'état de perfection de Thautapan, sûr désormais qu'elle arriverait à la délivrance finale sans renaissances redoutables, il se coucha dans la chambre où il était né, en proie à de grandes souffrances. Le lendemain on le revêtit de son tsiwaram et on l'allongea sur le côté droit. Il entra en extase, et passa successivement par les quatre états de contemplation. Enfin il plongea dans l'heureux état de Neibban.

On lui fit de splendides funérailles suivant le mode bouddhiste. Pendant les 17 jours qui précédèrent la crémation, ce ne furent que réjouissances, danses, et divertissemens de toute sorte, en l'honneur du défunt. Toute la nuit où eut lieu la cérémonie de la crémation, il y eut prédication de la Loi. Ayant réuni les reliques, Bouddha dit : « Toute la sagesse de l'univers ne vaut pas celle de Çaripoutra. » Puis il fit devant les Rahans rassemblés l'éloge funèbre en 500 stances qui ont été conservées

Par l'ordre exprès de Bouddha, il n'y avait eu à ces funérailles que des manifestations de joie ; il gronda même Ananda pour avoir pleuré tendrement le défunt. « La séparation momentanée d'avec les amis par la distance ou la mort, lui dit-il, ne doit point nous causer un violent chagrin. C'est une nécessité qu'il faut savoir subir courageusement en pensant à la béatitude du Nirvana, récompense des Parfaits. On éleva à Nandala un magnifique Stoupa ou dzedi[1] pour recevoir les reliques du grand disciple.

[1] Voir la description de ce genre d'édifice au Chapitre du Bouddhisme en Birmanie.

Les rois de Radzagio se plurent à établir à Nalanda des couvents d'une destination particulière appelés Sangaramas ou lieux d'assemblées, qui formèrent un grand foyer de science bouddhiste renommé dans toute l'Inde et où vint étudier le pèlerin Chinois Hiouen Tsang. On y voit encore aujourd'hui un grand monastère et cinq plus petits, tous dans une même enceinte représentée actuellement par une rangée de hauts tumuli coniques, de 600 mètres de long sur 120 de largeur. Tout l'emplacement est maintenant couvert, sur une immense étendue, de citernes et de monceaux de ruines parmi lesquelles se trouvent de beaux spécimens de sculpture.

Çaripoutra était le disciple de la droite de Bouddha, c'est-à-dire que, dans l'Assemblée, il se tenait immédiatement à la droite du maître, Maukalan était le disciple de la gauche.

Maukalan fut trouvé dans son ermitage tué à coups de bâtons par des fanatiques du parti opposé à Bouddha. Le roi fit brûler vifs mille Rahans nus, c'est-à-dire mille ascètes brahmaniques nus reconnus complices du crime [1].

Pour empêcher que la fin tragique de Maukalan n'effrayât ou n'exaspérât ses disciples, Bouddha leur raconta la faute commise par Maukalan dans une vie antérieure et dont sa mort violente venait d'être la punition :

Après avoir, pendant de longues années, entretenu avec la piété la plus tendre son père et sa mère vieux et infirmes, il les avait ensuite, sous l'empire d'une femme frivole, négligés et laissés périr faute de soins.

3. Pendant qu'il était auprès du Stoupa de Tsapala, Bouddha entra dans un état de contemplation extraordinaire dans lequel il se mit au-dessus de tous les principes de vie et il dit à Ananda :

« Je suis délivré de l'influence de la matière et des passions et de toute influence qui cause la transmigration. Je possède le calme absolu de l'esprit ; j'ai détruit en moi le principe qui occasionne les existences. »

Ananda le supplia de rester tout un Kalpa dans ce monde pour le bien des hommes et des êtres supérieurs à l'homme. Baghavat lui répondit :

[1] Ce furent sans doute des djaïns considérés aussi par des Brahmanistes comme des Schismatiques.

« Celui qui possède les quatre grands pouvoirs : l'absolu pouvoir sur la volonté — sur l'esprit — de travail — sur les moyens d'atteindre un objet quelconque, celui-là peut prolonger son existence en ce monde pendant la durée d'un Kalpa. Je possède ces quatre pouvoirs, mais votre demande vient trop tard ; je suis déjà sorti du cercle des existences ; dans trois mois je posséderai le Nirvana[1].

Il fit la même déclaration à l'assemblée des Rahans et ajouta : Mes enfants bien aimés, vous avez reçu et propagé avec zèle la loi que ma suprême sagesse a découverte. Maintenant ma religion durera une longue période ; mais, pour qu'elle brille de toute sa splendeur, pour qu'elle produise des bienfaits sans nombre, il vous faut donner toute votre application aux trente-sept articles, sources de tous les bons discours. C'est à vous à annoncer à tous les êtres les lois que je vous ai prêchées. C'est la mission à laquelle je vous ai préparés et que je vous confirme.

Il jeta un regard douloureux de suprême adieu sur la grande cité de Wéthalie qu'il aimait et qu'il savait devoir être détruite dans trois ans par le roi Adzadathat.

La religion de Bouddha avait été embrassée avec empressement par les *Pantchalas* qui forment l'élite des Soudras et qui comprennent les artisans, les charpentiers, les orfèvres, les forgerons et les fondeurs. Ces arts étaient, par rapport aux autres métiers des Soudras, considérés comme liberaux parce qu'ils exigent plus d'intelligence et surtout parce que les matières, sur lesquelles ils s'exercent, le bois et les métaux, ne font contracter à ceux qui les touchent aucune souillure.

Les *Pantchalas* ont le privilège de porter le triple cordon et un certain nombre d'entre eux parviennent à la richesse. Tsonda, le fils d'un riche bijoutier, avait fait construire un monastère dont il avait fait présent à Bouddha. Celui-ci voulant faire honneur le plus possible aux Pantchalas, afin de gagner à sa cause la masse des

[1] D'après des docteurs Bouddhistes, il y aura pour Bouddha un dernier Nirvana 5000 ans après sa mort, durée assignée par lui à sa religion. Alors toutes les reliques de Bouddha se réuniront miraculeusement dans l'emplacement de l'arbre Boddhi et seront consumées par un feu qui sortira spontanément. Il y a en outre une croyance générale au remplacement dans mille ans du Bouddha par le maitréya Bodhisattwa.

Soudras, se rendit en grande pompe avec tous ses Rahans pour prendre avec éclat possession de ce monastère. Tsonda pour bien traiter ses hôtes fit préparer des mets délicats, entre autres un kari de porc frais[1]. Lorsque Bouddha en eût mangé, il fit enfouir ce qui restait de ce plat qu'il trouvait indigeste, afin que personne n'en usât après lui. Quelques instants après, il fut pris d'une violente dyssenterie, et ce fut son dernier repas.

Cette circonstance a fourni aux détracteurs de Bouddha un texte inépuisable de plaisanteries et un moyen sérieux de le dépopulariser, car la manducation du porc est soigneusement évitée dans l'Inde où on prétend qu'elle engendre la lèpre, et ce n'est pas sans raison au moins dans le Sud de l'Inde. D'ailleurs à l'âge et dans l'état de faiblesse du Bouddha, le moindre désordre dans l'estomac pouvait être mortel.

Malgré son indisposition, il se mit en route pour Koutheymaron[2], capitale des princes Malas et convertit l'un d'eux Porkatha qui était venu à sa rencontre. Ce nouveau disciple fit don de deux habillements magnifiques, l'un à Bouddha, l'autre à Ananda comme représentant l'assemblée. La légende rapporte que quand Bouddha endossa ce vêtement, son corps devint extrêmement beau et éclatant, et qu'il dit à Ananda : « Il y a deux occasions où cela m'est arrivé ; dans la nuit où obtenant l'intelligence suprême je devins un Bouddha — et aujourd'hui que je suis sur le point d'entrer dans l'état de Neibban ; demain je serai parvenu à cet état.

Tsonda s'accusait amèrement d'être la cause de la maladie du Bouddha. Celui-ci, l'ayant appris, lui fit donner l'assurance que le mets qu'il lui avait fait servir avec excellente intention lui avait fait gagner les plus grands mérites.

Il arriva très péniblement à la forêt des Salas ; on lui prépara sa dernière couche entre deux arbres ; il s'y

[1] Le Kari est un plat de riz et de viande ou herbes assaisonné avec des piments très violents.

[2] Koutneymaron était situé un peu au Nord ou au Nord Ouest de Bétiah sur ou près les bords du Gunduck, dans un emplacement où l'on voit aujourd'hui des ruines.

étendit sur le côté droit avec la fierté et la noblesse de pose d'un lion[1].

Soudain, dit la légende, les deux arbres se couvrirent de fleurs odoriférantes qui pendaient gracieusement sur le Bouddha, et tous les autres arbres de la forêt revêtirent la même parure. Les cinq espèces de lys sortirent de toutes parts de la terre, de toutes les plantes et de tous les arbres. Les déités, les Nats, chantant les louanges du sage et auxquels s'étaient joints les Nagas et les Galongs firent pleuvoir sur sa couche comme une rosée de parfums et de fleurs. Bouddha dit à Ananda : « Toute cette pompe, tous ces hommages extérieurs ne sont rien pour moi qui possède la sublime Loi. Nul n'est mon vrai disciple par ces actes extérieurs ; hormis l'accomplissement des commandements, tout est vanité. A mes yeux le véritable hommage, l'offrande agréable sont : Tout Rahan ou Rahanesse, tout croyant homme ou femme pratiquant les œuvres qui conduisent à la béatitude. C'est uniquement par l'observance des préceptes qu'on appartient à ma religion. »

6. On ne saurait assez remarquer le soin qu'à ses derniers moments, Bouddha met à prémunir ses adeptes contre la matérialisation de sa religion, contre la prédominance des pratiques purement extérieures sur les œuvres intérieures, c'est à-dire sur la justice, la perfection et la charité, car Bouddha avait deviné la Charité puisqu'il a enseigné que la meilleure aumône est celle qui consiste à éclairer et à moraliser le prochain,

Il insista sur la nécessité pour ces religieux de fuir tous rapports avec le sexe : si des femmes viennent au monastère chercher un avis spirituel et rendre aux Rahans des services permis et, si alors un Rahan est obligé de leur parler, il doit considérer comme une mère toute femme

[1] Les sculpteurs Bouddhistes représentent souvent Boudha dans cette attitude, généralement avee des proportions colossales. Les deux autres attitudes principales sous lesquelles on le figure sont celles de la méditation et de l'enseignement. Toutes les statues de Bouddha sont belles, du type Arien, nobles et sans ornements, et forment un contraste frappant avec les Idoles Indoues, laides, monstrueuses et surchargées souvent d'appendices bizarres.

notablement plus âgée que lui et toute autre femme comme une sœur [1].

Il ne voulait rien prescrire au sujet de ses funérailles, regardant comme de nulle importance les cérémonies extérieures ; sur les instances d'Ananda, il disposa qu'on accomplirait celles usitées après la mort d'un roi Tsékiawade qu'on élèverait un Stoupa ou Dzedi en son honneur et que quiconque viendrait y faire des offrandes de drapeaux, ombrelles, fleurs et parfums ferait acte de religion et donnerait une marque de respect et d'affection pour sa personne qui ferait acquérir de nombreux mérites, notamment l'exemption de troubles et d'inquiétudes pendant une longue période.

Bouddha fit annoncer que, le lendemain au matin, il entrerait dans l'état de Nirvana ; puis il présenta Ananda aux Rahans réunis : « Ananda, dit-il, est un vrai sage ; il sait tout ce qui a trait à ma personne ; il peut montrer à tous les Rahans et Rahanesses et aux fidèles, le temps et le lieu convenables pour me rendre les honneurs qui me sont dus. Ananda est plein d'amabilité et de savoir. Les Rahans viendront près de lui pour l'entendre et ils se retireront enchantés de son accueil et de ses paroles. Il dira aux Rahanesses qui viendront le voir : « sœurs observez les huit préceptes ». — Les Laïques des deux sexes se presseront pour le contempler ; il leur dira : « Adhérez aux trois précieuses choses ; observez les cinq grands commandements et les quatre jours de culte mensuel ; honorez et respectez votre père et votre mère ; nourrissez les Rahans et les Pounahs (brahmes) qui observent strictement la Loi.

Ce dernier alinéa recommanda également les Religieux et les Brahmes convertis. Bouddha s'efforça donc jusqu'au dernier moment et voulut qu'après lui on s'efforçât de convertir les Brahmes ; et le moyen le plus sûr était d'assurer leur existence matérielle après leur conversion [2].

[1] Un religieux ne doit regarder ni aborder aucune femme. Il ne doit avoir avec le sexe que les rapports les plus indispensables dans un but religieux.

[2] C'est en couvertissant les Brahmes que les Jésuites firent des progrès étonnants au debut de la prédication du Christia-

Les Brahmes antagonistes de Bouddha et leurs adhérents sont qualifiés par les écrivains Bouddhistes *d'hérétiques* et non *d'infidèles*, et par conséquent considérés par eux comme une secte divergente d'une religion commune, à peu près comme la Sankya était regardée par les Védantistes comme une doctrine orthodoxe. Cette appréciation était aussi celle des grecs contemporains.

7. La plupart des Brahmes hérétiques étaient, ainsi que nous l'avons vu, très ardents contre Bouddha [1]; mais quelques-uns n'étaient que des contradicteurs. convaincus et désintéressés, surtout les Brahmes nus ou Djaïns. De ce nombre était Thoubat, brame très savant qui habitait Koutheimaron. Bouddha, malgré son état de faiblesse, l'admit près de lui dans la nnit qui précéda sa mort, car il désirait vivement le convertir.

Thoubat lui dit :

Les six maîtres célèbres par leur science et par le nombre de leurs disciples connaissent ils toutes les lois ?

Y a-t-il des lois qu'ils connaissent avec certitude ? ou bien enseignent-ils quelques doctrines qu'ils connaissent mal et sans certitude ?

Bouddha lui répondit avec douceur :

Laissez de vaines controverses absolument stériles, renoncez à des questions qui ne sont ni convenables ni profitables et écoutez la loi : Aucun hérétique n'a connu les droits chemins que j'ai montrés pour arriver à la perfection ni dépassé les vertus inférieures du monde des passions ; dans la religion des hérétiques, nul ne peut, comme dans la mienne, obtenir l'état de Thautapan, d'Anagam et devenir finalement Rahanda. C'est dans ma religion seule que se trouvent les 12 grands disciples qui pratiquent et enseignent les plus hautes vertus. Pendant 51 ans j'ai travaillé à obtenir la béatitude du Nirvana en suivant les voies des Arhats. Inspirez-vous de mon exemple et devenez un Rahan. Vous obtiendrez la même récompense.

nisme dans l'Inde. Ils avaient pris eux-mêmes le costume des Brahmes et tous leurs usages en ce qui concerne les moyens d'éviter les souillures. J'ai vu encore à Pondichéry en 1863 un vieux prêtre Catholique Indigène dont le costume était calqué sur celui des Pourohitas (Brahmes officians).

L'ayant ainsi persuadé, Bouddha le fit de suite ordonner, pour ne pas le laisser retomber dans ses fluctuations. C'est le procédé que nous lui avons vu constamment employer vis-à-vis les sujets d'élite qu'il avait entraînés plutôt que convaincus. Il savait qu'une fois entré dans le courant, on n'en sortait presque jamais [1].

8. Après minuit, Bouddha dit aux disciples assemblés: « quand j'aurai disparu de l'état d'existence, ne croyez pas que le Bouddha ait cessé d'habiter parmi vous. Je serai avec vous par les instructions (Sutras) que je vous ai laissées et que vous avez gravées dans vos mémoires, et par la discipline et les règles du Vini. Après moi elles seront votre guide ; avec elles je resterai au milieu de vous. »

Il leur prescrivit ensuite les respects que les Rahans devraient se rendre entre eux, établissant ainsi une hiérarchie de déférence. « Que les inférieurs donnent aux supérieurs le titre de : *Vénérable.* « Qu'un Rahan indiscret ou irréfléchi dans ses discours reçoive la punition de Brahma ; c'est-à-dire que les autres Rahans s'abstiennent de lui parler ou même de le gronder. »

Puis il dit à tous les Rahans rassemblés : « si quelqu'un de vous a des doutes au sujet des trois choses précieuses, des voies de la perfection et de la pratique des vertus, qu'il me les fasse connaître, afin que je puisse les éclaircir ». Il répéta jusqu'à trois fois cette invitation et, les Rahans étant restés silencieux, il ajouta : Mes Bicksous bien aimés, si ma mémoire vous est chère, communiquez aux Rahans que vous rencontrerez plus tard vos bonnes dispositions pour ma personne et mes doctrines. Je savais bien que l'âme d'un Rahan est fermée au doute et à l'erreur, car tout Rahan est au moins un Thautapan, et comme tel, il n'existe en lui aucun démérite qui puisse le conduire à un état de châtiment. Il est sur la première voie de la perfection et il progresse constamment dans les trois voies supérieures.

Après une courte pose, Bouddha prononça ces dernières paroles :

[1] On voit dans · *la vie du père Olivaint*, que c'était aussi le procédé de Lacordaire. Olivaint était un élève de l'Ecole Normale rempli de doutes. Lacordaire l'entraîna à se confesser et toutes ses hésitations cessèrent ensuite.

« Bien aimés Bicksous, le principe d'existence et de mutabilité a pour conséquence le principe de destruction. Pénétrez-vous de cette vérité et ne l'oubliez jamais. C'est pour vous la faire connaître que je vous ai réunis. »

Il n'était pas tout à fait jour quand il entra dans l'état de Nirvana.

A ce moment un terrible tremblement de terre épouvanta le monde entier.

8. Les funérailles eurent lieu dans la ville de Koutheymaron avec le concours des princes Malas, rois du pays, suivant le cérémonial que Bouddha avait indiqué. Après sept jours de fêtes pieuses, les princes Malas déposèrent le corps sur le bûcher. A ce moment arriva avec cinq cents Rahans le grand Kacyapa accouru du pays de Pava qu'il était allé convertir. Il était unanimement reconnu pour le premier disciple. Bouddha et Kacyapa avaient, dans une de leurs promenades, échangé leurs manteaux, témoignant par là qu'ils n'avaient qu'une même âme. Kacyapa, avec ses cinq cents Rahans s'agenouilla devant le bûcher en prononçant ces mots : « Tout composé doit périr ; seul le Nirvana n'a pas la condition d'être périssable. »

A ce moment le cercueil s'entr'ouvrit et les deux pieds de Bouddha apparurent à la foule éblouie brillants comme le soleil et la lune avec les signes de la prédestination du grand homme [1].

Lorsque les religieux eurent baisé les pieds, la flamme dévora le corps et on recueillit dans un état parfait de conservation : Les quatre dents canines, les deux os qui relient les épaules avec l'os du cou et l'os frontal ; ce sont les sept grandes reliques.

Il y avait en outre des fragments plus petits ; les uns de la grosseur de la graine de moutarde, d'autres de celle d'un demi grain de riz, enfin les plus forts de la grosseur d'un pois et ressemblant à de l'or ; on en remplit sept petits vases.

Gardées dans un lieu sûr, toutes ces reliques, au bout de huit mois, furent partagées amiablement et également entre les huit rois voisins qui s'en disputaient la posses-

[1] Voir la liste de ces signes dans l'histoire du Lamaïsme ou Bouddhisme du Thibet.

sion et avaient été sur le point d'en venir aux mains.

La légende nous apprend que la canine supérieure fut portée au siège des Nats, la canine inférieure de droite au pays de Gandala, la supérieure de gauche à Kaliagga et celle inférieure de gauche au siège des Nagas, déités qui interviennent dans presque toutes les légendes bouddhiques.

A la demande de Kathabat devenu le chef de l'assemblée des Parfaits ou le premier patriarche du Bouddhisme, le roi Atzadathat établit une nouvelle ère commençant au Nirvana de Bouddha et qui fut appelée : l'Ère de la religion.

Quelques années aprés Kacyapa éprouva des craintes au sujet de la conservation des reliques dispersées dans huit petits états. D'une part le Bouddhisme avait à lutter contre le parti et la religion des Brahmes qui pouvaient prendre le dessus dans l'un de ces pays ; d'autre part les Bouddhistes eux-mêmes étaient divisés au sujet de la conservation des reliques. Les uns partant du principe que le corps n'est qu'impureté et peut être influencé à leur insu par le préjugé sur les souillures, si universel dans l'Inde, prétendaient qu'on ne devait pas honorer des restes nécessairement impurs bien qu'ils eussent appartenu au Bouddha. D'autres soutenaient au contraire que Bouddha ayant cessé de se manifester au monde depuis qu'il était entré dans le Nirvana, il y avait lieu d'honorer tout ce qui pouvait rappeler le souvenir du Sage au moment où il travaillait sur notre terre à la délivrance de tous les êtres.

Cédant aux instances de Kacyapa, les huit princes se contentèrent de conserver les petites reliques pour satisfaire la piété publique et lui rendirent les grandes. Il les fit enfermer dans le caveau d'un monument écarté loin des villes et soigneusement dissimulé aux regards. Les Staviras, c'est-à-dire les plus anciens de l'assemblée, furent seuls dépositaires de ce secret. Les reliques restèrent dans ce lieu jusqu'à l'année 218 de l'ère Bouddhiste, 4 ans après l'avènement d'Açoka au trône de Paliputra. Ce roi, le Constantin du Bouddhisme, parvint après bien des recherches à retrouver le monument dont l'emplacement n'était plus connu que d'un seul religieux. A cette occasion, il fit bâtir des monastères dans toutes les villes de

son royaume, ériger des statues de Bouddha et construire des Stoupas ou Dzeddis près des monastères pour recevoir les reliques. La dédicace et le transport des reliques eurent lieu en l'an 223 de l'ère bouddhiste.

10. *Résumé de la vie du Bouddha.*

La douleur régnait sans partage dans l'Inde : sur la multitude servile que la superstition et la désolante loi de Manou ravalaient au-dessous de la brute ; sur les Vessiahs, corps primitif de la nation Aryenne conquérante, dépouillés de tous droits ; sur les Kchattrias frappés ou menacés d'extermination partout où ils voulaient être autre chose que le bras de la théocratie ; enfin sur les Brahmes eux-mêmes dont la jeunesse était comprimée par les règles atrofiantes du Brahmatcharisme et la vieillesse condamnée à un ascétisme extravagant et impitoyable, veritable suicide religieux. Ajoutez à tous ces maux une nature écrasante et un climat accablant qui est une souffrance de tous les instants.

Le pessimisme était partout, l'aspiration de tous était : *la délivrance de la douleur*. Ce fut l'objectif de Kapila. Brahme lui-même ne pouvait être qu'un chef d'école philosophique ; mais il prépara une révolution sociale, la venue d'un rénovateur c'est-à-dire pour les Indiens, d'un Bouddha ayant mission d'éclairer et de délivrer.

Né au berceau de la philosophie Sankya, dans une famille de rois *gourous*, c'est-à dire investis de l'autorité religieuse bien qu'appartenant à la caste des Kchattrias, Gautama résumait toutes les revendications, toutes les aspirations de l'époque ; sa situation, son éducation, son génie, l'appelaient au rôle d'un réformateur des mœurs et des lois qui changerait les conditions de la société hindoue. Ce fut là en effet le premier but qu'il se proposa.

Mais il y avait en lui plus que le génie d'un législateur, d'un Solon, d'un Confucius ; il y avait la grandeur d'âme incomparable, la bonté infinie d'un sauveur. C'est le caractère qui apparaît et s'accentue de plus en plus à mesure qu'il avance dans sa carrière et qui fit de lui, bien que sa religion ait été étouffée dans l'Inde son berceau, le régénérateur de l'Extrême-Orient. C'est aussi ce caractère qui nous donne la clef de tout le développement historique du Bouddhisme dans ses phases diverses et opposées, au moins en apparence.

Gautama reste à Kapilawot près du roi son père comme prince héritier jusqu'à l'âge de 25 ans qui dans l'Inde est celui de la première maturité. Dans cette situation, il possède, outre les moyens d'étude dont il paraît avoir très largement profité, toutes les facilités d'acquérir la connaissance et le maniement des hommes. C'est à cette préparation sans doute, qu'il faut attribuer l'esprit de convenance, de mesure et de conciliation, l'esprit éminemment pratique, qui préside à tous les actes de sa vie et domine dans tous ses préceptes notamment dans la règle qu'il a tracée pour le corps religieux. Cet esprit d'accommodement aux circonstances est tel que les Chinois ont pu le confondre avec l'attachement *au jùste milieu*, qui forme le système de leurs législateurs philosophes.

Depuis Kapila, les ascètes, les religieux mendiants et des écoles théosophiques en assez grand nombre, se substituaient peu à peu aux Brahmes dans la direction religieuse de tout ce qui n'était pas livré à la plus basse superstition. Bouddha devait, avant tout, les réunir et en former un corps de religieux destiné d'abord à supplanter les brahmes, premier résultat tout politique, et ensuite à détacher son institution religieuse des liens politiques et sociaux. Pour obtenir ce dernier résultat qui était l'essentiel et l'universel, il lui suffisait de prescrire que ses religieux, limités en tout au strict nécessaire, ne vivraient que d'aumônes faites par les simples fidèles pour acquérir des mérites.

Ce dessein obligeait Gautama à être d'abord ascète. Il quitte donc son père et prend la patta ou écuelle du religieux mendiant et le nom de Çakia Mouni, l'ascète Çakia (Kchattria). Il étudie et même professe sous les maîtres les plus fameux de ce temps, et fait dans la solitude d'Orouwela une retraite fameuse par la rigueur des austérités qu'il s'impose. En même temps il achève l'élaboration de sa Loi.

Cette loi, c'est le brahmanisme épuré par Kapila de ses plus funestes erreurs psychologiques et par Gautama lui-même de toutes les injustices que consacre Manou; c'est l'homme éternisé dans son individualité par le Nirvana et placé au centre de l'universalité des êtres qui rayonnent de lui ou convergent vers lui ; c'est la suprématie de la raison par la supériorité attribuée aux œuvres mentales

sur les œuvres extérieures ; c'est la graduation de l'enseignement et de l'obligation morale, suivant l'avancement et les facultés des personnes et une graduation correspondante dans les séjours des êtres après celui de l'homme dans le siège d'épreuve ; ce sont, outre des transmigrations heureuses et malheureuses, des purgatoires bouddhiques semblables aux cercles du Dante, des séjours de bonheur passionné, commençant au paradis de Mahomet et s'élevant graduellement au-dessus des sens, puis des séjours de bonheur immatériel avec la forme, puis les sièges d'un monde sans forme dont le couronnement est le Nirvana, ou l'individu sorti du tourbillon des existences, omni-science, spiritualité absolue.

Bouddha laisse au cadre de sa Loi qui est toute morale, assez de jeu pour qu'elle puisse, sans altération des grandes lignes, se plier et s'accommoder à la diversité des lieux, des temps, des races et même des diverses croyances au surnaturel.

Au point de départ, lorsque à l'âge de 35 ans, il se déclare un Bouddha, la bonne nouvelle qu'il annonce d'abord à Bénarès est d'une simplicité singulière ; ce sont les quatre vérités sublimes sur la douleur, exprimées chacune par deux ou trois mots et les huit chemins de la perfection : « Venez à moi vous tous qui souffrez, je vous apporte la délivrance ; avec ma Loi vous sortirez du tourbillon des existences, pour entrer dans le Nirvana où vous ne serez sujets ni au changement, ni aux renaissances » de la foule des convertis il fait le troupeau des simples fidèles, Oupsakas ; avec l'élite, il forme le corps des Rahans, membres de l'assemblée, de manière à réaliser de suite la trinité des joyaux bouddhiques : Bouddha, la Loi et l'asssmblée des Parfaits. Tout d'abord, il emprunte cette élite exclusivement aux castes ariennes, afin de donner au corps religieux, au début, toute la valeur et le prestige possibles ; il accepte pour ce corps toutes les libéralités, et l'établit solidement sur le sol par la fondation des Viharas bouddhistes, lieux à la fois de retraite et *d'étude où il achève* la préparation de ceux de ses religieux dont la vocation et l'instruction ne sont qu'ébauchées. Ce procédé lui permet d'admettre dans l'Assemblée, sans stage préliminaire, avec de hauts grades et des promesses sans limites pour la vie future, tous les personnages

qu'il lui importe de s'attacher : pour leur science comme les trois Katthabas, pour leur pouvoir comme le roi Pimpiçara, ou enfin pour leur fortune, comme le richissime Anatapein. Par ce moyen, par la connaissance qu'il prétend avoir des vies antérieures de chacun, et par une certaine mise en scène pour faire ressortir le nombre et la haute valeur des membres de l'Assemblée, Bouddha fait de très rapides progrès et s'attache, outre les Ascètes, les Princes, les Kchattryas, les Vessiahs et une grande partie des Pounhas, c'est-à-dire des Brahmes du commun vivant de leur travail, principalement de celui des champs. Une querelle qu'il apaise entre deux petits états voisins lui donne l'occasion d'affirmer le caractère essentiellement pacifique du Bouddhisme, tel qu'on le rencontre encore aujourd'hui.

A partir de ce moment, son prestige est devenu si grand qu'il peut tout oser, tout entreprendre contre la théocratie et les préjugés. Il commence par le relèvement de la femme.

Reçu triomphalement par ses disciples à sa descente du ciel du Thucita (séjour de joie) où il est allé donner à sa mère l'enseignement de la Loi et la délivrance, il leur répète sous toutes les formes que le plus sacré et le plus obligatoire des sentiments est la piété filiale envers la mère et que l'oubli de ce devoir est puni des peines les plus terribles dans les enfers. Aujourd'hui cette vertu est la plus forte des Bouddhistes ; la femme bouddhiste est libre, respectée et presque l'égale de son mari.

Enfin, après une longue résistance, Bouddha autorise les femmes à se faire religieuses.

Voyant les aumônes se détourner d'eux et la source des profits du culte se tarir, les Brahmes calomnient et persécutent le Bouddha et ses religieux. Ceux-ci se découragent et veulent déserter l'état de Tavatie et porter ailleurs la prédication. Bouddha leur apprend par son exemple qu'il ne faut jamais fuir devant la persécution ; il accentue son enseignement de plus en plus dans le sens de l'égalité pour tous et d'une compassion sans limites pour les malheureux. Il définit le renoncement : « l'abandon de tout ce qu'on possède pour les besoins des nécessiteux ou des religieux » et en fait une vertu obligatoire au même degré que la piété filiale envers la mère. Il ajoute

que la meilleure aumône est la prédication de la Loi.

Il appelle à lui tous les misérables y compris les coupables ; il convertit un Bilou, sorte de monstre anthropophage et le bandit Oupalina ; il reçoit avec éclat ce dernier dans l'Assemblée, témoignant ainsi que, par le repentir et une vie nouvelle, les criminels peuvent reconquérir la paix de la conscience et l'estime publique et ensuite avancer rapidement dans les voies de la perfection. De là l'institution de la confession bouddhique qui correspondait parfaitement au dogme bouddhiste sur l'extinction finale des démérites, dogme qui apparaît dans tous les Sutras ou légendes et principalement dans celle du schismatique Dewadadat le pire ennemi de Bouddha.

Cette institution a son origine dans la loi de Manou qui admet l'efficacité du repentir et la direction de conscience par les gourous. Aussi les Brahmes ne reprochèrent-ils point au Bouddha sa bienveillance pour les coupables ; mais ils ne purent supporter qu'il ouvrît aux Pariahs les rangs de l'Assemblée ; les princes amis de Bouddha lui firent eux-mêmes des représentations à ce sujet. Il répondit par la légende de Triçangku, la Satyre la plus amère qui ait été faite contre les Brahmes. Dès lors la guerre sourde qu'ils faisaient au Bouddha depuis le commencement de sa prédication, c'est-à-dire depuis 20 ans devint une hostilité déclarée et Bouddha dut pendant les 23 années qui suivirent jusqu'à sa mort consacrer presque tout son temps et ses efforts à soutenir des polémiques contre les Brahmes et à affermir ses disciples persécutés avec lui. La légende si touchante de Purna nous apprend que déjà alors l'apostolat bouddhique eut ses martyrs. Les Missionnaires bouddhistes, *n'ayant que du mépris pour ce triste corps*, étaient invincibles. Ils devaient porter la Loi dans tout l'Orient jusqu'à Alexandrie, puis jusqu'à Rome où on la rencontre au IIe siècle et même en Afrique, où le Bouddhisme a laissé son empreinte aux sectes dissidentes et aux confréries musulmanes les plus influentes dans leur organisation occulte.

Les douze Nidanas semblent n'avoir apparu dans l'enseignement du Bouddha que bien après le commencement de sa prédication, et les trente-sept articles qu'à la fin de

sa vie. Il faut admettre qu'au-dessus de sa prédication qui s'adressait à la foule, Bouddha avait pour ses religieux une sorte de cours d'instruction supérieure qui s'est agrandi et élevé avec les années et même qu'une partie des communications du Bouddha n'étaient faites qu'à ses disciples les plus avancés et les plus familiers avec lui. Cette partie devait surtout accentuer ce qui est le propre du Bouddha, la miséricorde, l'amour infini des êtres, tout ce qui touche à la foi et au sentiment plus qu'à la raison. Ce fait si naturel et si vraisemblable a donné lieu de prétendre que Bouddha avait eu une doctrine réservée, ésothérique. Cependant son enseignement supérieur, bien que non accessible à l'intelligence de tous, n'était systématiquement fermé à personne et malgré l'inégalité inévitable dans l'instruction donnée. Bouddha a pu dire : « Ma loi est commune à tous, ouverte à tous ». En effet, sa loi, c'était la morale, la fraternité ; elle était universelle ; ce fut même la première religion indépendante et universelle.

A travers la variété infinie des sectes et des systèmes qui tous prétendent dériver du Bouddha, il y a dans tous les pays bouddhistes un fond commun : la croyance aux peines et récompenses futures, suivant les actes ou la foi, et à la délivrance finale pour tous ; l'affection et une liberté respectueuse dans la famille ; la religion indépendante de l'autorité et de la politique, l'horreur de la guerre, la libéralité sans limites envers les malheureux, enfin une sorte de fraternité humanitaire et de tendresse envers le vieux Bouddha dont la distance à la charité chétienne, c'est-à-dire à l'amour de Dieu et du prochain, n'est pas plus grande que la différence entre la chaleur d'âme des Asiatiques et celle des Européens. Les Missionnaires chrétiens de toute confession reconnaissent que les pays Bouddhistes sont imprégnés d'idées et de sentiments chrétiens.

Lorsque Bouddha entra dans le Nirvana, il avait la certitude d'avoir, dans sa longue vie, fondé un monument durable. Ses derniers jours, pleins d'une activité sereine, nous donnent un spectacle noble et grand dans sa placidité.

Comme Socrate, il enseigne jusqu'à la dernière heure, entouré d'amis ses disciples, dans lesquels il a fait pas-

ser toute son âme, foyer ardent dont la flamme et la lumière rayonneront dans le temps et l'espace jusqu'à la prise de possession définitive du monde entier par la civilisation et la religion de l'Europe.

La description de l'ordre religieux bouddhique est le complément obligé de la vie du Bouddha. C'est dans l'Indo-Chine, à Siam et dans la Birmanie qu'on en trouve le modèle le plus parfait. Cette circonstance jointe à l'intérêt que l'Annam présente pour la France motive l'exposé de l'état religieux de l'Indo-Chine qui termine ce volume.

LE

BOUDDHISME DANS L'INDO-CHINE

PREMIÈRE PARTIE

Birmanie et Siam.

La Birmanie qui touche l'Inde et forme le commencement de l'Indo-Chine du côté de l'Est a une population d'environ 6 millions d'habitants pour une superficie de 900.000 kilomètres carrés.

1. *Croyances populaires.*

C'est dans l'Indo-Chine et principalement en Birmanie que nous trouvons le Bouddhisme le plus vrai et le plus pur. Cette contrée l'avait reçu de première main des apôtres envoyés après le grand concile d'Açoka, alors que l'enseignement du maître s'était conservé presque dans toute sa sobriété et sans compromissions. Un champ entièrement libre lui était ouvert en Birmanie ; point de castes, point de prêtres, aucune institution religieuse ou sociale avec laquelle il fallût compter. Les Birmans n'avaient qu'une seule croyance qui subsiste encore aujourd'hui chez les tribus voisines non civilisées, la

croyance aux Nats, génies presque tous bienfaisants, gardiens du foyer domestique, des eaux, des bois etc. ; quelquefois mauvais esprits, comme ceux qui causaient les maladies des hommes ou des troupeaux. Les missionnaires Bouddhistes ne prirent aucun souci d'écarter ces sortes d'anges ou démons que l'on trouve partout, à l'origine de toutes les religions et ils les admirent à occuper dans les légendes religieuses et dans les séjours fortunés la place que le Bouddhisme Iudien avait accordée aux Dewas, ces déités brillantes, mais tout à fait secondaires du Brahmanisme, et aux Assuras leurs ennemis.

Pour se rendre favorables le Nat ou les Nats gardiens d'un lieu qui leur est cher ou sacré à quelque titre, les Bouddhistes Birmans font des offrandes aux Nats gardiens de ce lieu. La matière et la formule de l'offrande sont celles de toutes les cérémonies bouddhiques. On présente des fleurs, du riz bouilli, des bananes et autres fruits en prononçant ces mots.

« Croyant dans les trois choses précieuses, je fais cette « offrande afin d'être délivré de toutes les misères pré« sentes et futures. »

Puissent tous les êtres existant dans les quatre états de punition arriver aux sièges fortunés des Nats ! Que tous mes parents et les hommes aient une part à cette offrande méritoire etc. (Le reste comme à la formule du roi Pimpisara, vie de Bouddha).

Lorsqu'un médecin se déclare impuissant contre une maladie, on recourt à un sorcier. Une femme parente du défunt, de préférence une jeune fille, commence à danser au son des instruments de musique avec un rhytme assez tranquille, puis peu à peu elle accélère ses mouvements jusqu'à arriver au paroxysme de la frénésie. Alors elle s'affaise comme évanouie. A ce moment le conjureur lui demande si le Nat malin a été chassé, et sur sa réponse affirmative, il ordonne au médecin de reprendre le traitement de la maladie.

Le plus souvent, ce sont les médecins eux-mêmes qui jouent le rôle d'exorciseurs ; car la plupart des médecins dans l'Indo-Chine emploient la magie. Dans ce cas, la cérémonie devient une sorte de fête, la fête de *l'esprit possesseur*. Plusieurs femmes, de préférence des jeunes filles auxquelles on prête le pouvoir de charmer les Nats,



se livrent à des danses frénétiques jusqu'à épuisement. Dans cet état le médecin les interroge sur la cause de la maladie et les remèdes à y appliquer, et elles donnent des réponses.

Les choses se passent de même au Thibet, sauf que le médecin est un Lama.

La place faite aux Nats a donné satisfaction aux anciennes croyances du pays, sans changer absolument rien à la doctrine ni à l'esprit de l'institution bouddhique ; ceux-ci se sont donc conservés en Birmanie purs de toute altération ; ils n'avaient ni ennemis ni corruption à combattre, ni compromis à faire avec un culte établi ; le seul écueil de cette situation était le sommeil de l'esprit, l'abandon de l'étude et du travail spirituel. C'était là un inconvénient et un danger pour chaque religieux, pour chaque dévot considéré individuellement, mais ce n'en était point un pour la doctrine ; elle persistait ainsi dans son état primitif dont une élaboration active l'aurait éloignée. Les religieux Birmans apprenaient, étudiaient plus ou moins les livres sacrés, mais ne se livraient point à des interprétations, des commentaires, des inductions ou déductions. Ils s'en tenaient à cet aphorisme des premiers conciles :

« Il n'y a de bien dit que ce qu'a dit Bouddha ; il n'y a d'ordonné que ce qu'il a prescrit ; tout ce qui n'est pas défendu est permis. »

Les livres sacrés apportés ou transmis suffisaient pour éclairer et nourrir la piété des fidèles, et l'instruction de la jeunesse dont étaient chargés les religieux ne les laissait pas oisifs.

La foi se conserva ainsi dans sa pureté et sa ferveur originelles à ce point que les bouddhistes de Ceylan, lorsqu'ils ont eu à réformer leur discipline ou à l'éclairer, se sont adressés aux religieux Birmans comme au modèle le plus parfait et à la meilleure source.

L'œuvre de Bouddha est là telle qu'il l'avait conçue :

1° La religion complètement séparée de l'Etat et des Institutions sociales, absolument indépendante des Ingérences et des vicissitudes humaines, ne portant point ombrage ni dommage à l'Etat par des possessions territoriales.

2° La division des croyants en deux classes : la classe

enseignante et modèle, poursuivant sous l'habit religieux la perfection et la fin la plus haute ; la classe enseignée ayant des obligations et des aspirations d'un ordre inférieur, en rapport avec sa faiblesse morale et spirituelle.

3° Le passage d'une classe à l'autre abandonné à la conscience de chaque fidèle d'après le sentiment qu'il a de sa faiblesse ou de sa force.

Cette division des hommes en deux classes, les forts et les faibles, se trouve partout dans l'antiquité et se prolonge dans les temps modernes jusqu'à l'abolition de l'esclavage et du servage.

A la 1re classe appartenaient :

Dans l'Inde, les 3 castes d'origine Arienne ; dans la Chine, les mandarins et les lettrés ; en Occident, dans l'ordre moral, les philosophes et les Initiés ; dans l'ordre politique et social ceux qui portaient les armes, citoyens ou nobles.

Le reste, c'était la multitude, vilis multitudo. La gloire du Bouddha, c'est d'avoir pris pour base de la division, entre les hommes non la naissance comme l'avaient fait les Brahmes, mais la perfection morale et la pratique d'une haute vertu, *ouverte à tous à toute époque de la vie.*

L'honneur plus grand encore du christianisme et des institutions modernes, c'est d'avoir effacé toute démarcation, même celle de la bourgeoisie et du prolétariat.

Mais à cet égard, le Bouddhisme a tellement approché du christianisme que les chrétiens éminents tels que le directeur de l'instruction publique à Rangoon cité par Max Muller, et Monseigneur Bigandet qui l'ont étudié pendant longtemps en Birmanie, n'ont pu se défendre pour lui d'un vif sentiment de sympathie qui se fait jour dans leurs appréciations. Les travaux de ce savant Evêque qui a consacré sa vie à cette contrée lointaine, fort estimés de tous les Orientalistes, nous permettent de bien apprécier le vrai caractère du Bouddhisme à sa naissance et les résultats qu'il devait produire et qu'il a produits dans les pays où, par exception, il n'a pas été dévié soit par des obstacles, soit par excès de prospérité. Nous avons emprunté surtout à ses communications et à ses écrits les renseignements qui suivent :

2. *Culte.*

Pour ses fidèles, Bouddha est le premier et le plus grand de tous les êtres ; il a été rempli d'une compassion infinie et animé de la bienveillance la plus ardente pour leur procurer la délivrance. De là chez les dévots un sentiment très vif de vénération, de reconnaissance et par conséquent d'amour pour lui. Ce sentiment, excl sif de toute adoration, est le principe du culte qu'on lui rend et qui se confond toujours avec celui que l'on rend à la Loi et à l'Assemblée des parfaits. Le zèle que l'on met à honorer les trois Joyaux provient aussi de la croyance que ces actes de piété font acquérir de très grands mérites pour les existences futures. Le culte bouddhique n'a point de ministres, et il n'a que deux objets : la représentation figurée de Bouddha et ses reliques. Il s'appelle Pudja ou honneur, offrande, tandis que les Brahmanes ont le Yadna ou sacrifice.

Voici sur l'institution de la représentation figurée du Bouddha, la légende la plus répandue :

« Le roi Pimpisara ayant reçu de son voisin le roi de Radrayana un magnifique présent, demanda à Baghavat ce qu'il pourrait lui envoyer en retour. Celui-ci lui répondit : « La représentation du Tathagata sur une pièce d'étoffes. »

On projeta l'ombre de Bouddha sur une pièce d'étoffes, on en traça le contour et on colora l'intérieur. On écrivit au-dessous la formule du refuge et les préceptes de l'enseignement, et autour ces deux stances :

« Appliquez-vous à la loi de Bouddha, anéantissez l'armée de la mort comme un éléphant renverse une hutte de roseaux. Celui qui marchera sans distraction sous la discipline de cette loi, échappant à la naissance et à la révolution du monde, mettra un terme à la douleur. »

Ayant reçu cette image le roi Radrayana médita sur les sentences qui l'entouraient et récita cette stance :

« La vue de la science a été purifiée en moi par le Bouddha qui est le joyau du monde ; adoration à ce bon médecin dont ma guérison est certainement l'ouvrage. »

Il est remarquable que l'image de Bouddha est toujours accompagnce d'un texte de la Loi ; cela se retrouve même

à Java dans les statuettes. On ne pouvait ainsi jamais prendre Bouddha pour un dieu, mais seulement pour l'interprète de la Loi.

Toutes les statues de Bouddha ont le type Indo-Européen [1] et la plus grande beauté possible, jamais d'ornements ni de symboles comme les Idoles Indiennes.

Tous les bouddhistes savent par cœur, tous les religieux répètent sans cesse la stance suivante de 2 vers inscrite sur le piédestal de la plupart des statues de Bouddha :

« C'est le Tatagatha qui a expliqué la cause de tous les effets procédant d'une cause antérieure, et c'est lui aussi qui a expliqué la cessation de ces effets. » Cette stance a en vue les 12 Nidanas, et comme les 12 Nidanas appartiennent à la 2e partie de la 1re période du Bouddhisme, on peut en conclure que la légende du roi Radrayana et le culte des statues sont d'une invention postérieure à Bouddha.

Les 8 formes des statues de Bouddha dans les trois attitudes, debout, assis et couché représentent les principaux traits de son rôle et de son caractère ; debout il enseigne, assis il médite ou prie, couché (attitude du lion mourant), il atteint le Nirvana [2]. Elles entretiennent et transmettent de lui un souvenir aimant. Dans ce but les princes religieux et beaucoup de dévots ont multiplié les statues de Bouddha et les pagodes. Ses reliques sont aussi l'objet d'une grande vénération.

Le peuple croit qu'elles opèrent des miracles ; mais Bouddha n'a jamais rien dit qui autorise cette superstition

Les offrandes déposées devant les statues ou dans les sanctuaires en petit nombre où sont des reliques, sont des bouquets de fleurs, des drapeaux ou bannières d'étoffe ou de papier découpées avec beaucoup de goût en figures très variées, de petites chandelles de cire, de petites lampes de terre, de l'encens et des senteurs brûlés dans des réchauds supportés par des piédestaux en maçonnerie. Les adorateurs sont agenouillés, le derrière sur les

[1] En Chine et en Corée les yeux sont souvent obliques suivant le type local. J'ai vu aussi des statuettes de Bouddha qui ne sont pas du type aryen, mais probablement elles ne faisaient point partie du culte public.

[2] Voir pour plus de détails l'Inde après le Bouddha.

talons, le corps en avant, les mains jointes au front.

Nous avons vu rendre dans l'Inde cette sorte de culte simple et gracieux à certaines divinités populaires, en dehors des pagodes. Il a probablement été emprunté aux Bouddhistes. Il comprend des chants assez agréables.

On voit souvent en Birmanie, le long des routes, les fidèles agenouillés avec les mains jointes et tournées vers une pagode, et un grand air de ferveur.

Les jours de fête, il y a un concours extraordinaire de peuple aux pagodes. Des personnes des deux sexes qui ont un certain âge récitent sur un chapelet de grains des formules pieuses.

Le carême ou la saison religieuse, dure trois mois ; de la pleine lune de juillet à la pleine lune d'octobre ; voici en quoi il consiste :

Les jours de nouvelle et pleine lune, le peuple afflue aux pagodes, y portant pour offrandes, des fleurs, des cassolettes d'encens, de l'huile. Beaucoup passent la nuit dans des Bungalows (maison d'hospitalité et de repos) élevés tout exprès. Les deux sexes sont séparés et les femmes sont en bien plus grand nombre que les hommes. Les personnes âgées s'occupent seules de sujets religieux ; les autres, surtout les jeunes femmes se livrent aux conversations qui leur plaisent. On fait beaucoups d'aumônes aux Rahans qui viennent réciter des textes pieux en pali, langue du Sud de l'Inde qui n'est point comprise en Birmanie.

APPENDICE AU N° 2

CULTE BOUDDHIQUE A CEYLAN

A Ceylan le culte est le même qu'en Birmanie. Il y a en outre la lecture du Bana qui se fait dans des réunions publiques; les religieux y prêtent en général leur assistance, mais leur présence n'est pas considérée comme indispensable. Toute la vertu particulière de la récitation réside dans les textes eux-mêmes, abstraction faite de celui qui les lit [1]. On croit

[1] C'est ainsi que, chez ces protestants, la messe peut, à défaut du ministre, être lue par un simple laïque, attendu que les protestants n'admettent point le sacrifice, pas plus que les Bouddhistes.

aux pouvoirs surnaturels, mais ils sont réputés le fruit des œuvres saintes, qu'elles aient été accomplies par un laïque ou un religieux : D'après une légende fort connue, un laïque ayant pris un lièvre que le médecin avait déclaré devoir être préparé comme mets nécessaire à la guérison de sa mère, le laissa échapper par respect pour la vie des animaux ; puis il guérit sa mère miraculeusement par l'effet du mérite qu'il avait acquis en épargnant pendant toute sa vie celle de tous les animaux.

On fait la lecture du Bana, chaque mois, la nuit de la nouvelle lune, la 8e nuit après, la nuit de la pleine lune et la 8e nuit après. Ce sont précisément les époques où d'après la loi de Manou, on doit s'abstenir de lire les Vedas.

Cette nuit, avec le jour qui la précède, s'appelle paya ou changement. Le jour est consacré au recueillement et à une observance plus rigoureuse de la loi. Le matin, le fidèle mange le sobre repas qu'il a préparé le soir précédent, ensuite il va trouver un religieux ou bien un simple Oupsaka (dévot) comme lui, connaissant le bana et il lui dit : « J'ai l'intention de garder les préceptes. » Puis il récite la formule du triple refuge, et y ajoute les préceptes principaux de la loi. Si le fidèle n'a personne à qui il puisse s'adresser avec déférence, il se récite la formule et les préceptes à lui-même. Ainsi préparé, il se rend vers le religieux pour recevoir l'instruction du bana. Durant tout le jour il doit prendre garde de faire quoi que ce soit qui puisse nuire à autrui, ni d'exciter personne à commettre quelque acte de ce genre. Il doit même, *autant que possible*, s'abstenir de toute *affaire de commerce* et de tous calculs y ayant trait, pour que sa pensée reste pure de toute souillure ainsi que ses vêtements (ici sont confondues l'idée brahmanique de la souillure physique et l'idée bouddhiste de la souillure morale).

Dans le cas où l'Oupsaka serait malade mortellement et ne pourrait de sa personne se rendre au bana, il peut requérir un religieux de venir lui faire la lecture. Le livre sacré est alors apporté en grande cérémonie ; le religieux le lit avec onction jusqu'à ce que le malade soit mort ou se sente soulagé.

A certaines époques de l'année, presque toujours la saison des pluies, les fidèles se réunissent, c'est ordinairement la nuit, pour entendre la lecture des Soutras. Elle se fait ordinairement sur la plate-forme d'une estrade à plusieurs degrés en forme de stoupas, élevée le plus souvent dans l'intérieur des

Viharas ; le choix de l'emplacement appartient à celui qui fait la dépense, acte très méritoire. L'enceinte est splendidement éclairée et ornée de mousses, de fleurs, de bannières, de châles etc Les femmes se parent de leurs mieux, les hommes portent des robes de coton d'une blancheur parfaite ; la cérémonie qui est en même temps une fête est accompagnée de musique et de décharges de mousqueterie. Dans la foule circulent des troncs d'arbres recouverts de papier d'argent dont les branches sont couvertes des feuillets du texte que l'on va lire, et que l'on distribue à tous ceux qui savent lire. Sur le point le plus apparent de l'enceinte, on place un grand vase de cuivre où le peuple dépose ses aumônes pour l'entretien du culte.

Dans la fête solennelle du Pantoura, quand la nuit est venue, on tire des feux d'artifice et on donne une sorte de représentation, moitié dramatique, moitié mystique où paraît un personnage, figurant *un messager du monde des dieux*, splendidement vêtu, escorté par deux personnages habillés en rois, la couronne en tête, l'épée à la main.

D'autres personnages allégoriques parcourent l'enceinte, montés sur des éléphants ou sur des chevaux. Cinquante cipayes tirent continuellement des coups de fusil. A la chaire qui est montée sur pivot pour pouvoir être tournée successivement vers tous les côtés de l'enceinte, sont suspendues les épées de cérémonie. Il y a jusqu'à cent religieux réunis sur la plate-forme de l'estrade. Dans les occasions ordinaires la plate-forme de l'Estrade est le plus souvent occupée par plusieurs religieux qui lisent tour à tour des passages des livres sacrés dont les exemplaires sont écrits en très gros caractères sur de très belles feuilles de palmier. Le religieux officiant lit le texte avec un récitatif qui tient le milieu entre la simple lecture et le chant. Ordinairement, on ne récite que le texte pâli tout seul et alors ce peuple n'en comprend pas un mot ; quelquefois aussi un religieux en donne une interprétation en langue vulgaire. Toutes les fois que le nom de Bouddha revient, les fidèles répondent Sadhou, amen.

En se bornant à la lecture du Bana, sans explications suffisantes, les religieux ont donné naissance à une classe de dévots laïques qui les supplantent peu à peu auprès du peuple. Ceux-ci vont de maison en maison lire des ouvrages religieux en langue vulgaire et se prêtent aux instructions les plus familières ; quelques-uns ont beaucoup de succès.

Il y a aussi à Ceylan la cérémonie ou fête des exorcismes. On

invite un nombre proportionné à ces offrandes ; ceux-ci accompagnés de leurs novices prennent la tête du convoi qui se dirige vers le lieu de crémation ou cimetière : ils sont suivis des personnes qui portent les offrandes ; hommes et femmes marchent sur deux lignes, les deux sexes séparés. Vient ensuite le cercueil richement décoré, posé sur des perches portant sur les épaules de six ou huit hommes. Des Musiciens placés près de la bière jouent tout le long du chemin. Les hommes suivent immédiatement derrière le cercueil ; les femmes, daus leurs plus beaux vêtements, terminent le cortège qui, pendant tout le trajet jusqu'au cimetière, affecte une gaieté forcée. Les porteurs et les amis exécutent des danses fantastiques au risque de renverser le cercueil. On choisit généralement pour la cremation un emplacement en dehors de la ville et voisin de quelque grande pagode. Le bûcher funéraire se construit ainsi : Sur deux poutres parallèles distantes d'un peu moins de trois mètres, on place des billots séparés par des intervalles de 12 à 15 centimètres. Sur ceux-ci on en place d'autres transversalement, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on obtienne une hauteur de un mètre à un mètre deux tiers. — Le feu est mis par-dessous le bûcher.

Les assistants causent, rient ou activent la combustion qui dure très peu. Les Talapoins (nom des religieux) récitent quelques passages de l'enseignement de Bouddha, puis se retirent en faisant emporter les offrandes par les novices.

Le feu éteint, les cendres sont fouillées avec soin, les fragments d'os decouverts sont recueillis par les parents et enterres dans un trou creusé exprès auprès de quelque pagode.

La crémation est pratiquée dans tous les pays bouddhistes dont le climat est chaud ; en Chine on enterre les morts.

La fête des funérailles, on peut employer ce mot, dure sept jours pour les personnes riches. Chaque jour des musiciens jouent jusqu'à une heure bien avancée dans la nuit. La maison est ouverte au peuple qui vient s'y divertir. Quelquefois des anciens donnent lecture d'histoires empruntées aux diverses existences de Gautama. Chaque visiteur fait au maître de la maison présent de quelque

argent pour contribuer à la dépense de la cérémonie, de même que dans les mariages hindous, les bayadères reçoivent une gratification de chaque assistant :

On fait des funérailles glorieuses aux Patzins (religieux du 1er rang) éminents qui ont passé toute leur vie dans les monastères :

Le corps est très minutieusement lavé par des novices ou des laïques. On ouvre l'abdomen et on enfouit sans aucune cérémonie ce qu'il contient. On remplit le vide de cendres et autres substances destinées à empêcher la putréfaction. On enveloppe très serré le corps, de la tête aux pieds, de bandes ou langes blanches sur lesquelles on colle quelquefois avec un vernis noir des feuilles d'or, de sorte que le corps tout entier est doré. On l'habille du vêtement canonique et on le ficèle en le serrant le plus possible pour réduire ses dimensions. On le fait entrer, souvent en employant la pression, dans un cercueil qui consiste en un tronc d'arbre grossièrement creusé et percé au point le plus bas d'un trou d'un demi décimètre de diamètre par lequel les liquides qui suintent du corps s'écoulent dans le sol en empruntant pour canal intermédiaire un bambou creux qui plonge dans le sol jusqu'à une profondeur de deux mètres — après 10 à 12 jours, le corps est sec ; on ferme le cercueil avec un couvercle et on le garde pendant un mois sur une estrade de 4 mètres de haut placée au centre d'une batisse grossière et provisoire en bambous dont la partie inférieure est dorée ou plaquée de clinquant. Sur les tentures latérales sont grossièrement déssinés des animaux, des monstres, des sujets religieux ou obscènes. L'estrade est entourée de poteaux au sommet desquels flottent de petits drapeaux ou des banderolles. Au sommet, le cercueil est placé dans un creux ménagé exprès de telle sorte qu'il ne soit pas aperçu des visiteurs.

Le jour fixé pour la crémation, toute la population appelée par le son des gongs, se presse autour du bûcher, tronc de pyramide carrée de 5 mètres de hauteur dont la plate-forme élégamment ornée est ombragée par un toit porté sur des bambous. Le cercueil est amené au pied du bûcher sur un char massif à quatre roues fantastiquement décoré et traîné par des milliers de bras aux acclamations de la foule. Le cercueil hissé sur le bûcher, bon

nombre de Talapoins s'étendent sur des nattes autour du bûcher et récitent à haute voix de longs morceaux en pâli : Ils se retirent ensuite, faisant emporter par les novices qui les accompagnent les offrandes ordinaires de fruits, sucre, nattes et autres objets pouvant servir à leur usage.

Après le départ des Phongies, on met le feu au bûcher au moyen de fusées ; le corps est rapidement consumé. On recueille les os et les fragments d'os à démi brûlés pour les enterrer plus tard dans un lieu spécial.

4. *Monuments religieux.*

La simplicité du Culte Bouddhique dispensait d'élever de grands monuments religieux. L'édifice essentiellement bouddhiste, c'est le lieu de résidence ou du moins de réunion, de retraite ou d'étude des Religieux. Il prend en Birmanie et dans les pays environnants le nom de Kyaong. Les temples ne sont guère que des annexes des monastères et ils ont surtout le caractère de salles d'enseignement ou du moins de récitation de prières et de textes sacrés et il convient de les décrire avec les monastères. Il en est de même des Stoupas ou Dzeddis élevés pour recevoir les reliques soit de Bouddha, soit d'autres personnages d'une sainteté éminente.

Les Kyaongs sont nombreux dans les villes et il y en a au moins un dans chaque village, si pauvre qu'il soit. C'est la maison du Phongie qui l'habite toujours, au moins dans la saison des pluies.

Un ou plusieurs Dzeddis, une sorte de pavillon peint et doré en quelques endroits. portant aux trois quarts de sa hauteur pour emblême l'oiseau sacré Henza ou Canard Brahme, et d'où pendent gracieusement des banderolles flottantes, enfin un verger d'arbres à fruits indiquent aux voyageurs l'habitation aux trois toits superposés du Rahan du lieu.

Le voyageur y est toujours accueilli et peut y séjourner un jour ou deux. Ces édifices sont toujours gracieux, les principaux sont imposants et richement ornés.

Dans les villes les monastères bouddhistes forment un quartier isolé. Chacun d'eux est un bâtiment en bois élevé

au-dessus du sol d'environ 3 mètres sur des poteaux en bois et quelquefois sur des piliers en briques. Il y a un étage en retraite sur la plate-forme de la base et un second étage beaucoup plus petit que le premier. Ce style n'est permis que pour les pagodes, les Kyaongs et les palais royaux.

La moitié du premier étage est occupée par une vaste salle qui sert pour la réception des visiteurs et aussi pour l'école des garçons. Les Talapoins s'y tiennent généralement se livrant aux occupations prescrites par leur règle et souvent au sommeil. A l'extrémité de la salle on monte par deux ou trois marches à une estrade réservée en partie pour les visites, en partie pour recevoir des statues ou représentations de Bouddha placées contre les mûrs, des livres etc. L'autre moitié du carré long est occupée par des chambres destinées aux hôtes ou servant de magasins pour le produit des aumônes.

Dans les grandes villes, et surtout dans la capitale, les monastères sont plus complets et beaucoup plus riches.

Contrairement à ce qui a lieu dans les autres pays, les monastères ne possèdent aucune propriété en dehors de leur enceinte. A cet égard défense expresse est faite par un édit qui sans doute a enlevé à l'Ordre des biens qu'il possédait autrefois. Malgré cette interdiction et peut-être à cause d'elle, le Bouddhisme a beaucoup plus de ferveur et de pureté en Birmanie que partout ailleurs.

Ahi Constantin, di quanto mal fu matre
Non la tua conversion, ma quella dote
Che date prese il primo ricco padre !

Dante, l'inferno Canto XIX[e1].

Dans l'enceinte de chaque monastère, on trouve toujours un Dzeddi, érigé quelquefois à l'occasion de la mort d'un Parfait pour l'honorer.

Les Dzeddis ont un caractère exclusivement religieux et sont presque innombrables ; on en apperçoit sur tous les

[1] Hélas, Constantin, de combien de maux a été la cause cette dotation qu'a reçue de toi le premier pontife qui posséda des richesses. —! (Dante était du parti de l'Empereur contre le Pape).

monticules aux environs des villes. Leur forme est un cône reposant sur une base carrée de 2 mètres de hauteur dont les côtés font face aux quatre points cardinaux.

Le cône est blanc et coiffé d'une couronne d'or. Il se termine dans le bas par une partie hexagonale ou octogonale beaucoup plus large qui le relie à la base quarrée. Quand celle-ci a d'assez grandes dimensions on pratique au milieu de chaque côté des niches où l'on place des statues de Bouddha dans sa position la plus habituelle, les jambes croisées.

Les Dzeddis ont des dimensions très variables, depuis un mètre jusqu'à celles énormes de la grande pagode de Dagon à Rangoun. Ils sont toujours entourées des plus beaux arbres.

Il y a aussi des pagodes en forme de dôme, reposant sur une base carrée de 6 à 7 mètres de hauteur et d'autres, en bien plus grand nombre, qui se rapprochent des temples, c'est-à-dire de la forme rectangulaire avec une large salle au centre et des galeries tout autour. Au-dessus s'élève une construction conique couronnée par une ombrelle.

Quelques-unes des grandes pagodes de Pagan, (la ville des Pagodes) ont deux étages. Ce n'est que sur le plus élevé que repose le cône qui surmonte tout édifice religieux, comme chez nous le clocher.

Les cloches sont communes en Birmanie ; on y est très habile dans l'art de les fondre. La plupart de celles que l'on voit dans les Pagodes sont de petite dimension et leur forme diffère un peu de celles des nôtres. La partie inférieure est moins évasée et il y a un large trou au centre de la partie supérieure. Il n'y a pas de battant à l'intérieur ; on produit le son en frappant avec une corne de cerf ou de daim le bord extérieur de la partie inférieure. On ne met pas les cloches dans des beffrois ; on les fixe à une pièce de bois horizontale supportée sur des montants à une hauteur telle que le bord inférieur de la cloche soit à 1^{m}. 70, au-dessus du sol. Il y en a une de ce genre, dans la grande Pagode de Rangoun, qui a une hauteur de 4^{m}, un diamètre de 2^{m}, et une épaisseur de 0^{m}. 40 : on en cite une autre qui, avec la forme Européenne, a 6^{m}. de hauteur, 4^{m}. de diamètre et 0^{m}. 30, d'épaisseur.

Le Dzeat est une construction élevée, comme les chau-

deries dans l'Inde, par la piété des fidèles, pour servir de lieu de repos et d'abri aux dévots, (pélerins) aux voyageurs et aux étrangers. Il y en a près des Pagodes et dans beaucoup de villages.

En Birmanie le Dzeat se compose d'une Vérandah [1] qui occupe sur la façade toute la longueur de l'édifice et d'une vaste salle qui prend tout le reste de la largeur; quelquefois les ornements sont pleins de goût.

APPENDICE AU N° 4

TEMPLES BOUDDHIQUES A CEYLAN

La plupart des temples bouddhiques sont au sommet des rochers ou au flanc des montagnes, dans des situations pittoresques.

Ils présentent les mêmes dispositions que dans les autres pays bouddhistes. Devant l'entrée de l'édifice sont les statues en pierre des quatre rois gardiens ; dans le sanctuaire qui ressemble à une crypte est la statue dorée de Bouddha dans une des trois attitudes ; devant elle, est une table chargée de fleurs.

Autour du temple dont la partie saillante est le *Dagoba* ou coupole aux reliques, couverte en tuiles, règne d'ordinaire une vaste cour plantée d'arbres qui fournissent les fleurs destinées à servir d'offrandes.

Il existe à quelques heures de Ceylan un temple fort curieux et très visité des voyageurs. Il est situé dans un jardin très remarquable par les eaux et par les arbres très rares qu'il renferme. On y voit Siva à côté de Bouddha et, sur les murs, des peintures de grandes dimensions représentant des purgatoires bouddhiques.

On compte à Ceylan un grand nombre de temples souterrains. Le principal est celui de Dombatta ; dans un rocher haut de 140 mètres, on a taillé deux temples dont l'un n'a pas moins de 60 mètres de long sur 6 à 7 mètres de large. Sa hauteur qui est de 7 mètres à l'entrée diminue graduellement jusqu'au fonds. Au milieu de la caverne se trouve un colossal Bouddha

[1] Verandah sorte de portique à l'Etage comme celui de la colonnade du Louvre.

couché, de plus de 5 mètres de long. Il y a 50 autres statues tant de Bouddha que des divinités brahmaniques.

Dans presque toutes les pagodes, il y a des salles où les divinités brahmaniques sont adorées, mais les images des dewas faites en pâte de riz n'occupent pas sur l'autel une place permanente.

Les religieux se bâtissent des huttes en terre ou feuillage autour des temples et l'ensemble de ces habitations constitue le Vihara ou Monastère bouddhique. Nulle part on ne le rencontre sous la forme d'un bâtiment unique, d'un édifice.

5. *Corps religieux.*

Ainsi que nous l'avons vu, toute l'institution Bouddhique repose sur le corps religieux.

En Birmanie, les religieux sont appelés « Phongies » qui veut dire *grande gloire*, ou « Rahans », (parfaits.)

La vie religieuse a pour objet la perfection et pour moyens le renoncement et l'application aux œuvres mentales en prenant Bouddha pour modèle Son objectif est surtout personnel. Le religieux bouddhiste, pas plus que le simple fidèle, ne partage ni ne communique les mérites qu'il acquiert. Il n'a point charge d'âme, ni mission de censurer ou de ramener ceux qui enfreignent la loi ; il n'a même pas l'obligation de la développer au peuple en dehors des monastères. Seulement, quand il a reçu l'aumône, il récite à ses bienfaiteurs, en témoignage de reconnaissance, quelques textes de la loi.

Mais ce sont les religieux qui instruisent le peuple et particulièrement la jeunesse. Leur vie est le modèle et l'enseignement de la perfection qu'il faut atteindre. Il n'y a pas d'autres écoles que les monastères, et d'autres livres que les livres religieux. Dès que les écoliers savent l'alphabet, on leur fait lire quelque partie des écritures sacrées. Ils arrivent ainsi à connaître plus ou moins bien leur Credo. Bien qu'aucun d'eux ne comprenne complètement le système, ils ont néanmoins une certaine connaissance du Bouddha et de sa loi. Ils sont plus instruits dans leur religion et surtout beaucoup plus croyants que beaucoup de gens qui, en Europe, comptent comme des Chrétiens.

Lorsque le peuple se rassemble, soit dans les Dzeats les jours de fêtes, soit chez un laïque dans des occasions so-

lennelles comme les jours qui suivent la mort d'un parent, un ou plusieurs des anciens qui ont été religieux lisent quelques passages de leurs écritures qui deviennent ainsi le sujet d'une conversation religieuse.

Les femmes ne reçoivent aucune instruction des religieux.

Les rapports qui ont eu lieu entre les maîtres et les élèves rapprochent plus tard les religieux et les laïques.

Comme on peut prendre à tout âge, et ensuite quitter quand on veut l'habit religieux, on trouve beaucoup de laïques qui ont été religieux. Cela achève de relier les laïques aux religieux qui sont d'ailleurs répandus en grand nombre jusque dans les plus petits endroits. Il n'y a d'ailleurs aucune raison d'hostilité contre ces derniers, puisqu'ils restent absolument étrangers aux affaires de ce monde publiques et privées ; ils se contentent de vivre des aumônes qu'on leur fait très volontiers.

L'ordre des Talapoins ou religieux Birmans se compose : de Skyins ou novices ; de Patzins ou membres profés ayant reçu l'ordination des chefs de chaque maison ou communauté ; d'un provincial pour chaque district ou province ; d'un supérieur général ou Thatanapoing résidant dans la capitale. C'est ordinairement l'ancien précepteur du prince régnant ; il est l'objet d'un respect et d égards extraordinaires. Le roi le fait asseoir sur un siège à un niveau plus élevé que le sien. Il a un grand luxe extérieur, le monastère où il vit est très richement décoré. — Il change avec le prince régnant. C'est donc plutôt une sorte de gourou ou de directeur de conscience du prince que le chef de l'ordre religieux, bien qu'il doive naturellement user dans l'intérêt de l'ordre de son influence près du roi.

Autrefois la hiérarchie et la surveillance hiérarchique étaient très sévères. Les fonctions des provinciaux étaient très sérieuses pour faire observer les règles et stimuler le zèle pour l'étude ; aujourd'hui elles se réduisent à la conciliation des rivalités qui s'élèvent entre les communautés. Ils ne paraissent point supérieurs aux autres religieux qui ont quelque valeur.

Le provincal est entouré de vénération. Son Kyaong est plus orné et plus beau que les Kyaongs ordinaires. Les

[1] Le gouvernement anglais y supplée par des écoles laïques.

plus riches habitants du lieu s'honorent de s'appeler ses disciples et de fournir abondamment à tous ses besoins.

Presque tous les enfants, lorsqu'ils ont atteint l'âge de la puberté, ou un an auparavant, entrent pour un an ou deux dans une maison de l'ordre pour y apprendre à lire et à écrire et acquérir des mérites pour les existences à venir.

Quelquefois à l'occasion d'une mort, un membre de la famille du défunt entre en communauté pour six mois ou un an.

Il est très fréquent que les époux qui veulent divorcer se fassent religieux pendant quelques mois ; ensuite ils sont libres de convoler à de nouvelles noces.

L'entrée en religion d'un jeune garçon se fait avec tout l'éclat que les parents peuvent y mettre, sans doute en souvenir de l'entrée triomphale de Bouddha à Kapilavastou avant de prendre l'habit religieux. On le conduit en procession porté dans un riche palanquin avec accompagnement de musiciens jusqu'au Kyaong. Dès qu'il en a franchi le seuil, sa tête est rasée, il prend la robe jaune et renonce au monde.

Il doit assister les membres profés et leur rendre tous les services d'intérieur ; et les accompagner dans leurs pieuses excursions. Il apprend la lecture et l'écriture et les éléments de l'Arithmétique ; il est tenu d'observer dix préceptes.

Les 5 premiers sont ceux que nous avons déjà indiqués comme communs à tous les fidèles, sauf que la chasteté, pour le novice, doit être absolue. Les cinq derniers lui défendent : de manger après midi — de danser, chanter ou jouer d'aucun instrument de musique — de se peindre le visage — de prendre une place plus élevée qu'il ne lui appartient — de toucher ou manier de l'or ou de l'argent.

Une pénitence est infligée pour la transgression des cinq derniers préceptes ; la violation des cinq premiers est punie par l'expulsion.

La continence est ainsi rendue générale pour les jeunes gens à l'âge où des plaisirs prématurés pourraient ruiner leur constitution. On ne saurait assez louer une disposition aussi sage, surtout dans un pays où les sens sont allumés par le climat, où la licence est générale et n'a de dérivatif ni dans l'esprit ni dans le cœur.

En se reportant à ce que nous avons dit des Brahmatcharis (Manou II art. 177, 178, 179, 194, 195) on voit que les novices bouddhiques ont les mêmes obligations et la même éducation que ceux ci ; ils sont attachés à un profès comme les Brahmatcharis à leur gourou ; mais pendant bien moins de temps, sans exagération ni séquestration. D'ailleurs le célibat du religieux rend la situation du novice bien moins délicate.

La plupart des Skyins rentrent dans le monde après deux ans environ de séjour au Kyaong. Ceux qui persistent dans la vie religieuse se font ordonner Patzins. Le candidat à l'ordination doit se présenter devant l'assemblée des Rahans composée de 10 membres dans les villes et de 6 dans les campagnes, muni de sa patta et du costume jaune, (le jaune est la couleur de deuil) qui comprend : une robe ceinte autour des reins et tombant jusqu'aux pieds ; — un manteau descendant jusqu'aux genoux, et une autre pièce jetée sur l'épaule gauche [1].

Il doit déclarer : qu'il n'est atteint d'aucune maladie du sang ; qu'il n'est point sujet à la folie, ni à d'autres maux causés par les géants, les sorciers ou les esprits malins ; qu'il est homme, fils légitime, sans dettes, exempt de tout servage ou dépendance ; qu'il a 20 ans et le consentement de ses parents ; qu'il prend pour nom wago, (indigne) et pour maître Oupitza le chef de l'assemblée des Rahans.

On peut remarquer qu'aucune condition n'est exigée en ce qui concerne les antécédents du candidat ni son honorabilité.

Ces déclarations faites, il est ordonné, et on lui fait lecture des devoirs qu'il a à remplir et des quatre offenses qui motiveraient sa dégradation.

Ces devoirs sont : mendier sa nourriture — se vêtir de haillons, qu'il peut toutefois remplacer par du coton, de la soie ou de l'étoffe, si on lui en fait présent — habiter des huttes au pied des grands arbres ; cette habitation peut toutefois être remplacée par celle de bâtiments confortables si on en donne à l'ordre ;

[1] D'après les prescriptions du Bouddha, un religieux doit avoir toujours une tenue décente, ne se montrer jamais dans une demi-nudité.

En d'autres termes, l'humilité, l'abnégation, la pauvreté.

La possession des biens temporels est sévèrement interdite aux Rahans. Ils ne peuvent faire ni culture, ni trafics ni quoi que ce soit avec l'intention d'en tirer profit. Ils ne doivent point faire de provisions pour l'avenir. Ils doivent toujours marcher nus pieds. Ils ne peuvent possédés que des objets nécessaires pour leur usage personnel, tous simples et sans valeur et dont le nombre ne dépasse pas 60.

C'est absolument le contraire du Brahmanisme. Nous avons vu que les Brahmes pouvaient se livrer à toutes les occupations lucratives excepté à celles qui font contracter des souillures. La règle de Bouddha est très sage, elle soustrait les religieux aux inimitiés provenant de la concurrence pour les richesses ou les emplois ; elle sépare complétement le sacré du profane, la religion de l'Etat. Mais elle suppose chez les laïques assez de foi et d'aisance pour qu'ils veuillent et puissent entretenir les religieux. Si cette assistance vient à manquer, tout l'édifice religieux s'écroule.

Au sujet des quatre offenses capitales, la fornication, le vol, le meurtre et l'orgueil spirituel, le nouveau religieux était averti dans la forme rapportée au Chap. V, de la vie de Bouddha [1].

La règle de la continence est absolue. Un religieux ne doit toucher aucune femme. Si sa mère tombait à l'eau, il ne pourrait lui tendre la main, mais seulement une corde ou un bâton.

Des précautions extraordinaires sont prescrites dans tout ce qui concerne les femmes et surtout les rapports avec les Rahanesses.

Les obligations des religieux sont résumées dans un Manuel appelé Patimauk que chaque Talapoin doit posséder à fonds. Les jours de fête, un certain nombre de reclus se réunissent pour le lire. Il y a des Phongyes qui

[1] La plupart des catéchismes boudhiques mentionnent comme cinquième offense l'usage des liqueurs spiritueuses.

Dans l'orgueil spirituel on range la faute signalée dans un édit d'Açoka, de blâmer la croyance d'autrui et de considérer la sienne propre comme supérieure.

peuvent en réciter par cœur tout le texte qui n'est qu'un Compendium du Vini. Ce livre règle chaque action du jour, la manière dont on doit l'accomplir, sa durée et les circonstances qui doivent l'accompagner. L'infraction d'un article de la règle constitue un péché.

Les péchés qu'un Rahan peut commettre, au nombre de 227, sont compris sous sept titres principaux dont le premier renferme les quatre offenses L'orgueil spirituel peut exister sans qu'on en ait la preuve ; mais le coupable est virtuellement séparé de la communauté.

L'humilité, la pauvreté, l'abnégation et la chasteté sont les vertus cardinales des religieux. Là douceur est une vertu de prédilection chez tous les Bouddhistes.

Le religieux est tenu par humilité de se raser chaque partie du corps. Il ne peut recevoir d'argent ni demander quoique ce soit.

Il lui est interdit de demeurer sous le même toit, de voyager dans la même voiture ou sur le même bateau que des femmes et de rien recevoir de leurs mains. Quand elles viennent chez lui, ils ne doit jamais les recevoir étant seul. Il porte toujours un éventail qu'il met devant ses yeux toutes les fois qu'il rencontre une personne du sexe.

L'opinion publique est impitoyable pour toute infraction à la règle de la continence par un religieux ; et le coupable est immédiatement puni de mort par la fureur populaire. Aussi les trangressions sont elles extrêmement rares ; elles sont d'ailleurs sans excuse puisque les Rahans sont libres de quitter la vie religieuse quand il leur convient. Un très petit nombre y persistent jusqu'à la fin. Ceux-là sont fort respectés et reçoivent à leur mort, ainsi que nous l'avons vu, de grands honneurs.

L'ordre des Rahanesses est tombé très bas en Birmanie. On les voit dans le voisinage des pagodes mendiant leur nourriture. Il n'y a qu'un seul grand couvent ; il contient 40 ou 50 religieuses. Quelques-unes sont de bonne maison et résident dans le couvent quelques années seulement. après quoi elles retournent chez elles. Ce couvent est sous la protection spéciale du roi qui l'entretient complètement. Monseigneur Bigandet a vu un petit couvent où résident deux ou trois vieilles femmes d'apparence affreusement pauvre et sordide.

Les religieuses ne tiennent pas d'écoles pour l'instruc-

tion des filles et ne font absolument rien, excepté dans certaines localités où elles s'occupent à extirper les herbes qui foisonnent dans l'enceinte de quelques pagodes fameuses. Aussi on a pour elles peu de considération.

Les fautes moindres que les quatre offenses et qui sont détaillées dans un Règlement général, sont expiées par la confession. Quelques religieux zélés se confessent jusqu'à deux fois par jour. Le Vini ou livre de discipline formule ainsi cette obligation.

« Lorsqu'un Rahan a contrevenu à sa règle, il doit immédiatement s'agenouiller devant son supérieur et lui confesser sa faute. » Parfois il devra le faire devant les Rahans réunis pour des lectures ou entretiens pieux. Il est obligé d'avouer tous ses péchés, d'en faire connaître le caractère et les circonstances aggravantes. Il doit exprimer un ferme propos, c'est-à-dire la résolution de ne point retomber dans les fautes commises, et accomplir une pénitence qui consiste généralement à répéter certaines formules pieuses plusieurs fois pendant la journée. Quelquefois, par exception, on lui inflige pour pénitence quelques fatigues corporelles qui n'ont rien de violent.

Cette pratique de la confession, si importante aux yeux de Bouddha qu'on la retrouve dans tous les pays bouddhistes, est aujourd'hui, en Birmanie, réduite à une vaine cérémonie. Le pénitent s'agenouille devant son supérieur et lui dit : « Vénérable Seigneur, j'accuse tous les péchés dont je suis coupable et j'en demande pardon ». Le supérieur le relève et le congédie avec ces seuls mots : « Bien, prenez garde d'enfreindre les règles de votre profession et, désormais, tâchez de les observer fidèlement.

Pour les laïques, on a vu qu'il y avait dans l'Inde chez les Bouddhistes une confession publique générale tous les 5 ans et les détails donnés dans la conversion du roi parricide Azadatat indiquent que Bouddha avait institué une confession publique annuelle pour les laïques et bimensuelle, pour les religieux. La confession privée, telle qu'elle se pratique dans le catholicisme est presque incompatible avec les mœurs orientales surtout pour les femmes. Toutefois le Bouddhisme a pour elles une certaine direction de conscience, puisqu'elles peuvent, en suivant certaines règles qui empêchent l'intimité et l'isolement, consulter les religieux, et on n'imagine guère que ce soit

sur autre chose que sur des cas de conscience. Cela explique l'attachement partout très grand des femmes à la religion de Bouddha.

On sait d'ailleurs qu'en Chine et au Thibet tous les hommes riches se font une gloire d'entretenir un directeur de conscience qui au Thibet prend le nom de gourou.

La confession est évidemment d'origine Indienne. On retrouve en effet dans l'institution brahmanique ses trois éléments essentiels : l'expiation par l'aveu et le repentir, le ferme propos, la direction et l'examen de conscience.

Les deux premières obligations sont textuellement formulées aux articles 227, 228, 229, 230 du Livre XI des lois de Manou. Quant à l'examen de conscience, il en est question à chaque pas dans les livres sacrés de l'Inde. Le *connais toi toi même*, si recommandé par eux avant de l'avoir été par Socrate, n'est autre chose que la pratique constante de l'examen de conscience individuel.

Le gourou du brahmatachari ou du prince était un directeur de conscience et même un directeur très excessif et absorbant. Dans le Ramayana les gourous des princes et des rois leur enseignaient ou leur rappelaient incessamment les devoirs les plus élevés. A côté de ce grand bien, il y avait l'abus, l'influence du gourou s'exerçant dans l'intérêt de la Caste Sacerdotale et du Culte ; de même qu'après les Bossuet les Fénelon nous avons eu le père Le Tellier.

L'examen de conscience, même quotidien, est reconnu par toutes les écoles philosophiques et religieuses comme l'exercice le plus fortifiant et l'habitude la plus utile à la moralité et au perfectionnement de soi-même.

Le même accord n'existe point au sujet de la *direction de conscience*. L'Eglise Catholique elle-même ne « l'impose » que dans une mesure très restreinte que Port-Royal ne dépassait guère.

> Tous tes péchés confesseras
> A tout le moins une fois l'an.

C'est la prescription annuelle du Bouddha. La sobriété dans la direction de conscience est très sage, car dans cette matière le principal écueil à éviter, c'est l'abus. La

conscience, c'est l'instinct de l'âme qui doit se développer surtout par la liberté et la réflexion et qu'une direction trop accentuée étoufferait ou atrophierait. Mais elle a souvent besoin d'être éclairée et surtout réveillée. L'examen de conscience peut être négligé et même complètement abandonné si le Directeur n'intervient pas quelquefois. Bien compris, son rôle peut être par rapport à notre état moral, celui du confident que, dans toute matière, nous aimons à trouver pour contrôler et même quelquefois uniquement pour stimuler nos idées et leur donner une plus grande activité. A ce point de vue, il peut n'être point inutile même au plus éclairé. Il peut d'ailleurs apporter la lumière à un grand nombre qui en ont besoin pour la conduite de la vie et les soutenir dans la voie du bien. Il existe, par l'effet de la religion, une grande moralité dans le peuple de nos départements de l'Ouest qui est pieux sans fanatisme. Le Préfet apostolique d'une colonie dont le climat porte beaucoup aux sens, homme d'esprit et tolérant, me disait qu'il n'oserait pas répondre de la vertu des dames du pays qui ne se confessaient pas au moins tous les trois mois.

Nous faisons ces réflexions comme moraliste et non dans un but religieux.

Tout Kyaong compte plusieurs Patzins et un bien plus grand nombre de Skyins, tous sous l'autorité d'un chef qui est généralement à la nomination du particulier qui a fondé le Kyaong. C'est ce chef qui dirige et administre ; c'est lui qui reçoit les visiteurs pieux qui apportent des offrandes ou viennent converser sur des sujets édifiants, ou demander des conseils Si ce sont des femmes, elles doivent se tenir à une distance respectueuse de 3 à 6 mètres.

Le gouvernement n'entre pour rien dans l'édification des Kyaong ni dans l'entretien des religieux ; la piété des fidèles y pourvoit largement Quiconque a fait quelques profits en affecte la meilleure partie à bâtir un Kyaong ou à entretenir pendant plusieurs mois les religieux d'une maison ou à faire des aumônes générales à tous ceux de la ville. Cette libéralité très commune est inspirée quelquefois par le danger qu'il y a de posséder de grandes fortunes et par le besoin de se les faire pardonner, souvent aussi par un sentiment religieux très vif, le désir

d'acquérir des mérites pour les existences futures. D'aucuns, dans cette vue, se dépouillent de tout ce qu'ils ont et se réduisent à la pauvreté eux et leur famille pour fonder un riche Kyaong. C'est là un excès qui ne se comprend guère que dans des pays où le pauvre vit presque aussi facilement et de la même manière que le riche.

Le fondateur d'un Kyaong prend le titre de Kyaong-tanga soutien de Kyaong, titre très respecté qui lui est toujours donné soit dans les rapports ordinaires de la vie, soit dans les actes publics ou privés.

Comme le Brahmanisme, le Bouddhisme admet qne tout ce qui est fait dans un intérêt public est récompensé dans une existence future ; par exemple le creusement d'un puits, la construction d'une maison de refuge, d'un pont etc. La récompense est bien plus grande encore quand cet intérêt est religieux, celui des Brahmes ou des Phongies. Celui qui donnera une patta, un pot de mendiant, recevra en récompense des vases d'or, il sera exempt de tous les maux, et possédera tous les biens, la santé, la joie, le calme de l'âme, l'apaisement des passions. D'autres dons assurent la richesse, les dignités, et l'admission dans les séjours fortunés des Nats. Les religieux Birmans tirent habilement parti de cette dernière croyance.

Ils sont profondément respectés et ont une grande influence sur le peuple. On a vu des phongies arracher à la police des condamnés en route pour l'exécution. Les gardiens n'osaient leur opposer la force de peur de commettre un sacrilège en frappant un phongie.

Les phongies sont exempts des charges publiques, notamment du service militaire : c'est un immense privilège en Asie où le souverain se considère comme le maître absolu de tout ce qui appartient aux sujets. Certains princes l'étendent aux pères et mères des religieux et même leurs attribuent un titre honorifique.

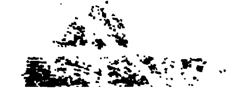
Comme aucune condition de moralité n'est exigée pour l'admission, c'est l'habit seul qui fait le moine Birman ; et, cet habit, il le conserve tant qu'il s'abstient des quatre offenses qui, rigoureusement ne comprennent même pas le mensonge. En conséquence les monastères fourmillent de sujets indignes qui y sont conduits par la nécessité ou les motifs les plus bas et ne sont susceptibles d'aucune améliora tion morale, tels que de vieux et mauvais domestiques etc.

Les Talapoins sont, pour la plupart d'une ignorance et d'une paresse incroyables, incapables de comprendre les livres religieux, ne cultivant que leurs mémoires, le plus souvent inférieurs aux laïques qui dépassent le vulgaire. Ils ne se livrent à aucune discussion ni interprétation, ne forment aucune Ecole ni aucune secte. Mgr Bigandet a constaté que les Birmans sont impropres à la métaphysique.

L'exercice de la contemplation, n'est pour eux qu'un sommeil de l'esprit, et il ne peut être autre chose, puiqu'il ne présente aucun intérêt de recherche ou d'initiative, la conclusion de tout travail d'esprit étant fixée à l'avance. Ils apprennent par cœur un grand nombre de textes et les récitent sans commentaires, excepté quand il s'agit d'exalter les mérites des dons faits aux religieux et à l'ordre. Il faut dire, à leur louange, qu'ils ne font point intervenir la crainte de l'enfer ; ils se bornent à décrire les joies et les plaisirs des Paradis bouddhiques.

L'enseignement que donnent les religieux ou la prédication, consiste dans la récitation des textes sans développements ni explications. Très peu entrevoient le sens d'une faible partie de ce qu'ils récitent, et ceux-là se drapent dans leur science et dans le silence. Ceux qui observent très strictement les règles ont beaucoup de vanité et de morgue dissimulées sous une fausse humilité. Les Talapoins ont en général une très haute estime d'eux-mêmes qu'entretient puissamment celle dont ils sont l'objet. Ils affectent en public un air de réserve et de dignité. Leur trait caractéristique est l'indolence qu'il faut attribuer à la fois à l'influence écrasante du climat et à l'absence de tous besoins, car la piété des laïques ne les laisse manquer de rien. Quelques-uns s'occupent à faire des copies des livres sacrés. L'ordre est évidemment bien inférieur à ce qu'il a été autrefois. Les imperfections et les vices actuels, imputables les uns à la nature de la doctrine, les autres au relâchement de l'institution, ainsi que nous l'avons vu pour la confession, déprécient l'ordre aux yeux des étrangers et du petit nombre de natifs qui sont éclairés. Malgré cela l'institution est aussi florissante et a autant de vigueur que jamais ; sa vitalité prouve la profonde sagesse des vues d'après lesquelles Bouddha l'avait établie et la solidité des bases essentielles sur





lesquelles repose le système. Il assure l'instruction de l'enfance et les bonnes mœurs de la jeunesse. Il présente aux hommes de toute condition des modèles de bonne conduite. Il ne froisse aucun amour-propre, aucun intérêt, aucune ambition, puisqu'il a pour règle l'humilité et l'abstention de toute affaire d'intérêt et de toute ingérence dans la vie privée et dans la politique ; enfin il réalise l'égalité religieuse puisque presque tous les fidèles font partie de l'ordre pendant un temps plus ou moins long Au pays d'Assam on trouverait difficilement un homme qui n'aurait point appartenu pendant un certain temps à la confrérie.

On voit que le moine Bouddhiste qui ne fait pas de vœux perpétuels diffère essentiellement du moine Chrétien qui se consacre à Dieu par une sorte de mort anticipée ; il ne s'engage point à l'obéissance, car la hiérarchie de l'ordre est purement administrative. Le moine Chrétien est prêtre, le moine Bouddhiste n'est que religieux. Dans le Bouddhisme les moines forment le corps religieux tout entier, dans le catholicisme ils n'en sont qu'une partie subordonnée aux chefs du clergé régulier et obéissant avec lui à une autorité suprême, universelle. Les moines chrétiens sont en nombre infime par rapport au chiffre de la population dont les moines Bouddhistes forment une fraction importante. Enfin les moines Chrétiens se livrent au travail ou à l'étude, et les moines bouddhistes sont désœuvrés.

Bouddha avait souvent ,et particulièrement à son lit de mort, recommandé aux religieux l'étude, et la pratique la plus assidue de la méditation, sentant que la propagation et la durée de sa religion en dépendaient. Sa recommandation a été suivie pendant la période militante du Bouddhisme et c'est par là seulement que ses successeurs ont pu réussir dans leur apostolat. La lutte terminée la ferveur s'est éteinte ; l'aspiration au Neibban ou Nirvana était insuffisante pour l'entretenir.

« La doctrine du Nirvana », nous a écrit Mgr Bigandet, a très peu, pour ne pas dire pas du tout, d'influence sur la conduite morale. »

Nous terminerons ce qui a rapport aux religieux Birmans par une citation du livre de Mgr Bigandet qui, en reconnaissant la force et la vitalité de l'institution Bouddhique,

rend à son fondateur la plus haute justice qu'il puisse recevoir :

« Souvent à présent, en Birmanie, on considère la profession de religieux comme un refuge pour les oisifs, les ignorants et les paresseux, et c'est en effet le cas le plus général. Malgré cela, la société des Religieux subsiste en conservant son caractère extérieur ; les divers degrés de la hiérarchie sont aussi bien marqués et définis qu'ils l'ont été jamais et dans un état plus florissant. La structure de l'édifice est encore entière bien que la décomposition ait pénétré les matériaux. »

« Il y a dans ce corps religieux un principe intrinsèque de vitalité qui lui communique une force et une énergie qui l'ont maintenu au milieu des guerres, des révolutions et des bouleversements politiques de toute sorte. Soutenu ou non par le pouvoir séculier, il est resté immuable. Ce grand fait religieux a nécessairement une cause indépendante des circonstances ordinaires de temps et de lieu, profondément empreinte dans l'âme des populations. C'est la foi vigoureuse, la conviction puissante qui règnent dans la masse Bouddhiste. Les laïques admirent, vénèrent et entretiennent les religieux, ceux-ci se recrutent sans cesse dans leurs rangs et presque tous y ont passé quelque temps. »

« Les membres de l'ordre en observent assez bien les règles ; la vie du religieux est une vie de contrainte et de surveillance perpétuelle ; tous les plaisirs, tous les divertissements lui sont interdits. » (Voir la note ci-après de l'ordre religieux à Ceylan.

« Comment un tel système d'abnégation pourrait-il être maintenu sans la croyance qu'ont les Rahans dans les mérites qu'ils amassent en suivant un genre de vie qui, après tout, répugne à notre nature ? On ne saurait nier que des motifs humains n'influencent souvent et laïques et religieux ; mais sans la foi et les sentiments qu'une croyance, même fausse, peut inspirer, leur action ne pourrait produire d'une manière permanente le fait étonnant dont les pays Bouddhistes nous donnent le spectacle depuis tant de sièles ! »

« On peut remarquer que c'est chez les peuples d'origine Tartare (Scythique) que la foi bouddhique est la plus vive. Ces peuples ne sont ni métaphysiciens comme les Aryens

de l'Inde ou de l'Europe, ni raisonneurs et positifs comme les Chinois ; mais ils ont le besoin de croire et une sorte d'instinct religieux. » Mêmes dispositions se trouvent chez les Sudras de l'Inde auxquels on assigne généralement une origine ou thibétaine ou touranière.

Il est bon de comparer les Phongies avec les religieux (bouddhistes de Ceylan) ; cette île, avec la Birmanie et Siam, constitue tout le domaine actuel du Bouddhisme du Sud.

Ordre religieux à Ceylan.

A Ceylan l'état de novice et de religieux n'est pas, comme dans l'Indo Chine, une situation temporaire par laquelle tout le monde à peu près a passé ; tout novice se destine à l'état religieux et le religieux ne rentre presque jamais dans le siècle. Céla ne tient pas à une plus grande ferveur religieuse ; c'est seulement une conséquence de l'existence des Castes et de la croyance brahmanique aux souillures. Le religieux bouddhiste qui a été mêlé dans les Viharas ou les réunions religieuses à des hommes de toute caste, religieux comme lui, et en a subi tous les contacts, ne conserve de la considération qu'à cause de son caractère religieux ; du moment qu'il le perd il tombe au niveau des dernières Castes ; il est presque hors la loi et sa situation est très fâcheuse. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui dans la Péninsule aux Hindous qui se font chrétiens au milieu de villages qui restent payens ; ils y vivent comme des excommuniés ; ils n'ont d'autre parti à prendre que de venir habiter des chrétiennetés, renonçant à parents, amis etc. Nous nous ferons chrétiens, disent aux missionnaires les auditeurs que ceux ci se flattent d'avoir persuadés, si notre village se convertit en majorité. Cette difficulté est une des plus grandes au progrès du Christianisme dans l'Inde.

Il a dû en être de même pour le Bouddhisme. Partout où il n'a pu éteindre l'esprit de Caste, celui-ci a dû l'étouffer ou l'altérer radicalement. Dans la pensée de Bouddha l'organisation du corps religieux devait être telle qu'elle existe dans l'Indo Chine et non celle que l'on trouve à Ceylan ; le religieux devait être, comme

l'avait été le Bouddha lui-même, un éducateur et un modèle et non un moine séquestré des laïques. Le Vihara devait être une école et une retraite, mais non un couvent.

Dans l'Indo-Chine, le religieux Bouddhiste, bien qu'il vive aussi d'aumône, a tous les respects et toute la sympathie de la population ; à Ceylan, il est comme isolé et en médiocre estime. Cela tient à la fois à l'orgueil des Castes et à l'absence de rapports et de mélange entre les laïques et les religeux pendant toute la durée de la vie de ces derniers, deux particularités qui ne se rencontrent qu'à Ceylan.

Les vocations se déclarent de très bonne heure dans les Ecoles qui sont toutes tenues par les religieux. On ne les provoque point et on ne les accepte point contre le gré des parents. On ne prend pas de novices au-dessous de l'âge de 8 ans. Comme ils ne peuvent recevoir l'ordination avant 20 ans révolus, le noviciat dure à peu près 10 ans et se fait tout entier dans un Vihara que le novice choisit à son gré. Lorsque son choix est fait, il va trouver un religieux de ce Vihara qui prononce sur lui la formule du triple refuge. Le novice la répète, puis il récite les 10 obligations du novice en prenant l'engagement de s'y conformer. Ces obligations, les mêmes dans tous les pays bouddhistes et toutes des prohibitions, sont toutes sauf la défense de manger après midi et celle de toucher de l'or et de l'argent, reproduites de celles imposées au Brahmatchari par les articles 177, 178, 179, 194, 195 et suivants du livre II du code de Manou cités précédemment. Ces articles prescrivent en outre le jeûne et la pauvreté et les règles de modestie et d'humilité que renferme le manuel qui trace du matin au soir les occupations du novice bouddhiste. Comme à Ceylan les jours sont presque uniformes et égaux aux nuits, il n'y a qu'une seule règle pour toute l'année.

Le novice doit se lever avant le jour, se nettoyer les dents, balayer la cour du Vihara et le dessous de l'arbre Boddi représenté par un multipliant. Il va ensuite chercher l'eau qui doit être bue dans la journée, il la filtre et la place aux lieux marqués.

Puis il médite à l'écart sur les obligations et les avantages de la vie religieuse jusqu'à ce que sonne l'heure de

l'offrande à faire au Bouddha. Alors il s'approche du Stoupa où sont les reliques, ou de l'arbre Bodhi, et il offre des fleurs en méditant profondément sur les vertus merveilleuses du Bouddha et demandant aux reliques l'absolution de ses fautes. Il reste quelque temps prosterné en adoration. Il consulte un calendrier pour savoir par la longueur de l'ombre l'heure du jour, l'âge de la lune et le nombre des années écoulées depuis la mort du Bouddha. Il médite encore quelques instants. Puis il prend le vase aux aumônes et va mendier sa nourriture du jour à la suite de son précepteur, observant bien de ne se tenir ni trop près ni trop loin et lui remettant le vase quand on approche du village [1]. En y arrivant, il baisse les yeux pour éviter la vue des femmes, des hommes, des chevaux, des chars, des éléphants et des soldats. Quand le vase aux aumônes est rempli, le novice le reçoit de la main du religieux ainsi que sa robe de dessus et tous deux rentrent au Vihara.

Le novice offre un siège à son précepteur, il lui lave les pieds et lui sert le repas ; il ne prend le sien que plus tard. Avant et après il récite les Stances habituelles. Après s'être lavé le visage, il adore en silence son précepteur et le Bouddha, puis il se retire à l'écart, fait un nouvel examen de conscience et se livre à la méditation sur la douceur et la bienveillance. Enfin, il lit un des livres sacrés ou en copie des passages et, s'il a des doutes, il les soumet en ce moment à son maître. Il allume ensuite un feu et une lampe et prépare tout pour la lecture du bana ou de l'écriture. Il appelle le religieux qui doit le réciter, il lui lave les pieds et s'assied dans la position ordonnée pour entendre cette lecture qu'on termine par le Pirit ou exorcisme à l'usage des religieux. S'il reste encore quelques instants avant le coucher du soleil, il balaie de nouveau le Vihara.

[1] Nous remarquons par ces détails qu'un religieux est presque constamment en compagnie d'un novice et réciproquement. Cette règle a sans doute été adoptée en partie pour que chacun des deux soit, de fait, le surveillant de la conduite de l'autre et qu'aucun d'eux ne puisse commettre des fautes dont on se cache. — Beaucoup d'évêques exigent que les curés de leur diocèse qui ont un vicaire habitent avec lui dans la même maison.

Pour qu'un novice soit présenté à l'ordination, il faut qu'il connaisse bien les détails de la discipline, qu il devra suivre, qu'il sache disposer convenablement sa robe, présenter le vase aux aumônes, se tenir debout et s'asseoir quand il convient, manger et boire selon les règles prescrites ; car tant qu'un religieux ne remplit pas toutes ces conditions on ne doit l'envoyer ni chez les personnes qui distribuent la nourriture, ni dans la forêt ni à aucune assemblée. Par les leçons de son maître, et par les habitudes et les goûts qu'il contracte, le novice se pénétre profondément des avantages suivants de l'état religieux :

Nul besoin et par conséquent nulle convoitise des richesses et des plaisirs, certitude d'avoir toujours le nécessaire, sécurité contre les méchants et les tyrans de toute sorte, absence des soucis qu'entraîne la possession des biens terrestres, absence de toute crainte.

Ces avantages, quoique négatifs, n'en sont pas moins réels, surtout pour des hommes craintifs comme le sont les Hindous, et les isolés qui, dans les pays Asiatiques, sont exposés à toutes sortes de maux. Aussi, bien qu'il ne soit lié par aucun vœu et que l'abandon de la vie religieuse soit considéré comme un aveu de faiblesse louable en raison de son humilité, il est bien rare à Ceylan qu'un novice ou un religieux ne persiste pas jusqu'au bout dans son état Nous avons vu d'ailleurs qu'il ne pouvait guère l'échanger que contre un état pire.

Souvent le candidat à l'ordination est accompagné jusqu'au lieu où elle se donne, par sa famille, ses amis et par la foule portant des bannières. On a même vu des rois se mêler à cette procession dans les rues de la capitale pour honorer les vertus ou la famille du candidat.

L'ordination se fait comme en Birmanie (voir ci dessus), le récipiendaire déclare qu'il satisfait à toutes les conditions exigées et qu'il se soumet aux règles qu'on lui rappelle ; il ne prononce d'ailleurs aucun vœu et ne fait aucune promesse.

Les religieux observent strictement la règle de pauvreté, ils ne possèdent que les 8 objets permis par la règle la plus ancienne ; trois vêtements divers, une ceinture, la patta, un rasoir, une aiguille et un filtre.

Mais la communauté possède, comme autrefois des

terres très vastes. Dans un rapport officiel de Collébrooke en 1831 on lit :

« Les propriétés des temples composent une bonne partie des terres cultivées dans la province de Kandy. Les tenanciers ou les possesseurs de ces propriétés dans plusieurs provinces sont soumis à des servitudes et à des contributions de diverses natures dès qu'ils en sont requis par les religieux soit pour les réparations des temples, soit pour la subsistance des religieux et de leurs assistants, soit pour les grandes fêtes de l'année. » Les religieux n'en sont pas moins restés fidèles aux règles de la mendicité.

Ces règles sont tracées par le Vinaïa ; elles sont reproduites pour la plupart des règles brahmaniques pour le même objet (Manou, articles 56, 57, 58, 59, VI) et qui sont encore observées aujourd'hui dans l'Inde par les Brahmes et les Ascètes, au moins en ce qui concerne la manière de mendier.

Le religieux bouddhiste ne peut absolument se nourrir que des aumônes qu'il reçoit. Il va de maison en maison présenter son écuelle, les yeux baissés et fixés à la longueur d'un joug. Il ne doit pas prononcer un mot ni faire aucun bruit pour annoncer sa présence. Si on ne le voit pas ou si on ne lui donne pas, il doit passer silencieusement sans donner aucun signe de regret. Il ne doit éviter que les maisons où sa considération ou bien sa vertu pourraient courir des risques. Il ne doit pas rester trop de temps devant chaque demeure, de peur de se rendre importun. Il ne peut pas se présenter plus de trois fois dans un endroit où on ne lui a rien donné. Quand l'écuelle est pleine, il doit aller incontinent manger seul et à l'écart les aliments qu'on lui a offerts quels qu'ils soient.

Les religieux de Ceylan observent ces règles en passant toutefois les maisons des Pariahs et basses castes assimilées, sans doute parce qu'ils partagent eux-mêmes le préjugé sur les souillures. C'est une altération du Bouddhisme que fera sans doute cesser la réforme d'Amapoura. Aujourd'hui, sous la domination Anglaise, un assez grand nombre de Pariahs des villes, arrivent à la fortune ou du moins à l'aisance par le commerce ; quant à ceux des campagnes beaucoup sont convertis au Christianisme.

Quand une des trois pièces de son costume doit être

remplacée, un religieux ne doit pas recevoir un don en argent pour cet emploi, un intermédiaire doit l'acheter. Il ne peut recevoir de robes neuves que dix jours au plus tôt avant la fin du Varsha (retraite pendant la saison des pluies). Elles doivent être en étoffes grossières; on souille les neuves de boue ou de poussière.

Elles sont confectionnées et teintes à l'époque du Varsha dans le Vihara par les religieux eux-mêmes sous les yeux du chapitre avec les étoffes données par les laïques. Les religieux ne changent jamais de costume pour quelque cérémonie que ce soit, et ils n'en sont dépouillés que par l'exclusion de la communauté.

A Ceylan, les religieux vivent généralement dans des paillotes (maisons en terre) de dimensions très petites déterminées par la régle, mais dont ils peuvent choisir l'emplacement, pourvu qu'il soit éloigné du village voisin au moins d'un fort jet de pierre.

Il y a beaucoup de parties de l'Inde, surtout dans le Sud, où les forêts formées d'arbres très clairsemés, petits et peu feuillus, sont inhabitables. Ceylan, à cause de sa situation insulaire, en possède de très belles. Les religieux peuvent y établir leurs paillottes et suivre en cela les prescriptions de Manou et de Bouddha.

Les plus rigides ne quittent la paillote que pour aller quêter leur nourriture ; d'autres résident pendant la saison pluvieuse dans le village ; d'autres enfin viennent en outre passer à la ville les quatre mois de la saison chaude. Il en est qui se tiennent toutes les nuits dans les cimetières et cela n'ajoute pas beaucoup à leur considération.

C'est ainsi que les Viharas étant inhabités, se sont réduits à des temples.

Les religieux observent généralement leur règle, très peu s'en écartent. Ils vont la tête découverte et les pieds nus, avec un éventail pour se préserver de la vue des femmes. La plupart ont une apparence étrange et l'air moins intelligent que le commun des laïques ; ils semblent malheureux et souffrants, ce qu'explique leur vie d'isolement absolu.

Quelques-uns ont dans leur contenance la sérénité et la douceur bouddhiques.

Ils sont bienveillants et hospitaliers ; ils accueillent

parfaitement les missionnaires chrétiens surtout les Catholiques. Ils ont toute tolérance même pour le culte Brahmanique.

A chaque ermitage des religieux de Ceylan est généralement attachée une Ecole où les enfants apprennent à lire et à écrire ; les maîtres ont beaucoup de douceur et de dévouement. L'instruction des enfants dont ils sont les seuls instituteurs dans les campagnes est une des tâches les plus importantes des religieux de Ceylan. Ils ont adopté un catéchisme qui a été traduit en anglais par le colonel Oclott, puis traduit en français.

Il y a en outre des religieux qui étudient la médecine et l'exercent gratuitement. D'autres religieux passent une partie de leur temps à copier des livres[1].

[1] Monier Villiam qu'on ne saurait suspecter de sympathie pour le monarchime, énumère ainsi les règles minutieuses auxquelles les religieux bouddhistes sont astreints. C'est sans doute à Ceylan qu'il les a observés :

Jeúner quatre jours par mois — Passer dans la retraite les trois ou quatre mois de la saison pluvieuse où on ne peut cheminer sans écraser des animaux ou des végétaux — ne jamais se tenir couché — visiter les cimetières pour méditer sur la pourriture du corps.

Il est à peine besoin de dire que chaque mouvement, chaque geste, pendant la promenade et le sommeil, pour s'habiller et se déshabiller, se lever et s'asseoir, entrer et sortir, pour le repas et le jeune, pour garder ou rompre le silence, sont réglés de la manière la plus stricte et la plus minutieuse.

Le religieux ne doit jamais se montrer en public dans un état même de demi-nudité » Le religieux, dit le sekkia darma, doit toujours aller convenablement vêtu.

La journée commence par une méditation ou la récitation, ou le chant de quelques passages de la loi, ou bien en écoutant une récitation ou une lecture suivie d'une leçon sur la doctrine, ou par une discussion de textes ou par des confessions. Vient ensuite la quête de la nourriture suivie du repas du milieu du jour.

Après la sieste, nouvelle méditation, nouvelle récitation, et éventuellement sermon fait aux laïques par les religieux âgés. Cette prédication se faisait principalement pendant le Vassa (la saison des pluies) et comprenait l'instruction des jeunes garçons et beaucoup de cérémonies monotones et de pratiques rituelles.

On attribuait à la récitation de la loi une immense vertu pour

Il n'existe plus de religieuses bouddhistes à Ceylan. Contrairement à ce qui a lieu en Birmanie, la corporation des religieux ne paraît pas très respectée à Ceylan ; on parle de leur avidité ; mais leurs mœurs sont généralement bonnes, tandis que celles de la population indigène ne le sont pas. Ils sont au nombre de 25 000 et ne font point de prosélytes.

L'état religieux est dans tous les pays bouddhistes un refuge contre toute poursuite ou punition pour cause politique, souvent même le monastère bouddhiste a été un refuge pour des condamnés ou prévenus politiques. Ce privilège ne s'étendait point aux criminels de droit commun, puisqu'ils ne sont point admis à recevoir l'ordination.

procurer des mérites. Quoique les laïques n'y prissent part que comme auditeurs, ils avaient leur cérémonial, leur rituel et leur formulaire de prières Un devoir des plus importants était la confession générale hebdomadaire (à chaque quartier de lune) « la Pâtimokka ». Les religieux se confessaient entre eux ; non les laïques aux religieux, bien que les premiers observassent les quatre jours de fête. On sait qu'Açoka prescrivit à tous ses sujets des cérémonies périodiques en manifestation du repentir des péchés. Cette confession ne conférait pas l'acquittement des péchés, c'est-à-dire l'absolution comme nous l'entendons, mais une diminution ou annullation des conséquences mauvaises du péché par la pénitence.

Le Bouddhisme n'a ni hiérarchie ecclésiastique, ni culte, dans le sens propre du mot. Chaque religieux accomplit de lui-même sa propre sanctification. Tous, depuis le Bouddha jusqu'au plus humble religieux, sont théoriquement les membres d'un corps universel de frères, la sangha, l'Assemblée. Celle-ci comprenait, à l'exclusion des laïques, tous les religieux qui, par l'aspiration au Nirvana étaient entrés dans les voies de la sanctification. En fait les religieux finirent par se réunir en groupes ou monastères indépendants les uns des autres avec un chef pour chacun d'eux.

En somme, Bouddha défendait l'Ascétisme solitaire, les austérités excessives et les vœux perpétuels ; il prescrivait une continence absolue, la fraternité des religieux, l'obéissance aux règles de la discipline, une conduite vertueuse et la confession entre les religieux.

Le point le plus louable de son enseignement est la nécessité de la pureté et de la sanctification intérieure. Il fallait être Bouddhiste par le cœur ; sans cela la pratique extérieure, et même l'état de religieux ne servait de rien.

Ce privilège a été respecté à Ceylan jusqu'à l'occupation Anglaise qui mit fin au règne d'un abominable tyran [1]. On ne cite qu'une exception. Sous Oudaya III vers la fin du xe siècle, des criminels d'Etat furent arrachés aux couvents et décapités. Mais cet acte du roi fut considéré comme sacrilège et provoqua un soulèvement général. Le gouvernement Anglais n'a point reculé devant le préjugé populaire et a fait pendre publiquement, revêtus de, leur costume, des religieux impliqués dans des complots ou des insurrections. On sait que les religieux bouddhistes ne quittent la robe jaune que lorsqu'ils sont exclus pour cause d'indignité et ce n'était point le cas. Les religieux ne compromettaient point ainsi la robe jaune, puisque, aux yeux des Hindous, une condamnation ou une punition légale quelconque n'a rien d'infamant.

Vers le milieu du xviiie siècle, le roi de Ceylan Kirtisri voulut mettre dans sa main le corps religieux en l'isolant de l'ensemble de la population et le plaçant sous sa direction immédiate. A cet effet, il décréta que l'ordination ne pourrait plus être conférée à des hommes de Castes inférieures à celle des propriétaires fonciers descendants des Vaissyas ou des Kchatrias et qu'on appelle dans le sud de l'Inde Vellajas, sorte de noblesse territoriale. C'était le moyen d'attirer à l'état religieux les membres de cette caste qui, sans cela, ne l'adopteraient pas, pour ne pas se confondre dans les couvents avec les hommes de basse Caste. Mais c'était en même temps faire du corps religieux une classe complétement isolée de la masse du peuple et remplaçant à peu près pour les privilèges et l'exclusivisme la Caste brahmanique ; c'était au fond abandonner l'institution de Bouddha pour revenir à celle de Manou.

Le même décret disposait que l'ordination n'aurait plus lieu qu'à Kandy résidence des rois et que tous les religieux formeraient deux communautés rattachées aux deux grands couvents de Malvala et d'Asgari, le premier dans le Sud, et le second pour le Nord de l'Ile. Les directeurs généraux de ces communautés devaient

[1] Il avait forcé la femme d'un compétiteur vaincu à broyer dans un mortier la tête de son enfant vivant.

toujours résider à Kandy auprès du roi ; ils avaient tous deux, sous sa main, la même autorité.

Cette décision mécontenta les Castes exclues, notamment celle de Tchalyas les plus anciens habitants de l'île, les plus actifs, les plus intelligents, les plus riches et les plus fervents dans le Bouddhisme. Vers la fin du XVIIIe siècle, ils envoyèrent en Birmanie où la foi Bouddhique s'est conservée jusqu'aujourd'hui avec le plus de pureté, un des leurs du nom d'Ambagapitya avec cinq autres novices. Ils y restèrent le temps nécessaire pour recevoir l'ordination, et en 1802 ils rentrèrent à Ceylan tous les six, accompagnés de cinq religieux Birmans. Comme il suffit de six à dix religieux réunis pour conférer l'ordination, ils étaient à même de recevoir dans une nouvelle communauté autant de novices qu'ils voulaient : Ils apportaient avec eux une lettre du Thanananapoing ou supérieur général de l'ordre religieux en Birmanie, rappelant les règles auxquelles doivent être soumis les novices et l'apprentissage qu'ils doivent faire.

La nouvelle corporation se recruta dans toutes les Castes et prit le nom de communauté d'Amarapoura, ville de Birmanie d'où venait la mission. Elle eut toujours à lutter contre les deux autres communautés coalisées. Adam de Sitra créole de Ceylan d'origine portugaise écrivait à ce sujet il y a 40 ans :

« Les deux partis ont des controverses ardentes et se dénient réciproquement le Neiban ; leur animosité est à son comble ; ils ne se saluent point et se traitent réciproquement de religieux impurs. »

La corporation d'Amarapoura prétend ramener le Bouddhisme à sa pureté primitive, en le délivrant du polythéisme, des préjugés de Caste, et de toutes les corruptions dont il a été souillé. Elle a assez bien réussi dans cette entreprise difficile et elle a fait de nombreux prosélytes, surtout dans la province de Saffragan qu'on peut regarder aujourd'hui comme le foyer de la réforme.

Cette réforme contient tout l'avenir du Bouddhisme à Ceylan ; il est clair, qu'avec le progrès de l'instruction et des idées de l'Occident très rapide à Ceylan, les autres écoles Bouddhistes et Brahmaniques disparaitront dans la secte d'Amarapoura ou dans le Christianisme.

Elle prêche contre les superstitions de l'Inde et en rejette tous les Dieux Elle interdit aux religieux, sous peine d'exclusion, la pratique de la médecine et de l'Astrologie ; elle confère l'ordination aux membres de toutes les Castes, en suivant les mêmes règles, que celles en vigueur en Birmanie. Elle n'admet comme ayant force de précepte que ce qui a été dit par Bouddha Gautama lui-même à l'exclusion des Bouddhas antérieurs ; ce qui est plus important et constitue une sorte de révolution des plus heureuses et des plus fécondes dans le Bouddhisme, *elle expose et prêche le Vinaia aux Laïques* en tout ce qui ne concerne pas exclusivement la vie religieuse.

En raison de cette dernière circonstance, la réforme d'Amarapoura paraît appelée, à mesure de la diffusion des lumières, à envahir tout le Bouddhisme qui n'est point théiste, c'est-à-dire qui n'a pas encore fait de Bouddha l'être suprême.

La prédication du Vinaïa aux Laïques est indispensable à Ceylan et dans les autres pays Bouddhistes où l'on ne suit point l'usage adopté en Birmanie par les laïques de se faire novices ou religieux pour un certain temps pendant lequel ils apprennent les principales règles de tenue et de conduite. Elle serait d'ailleurs fort utile partout pour l'amélioration morale du peuple et surtout des femmes et pour celle des religieux eux-mêmes que ce devoir obligerait au travail et préserverait de l'indolence qu'on leur reproche.

Elle permettrait de restreindre singulièrement le monachisme dont l'excès paraît devoir, avec le temps, entraîner la ruine du Bouddhisme.

La laïcisation dans une large mesure du Bouddhisme serait œuvre possible et, au point de vue moral, très fructueuse à Ceylan et dans les autres contrées appartenant au Bouddhisme du Sud qui l'emporte beaucoup sur celui du Nord par son caractère moral et par la sobriété de son développement arrêté très près de l'enseignement primitif du Bouddha.

La secte d'Amarapoura pourra par ces motifs s'étendre bien au-delà des limites de l'île. Si une Renaissance du Bouddhisme est possible, c'est par cette secte qu'elle aura lieu, au moins pour le Bouddhisme du Nord.

Extérieurement, elle ne se distingue des autres commu-

nautés que par quelques différences dans les cérémonies et dans la manière de draper le costume religieux.

Le Bouddhisme de Ceylan paraît vouloir se mettre en rapport avec l'Europe. Un catéchisme bouddhiste dû ou attribué à un religieux de Ceylan a été publié à Paris et à Londres.

6. *Effets moraux du Bouddhisme en Birmanie.*

Pour achever de juger l'œuvre du Bouddha, voyons maintenant les effets qu'elle a produits sur les laïques en Birmanie, où toute la population dont le chiffre est de 7 millions est Bouddhiste.

Nous avons déjà, dans la vie du Bouddha (chap. VI) exposé que, dans toute l'Indo-Chine et même au Thibet, la femme est avec son mari sur le pied d'égalité, sauf un certain respect qu'elle doit lui témoigner ; qu'elle se respecte et est respectée, qu'elle est l'âme de la famille et qu'elle a même souvent dans la prospérité de la maison une part prépondérante. Nous avons dit aussi toute la piété filiale des Birmans, leur tendresse touchante pour leur mère, le dévouement réciproque des parents et des enfants.

La loi civile protège la femme d'une manière admirable, on se marie jeune et par inclination ; le célibat est déconsidéré.

Le divorce est assez fréquent et a lieu sur simple demande ; seulement la partie qui forme la demande doit payer à l'autre partie une somme qui varie de 60 à 150 fr., sans doute à titre d'indemnité pour renonciation au bénéfice d'une convention. L'incomptabilité d'humeur est souvent la cause des séparations ou divorces.

On ne considère pas comme un mal le commerce avec une veuve ou une femme divorcée, attendu que sa conduite ne nuit à personne pas même à sa propre considération, puisque, aux yeux des Bouddhistes comme des Brahmanismes, l'œuvre de chair ne devient une faute que quand elle blesse un droit, comme celui du mari ou des parents ou maîtres dont une jeune fille dépendrait.

Il n'y a de prostituées que dans les grandes villes où elles sont importées de l'Inde par des musulmans.

Les mœurs des Birmans sont licencieuses et il doit en être ainsi dans tous les pays Bouddhistes, puisque l'acte charnel n'y est point un sujet de blâme.

On sait, qu'en Chine, le gouvernement place dans les maisons de plaisir les filles auxquelles leur pauvreté ne permet pas de payer la taxe personnelle, et que beaucoup d'hommes, même riches et de rang, viennent y prendre leurs femmes, mais la licence est moindre et bien plus contenue par l'esprit de famille et de décence chez les Bouddhistes que chez les Hindous, les Chinois non Bouddhistes ou les Musulmans.

Dans l'Indo-Chine, il n'y a point de bayadères ; les peintures et les exhibitions obscènes sont rares et encore n'ose-t-on les regarder qu'avec une certaine timidité ; en général les pièces et les représentations théâtrales ne sont point indécentes ; mais les comédiens, surtout ceux qui montrent *des marionnettes*, sont grossiers dans leurs gestes et dans les quolibets qu'ils lancent de temps à autre. Les mots à double sens ne manquent pas, et ils sont prononcés de manière à faire ressortir le sens licencieux. Il n'y a point comme dans l'Inde des traités sur les plaisirs charnels et à plus forte raison il n'y a personne pour en parler ex professo. La fornication est fréquente, mais la bestialité et la sodomie sont des crimes rares et à peine connus ; tandis qu'ils sont fort communs en Chine et dans les pays Musulmans. Au fond, la masse de la population n'est point vicieuse parce que tout le monde travaille, tout le monde se marie.

Les Birmans croient à la magie et aux sortilèges, ils en parlent même souvent. Bouddha ne les avait point condamnés formellement et nous avons vu que des écoles Bouddhistes, qu'on peut, il est vrai, considérer comme dissidentes, admettent des livres de magie. Les Birmans croient peu aux jours néfastes ; quand ils en parlent, ils semblent rapporter ce qu'ils ont entendu dire à d'autres races que la leur. On se rappelle que Bouddha a condamné formellement cette superstition.

Le Birman a un certain air d'indépendance qui contraste favorablement avec l'air servile de l'Hindou, il le doit à son origine (Race des Bod). Peut-être faut-il attribuer à cette origine la probité que l'on trouve dans beaucoup de gens de la campagne, car Hérodote vante la

probité des Scythes. Malheureusement les autres sont pleinement adonnés au mensonge et même au vol. Ils ne sont fidèles à leur parole que par intérêt ou par crainte. Pour eux la tromperie est adresse ou habileté, et on n'est honnête que par stupidité. On ne peut compter sur leur témoignage devant les tribunaux.

Le bas peuple est tout aussi voleur en Birmanie que dans l'Inde. Il semble que la sincérité et la probité soient des qualités que ne comporte pas la nature des Orientaux, quelle que soit leur religion, Brahmanisme, Bouddhisme, Mahométisme ou même Orthodoxie grecque et russe.

Grâce encore à leur origine Mongole, les Birmans observent fort peu la propreté. On n'en trouve en réalité que chez les religieux et, en apparence, dans les villes où les Birmans s'habillent bien et paraissent propres, surtout les jours de la nouvelle et de la pleine lune qui sont leurs jours de fête.

Quant à l'hygiène, les Bouddhistes de l'Indo-Chine en ignorent le nom et les règles. Ils mangent tout ce qui leur tombe sous la dent. Sous ce rapport, ils sont bien inférieurs aux Hindous ; aussi la lèpre est-elle fréquente parmi les peuples du bassin de l'Irravady. Toutefois, après l'arrivée des Anglais dans la partie méridionale de la Birmanie, les Birmans et autres races ont amélioré beaucoup leur manière de se nourrir et de se vêtir.

On peut se rendre compte de l'espèce de civilisation que le Bouddhisme Indien a apportée avec lui et développée, en comparant l'état des peuples non Bouddhistes de la vallée de l'Irravady avec celui des peuples Bouddhistes de cette même vallée. Les premiers, restés barbares, sont sous tous les rapports bien inférieurs aux seconds. Il est vrai que les apôtres venus du royaume d'Açoka ont apporté dans ces pays la civilisation Hindoue en même temps que la foi Bouddhique et que l'une et l'autre sont très douces.

Les religieux Bouddhistes observent partout très scrupuleusement les règles relatives à la décence, à la tenue et par conséquent à la propreté que le maître leur a si expressément tracées. Mais les habitudes des simples fidèles sous le rapport de l'hygiène et de la propreté sont conformes à celles de la race dont ils proviennent. Dans toute l'Indo-Chine, c'est de la race des Bod. En Cochin-

chine les gens du peuple mangent leurs poux en famille, le père ceux du fils, le fils ceux du père.

Le mensonge et le vol sont aussi des défauts communs à tous ces peuples ; le Bouddhisme n'a pu triompher des instincts de race à cet égard, ou peut-être des conséquences de l'état social de ces populations qui vivent toutes sous un régime d'oppression et de despotisme. Tout prouve, en effet, que les peuples de l'Occident ont une force supérieure de caractère et de raison qui leur rendent naturelles et chères la bonne foi et la probité ; la foi du serment, *fides jusjurandi*, était sacrée pour les Romains, et Tacite nous apprend qu'elle entrait dans les mœurs des Germains ; à plus forte raison la probité. Il est donc permis d'attribuer l'absence de ces qualités chez les Orientaux, non à une perversité, mais à une infériorité naturelle qui produit l'indignité des petits et l'oppression par les grands. Ce résultat de la faiblesse des caractères et de la froideur des âmes n'est pas le seul que l'histoire constate. Il en existe un autre très frappant, les défaillances et l'impuissance devant la persécution. Ainsi, tandis que le Christianisme a triomphé des empereurs Romains par ses martyrs, il a été anéanti en Chine et au Japon où il avait cependant fait déjà beaucoup de prosélytes. On a objecté, il est vrai, que le principe même du Christianisme, la conception d'un Dieu personnel, créateur, principe et source de justice, n'entrait point dans le génie de ces peuples, ou au moins dans l'ordre de leurs idées et de leurs sentiments habituels. Mais cette excuse n'existe point pour le Bouddhisme qui avait proclamé une sorte de destin moral, la rétribution inhérente aux actes.

Et cependant, il a été chassé de l'Inde et a décliné considérablement en Chine, en Annam et dans le Tonkin par l'effet de l'hostilité des lettrés et mandarins, obéissant directement ou indirectement à la cour de Pékin.

Les progrès des Européens dans l'Indo-Chine paraissent devoir amener sans pression et par la force des choses au Christianisme, cette contrée où il ne rencontre point la même opposition qu'en Chine et au Japon. L'Angleterre qui occupe la Birmanie et la presqu'île de Malaka et est maîtresse à Syam, a des vues évidentes sur toute l'Indo-Chine. La France plus libérale envers ses sujets paraît appelée de préférence par les vœux des populations.

Elle gouverne ou elle protège déjà une vingtaine de millions d'hommes dans la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin. Chargée par le traité de Tien-tsin de 1884, de défendre à l'exclusion de toute autre puissance la frontière sud de la Chine, il semble que son action doive s'étendre dans tout le Laos indépendant et sur toutes les peuplades indépendantes qui bordent la Chine, depuis la Birmanie jusqu'au Tonkin. Tout cela formerait une population d'une trentaine de millions d'habitants, qui n'est rien sans doute par comparaison avec les 350 millions de l'Empire de l'Inde. Mais si l'on songe que la superficie occupée par cette population et par les Birmans est les deux tiers de celle de l'Inde dont le sol est moins riche, on voit qu'il y a là pour la France un beau rêve d'avenir. Ce rêve s'évanouira-t-il par la rivalité de l'Angleterre comme tous ceux du même genre qu'elle a faits ? Cela est à craindre. En tout cas on peut prédire qu'avant la fin du siècle, l'Indo Chine appartiendra à l'Europe et non à la Chine.

Siam.

Le pays qui ressemble le plus à la Birmanie sous le rapport religieux est le royaume de Siam.

Cet Etat a une population de 7 millions d'habitants environ, pour une superficie de 900,000 kilomètres carrés environ, dont une grande partie est occupée par un million de Laotiens et un demi million de Cambodgiens. Placé entre la Birmanie et la Cochinchine, il participe à la fois de ces deux pays. Le climat est sain, excepté dans la partie marécageuse où le choléra et la petite vérole sont à l'état permanent.

Le fleuve du Meinam qui traverse le centre du royaume, inonde et fertilise chaque année la plus grande partie du pays. Les produits et le mode de culture du sol par l'eau, sont les mêmes que dans l'Inde et la Cochinchine. Le riz est la principale récolte.

C'est, avec la Birmanie, le pays où l'on trouve le plus d'éléphants. Il y a aussi en grand nombre des tigres et des rhinocéros etc.

Les Chinois ont envahi le royaume ; ils forment, au nombre de un million et demi la masse des agriculteurs

et tiennent tout le commerce, sauf une faible partie qui qui est faite principalement par les Anglais. Cependant, la langue de Siam diffère du Chinois radicalement et ressemble à celle de l'Annam.

Les Siamois ne forment qu'un tiers de la population, 2 millions. Ils sont de taille moyenne (1m 60), robustes ; mêmes caractères physiques que les Annamites.

Comme les Chinois auxquels ils ressemblent beaucoup, ils ont la passion du jeu, ils jouent jusqu'à leurs femmes, leurs enfants et leur propre liberté.

Le peuple est divisé en cinq catégories : les clients des princes et mandarins, les titulaires, les soldats, les gens de corvée et enfin les esclaves qui forment le tiers de la population.

Le Gouvernement est despotique et le peuple misérable; cependant les Siamois sont naturellement industrieux. Ils excellent dans la fabrication des tissus d'or et de soie, dans le travail des métaux et surtout dans la façon des objets en or et en argent repoussés pour laquelle ils ont une habileté et une délicatesse de main étonnante. Its coulent des statues de cuivre qui ont jusqu'à 18 mètres de hauteur avec des instruments d'une extrême simplicité.

Le royaume de Siam pourrait devenir très florissant, si son gouvernement savait mieux tirer parti de ses richesses naturelles et de l'industrie de ses habitants.

La religion dominante est le Bouddhisme, tel à peu près que nous l'avons décrit en Birmanie.

Tous les ans, dans le mois d'Asâkra, le roi prend la robe jaune du novice pour faire pénitence avec sa cour pendant six semaines dans une des bonzeries les plus renommées.

Le corps religieux est complété par les Nangchis, dames dévotes ou Talapoines, dont l'institution paraît mieux entendue à Syam qu'ailleurs ; on ne les admet à faire profession que lorsqu'elles ont atteint l'âge canonique. Comme en Birmanie, elles portent des robes blanches, sont astreintes aux règles du Praktimauk et à celles que Boudha a imposées spécialement aux religieuses ; mais leur principale occupation est de servir les talapoins, de leur apprêter à manger et de subvenir à leurs besoins par des aumônes continuelles. Elles visitent les pauvres et les

malades, rendant volontiers service au prochain. Les temples ou pagodes contiennent des statues gigantesques et sont d'une grande richesse. L'or y brille avec profusion.

Les Siamois rendent de grands honneurs à l'éléphant blanc, en souvenir de l'incarnation de Bouddha sous cette forme dans le sein de Maya. Dans la principale pagode, un de ces animaux est l'objet de la plus grande vénération. Tous les jours, avant le lever du soleil, couvert d'or et de pierreries, il apparait sur le seuil du temple et donne le signal de la prière en élevant sa trompe.

Comme ces animaux sont rares et difficiles à prendre et à apprivoiser, leur possession a été, à certaines époques, un sujet de jalousie et de conflit entre la Birmanie et Siam. On raconte qu'un roi de Birmanie qui n'avait pu s'en procurer aucun en demanda un au roi de Siam qui en possédait quatre, et sur son refus, l'obligea par la force des armes à lui en donner trois.

Les religieux assistent à la cérémonie des funérailles dans laquelle on brûle le corps du défunt sous un amas de bois. On voit que les usages funéraires sont ceux de l'Inde.

Les mœurs sont les mêmes que ceux des Bouddhistes de la Chine.

La polygamie est permise, mais n'est pratiquée que chez les grands. La première femme est la seule qui ait autorité dans la maison. Les femmes mènent en général une vie à part ; elles ne peuvent ni manger avec leur mari, ni voyager avec lui, ni naviguer sur les mêmes embarcations.

L'influence anglaise est prédominante à Siam et la jalousie anglaise y est fort éveillée à l'endroit de tout ce que nous pourrions y tenter. Aux yeux des Anglais ce pays est une annexe future de la Birmanie, ils sont plus en situation que nous, il faut le reconnaître, de le faire prospérer. La Chine n'ayant jamais régné à Siam, ne saurait faire obstacle à leurs desseins.

Dans les conditions du régime économique et politique actuel, il ne pourra y avoir à Siam quelque progrès matériel que par les rapports commerciaux, et quelque progrès moral que par les Missions Chrétiennes ou un ravivement du Bouddhisme. Celui ci imprime, il faut le reconnaître, une grande douceur à la population. Les rixes y sont très rares et le meurtre presque inconnu.

Au Nord et à l'Ouest du royaume de Siam proprement dit entre Siam et la frontière Chinoise d'une part et de l'autre le Cambodge et le bassin du Mekong, il y a une vingtaine de petits états tributaires, plus ou moins indépendants ; une grande partie sont Laotiens et Cambodgiens, le reste est presque à l'état sauvage. Mais tout ce pays très accidenté, comme en général toute l'Indo-Chine, est fertile et susceptible d'un grand développement de richesse et de civilisation.

DEUXIÈME PARTIE

Possessions françaises dans l'Indo-Chine.

1. *Cambodge.*

Les monuments magnifiques que l'on trouve plus ou moins en ruines au Cambodge et les inscriptions que l'on a recueillies démontrent que la partie de l'Indo-Chine actuellement placée sous notre protectorat a été autrefois une sorte de colonie Indienne très puissante, et que toute l'Indo-Chine faisait anciennement partie de ce que nous appellerons *le monde de l'Inde*, monde qui a eu sa civilisation spéciale, comme le *monde de la Chine* a eu la sienne [1].

A la fin de l'année 1885, les inscriptions découvertes sur les monuments de la région Cambodgienne dépassaient le nombre de 300 qui embrassent la période du commencement du VIIe siècle à la fin du XIIe et qui sont répandues sur une aire qui comprend, outre le Cambodge, une grande partie du Laos et plusieurs provinces soumises au roi de Siam.

La civilisation qu'elles accusent est tout à fait Indienne. A chaque pas s'y révèle la connoissance de Çastras, il y est question du Mahabarata ; dès le VIIe siècle, ce poème était regardé au Cambodge comme sacré.

[1] Afin de réunir toutes nos possessions de l'Indo-Chine en un même groupe, nous avons placé ici le Cambodge, bien qu'il soit complètement bouddhiste comme Siam et la Birmanie et non mandarinique comme son voisin l'Annam, la situation faite à la temme est la même qu'en Chine ; il en est à peu près de même du partage du produit des terres.

Elles démontrent l'existence dans le pays Cambodgien, dès le VIIe siècle, d'un culte de Siva-Vichnou considéré comme Dieu unique en deux personnes, ou du moins d'une fusion locale entre les deux sectes Sivaïste et Vichnouviste ; elles prouvent aussi que l'antiquité hindoue s'étend plus loin dans le passé, que ne le supposent les opinions les plus récentes.

La partie du Cambodge soumise au protectorat français a un million environ d'habitants et une superficie d'environ 84.000 kilomètres carrés. On retrouve au Cambodge comme à Syam l'institution bouddhique tout entière, telle que nous l'avons décrite en Birmanie. Pas un homme qui n'ait passé quelques années dans une bonzerie et qui n'y ait pas reçu son instruction sociale et religieuse. A chaque pagode est attaché un collège de bonzes. Ils montrent à lire aux enfants. On les dit ignorants et paresseux. à certaines époques ils convoquent les hommes à la pagode et leur lisent des livres sacrés auxquels lecteurs et auditeurs ne comprennent rien. On accuse les Bouddhistes du Cambodge d'avoir mutilé beaucoup d'œuvres du Brahmanisme qu'ils ont remplacé. On trouve encore dans quelques villages forestiers des lingams huilés et couronnés de fleurs, mais cette pratique tend à s'éteindre.

Aujourd'hui les Cambodgiens, en général, sont misérables. Un village Cambodgien est, par les coutumes, la civilisation, les mœurs, exactement l'image d'un village hindou chinoisé. Il y a des terres : 1° pour les temples et les bonzes, 2° pour certains offices de la communauté, comme en Chine, 3° pour les grandes familles. Les neuf dixièmes de la population dépendent du reste. Accablée par une justice vénale, sans contrôle ni appel ni recours, elle est pressurée par les charges de la terre, par l'impôt. Le Cultivateur paie l'impôt au roi ; c'est le dixième du produit de la terre. Mais il doit encore une part de ce produit aux bonzes, une autre au personnage le plus influent de l'endroit, une part au gouverneur de la province, une autre à une femme du roi, une autre à celle du gouverneur etc. Il ne lui reste que ce qu'il aura pu cacher pour vivre misérablement jusqu'à la récolte.

De là ce dépeuplement, ces misérables toits de chaume à peine élevés au-dessus de terre, ce délabrement général qui frappe l'étranger dans toutes les contrées de l'Asie

qui ne sont point *administrées par des Européens*. Certes un pareil état est bien propre à entretenir l'habitude du mensonge et du vol et à faire chercher dans l'état religieux un asile contre la misère et l'oppression sous toutes ses formes.

La polygamie paraît avoir existé, de tout temps chez les Cambodgiens ; elle y régnait en 1593 lors de la visite de Christoval de Jaque de las Rios Mançanedo qui a déclaré tenir les Cambodgiens pour honnêtes et composant la meilleure nation de ces parages [1].

M. Aymonier écrivait en 1875 :

« La polygamie, si elle est favorisée par l'état social actuel du Cambodge et pratiquée par les grands et les riches est cependant contraire à l'instinct de ce peuple dont les femmes sont fières, jalouses et vindicatives. D'ailleurs la première femme jouit, de la suprématie, pour elles seules ont lieu les cérémonies. »

M. de Lagrée a signalé une distinction entre les enfants de la première femme et les autres. En s'adressant à leur père, ceux-ci l'appellent « Seigneur père » et les premiers seulement : mon père, a cet égard, le roi n'était soumis à aucune règle. La chronique royale nous apprend que plusieurs épouses d'un même prince jouissaient de titres semblables et de prérogatives égales et que la légitimité s'étendait à la descendance de plus d'une femme.

Le pouvoir du mari est à peu près sans bornes ; il peut renvoyer l'une quelconque de ses épouses à la condition de rendre à ses parents le douaire qu'elle a apporté. S'il s'agit du roi ou d'un grand mandarin, ce pouvoir s'étend jusqu'au droit de vie et de mort ; le roi Norodon qui avait quarante-cinq femmes en usait largement.

La législation est très rigoureuse contre l'adultère et aussi contre l'attentat par agression. Même le propriétaire d'une femme esclave qui a voulu en abuser est condamné à une forte amende.

Le mariage ne paraît être qu'un marché au comptant dont le fiancé fait tous les frais au profit des parents.

A la cérémonie nuptiale les bonzes ne font qu'appa-

[1] Voir le congrès international des sciences ethnographiques de 1878 page 378, la Polygamie au Cambodge par M. de Villemereur.

raître quelques instants sous le pandal, (sorte de pavillon provisoire dressé pour le festin traditionnel qui a lieu le lendemain.

Le repas fini, les époux sont conduits à la chambre nuptiale. Là, la mère du jeune homme, faisant par trois fois choquer leurs têtes, l'une contre l'autre, leur dit : Restez unis, ne vous querellez pas. A quoi les vieilles femmes ajoutent en présentant une courge au jeune couple : « Que votre union soit douce comme ce fruit : que vos enfants soient nombreux comme les brins d'herbe, vos petits enfants, comme les balles de riz ! Soyez heureux !

Esclavage. Avant notre protectorat, il existait au Cambodge des esclaves soit achetés, soit réduits à cet état comme débiteurs insolvables. Tous nos efforts ont tendu à l'extinction progressive du servage. Une ordonnance royale rendue par Norodon en janvier 1877, grâce à notre influence, prescrit que « l'esclavage à vie sans faculté de rachat est aboli, et que l'on comptera aux débiteurs insolvables qui tomberont en esclavage, par journée de travail, une somme qui entrera en déduction de la somme dué.

2. *Généralités sur l'ancien Empire d'Annam.*

Nous ne dirons que peu de mots sur les caractères physiques de la Cochinchine, de l'Annam central et du Tonkin qui formaient autrefois l'Empire d'Annam et qui sont maintenant assez bien connus en France.

Climat. — Au Cambodge et en Cochinchine les saisons sont très régulières et coïncident avec les moussons.

Pendant la mousson du N E, environ du 15 octobre au 15 avril, la température moyenne n'est pas supérieure à 25 ou 26 degrés centigrades et le thermomètre descend parfois au-dessous de 20° ; il peut monter jusqu'à 28 à 30 degrés, mais cela est rare. C'est la saison sèche ; la brise de mer est très sèche et les nuits sont assez agréables.

Pendant la mousson du Sud Ouest ou saisen des pluies, du 15 avril au 15 octobre, la température se maintient en moyenne entre 27 et 29 degrés centigrades. Du commencement d'avril au milieu de mai, l'Européen est éprouvé par les chaleurs. Le thermomètre monte souvent à 32 et

36 degrés, et il ne descend guère au-dessous de 30 degrés centigrades, même pendant la nuit.

A partir de mai, des pluies très abondantes qui tombent chaque jour pendant quelques heures, et des brises de mer qui se font sentir jusqu'à Saïgon, régulièrement depuis midi jusqu'au coucher du soleil, rafraîchissent l'atmosphère, au moins dans la région maritime. C'est sur le bord de la mer où la brise est très fraiche qu'il faudra établir des Sanitoria pour la Cochinchine.

Il n'y a point de cyclones.

Annam Central. — Les saisons sont irrégulières. Pendant les mois de juin, juillet et août, le thermomètre atteint souvent à Huè 30 et même 35 degrés ; mais presque toujours des nuits un peu fraîches reposent de la chaleur du jour.

Tonkin. — Il y a deux saisons : l'hiver d'octobre à mars, l'été d'avril à octobre ; ces deux saisons correspondent aux moussons du NO et du SO.

L'hiver est caractérisé par la fréquence des brouillards et des pluies fines.

Les jours de pluie sont, pendant presque tous les mois de l'hiver, plus nombreux que les beaux. Par suite les habitations acquièrent une humidité fatigante. Cependant l'hiver est assez long et sa température assez basse pour permettre aux Européens de se remettre de l'anémie provoquée par les grandes chaleurs.

Par contre l'été est encore plus pénible qu'en Cochinchine, parce que la température, très élevée, y est moins tempérée par les pluies.

La température moyenne d'avril est de 24 degrés c. Les maxima ont lieu en juillet et août. La moyenne des minima est alors de 27 à 28° et la moyenne des maxima de 30 degrés c. Mais le thermomètre monte assez souvent à 35, 38 et même 40° pour s'y maintenir pendant plusieurs jours. Souvent aussi les nuits sont aussi chaudes que les journées et aussi pénibles parce que la brise tombe d'habitude après le coucher du soleil.

Pendant cette période, les pluies sont relativement rares mais très abondantes ; elles donnent jusqu'à 100 mil. en 24 heures.

Les typhons sont fréquents et font beaucoup de mal aux récoltes, aux habitations, et sur tout le littoral et le bord des rivières dans le lit desquelles elles font remonter la

mer jusqu'à une grande distance. En 1882 un typhon fit périr 42.000 personnes.

Topographie. — La différence principale entre la Cochinchine et le Tonkin et même l'Annam central est que la première est un delta de formation récente, généralement insalubre, tandis que le delta du fleuve Rouge est ancien. Le Tonkin est la partie la plus septrionale et la plus riche de l'ancien Empire Annamite. Situé entre le 19e et le 22e degré de latitude Nord, il est borné au Nord par la Chine, à l'Ouest par le Laos, au Sud par l'Annam central et à l'Est par le golfe du Tonkin. La partie près de la mer est une riche plaine d'alluvion bien arrosée et propre à la culture de presque tous les produits tropicaux. Il est traversé dans toute son épaisseur par le Song Koï (fleuve rouge) qui permet de pénétrer par la navigation jusque dans la province Chinoise du Yunam.

Notre domination ou protectorat dans l'Inde-Chine comprend une étendue à peu près égale à celle de la France et une population d'environ 20 millions d'habitants dont 2 millions pour la Cochinchine.

Ethnographie. — Le type annamite diffère du type Chinois. La figure et le corps sont plus longs et moins pleins. La taille est en moyenne de 1 m. 60. La coloration est jaune brun, dorée chez les femmes de classe élevée ; la peau est douce et glabre, la chevelure raide et noire et le nez tantôt écrasé, tantôt petit et fin aux narines relevées ; la bouche grande avec des lèvres minces, la mâchoire prégnathe, le visage en losange par suite du développement des pommettes ; les yeux noirs sont bridés, mais moins obliques que ceux des Chinois.

Les Annamites sont très braves, très intelligents et très reconnaissants, mais difficiles à discipliner. Les officiers français qui avaient eu à les combattre les appelaient les Français du monde Chinois ; comme ils sont, aussi bien que les Thibetains, de la race des Bod, cette observation concorde avec celle de M. l'abbé Desgodins qui trouve que les Thibétains ont quelque chose de l'esprit français. Les jeunes Annamites envoyés au lycée d'Alger sont de bons élèves.

L'Annamite et le Siamois forment un groupe linguistique indépendant du Chinois et du Birman qui, lui aussi, forme un groupe à part.

Ancien royaume de Campo.

Le peuple Annamite n'a pas toujours occupé les territoires où nous le trouvons aujourd'hui établi. Originaire du Tonkin où il a passé par des phases diverses de sujétion à la Chine et d'indépendance plus ou moins complète, il est descendu le long de la côte orientale de l'Indo-Chine étendant ses domaines aux dépens d'un autre peuple qu'il a fini par subjuguer entièrement, en substituant la civilisation chinoise à une civilisation toute différente. Cet autre peuple était le peuple Tcham réduit de nos jours à une centaine de mille individus dans le Bin Thuan et le Cambodge ; et la civilisation qui a succombé avec lui était une civilisation indienne. L'empire Tcham s'appelait d'un nom dont l'orthographe sanscrite est campâ. C'est sous ce nom qu'il était déjà connu de notre moyen âge Européen, grâce aux récits de Marco Polo sur la grande contrée de « Cyamba ».

Les inscriptions déchiffrées en dernier lieu confirment, en les complétant, les indications des inscriptions du Cambodge et des annales Chinoises et Annamites sur les rapports des Tchams avec leurs voisins de l'Ouest et du Nord, elles nous les montrent en lutte avec les Malais. Elles nous font connaître les noms d'un grand nombre de leurs rois depuis le IXe siècle de notre ère jusqu'au XVIe. Enfin et, surtout, elles nous font assister aux origines à l'épanouissement complet et au déclin de cette civilisation indienne qui reste le fait capital de leur histoire.

Les inscriptions démontrent que cette civilisation florissait sur la côte de l'Indo-Chine dès le IIIe siècle de notre ère, au moins entre le 12e et le 13e degré de latitude Nord. Rien ne prouve d'ailleurs que ce fût sa première conquête.

Les premiers monuments appartiennent au VIIIe siècle.

La plupart des inscriptions estampées par M. Aymonier proviennent de la vallée de Phanrang dans le Binh Thuan et du temple de Po-Nagar près de l'embouchure de la rivière de Nha Trang dans le Khan Hoa. La vallée de Phanrang, aujourd'hui l'un des derniers refuges du peuple Tcham, a été de bonne heure et est restée longtemps l'un des sièges importants de sa puissance, son plus beau monument est

la tour de Poklong Karai ; le temple de Po Nagar dans le Khan Hoa a été l'un des sanctuaires les plus vénérés ; sa tour de gauche renferme une statue de déesse à huit bras.

L'Empire de Campo eut à combattre les Malais, les Annamites et même les Chinois. L'interposition du royaume Annamite entre la Chine et Campo n'empêcha pas Koubilai-Khan de venir attaquer les Tchams ; il fut repoussé.

Religion. — Au premier rang nous trouvons à Campo le culte de Siva et de son épouse. Il faut y joindre le culte de Siva et de Vichnou réunis en un seul corps dont M. Aymonier a relevé des exemples fort anciens dans le royaume voisin du Cambodge.

On rencontre aussi les preuves de l'existence d'un Bouddhisme sanscrit comme au Cambodge, mais dans un état d'infériorité sociale vis-à-vis des religions brahmaniques.

Siva est adoré, dès une époque très ancienne, sous des vocables empruntés au nom des rois qui lui érigent des temples.

Sur l'inscription de Musa-Râjà, on trouve des formules de sacrifice empruntées au Rituel védique et peut-être la mention d'une victime humaine. *Siva était adoré sous la forme du linga.* Une inscription rapporte la première érection du linga à près de 2 millions d'années avant l'ère Çaka (qui commence 78 ans après J.-C.).

A l'intérieur de la tour de Po Klong Karai ci-devant mentionnée, l'idole est un linga sur son socle creusé en bassin avec rigole d'écoulement. Sur ce linga est sculptée en demi-bosse une fine tête de divinité mâle, de grandeur naturelle, portant de fines moustaches ; c'est certainement Siva ; l'ensemble est le linga-Yoni avec Siva pour tête du linga.

A toutes les époques le Sivaïsme paraît dominant. Avec Siva on invoquait Ganésa sous le nom de Vinâyaka et l'épouse de Siva, Uma Baghavati.

Le Bouddhisme parait avoir eu une bien moindre part aux faveurs officielles. Cela tient peut-être à ce qu'il était surtout représenté par des réunions de religieux sachant et pouvant se passer de ces faveurs.

Il n'y a pas de trace de pâli dans les rares inscriptions

bouddhiques de Campo, non plus que dans celles de la période ancienne au Cambodge.

Le capitaine Aymonier a recueilli une cinquantaine d'inscriptions dans les provinces de Binh-Thua de Khanh Hoa, de Phuyen, de Binh Dhin qui faisaient autrefois partie du royaume de Campo lequel s'étendait jusqu'au Tonkin.

Ces inscriptions mettent hors de doute la civilisation Indienne du Campo et l'introduction dans ce royaume de différents cultes hindous principalement du Civaïsme et d'un Bouddhisme pareil au Bouddhisme ancien du Cambodge.

Elles sont rédigées les unes en sanscrit, les autres dans une forme ancienne de la langue tchame parlée encore aujourd'hui dans la province de Binh-Thua ; elles sont gravées en un alphabet originaire de l'Inde du Sud. Elles fournissent les noms d'une vingtaine de rois tous terminés en Varman (cette terminaison est propre au Sud de l'Inde) et des dates allant de 709 à 1358 de l'ère Çaka(784 à 1436 (de notre ère). Plusieurs non datées sont gravées en caractères plus archaïques et peuvent remonter au VIIIe siècle de notre ère, peut-être même au-delà.

Les données historiques y sont plus précises que dans les inscriptions du Cambodge et elles ont une importance particulière pour l'histoire du moyen âge, à cause des luttes fréquentes à cette époque, du Campo avec ses voisins de Java, du Cambodge, de la Chine et de l'Annam.

Les Inscriptions contiennent des renseignements précieux sur ces différentes guerres, particulièrement sur les expéditions militaires des Javanais qui détruisirent un temple de Siva dans la plaine de Phaurang en l'an 784 de notre ère.

Quelques monuments portent des dates fantastiques empruntées aux Pouranas. Plusieurs datés de 1271 et des années suivantes portent le nom du roi qui, d'après les Annales chinoises, devint tributaire de l'Empereur de Chine, Kubilaï Kan, en 1278.

Depuis lors la Cochinchine, l'Annam et le Tonkin obéirent à la Chine qui y porta son organisation administrative, les mandarins et les lettrés. Mais les peuples mécontents de ce gouvernement, se détachèrent de l'Empire chinois et se donnèrent un roi de leur nation. En 1500

le Tonkin se sépara de l'Annam et eut des rois particuliers jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle ;depuis lors, il fut réuni à l'Annam par un lien très faible.

L'étude de tous les documents historiques dont nous avons cité les principaux a conduit à cette conclusion :

Il y a eu dans les trois parties de l'ancien empire d'Annam une première population de race malaise à laquelle s'est superposée une race Aryenne venue de l'Inde ; de là la civilisation Indienne ou des Khmers.

Puis une 3[e] couche a dominé et effacé les deux premières ; jaune, d'origine scythique, propablement la même que les Bods de Birmanie dont nous avons parlé au sujet du Bouddhisme Birman. Ce sont les Annamites ou Tonkinois de nos jours. Ils possèdent toutes les bonnes qualités et les aptitudes que nous avons attribuées et que l'on reconnaît aux Chinois, sans avoir leur duplicité. Les Bods sont une race naturellement honnête et même affectueuse, mais vive et impressionable.

3. *Cochinchine.*

En Cochinchine, il est très rare d'entendre dire qu'une association de quelques hommes ou de quelques femmes a pour but la méditation ou la prière. On trouve dans quelques montagnes des solitaires, quelques religieux Annamites égarés au Cambodge ; mais c'est tout.

La religion qui prédomine est une philosophie comme celle de Fo ou de Contucuis, mélangée de superstition. C'est d'abord le culte des ancêtres, religion de la Chine ; puis, la croyance à la magie, aux sorts, aux mauvais esprits et aux bons génies. Dans chaque village il y a une petite pagode avec une niche consacrée au génie protecteur du village. Là se réunissent les notables pour traiter des affaires de la commune ; ils y viennent aussi pour assister comme prêtres aux cérémonies religieuses. A la pagode est attaché un gardien qu'on appelle oûg-tir ; il y est logé et a la jouissance du terrain avoisinant la pagode et appartenant à celle-ci.

Il surveille la pagode et allume les cierges. Là, suivant le rite, on trouve des images de Bouddha ou de quelque esprit divinisé, mais généralement *des sentences seulement.* La pagode est spécialement sous la responsabilité d'un

notable portant le titre de *Caïdinh* qui est chargé de l'entretenir avec l'assistance du gardien et d'autres petits notables. Un notable d'un rang plus élevé *Hudug-té* préside aux cérémonies purement religieuses. C'est un lettré qui possède bien la connaissance des rites et qui assiste de ses conseils et de ses leçons les membres de la communauté. Dans les cérémonies religieuses, il y a toujours des offrandes et un banquet payé par la communauté suivant une redevance prévue par les usages et dont chacun doit prendre sa part selon son rang et sa fortune. Les banquets sont toujours présidés par un notable portant le titre honorifique de *Hu'oug-am.*

Le Hudug-té a pour assistant le trilté qui veille à l'observance des rites et maintient dans les cérémonies le bon ordre parmi les enfants.

Les Hoc-tro-ti, élèves es-rites portent les vases, les présents etc. et sont revêtus dans les cérémonies d'un costume spécial.

La pagode a aussi un secrétaire, *le bien dinh*, un tri-thân collecteur des offrandes pour les cérémonies ; un Tri-sù ou aide pour la préparation des cérémonies, enfin un Tri-Schach qui organise les festins et est le grand maître des cérémonies.

Actuellement les fêtes ordinaires en Cochinchine sont :

1° Lé-Ky-Yèn fête du printemps. C'est une invocation demandant la paix et le bonheur pour la communauté ou le village. On offre du bétel, de l'arec, de la chair de porc, de bœuf ou de buffle, du riz gluant. Chacun participe au festin, chacun y contribue.

2° Lé Càù-boïg, fête de l'automne. C'est la demande de la pluie, d'une bonne floraison du riz. — Tout se passe comme à la fête du printemps.

3° Lô toïg guàd ou Thoïg gio est la fête du premier de l'an.

Elle a pour but d'écarter les maux, d'éconduire les mauvais génies — de les conjurer, de préserver de leur colère la communauté. Cette fête se fait aux frais de la caisse publique du village. Rarement on demande à chaque particulier d'y apporter sa cotisation ; généralement les notables ne prennent pas part à ce festin.

Il y a aussi d'autres occasions de fêtes et de cérémonies. Après quelque calamité, une sécheresse, un incendie etc.

On chasse le génie du feu tôùg-hôa — par exemple !

On sacrifie aussi contre un mauvais présage : Dans les sécheresses on fait une cérémonie appelée Li dùa boï qui consiste à battre du tamtam, à faire des courses sur l'eau. La dépense en est ordinairement supportée par les propriétaires seuls.

Enfin, dans l'accomplissement de ces rites, de ces cérémonies, chacun suivant sa croyance, sacrifie ou fait des offrandes à tel génie heureux ou malheureux — les Bouddhistes à Bouddha — Mais ils sont peu nombreux — La croyance la plus générale est celle au bon et au mauvais génie.

Les mœurs en Cochinchine et la situation des femmes sont les mêmes qu'en Birmanie, sauf quelques légères différences que nous allons indiquer :

Presque toutes proviennent de l'application du Code Chinois dont la loi Annamite est la reproduction. Les détails que nous allons donner complètent ceux que nous avons fournis sur la Chine ; tout est règlementé dans les deux pays et de la même manière.

Le costume est réglé chez les femmes et les hommes suivant leur condition.

Les Annamites comme les Chinois, sont monogames. Cependant, ils ont droit, suivant le rang, à tenir dans leur maison ou au dehors une ou plusieurs concubines. Il n'est pas permis de changer la condition de l'épouse et de la concubine ; celui qui de son *épouse* aura fait sa concubine et réciproquement sera puni de 80 coups de rotin.

Un mari, un père, une mère, peuvent louer ou donner en gage leur fille ou femme pendant un certain temps et *pour un service quelconque*. Mais ce n'est là qu'une tolérance et non un droit absolu et sans limites. Le magistrat peut toujours poursuivre ce fait comme délictueux, comme (une chose qui ne doit pas être.)

En vertu de cette tolérance, les Européens établis temporairement en Cochinchine, et sans doute aussi les Chinois, contractent des unions temporaires avec des filles du pays. Il existe aujourd'hui sous ce régime de véritables familles mixtes comprenant des enfants nombreux atteignant jusqu'à l'âge de 20 ans. Ces enfants sont beaux, bien constitués et bien doués. Voici comment se forment ces ménages : L'Européen demande à un homme de la

campagne sa fille, et celui-ci la cède pour 100 francs environ. Elle habite avec l'Européen qui parvient à lui donner des habitudes de propreté, et elle reçoit de lui 8 francs par mois. Elle tient bien la maison et s'attache à son mari de la main gauche.

Bien que généralement laide, l'Annamite séduit par sa gaité provocante; beaucoup d'Européens ont fait des folies pour des beautés Indigènes.

En présence de l'énorme difficulté que l'on éprouve à se procurer le personnel nécessaire pour administrer la Cochinchine en raison de son climat meurtrier, un fonctionnaire de premier ordre de la colonie, éminent par sa moralité aussi bien que par sa capacité, nous exprimait la pensée que l'on devrait donner une éducation libérale à ces enfants mixtes, envoyer les mieux doués et les meilleurs en Algérie ou en France pour compléter leur instruction, avec les jeunes Annamites qu'on y élève déjà, et recruter parmi les uns et les autres le personnel administratif de la Cochinchine au moins jusqu'à un certain dégré.

Dans l'Inde, la classe des métis est très dévouée à l'Angleterre. Il y a tout lieu de croire qu'un fait analogue se produirait en Cochinchine, étant donné que les Indigènes de la Cochinchine, comme ceux de toute l'Indo-Chine et de la Chine n'ont ni le sentiment patriotique ni le fanatisme religieux [1].

Il existe aussi des ménages mixtes d'Européens et de Chinoises qui offrent des résultats semblables à ceux des unions entre Européens et Annamites.

Les Créoles de l'Indo-Chine, c'est-à-dire les enfants des couples Européens qui y résident sont de bonne venue et supportent bien le climat. On peut fonder sur eux des espérances.

S'il est permis à un homme de donner en gage ou en location sa femme ou sa fille, il est interdit à l'époux de

[1] Les métis provenant dans l'Indo-Chine des unions temporaires ci-dessus définies seront bien supérieurs aux métis Indiens qui proviennent pour la plupart de rencontres fortuites entre des Européens de la dernière classe et des femmes hindoues sans caste, c'est-à-dire tout à fait inférieures par la race, et la condition sociale et morale.

faciliter ou de tolérer les relations adultères de l'épouse ou des concubines avec un autre homme. La punition pour ce délit est de 90 coups de rotin (code chinois article 333).

Il est également interdit de *vendre le divorce* à un homme épris d'une femme qu'il ne peut épouser qu'après divorce. Dans ce cas, le vendeur et l'acheteur sont punis de cent coups de rotin.

Une seule femme, l'épouse de premier rang, peut à chaque foyer jouir du titre et des prérogatives de mère de famille. Elle seule est mariée suivant les Rites. Une union du second degré n'est motivée que par l'insuffisance de la première, soit parce que celle-ci n'a pas donné d'enfant mâle contrairement au vœu du législateur ; soit parce que, selon la coutume du pays, elle a été formée entre deux personnes à peu près de même âge ; comme la femme vieillit beaucoup plus vite, la loi, dans l'intérêt des mœurs, régularise dans la famille même, la situation de l'homme. Il est d'usage en Annam que ce soit l'épouse du premier rang qui préside elle-même aux arrangements du mariage du 2e rang ; elle fait la demande, débat les conditions du contrat et, pour que cet acte soit valable, il suffit qu'elle y ait signé avec la nouvelle épousée et la personne de qui dépend celle-ci. On évite de cette sorte tout sujet de désordre intérieur.

La première épouse reste toujours la maîtresse de maison, la mère de famille au regard de tous : époux, femmes de 2e rang, serviteurs, enfants de quelque lit que ce soit. Elle conseille l'époux et le remplace en toute circonstance où il est empêché, et même sans qu'il le soit, avec son agrément, excepté dans les cérémonies publiques. A la mort du père de famille, elle prend la direction de la maison et a toute autorité sur ses enfants tant qu'elle reste veuve. L'Impératrice peut être régente et a généralement une grande influence sur les affaires de l'État.

Dans les dispositions de ce dernier alinéa on reconnaît l'influence du Bouddhisme Indien anciennement prépondérante.

L'influence indienne se retrouve encore dans la pratique populaire en Annam du précepte Hindou : « ne frappez pas une femme, même avec une fleur. » Nous avons dit déjà qu'à la faveur de cette coutume, des femmes An-

namites avaient souvent sauvé des missionnaires en leur faisant un rempart de leurs corps.

L'époux doit divorcer dans les sept cas suivants que toute l'Indo-Chine et le Japon ont empruntés à la loi Chinoise.

1° Stérilité et dissentiments, 2° inconduite, 3° la femme ne sert pas son beau-père et sa belle-mère — 4° bavardage et médisance ; — 5° vol — 6° jalousie — 7° infirmité rendant impropre à la génération.

Celui qui, en pareils cas, ne répudie pas sa femme, est passible de 90 coups de rotin. Cette loi singulière est évidemment dans la plupart des cas, une lettre morte.

La concubine engagée ou esclave est punie si elle quitte la maison du maître.

La veuve peut se remarier après trois ans de veuvage. Plus tôt, il faut le consentement de la famille du défunt.

Le mariage est soumis à plus de cérémonies et de conventions que chez nous. Tout est réglé par les parents suivant le rang et rigoureusement détaillé. C'est l'âge nubile qui détermine le mariage. Quelquefois cet âge est devancé par les conventions, mais alors le mariage n'est pas consacré.

L'état de célibat est déconsidéré. La pauvreté de la masse du peuple ne permet pas que le concubinage soit étendu.

Le vice Oriental est très rare parmi les Annamites ; on ne le trouve guère que dans les basses classes des Chinois émigrés et chez quelques Européens perdus dans ces régions.

L'esprit de famille existe à un haut degré en Cochinchine ; c'est un effet ancien à la fois du Bouddhisme et des lois Chinoises. Celles-ci assurent la subordination et le Bouddhisme, les soins réciproques. Il faut aussi en faire honneur en partie aux qualités affectueuses de la race. Il n'y a jamais d'enfants abandonnés en Cochinchine.

Il y a des enfants cédés par des pauvres à des riches pour être pris en adoption. Alors les droits de famille sont transportés à l'adoptant.

Les missionnaires achètent des enfants pauvres des deux sexes et en font adoption conformément à la loi Chinoise.

4. Annam central et Tonkin.

Il y a dans l'Annam des mandarins et des lettrés comme en Chine, et une Académie gratuite pour l'enseignement. Les lettrés qui sont très nombreux, savent lire et écrire et traiter en vers et en prose tout sujet qu'on leur propose ; mais ils n'ont presque aucune instruction scientifique.

Pour être mandarin, il faut avoir été reçu licencié-ès-lettres chinoises ; le chinois était la langue officielle du gouvernement, et on l'employait pour toutes les affaires qui se traitent par écrit, mais ce n'est pas la langue parlée, pas plus par l'empereur d'Annam et les mandarins que par le peuple, l'Annamite n'est même pas un dialecte du chinois.

Les trois religions de la Chine se retrouvent dans l'Annam.

Religion de Confucius. — Dans tout chef-lieu de canton, un temple ou un autel en plein air est dédié à Confucius. Ce philosophe et ses principaux disciples ont chacun leur autel en pierre où les mandarins, les lettrés et les dignitaires des environs vont présenter des offrandes, brûler de l'encens, adresser des vœux et faire des prostrations, principalement aux équinoxes de printemps et d'automne, et chaque mois à la pleine lune et à la nouvelle lune. Ils honorent Confucius comme un grand saint qui peut faire obtenir à ses dévots une mémoire heureuse, des grades littéraires et de hautes dignités. On voit d'après cela que les lettrés, quoique essentiellement rationalistes et sceptiques croient à l'influence surnaturelle des saints.

Tout nouveau gradé, avant de recevoir son diplôme, tout nouveau mandarin avant de prendre possession de sa charge, doit aller rendre à Confucius ses actions de grâces et implorer sa protection. Mais c'est là un culte purement officiel auquel le peuple ne prend part que pour en payer les frais.

Bouddhisme. — Chaque commune a sa pagode desservie par un bonze avec quelques hectares de terre affectés à la nourriture du bonze et aux dépenses du culte.

La masse du peuple s'est éloignée du culte de Bouddha

et des bonzes. Ceux-ci, de leur côté, ne s'occupent point du peuple ni de son instruction ; mais seulement, de percevoir le revenu des terres affectées à chaque pagode, d'envoyer mendier pour eux et pour le culte, et de réciter de longues prières en l'honneur de Bouddha.

Le Bouddhisme annamite n'a aucune liaison avec le Lamaïsme ni aucune autre branche du Bouddhisme. Il n'a aucune influence sur les mœurs du pays qui ignore sa doctrine, les religieux n'instruisant point les laïques.

Les rangs dans la hiérarchie religieuse, à partir du commencement du noviciat, s'obtiennent par des initiations et des épreuves successives, de telle sorte que ceux qui arrivent aux premiers grades possèdent seuls toute la doctrine.

Au Laos le Bouddhisme est honoré ainsi que les bonzes, les seuls dispensateurs de l'instruction religieuse.

Religion des esprits. — Christianisme.

Contrairement à ce qui a lieu dans tous les autres pays bouddhistes, le culte le plus en honneur dans l'Annam est celui des Esprits tutélaires (les Nats sans doute, comme en Birmanie). Chaque village a son esprit et chaque esprit son temple. Les plus beaux sont en briques et couverts en tuiles, à plusieurs compartiments, avec un mur d'enceinte et un bosquet d'arbres plantés tout alentour. A l'extérieur, rien ne distingue les temples bouddhistes de ceux des esprits. A l'intérieur, ces derniers à l'inverse des autres ne renferment point de statues, mais seulement un trône où l'esprit est sensé résider d'une manière invisible. Ces génies tutélaires sont de plusieurs sortes. Les uns sont reconnus par le souverain qui élève ou abaisse leur rang à son gré, suivant qu'il a plus ou moins à se louer d'eux. S'il a invoqué en vain un esprit pour un objet déterminé, il fait mettre son trône à la cangue et le fait battre de verges ; parfois il le destitue publiquement. Si, au contraire, il a été exaucé, il élève par un décret royal l'esprit à un rang supérieur.

Beaucoup d'autres esprits n'ont pas d'existence légale ; leur culte, simplement toléré par l'état, est en grande vigueur dans certaines localités. Quelques-uns sont des personnages historiques, rois ou reines, chefs de guerriers

ou de brigands, voleurs fameux, courtisanes célèbres, inventeurs de quelque art ou métier. etc.

Il y a aussi des esprits chiens, buffles, serpents, dragons, poissons etc.

On invoque les bons ésprits et on s'efforce de fléchir les esprits malfaisants.

Sur les fleuves de Chine et d'Indo-Chine, chaque bateau, si pauvre qu'il soit, a son autel et l'idole de son Esprit devant laquelle une lampe brûle toute la nuit, avec des fleurs etc.

Ce culte n'a point d'unité, point de règles générales. Chaque village suit en cela les coutumes traditionnelles. Mais quoique très divers, les rites se réduisent en somme à quelques points ; nombreuses prostrations devant le trône de l'esprit, processions bruyantes où ce trône est porté en palanquin doré ; chants et jeux licencieux, festins splendides avec accompagnements de rixes, d'ivresse et de propos obscènes.

Au culte des génies, touchant au fétichisme, il faut joindre celui des ancêtres, les esprits tutélaires de la famille. Ce culte domestique a le mérite de proclamer l'immortalité de l'âme.

Dans chaque maison un peu à l'aise, on réserve un appartement ou au moins un lit consacré à leur mémoire. C'est là qu'au commencement de chaque année et aux jours anniversaires de leur mort. toute leur descendance se réunit pour leur offrir des sacrifices, brûler de l'encens, faire des prostrations et s'asseoir à un banquet commun.

Les Magiciens, sorciers, devins, jongleurs, tous de la secte de Lao Tseu. produisent entre autres choses étonnantes, les phénomènes du magnétisme et du somnambulisme à un dégré bien supérieur à celui qu'atteignent en Europe nos opérateurs les plus vantés.

Les Annamites sont bien moins attachés à leurs superstitions par principe que par habitude, par imitation, et par les liens extérieurs, la famille, les intérêts, et la crainte de l'autorité etc.

Le système communal y est prédominant, chaque localité est une petite république ; il y a aussi de grands villages flottants sur les rivières et les rivages de la mer.

Le bourg ne forme qu'un atelier d'une seule industrie. en 1850, il y en avait un composé uniquement de voleurs

de profession et un autre dont les habitants vont mendier à une certaine époque de l'année bien qu'ils ne soient pas plus pauvres que les autres. Certaines populations sont très'honnêtes et très simples, d'autres sont corrompues en masse.

La pire classe est peut-être celle des Mandarins, sauf quelques rares et éclatantes exceptions. Ils vendent la justice et l'administration et sont adonnés à tous les vices. On comprend que cette classe soit la plus opposée et peut-être la seule contraire aux Européens. Ils ont beaucoup contribué au déclin du Bouddhisme en introduisant dans le Code Annamite les décrets qui ont. été rendus en Chine et que nous avons cités contre la multiplication ou le recrutement des bonzes. Par l'effet de ces édits, le Bouddhisme s'est effacé peu-à-peu, et aujourd'hui il n'occupe plus qu'une place secondaire dans tout l'ancien Empire d'Annam. Mais ce qui l'a ruiné dans le peuple, c'est bien plutôt l'alliance de la religion de Lao Tseu avec la primitive religion des esprits que le confucianisme des Mandarins.

L'Annam est le pays de l'Extrême-Orient où le Christianisme a fait le plus de progrès. Le nombre des Catholiques qui, en 1840, était seulement de 400.000 pour une population de 18 millions d'habitants, s'est élevé à 700.000 ; c'est presque le même chiffre que dans la Chine et dans l'Inde. Les Missions y comptent 12 évêques et 316 prêtres. Elles ont subi de grandes pertes à l'occasion de la prise de possession du Tonkin par la France, mais ces pertes sont plus que réparées.

Le père Le Royer, supérieur des Jésuites Missionnaires du Tonkin en 1700, a donné alors dans « Les Lettres curieuses et édifiantes » des détails intéressants sur l'état du Tonkin à cette époque, le caractère de ses habitants et leur évangélisation :

« Le père Jésuite Baldinoti et deux autres missionnaires, arrivés au Tonkin en 1627 y baptisèrent en moins de trois mois plus de 6.000 personnes dont trois bonzes très influents sur le peuple qui devinrent d'excellents catéchistes et aidèrent puissamment à la conversion. »

« Au bout de trois ans les trois missionnaires furent expulsés à la demande des prêtres des Idoles. Mais les trois bonzes convertis restèrent et continuèrent la prédi-

cation ; ils firent 4.000 nouvelles conversions. Les missionnaires revinrent au bout d'un an, obtinrent du roi la permission de prêcher et le firent avec un tel succès que bientôt on compta au Tonkin 200.000 chrétiens », « alors les grands les plus attachés à l'ancien culte (sans doute les Mandarins et les lettrés) firent peur au Roi des Etrangers dont les Missionnaires étaient les compatriotes et sans doute l'avant-garde ; ils l'obligèrent à les expulser de nouveau et à proscrire leur religion. Depuis ce temps-là, on a persécuté les Chrétiens et les prédicateurs de l'Evangile ont dû se tenir cachés, mais le nombre des Néophytes n'a pas diminué ».

Le père Le Royer dit que les Tonkinois ont de l'esprit, de la politesse, de la docilité, de la bravoure, le point d'honneur comme en France, et qu'ils sont faciles à gagner à Jésus-Christ en raison de leur peu d'attachement pour leurs pagodes et pour leurs prêtres, et de l'innocence relative de leurs mœurs exemptes des turpitudes Orientales. La polyamie n'existait que chez les grands ; mais c'était un usage établi dans le pays de répudier la femme qui n'avait pas d'enfants mâles ou qui était d'une humeur fâcheuse. La difficulté qu'on éprouvait pour faire renoncer les Tonkinois à ce droit diminuait notablement le nombre des conversions. »

La plupart des grands témoignaient leur estime pour la religion Chrétienne et n'étaient retenus de l'embrasser que par la crainte d'être dépouillés de leurs charges et de leurs biens. On trouvait dans les campagnes et au milieu des bois des chrétientés de 1.000 à 2.000 personnes. Sans les troubles survenus dans l'Etat et le désaccord entre les différents ordres religieux qui se partageaient les Missionnaires Catholiques, nul doute que le Christianisme ne fût devenu en peu d'années la religion dominante. Aujourd'hui l'œuvre est reprise et poursuivie avec succès. Malgré les persécutions qui suivent chaque éclipse de l'influence française comme celle subie après la mort de Garnier, l'héroïque Français ; malgré les famines qui font d'innombrables victimes dans les classes pauvres dont se composent presque exclusivement les chrétientés, le nombre des Chrétiens augmente rapidement ; le progrès du Christianisme et de la Civilisation ne s'arrêtera que si les Mandarins Annamites ou Chinois reprennent posses-

sion du Tonkin ; eux seuls forment, avec les lettrés, un parti hostile à la domination des Européens dont ils reconnaissent l'avantage pour le pays, mais qui les ferait disparaître, au moins après un certain temps.

5. — *Le Laos.*

On désigne sous le nom de Laos un immense pays, au centre de la péninsule Indo-Chinoise dont l'Empire Chinois au Nord, le royaume Annamite à l'Est, Siam et le Cambodge au Sud et la Birmanie à l'Ouest, forment le cadre. Le royaume de Siam, l'empire d'Annam et celui d'Ava *plus spécialement*, en revendiquent la souveraineté, il se subdivise toutefois en plusieurs souverainetés ; plus ou moins considérables et indépendantes en dehors desquelles vivent, à l'état nomade, de nombreuses tribus sauvages que la population Laotienne proprement dite, venue en grande partie de Siam, a confinée dans les montagnes et les forêts.

La situation géographique et politique et l'insalubrité rendent difficile et dangereux l'accès du Laos. Toutefois dès le XVIIe siècle, les jésuites y pénétrèrent par Siam, le Tonkin et le Cambodge. Leurs établissements périrent sans doute par des persécutions. Un Chrétien Siamois, dans un voyage qu'il fit au Laos au commencement du XIXe siècle, y trouva, sur une montagne, les restes d'une Eglise, un grand Christ et des livres écrits en caractères européens. Un peu plus tard, Mgr Masson envoya un prêtre tonkinois et trois catéchistes pour reconnaître le pays : le bruit a couru qu'ils y avaient été maltraités et condamnés à mourir de faim. Des tentatives furent également faites au milieu du siècle par les missions de Siam et du Cambodge, mais elles furent tout aussi malheureuses.

Lorsque le voyage d'exploration des rives du Mékong effectué en 1866 et 1867 par une commission française eut fourni sur ces contrées des données précises, les vicaires [illegible]liques des pays limitrophes renouvelèrent leurs [illegible]ans la Cochinchine Orientale, les missionnaires [illegible]t chez les sauvages Bahuars, pour de là s'avancer [illegible] régions jusqu'aujourd'hui inconnues. Ceux du

Tonkin Occidental s'établirent au Laos ; après avoir perdu, en deux ans, cinq des leurs et un grand nombre de catéchistes, ils sont parvenus à gagner en masse les populations autour d'eux. Une entreprise semblable a été faite du côté du Tonkin méridional.

La mission de Siam dont la plus grande partie du Laos dépend, envoya, dans le courant de 1881, deux missionnaires qui, après un long voyage dans la direction de l'Est, fondèrent un premier établissement à Hubon, sur le Sémoun, à peu de distance de son confluent dans le Mékong.

Le succès des missions catholiques au Laos a pour la France un intérêt considérable. Notre souveraineté ou notre protectorat s'étendra naturellement aux parties du Laos qui sont plus ou moins sous la dépendance de la Cochinchine, de l'Annam et du Tonkin. Celles qui sont liées à l'Empire d'Ava qui recherchait notre amitié et notre alliance, seraient tombées également sous notre influence si les Anglais ne nous avaient prévenus par la conquête récente de la Haute Birmanie. Restent les parties dont Siam revendique la Souveraineté ; elles sont très vastes, mais beaucoup sont, en réalité, indépendantes, et cela, d'autant plus qu'on s'éloigne davantage du royaume de Siam proprement dit, pour s'enfoncer dans la péninsule du côté de la Chine. Les Anglais sont de beaucoup prépondérants à Siam et Souverains dans la Birmanie. Mais le Laos peut former le trait d'union entre le Haut pays et le Tonkin, entre lesquels la distance, en empruntant le Laos, est relativement courte. Les produits d'une grande partie du Haut pays qui ne peuvent s'écouler ni par l'Irravady (fleuve de la Birmanie), ni par le Mékong, qui ne sont ni l'un ni l'autre navigables dans la partie supérieure de leur cours, trouveraient plus facilement et plus rapidement une issue par le fleuve Rouge et autres et par les Ports du Tonkin tels que Ninh, Than Hoa etc. Facilement colonisable par des Annamites et des Chinois, le Laos, en s'ajoutant à nos possessions actuelles, nous complèterait un petit empire dans l'Indo-Chine.

Les missions catholiques ne peuvent que gagner à la France le cœur des populations que le flot de l'émigration chinoise n'a pas envahies ; les tribus des montagnes four-

niraient les meilleurs éléments pour le recrutement
corps indigènes que nous voudrions organiser.

On sait combien les simples milices tonkinoises s
insuffisantes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Imprimerie DESTENAY, Saint-Amand (Cher).

